



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

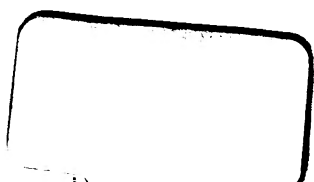
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

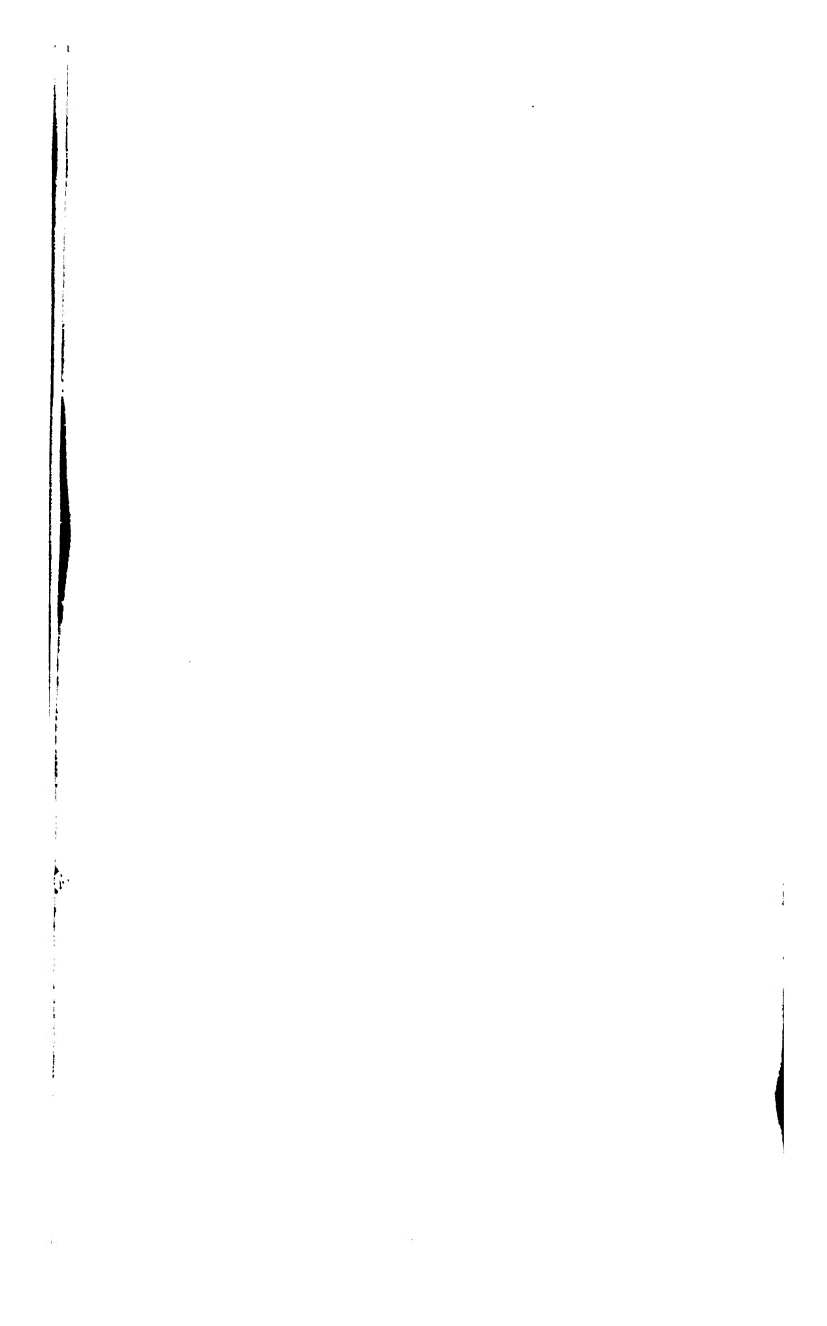
À propos du service Google Recherche de Livres

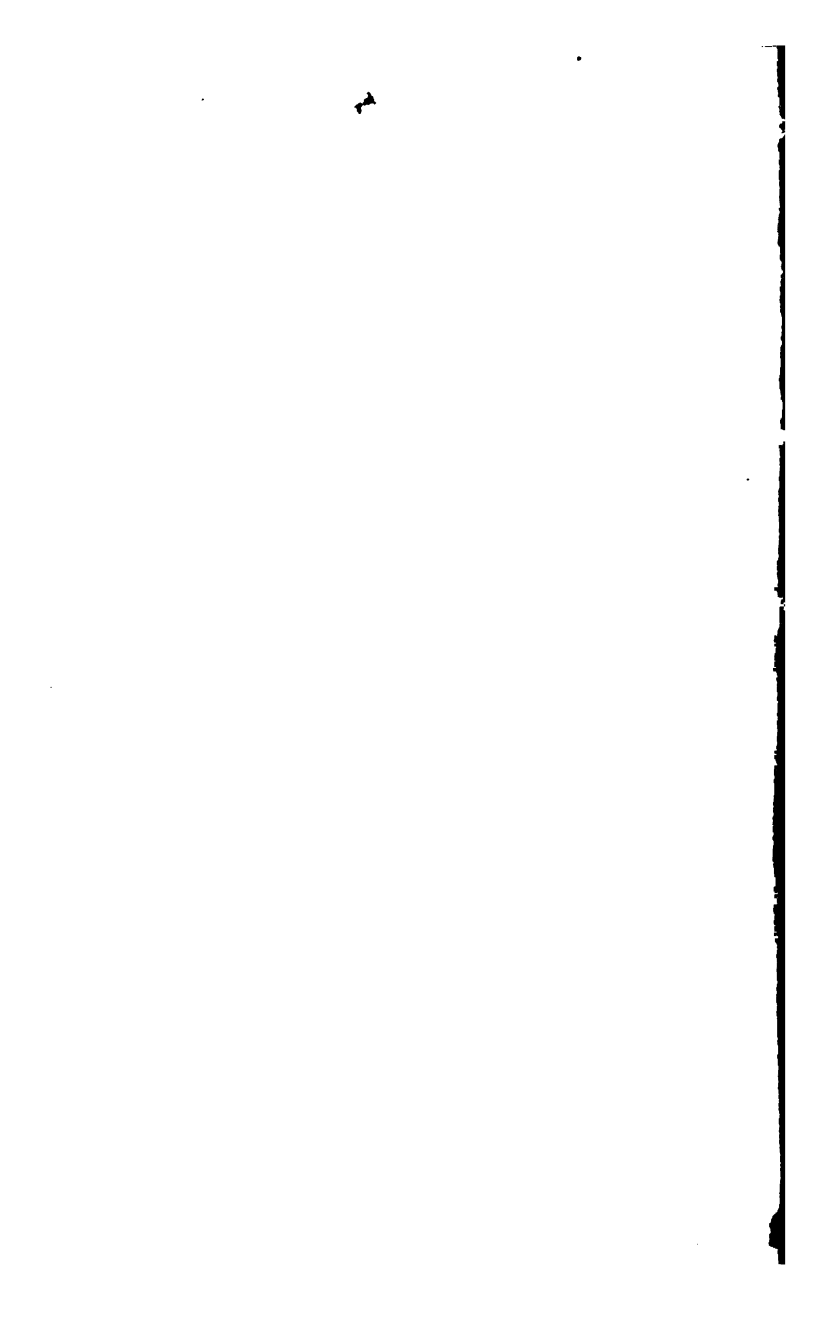
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

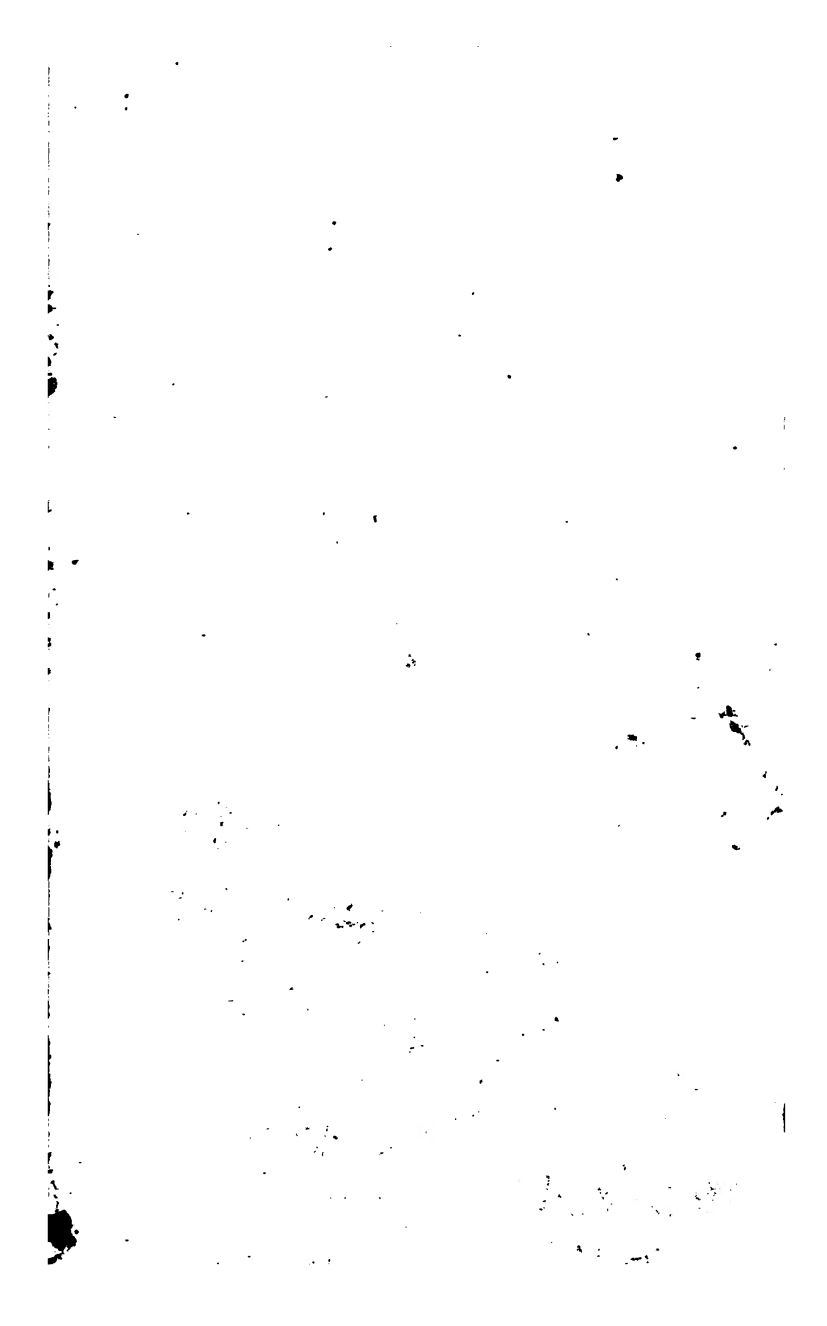


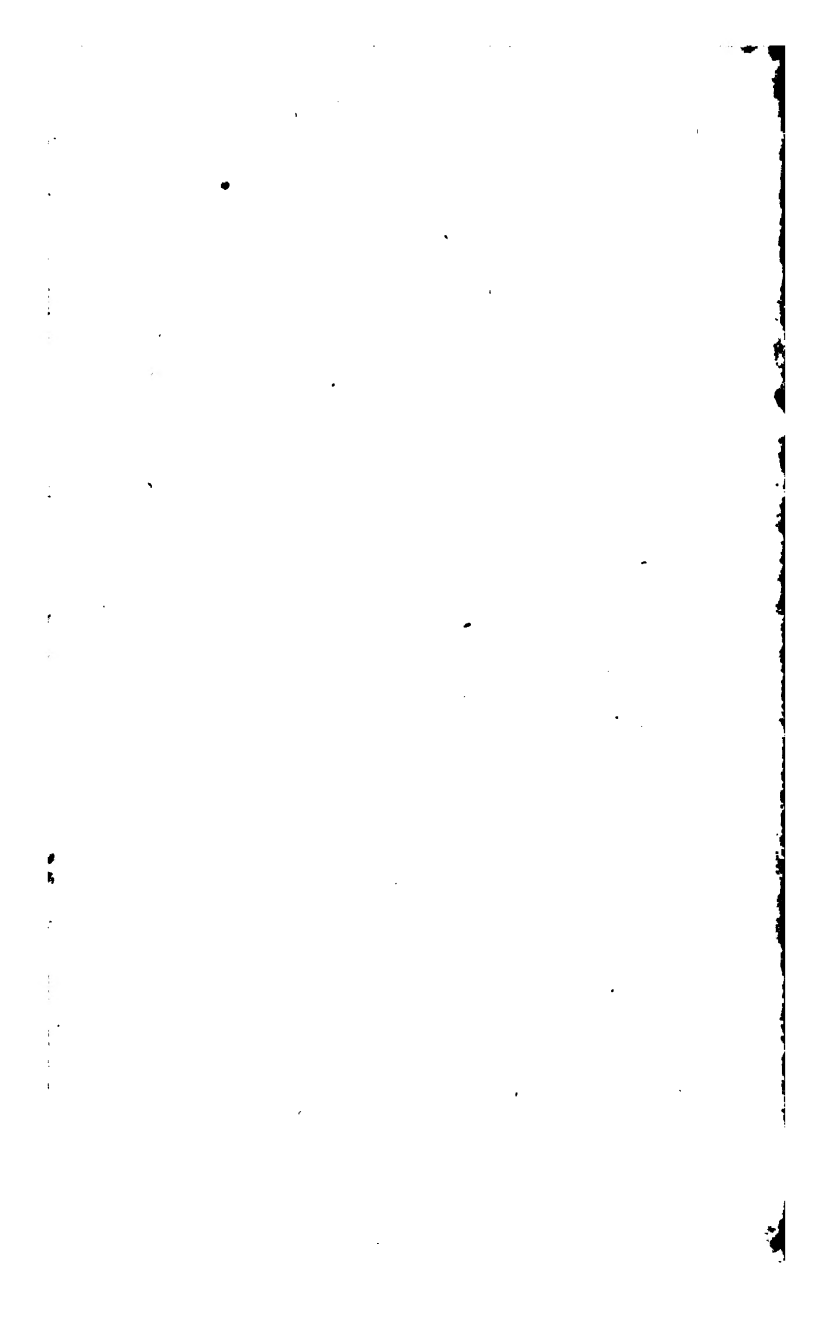
NNE

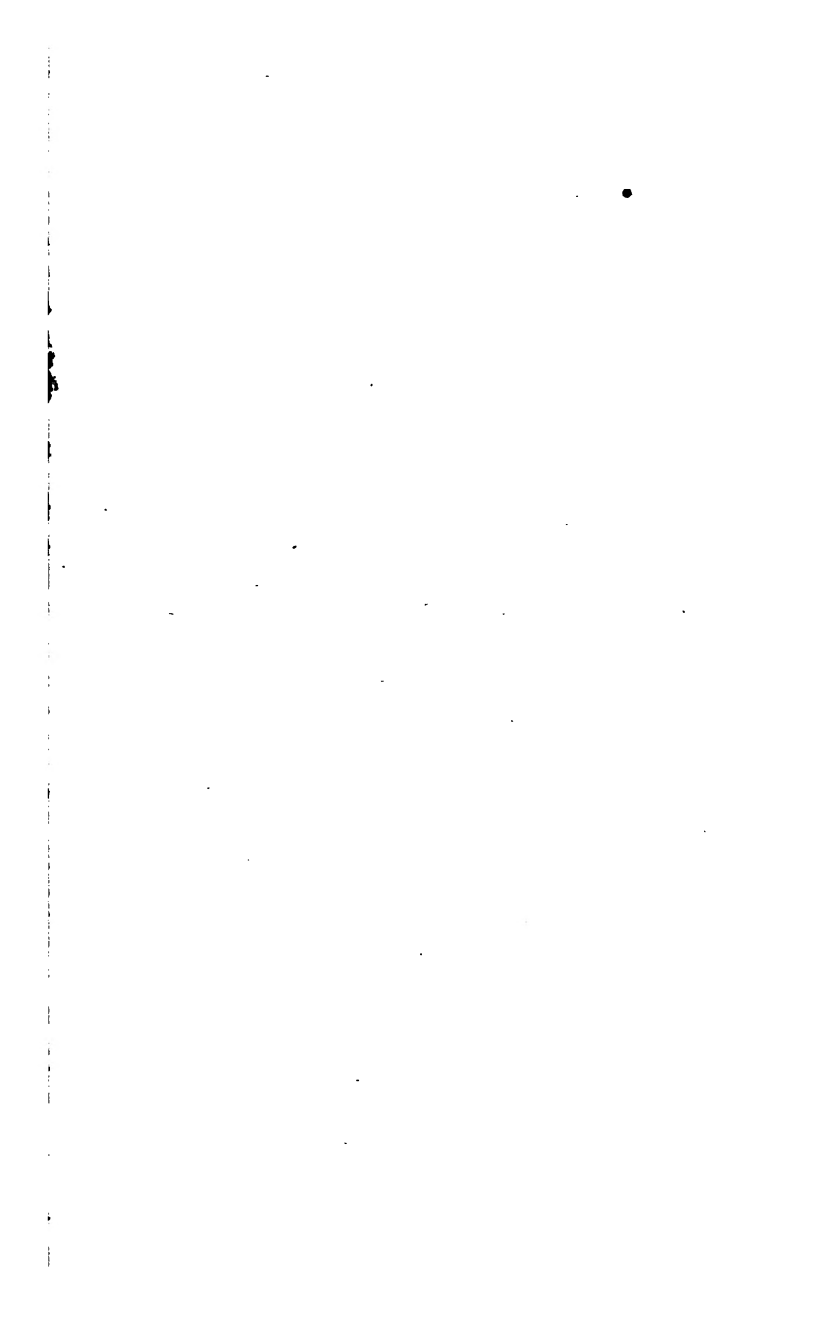
Voltaire, F.

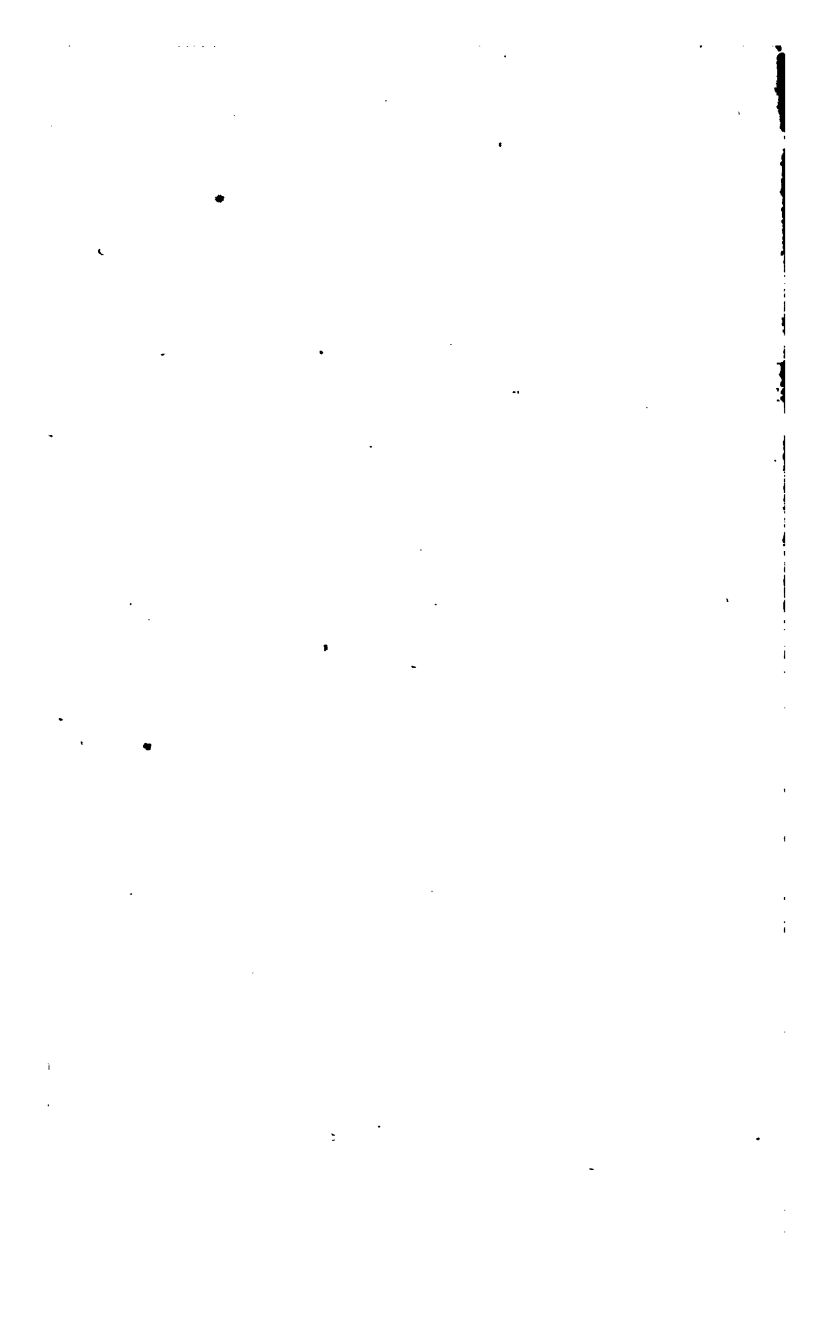










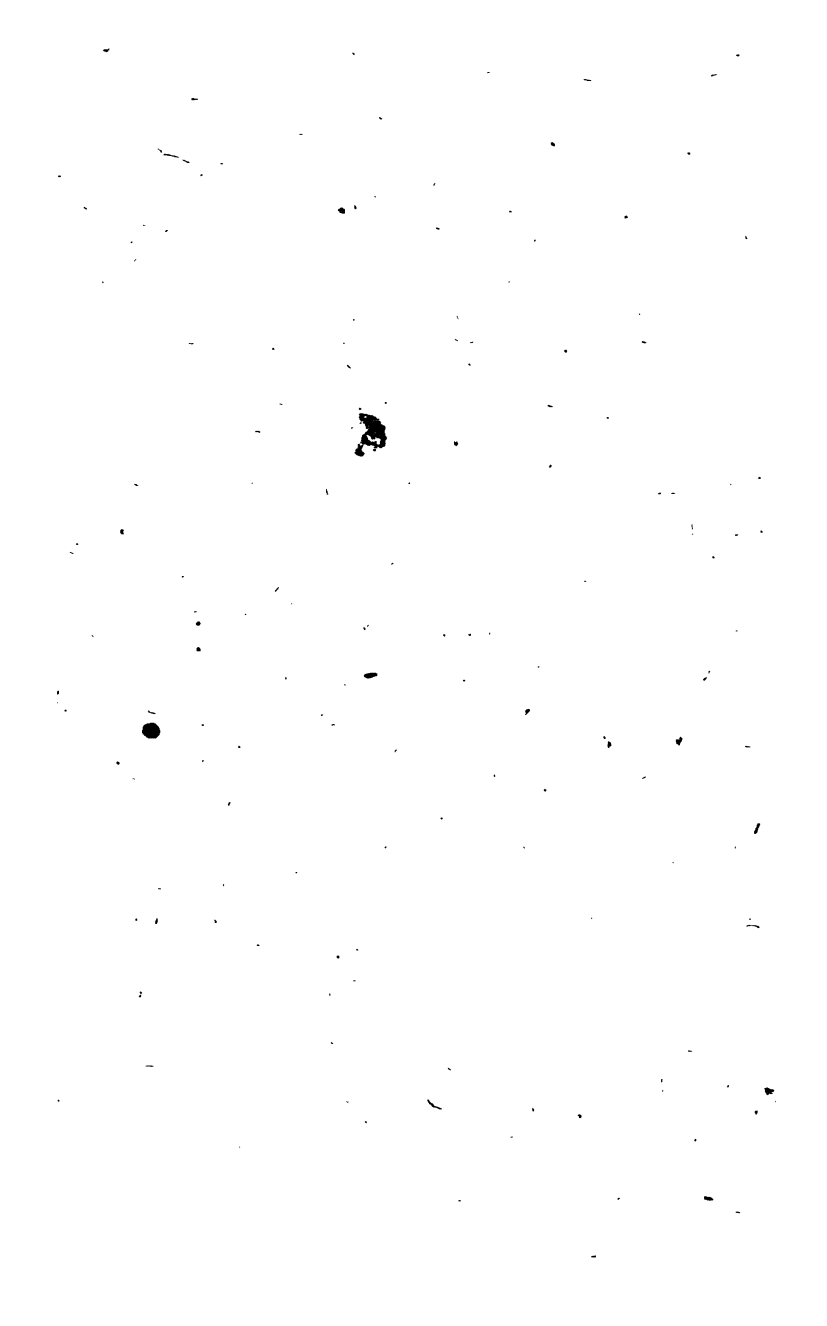


O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E. •



O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

TOME SOIXANTE-DIX-HUITIEME.



DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-
TYPOGRAPHIQUE.

1 7 8 5.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

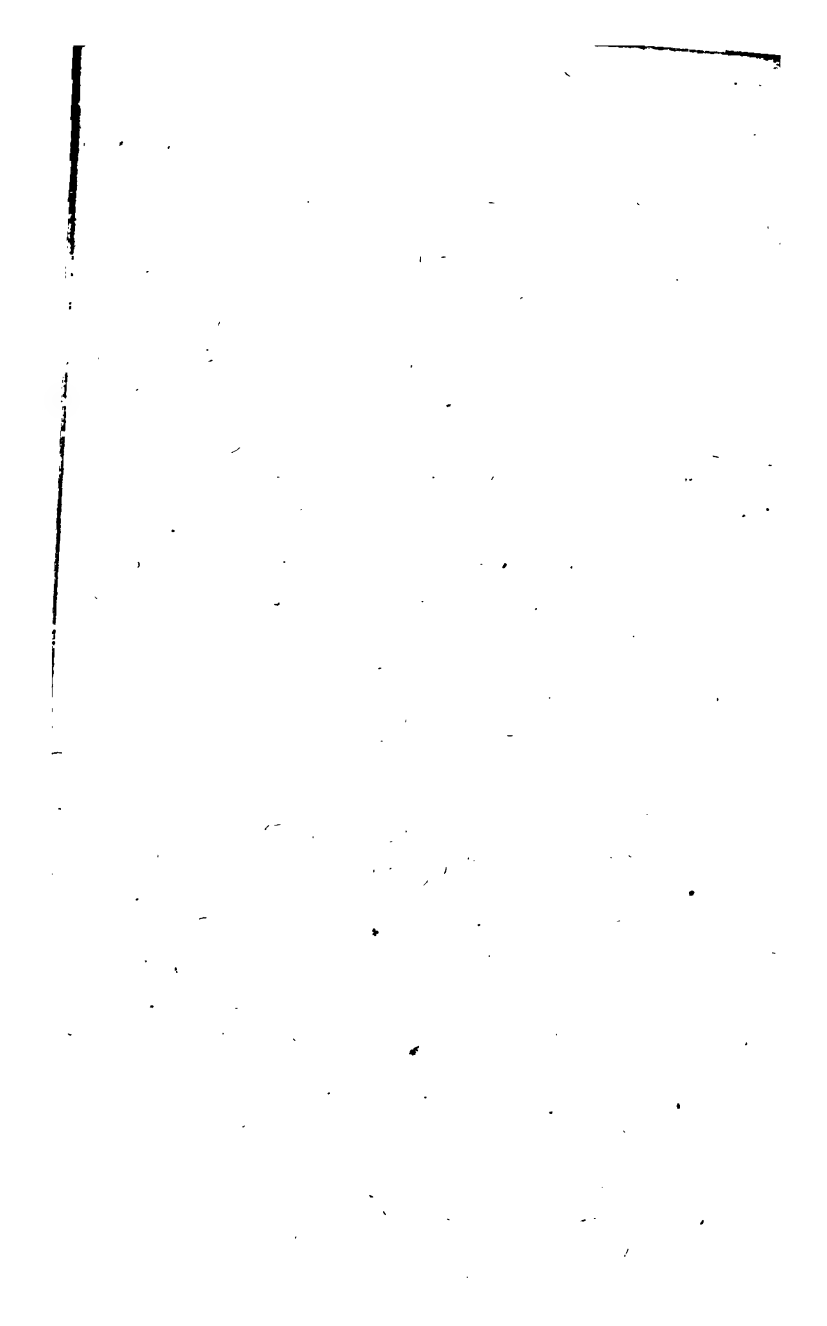
247268

ASTOR LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
1902

R E C U E I L
D E S L E T T R E S
D E M. D E V O L T A I R E.

Suite de l'année 1766-1767.

Corresp. générale. **Tome XL † A**



R E C U E I L
DES LETTRES
DE M. DE VOLTAIRE.
LETTRE PREMIÈRE.
A M. D A M I L A V I L L E.

Aux eaux de Rolle, 11 d'août.

J'AI reçu, mon cher ami, votre lettre du 5. Je vous envoie les principaux extraits des lettres de *Jean-Jacques*, dont l'original est au dépôt des affaires étrangères. Vous y verrez que *J. J.*, domestique du comte de *Montaigu*, était bien éloigné d'être secrétaire d'ambassade : il ne parlait pas alors avec tant de dignité qu'aujourd'hui. 1766.

Vous trouverez dans la *Gazette de France*, n°. 249, la justice que lui rendirent les médiateurs de Genève, en le traitant de calomniateur atroce. Tant de témoignages joints au tour qu'il a joué à messieurs *Diderot*, *Tronchin*, *Hume*, d'*Alembert* et tant d'autres, sa piété lorsqu'il eut le bonheur de communier de la main d'un *Montmolin*, sa noble promesse d'écrire

— contre M. *Helvétius*, toutes ces actions hon-
1766. nêtes lui assurent sans doute une réputation
digne de lui.

Le bruit qui a couru si ridiculement que je
voulais me transplanter, à mon âge, n'est
fondé que sur les cinq cents livres que le roi
de Prusse m'a envoyées pour les *Sirven*, et
sur l'offre qu'il leur a faite de leur donner un
asile dans ses Etats. Pour moi, je ne vois pas
pourquoi je quitterais mes retraites suisses,
dont je me trouve si bien depuis douze années.

M. *Bourcier*, votre ami, nous est venu voir
aux eaux où nous sommes toujours; il s'en
retourne à Genève, et il vous prie de lui
adresser dans cette ville, en droiture et à son
propre nom, les instructions que vous vou-
drez bien lui faire parvenir touchant sa manu-
facture. On ne lui a rien mandé touchant mon-
sieur *Tonpla* (*), et il doute fort que ce
hollandais veuille s'intéresser dans ce nouveau
commerce. Il y aurait pourtant de très-grands
avantages: mais on voit les choses de loin,
sous des points de vue si différens, qu'il est
bien difficile de se concilier. Au reste, je m'en-
tends si peu à ces sortes d'affaires que je n'entre
dans aucuns détails, de peur de dire des for-
tises. Il faut que chacun s'en tienne à son

(*) M. *Platon* ou M. *Diderot*.

métier ; le mien est de cultiver en paix les belles-lettres et l'amitié : ce sont les seules consolations de ma vieillesse et de mes maladies. 1766.

J'ai lu le mémoire de l'homme éloquent dont on plaint le malheur. Il ne paraît pas qu'il ait voulu adquerir ses ennemis. S'il y a quelque chose de nouveau sur cette affaire , vous me ferez un extrême plaisir de m'en instruire.

Vous m'avez mis du baume dans le sang , en me disant que M. de *Beaumont* travaillait pour les *Sirven*. Puisse mon baume ne point s'aigrir !

Adieu ; mon ame embrasse la vôtre.

LETTRE II.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 d'auguste.

IL est vrai , mes divins anges , que j'ai été faisi de l'indignation la plus vive , et en même temps la plus durable ; mais je n'ai point pris le parti qu'on suppose. J'en ferais très-capable , si j'étais plus jeune et plus vigoureux ; mais il est difficile de se transplanter à mon âge , et dans l'état de langueur où je suis. J'attendrai , sous les arbres que j'ai plantés , le moment

— 1766. où je n'entendrai plus parler des horreurs qui font préférer les ours de nos montagnes à des singes et à des tigres déguifés en hommes.

Ce qui a fait courir le bruit dont vous avez la bonté de me parler , c'est que le roi de Prusse m'ayant mandé qu'il donnerait aux *Sirven* un afile dans fes Etats , je lui ai fait un petit compliment ; je lui ai dit que je voudrais les y conduire moi-même , et il a pris apparemment mon compliment pour une envie de voyager.

Vous avez probablement lu la préface de l'*Abrégé de l'Histoire de l'Eglise* ; c'est une terrible préface. Les livres dans ce goût pleuvent de tous les côtés de l'Europe : l'Italie même s'en mêle ; cela ira loin. Il est assez aisé d'empêcher la raison de naître ; mais , quand une fois elle est née , il n'est pas au pouvoir humain de la faire mourir. Pour moi , je ne lui donnerai point de lait ; je la vois forte et drue ; elle parviendra à l'âge de maturité fans que je la nourrifse.

J'ignore encore fi on imprimera les roués ; ils ne font bons qu'à donner de l'horreur de ces anciens Romains dont nous fefons tant de cas ; les notes achèvent de peindre la nature humaine dans toute fon exécrable turpitude. Mes anges , plus la nature humaine , abandonnée à elle-même ou à la superstition ,

inspire des idées tristes et fait bondir le cœur, plus j'aime cette nature humaine, quand je vois des âmes comme les vôtres. Vous me faites aimer un peu la vie. 1766.

Je vous supplie de dire à M. le marquis de *Chauvelin* combien je lui suis tendrement attaché.

Pourriez-vous avoir la bonté de me dire quelle impression le mémoire de M. de *la Chalotais* a fait dans Paris ?

L E T T R E I I I .

A M. D A M I L A V I L L E .

18 d'août.

ILS en ont menti, les vilains Velches ; ils en ont menti, les assassins en robe. Je peux vous le dire en fureté dans cette lettre : c'est par une insigne fourberie qu'on a substitué le *Dictionnaire philosophique* au *Portier des chartreux*, que l'on n'a pas osé nommer à cause du ridicule. Je fais, à n'en pouvoir douter, que jamais livre de philosophie ne fut entre les mains de l'infortuné jeune homme qu'on a si indignement assassiné.

Je ne vois, mon cher frère, que cruauté et mensonge. Il est si faux qu'on m'ait refusé,

— 1766. qu'au contraire on m'a prévenu, et qu'on a même tracé la route que je devais prendre. Je la prendrais cette route, si les hommes qui aiment la vérité avaient du zèle; mais on n'en a point, on est arrêté par mille liens, on demeure tranquillement sous le glaive, exposé non-seulement aux fureurs des méchans, mais à leurs railleries. Les fanatiques triomphent. Que deviendra votre ami? quel rôle jouera-t-il, quand l'ouvrage auquel il a travaillé vingt années devient l'horreur ou le jouet des ennemis de la raison? ne sent-il pas que sa personne sera toujours en danger, et que ce qu'il peut espérer de mieux est de se soustraire à la persécution, sans pouvoir jamais prétendre à rien, sans oser ni parler ni écrire?

Le chevalier de *Faucourt*, qui a mis son nom à tant d'articles, doit-il être bien content? Enfin, six ou sept cents mille sots huguenots ont abandonné leur patrie pour les sottises de *Jehan Chauvin*, et il ne se trouvera pas douze sages qui fassent le moindre sacrifice à la raison universelle qu'on outrage! Cela est aussi honteux pour l'humanité que l'infame persécution qui nous opprime.

Je dois être très-mécontent que vous ne m'ayez pas écrit un seul mot de votre ami, que vous ne m'ayez pas même fait part de ses sentimens. Je vois bien que les philosophes

sont faits pour être isolés , pour être accablés l'un après l'autre , et pour mourir malheureusement sans s'être jamais secourus , sans avoir seulement eu ensemble la moindre intelligence ; et quand ils ont été unis , ils se sont bientôt divisés , et par là même ils ont été en opprobre aux yeux de leurs ennemis. Ce n'était point ainsi qu'en usaient les stoïciens et les épicuriens : ils étaient frères , ils faisaient un corps , et les philosophes d'aujourd'hui sont des bêtes fauves qu'on tue l'une après l'autre. 1766.

Je vois bien qu'il faut mourir sans aucune espérance. Cependant ne m'abandonnez pas , écrivez à M. *Boursier* sur la manufacture , sur M. *Tonpla* , sur toutes les choses qu'il entendra à demi-mot.

Je ne vous dirai pas aujourd'hui , mon cher frère , *écr. l'inf.* , car c'est l'inf. qui nous écr. Voici un petit mot pour le prophète *Elie*.

1766.

L E T T R E I V.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

19 d'août comme disent les Velches, car ailleurs on dit d'auguste.

JE demande pardon à mon héros de ne lui point écrire de ma main, et je lui demande encore pardon de ne lui pas écrire gaiement ; mais je suis malade et triste. Sa missionnaire a l'air d'un oiseau (*) ; elle s'en retourne à tire d'aile à Paris. Vous avez bien raison de dire qu'elle a une imagination brillante et faite pour vous. Elle dit que vous n'avez que trente à quarante ans, tout au plus ; elle me confirme dans l'idée où j'ai toujours été que vous n'êtes pas un homme comme un autre. Je vous admire sans pouvoir vous suivre. Vous savez que la terre est couverte de chênes et de roseaux : vous êtes le chêne, et je suis un vieux roseau tout courbé par les orages. J'avoue même que la tempête, qui a fait périr ce jeune fou de chevalier de *la Barre*, m'a fait plier la tête. Il faut bien que ce malheureux jeune homme n'ait pas été aussi coupable qu'on l'a dit, puisque non-seulement huit avocats ont pris sa

(*) Madame de Saint-Julien.

défense , mais que , de vingt-cinq juges , il y en a eu dix qui n'ont jamais voulu opiner à la mort. 1766.

J'ai une nièce dont les terres sont aux portes d'Abbeville. J'ai entre les mains l'interrogatoire ; et je peux vous assurer que , dans toute cette affaire , il y a tout au plus de quoi enfermer pour trois mois à Saint-Lazare des étourdis dont le plus âgé avait vingt et un ans , et le plus jeune quinze ans et demi.

Il semble que l'affaire des *Calas* n'ait inspiré que de la cruauté. Je ne m'accoutume point à ce mélange de frivolité et de barbarie ; des singes devenus des tigres affligent ma sensibilité , et révoltent mon esprit. Il est triste que les nations étrangères ne nous connaissent , depuis quelques années , que par les choses les plus avilissantes et les plus odieuses.

Je ne suis point étonné d'ailleurs que la calomnie se joigne à la cruauté. Le hasard , ce maître du monde , m'avait adressé une malheureuse famille qui se trouve précisément dans la même situation que les *Calas* , et pour laquelle les mêmes avocats vont présenter la même requête. Le roi de Prusse m'ayant envoyé cinq cents livres d'aumône pour cette famille malheureuse , et lui ayant offert un asile dans ses Etats , je lui ai répondu avec la cajolerie qu'il faut mettre dans les lettres qu'on écrit

1766.

à des rois victorieux. C'était dans le temps que M. le prince de *Brunswick* faisait à mes petits pénates le même honneur que vous avez daigné leur faire. Voilà l'occasion du bruit qui a couru que je voulais aller finir ma carrière dans les Etats du roi de Prusse ; chose dont je suis très-éloigné , presque tout mon bien étant placé dans le Palatinat et dans la Suabe. Je fais que tous les lieux sont égaux , et qu'il est fort indifférent de mourir sur les bords de l'Elbe ou du Rhin. Je quitterais même sans regret la retraite où vous avez daigné me voir , et que j'ai très-embellie. Il la faudra même quitter , si la calomnie m'y force ; mais je n'en ai eu , jusqu'à présent , nulle envie.

Il faut que je vous dise une chose bien singulière. On a affecté de mettre , dans l'arrêt qui condamne le chevalier de *la Barre* , qu'il faisait des génuflexions devant le *Dictionnaire philosophique* ; il n'avait jamais eu ce livre. Le procès verbal porte qu'un de ses camarades et lui s'étaient mis à genoux devant le *Portier des chartreux* , et l'*Ode à Priape* de *Piron* ; ils récitaient les *Litanies* du c. ; ils faisaient des folies de jeunes pages ; et il n'y avait personne de la bande qui fût capable de lire un livre de philosophie. Tout le mal est venu d'une abbesse dont un vieux scélérat a été jaloux , et le roi n'a jamais su la cause véritable de cette hor-

rible catastrophe. La voix du public indigné s'est tellement élevée contre ce jugement atroce, que les juges n'ont pas osé poursuivre le procès après l'exécution du chevalier de la Barre, qui est mort avec un courage et un sang froid étonnant, et qui serait devenu un excellent officier. 1766.

Des avocats m'ont mandé qu'on avait fait jouer dans cette affaire des ressorts abominables. J'y suis intéressé par ce *Dictionnaire philosophique* qu'on m'a très-faussement imputé. J'en suis si peu l'auteur, que l'article *Messie*, qui est tout entier dans le *Dictionnaire encyclopédique*, est d'un ministre protestant, homme de condition, et très-homme de bien; et j'ai entre les mains son manuscrit, écrit de sa propre main.

Il y a plusieurs autres articles dont les auteurs sont connus; et, en un mot, on ne pourra jamais me convaincre d'être l'auteur de cet ouvrage. On m'impute beaucoup de livres, et depuis long-temps je n'en fais aucun. Je remplis mes devoirs; j'ai, Dieu merci, les attestations de mes curés et des Etats de ma petite province. On peut me persécuter, mais ce ne fera certainement pas avec justice. Si d'ailleurs j'avais besoin d'un asile, il n'y a aucun souverain, depuis l'impératrice de Russie jusqu'au landgrave de Hesse, qui ne m'en ait

— offert. Je ne serais pas persécuté en Italie ;
 1766. pourquoi le serais-je dans ma patrie ? Je ne vois pas quelle pourrait être la raison d'une persécution nouvelle , à moins que ce ne fût pour plaire à *Fréron*.

J'ai encore une chose à vous dire, mon héros, dans ma confession générale, c'est que je n'ai jamais été gai que par emprunt. Quiconque fait des tragédies et écrit des histoires, est naturellement sérieux, quelque français qu'il puisse être. Vous avez adouci et égayé mes mœurs, quand j'ai été assez heureux pour vous faire ma cour. J'étais chenille, j'ai pris quelquefois des ailes de papillon ; mais je suis redevenu chenille.

Vivez heureux, et vivez long-temps : voilà mon refrain. La nation a besoin de vous. Le prince de *Brunswick* se désespérait de ne vous avoir pas vu ; il convenait avec moi que vous êtes le seul qui ayez soutenu la gloire de la France. Votre gaieté doit être inaltérable ; elle est accompagnée des suffrages du public, et je ne connais guère de carrière plus belle que la vôtre.

Agréez mes vœux ardents et mon très-respectueux hommage qui ne finira qu'avec ma vie. V.

P. S. Oserais-je vous conjurer de donner ce

mémoire à M. de *Saint-Florentin*, et de daigner l'appuyer de votre puissante protection et de toutes vos forces ? Quand on peut, avec des paroles, tirer une famille d'honnêtes gens de la plus horrible calamité, on doit dire ces paroles : je vous le demande en grâce. 1766.

L E T T R E V.

A M. D A M I L A V I L L E.

20 d'août.

J E suis tantôt aux eaux, tantôt à Ferney, mon cher frère. Je vous ai écrit par madame de *Saint-Julien*, sœur de M. le marquis de la *Tour-du-Pin*, commandant en Bourgogne, et parente de M. le duc de *Choiseul*. Elle est venue avec monsieur son frère, et a bien voulu passer quelques jours dans ma retraite. Elle a la bonté de se charger d'une lettre pour vous, dans laquelle il y en a une pour M. de *Beaumont*. En voici une autre que je vous envoie pour ce défenseur de l'innocence.

J'ai vu M. *Boursier*, pour qui vous avez toujours les mêmes bontés : il n'a pas été embarrassé un moment des calomnies qu'on a fait courir sur sa manufacture ; il est toujours

1766.

dans les mêmes sentimens. C'est bien dommage que ses forces ne répondent pas à son zèle , car il est comme moi dans sa soixante-treizième année. Il désirait fort d'être secondé par des personnes d'un âge mûr , qui semblent avoir tourné leurs vues d'un autre côté. Il se plaint beaucoup d'un de ses camarades qui ne lui a pas répondu. Pour moi, mon cher ami, je n'entends plus rien aux affaires de ce monde; j'y vois quelquefois des abominations qui atterrent l'esprit et qui tuent la langue. On dit que, dans certaines îles , quand on a coupé la jambe à un nègre , tous les autres se mettent à danser.

Je vous demande en grâce de me faire avoir le mémoire de feu M. de la Bourdonnais ; il manque à mon petit recueil des causes véritablement célèbres.

Adieu ; vos sentimens sont ma plus chère consolation.

LETTRE

L E T T R E V I.

1766.

A M. ELIE DE BEAUMONT, *avocat*.

Le 20 d'auguste.

J'AI reçu, mon cher *Cicéron*, une lettre du 8 d'août (puisque les Velches ont fait *août d'auguste*); cette lettre m'a transporté de joie. J'ai vu que le plus généreux de tous les hommes me donne le titre de son ami. Je veux mériter et conserver, jusqu'au dernier moment de ma vie, un titre qui m'est si cher. J'ai sur le champ dressé de petits mémoires pour M. le duc de *Praslin*, M. le duc de *Choiseul* et M. de *Saint-Florentin*, que madame de *Saint-Julien*, parente de M. le duc de *Choiseul*, et qui est actuellement chez moi, doit porter à Paris. Elle part dans deux jours, et nous servira de tout son pouvoir.

Mais aujourd'hui je reçois une lettre du 11 d'août qui me perce le cœur. Vous n'y êtes plus mon ami, vous m'écrivez *Monsieur*. Fi ! que cela est horrible de se rétracter ! Je ne veux pas vous en croire; je m'en tiens à la première lettre, et je déchire la seconde. J'ai déjà répondu à la première, et cette petite réponse vous parviendra dans le paquet de

Corresp. générale. Tome XI. † B

— M. *Damilaville*, dont madame de *Saint-Julien*
1766. a bien voulu encore se charger.

Je vous répète ici combien je m'intéresse à l'affaire qui vous regarde, et à quel point je suis étonné que M. de *la Luzerne* n'ait pas pleinement gagné son procès. Je suis persuadé que vous viendrez à bout de tout; mais je vous dirai toujours que, si nous n'obtenons pas l'évocation pour les *Sirven*, je suis bien sûr que vous obtiendrez les suffrages de tout le public. L'esquisse du mémoire que vous eûtes la bonté de m'envoyer, il y a quelques mois, me parut devoir produire un morceau admirable, fait pour être lu avec avidité par tous les ordres de l'Etat, et pour confirmer la haute réputation où vous êtes. La véritable éloquence, et même la langue, sont d'ordinaire trop négligées à votre barreau, et les plaidoyers de nos avocats n'entrent point encore dans les bibliothèques des nations étrangères. Je ne connais guère que votre mémoire pour les *Calos* qui ait eu de la réputation en Europe; il a été lu jusqu'à Moscou.

Adieu, mon cher *Cicéron*. Je me mets aux pieds de madame votre femme. Ne m'ôtez jamais le beau titre que vous m'avez donné.

L E T T R E V I I .

1766.

A M. D A M I L A V I L L E .

25 d'auguste.

TOUT ce que je puis vous dire aujourd'hui par une voie sûre , mon cher frère , c'est que tout est prêt pour l'établissement de la manufacture. Plus d'un prince en disputerait l'honneur ; et , des bords du Rhin jusqu'à ceux de l'Oby , *Platon* trouverait fureté , encouragement et honneur. Il est inexcusable de vivre sous le glaive , quand il peut faire triompher librement la vérité. Je ne conçois pas ceux qui veulent ramper sous le fanatisme dans un coin de Paris , tandis qu'ils pourraient écraser ce monstre. Quoi ! ne pourriez-vous pas me fournir seulement deux disciples zélés ? Il n'y aura donc que les énergumènes qui en trouveront ! Je ne demanderais que trois ou quatre années de santé et de vie ; ma peur est de mourir avant d'avoir rendu service.

Vous apprendrez peut-être avec plaisir le jugement qu'a rendu le roi de Prusse contre le chevalier de *la Barre* et ses camarades (*). Il les condamne , en cas qu'ils aient mutilé

(*) Lettre du roi , du 7 d'auguste 1766.

1766. — une figure de bois , à en donner une autre à leurs frais ; s'ils ont passé devant des capucins sans ôter leur chapeau , ils iront demander pardon aux capucins , chapeau bas ; s'ils ont chanté des chanfons gaillardes , ils chanteront des antiennes à haute et intelligible voix ; s'ils ont lu quelques mauvais livres , ils liront deux pages de la *Somme* de *S^t Thomas*. Voilà un arrêt qui paraît tout-à-fait juste. On donne de tous côtés aux Velches des leçons dont ils ne profitent guère. Je suis aussi indigné que le premier jour. Je n'aurai de consolation que quand vous m'enverrez le factum du brave *Etie*.

Voici un petit mot de lettre pour monsieur d'*Alembert* ; il m'ouvre son cœur , et *M. Diderot* me ferme le sien. Il est triste qu'il néglige ceux qui ne voulaient que le servir , et je vous avoue que son procédé n'est pas honnête. Je vois que les philosophes seront toujours de malheureux êtres isolés qu'on dévorera les uns après les autres , sans qu'ils s'unissent pour se secourir. *Sauve qui peut* fera la devise de ce commun naufrage. Les persécuteurs finiront par avoir raison , et la plus pure portion du genre-humain fera à la fois sous le couteau et dans le mépris.

Je vous prie , mon cher frère , de demander à *Etie* s'il est vrai que ce bœuf de *Pasquier* mugisse encore contre moi , et s'il est assez

insolent pour croire qu'il peut m'embarrasser. —
 Je veux surtout avoir l'ancien mémoire pour 1766.
 M. de la Bourdonnais ; cinq ou six procès dans
 ce goût pourront faire un volume honnête
 qui instruira la postérité ; et du moins les assas-
 sins en robe pourront devenir l'exécration du
 genre-humain.

Adieu , mon cher frère ; écrivez-moi de
 toute façon , sans vous compromettre , afin
 que je puisse savoir tout ce que vous pensez.
 Je vous embrasse mille fois. *Ecr. l'inf. , écr.
 l'inf. , écr. l'inf.*

L E T T R E V I I I.

A M. LE CLERC DE MONTMERCY.

25 d'août.

IL est vrai que je n'écris guère , mon cher
 confrère en *Apollon*. Les horreurs qui désho-
 norent successivement votre pays , m'ont rendu
 si triste ; il y a si peu de fureté à la poste , et
 toutes les consolations sont tellement inter-
 dites , que je me suis tenu long-temps dans le
 silence. Les persécuteurs sont des monstres
 qui étendent leurs griffes d'un bout du royaume
 à l'autre ; les persécutés sont dévorés les uns

— après les autres. S'il y avait un coin de terre
 1766. où l'on pût cultiver la raison en paix, je vous
 prierais d'y venir, et je ne fais encore si vous
 l'oseriez. Conservez-moi votre amitié, détestez
 le fanatisme, écrivez-moi quand vous n'aurez
 rien à faire, et que vous aurez quelque chose
 à m'apprendre. Ma vie serait heureuse dans
 mes déserts, si les gens de lettres étaient moins
 malheureux dans le pays où vous êtes.

Comptez surtout sur mon amitié inaltérable.

L E T T R E I X.

A M. D E C H A B A N O N.

30 d'août.

Vous vous êtes douté, mon cher confrère,
 que j'étais affligé des horreurs dont la nouvelle
 a pénétré dans ma retraite; vous ne vous êtes
 pas trompé. Je ne saurais m'accoutumer à voir
 des singes métamorphosés en tigres; *homo sum*,
 cela suffit pour justifier ma douleur. Je vois
 avec plaisir que la vie frivole et turbulente de
 Paris vous déplaît; vous en sentez tout le vide,
 il est effrayant pour quiconque pense. Vous
 avez heureusement deux consolations toujours
 prêtes, la musique et la littérature. Vous ferez

—
votre tragédie quand votre enthousiasme vous
commandera; car vous savez qu'il faut recevoir 1766.
l'inspiration, et ne la jamais chercher.

Vous souvenez-vous que vous m'aviez parlé
de madame de *Scalier*? Il y a quelques jours
qu'une dame vint dans mon hermitage avec
son mari; elle me dit qu'elle jouait un peu du
violon, et qu'elle en avait un dans son carrosse;
elle en joua à vous rendre jaloux, si vous
pouviez l'être; ensuite elle se mit à chanter,
et chanta comme mademoiselle *le Maure*, et
tout cela avec une bonté, avec un air si aisé
et si simple que j'étais transporté. C'était
madame de *Scalier* elle-même avec son mari,
qui me paraît un officier d'un grand mérite.
Je fus désespéré de ne les avoir tenus qu'un
jour chez moi. Si vous les voyez, je vous
supplie de leur dire que je ne perdrai jamais
le souvenir d'une si belle journée.

J'ai eu depuis une autre apparition de
madame de *Saint-Julien*, la sœur du comman-
dant de notre province. Il est vrai qu'elle ne
joue pas du violon, et qu'elle ne chante point,
mais elle a une imagination et une éloquence
si singulières, que j'en suis encore tout émer-
veillé. Même bonté, même naturel, mêmes
grâces que madame de *Scalier*, avec un fonds
de philosophie qui est rare chez les dames.
Ces deux apparitions devaient chasser les idées

1766. tristes que donne la méchanceté des hommes ; cependant elles n'ont pu réussir : si quelque chose peut faire cet effet sur moi , c'est votre lettre ; elle m'a fait un extrême plaisir. Il m'est bien doux de voir les grands talens et la raison joints à la sensibilité du cœur.

On m'a parlé d'un Artaxerce qui a , dit-on , du succès. Les pauvres comédiens avaient grand besoin de ce secours. L'opéra comique est devenu , ce me semble , le spectacle de la nation. Cela est au point que les comédiens de Genève se préparent à venir jouer sur mon petit théâtre un opéra comique. On dit qu'ils s'en tirent à merveille ; mais ils ne peuvent jouer ni une tragédie de *Racine* , ni une comédie de *Molière*.

Vous m'annoncez une nouvelle bien agréable , en me flattant que mademoiselle *Clairon* pourrait venir. Je n'ai plus d'acteurs , mon théâtre est perdu pour la tragédie ; mais j'aime bien autant sa société que ses talens. Elle se lassera elle-même de la déclamation , et elle fera toujours de bonne compagnie. Ce qu'elle pense et ce qu'elle dit , vaut mieux que tous les vers qu'elle récite , surtout les vers nouveaux.

Toute ma petite famille vous remercie tendrement de votre souvenir ; la vôtre doit bien contribuer à la douceur de votre vie. Je me

mets

mets aux pieds de madame votre mère, et de madame votre sœur. Adieu, Monsieur; conservez-moi une amitié qui me fera toujours chère, et que je mérite par tous les sentimens que vous m'avez inspirés pour toute la vie. V.

1766.

L E T T R E X.

A M. D A M I L A V I L L E.

31 d'août.

Nous vous remercions, Monsieur, ma famille et moi, de la part que vous voulez bien prendre à l'établissement que nous projetons. Nous savons que les commencemens sont toujours difficiles, et qu'il faut se roidir contre les obstacles.

Je conseillerais à M. Tonpla de faire un petit voyage par la diligence de Lyon; c'est l'affaire de huit jours. Il verrait les choses par lui-même, et s'aboucherait avec votre ami. On saurait précisément sur quoi compter.

Il est certain que cet établissement peut faire un très-grand bien, et que l'utile y serait joint à l'agréable. La liberté entière du commerce le fait toujours fleurir; la protection dont on vous a parlé est sûre.

Le petit voyage que je propose peut se faire

Corresp. générale. Tome XI. † G

— dans un grand secret ; et M. *Tonpla* , allant à
1766. Lyon , sous le nom de M. *Tonpla* , ou sous celui
de monsieur son cousin , ne donnera d'alarme
à aucun négociant.

Nous avons reçu des lettres d'Abbeville
qui sont très-intéressantes. Nous aurons du
drap de *Van-Robais* , qui sera de grand débit ,
et nous espérons n'avoir point à craindre la
concurrence.

M. *Sirven* me charge de vous présenter ses
très-humbles remerciemens. Quelques étrangers
ont pris beaucoup de part à son malheur ; mais
on ne s'est adressé à aucun homme de votre
pays : on craint que la pitié ne soit un peu
épuisée.

Ma femme , mon neveu et moi , nous vous
embrassons de tout notre cœur.

Votre très-humble et très-obéissant
serviteur , *BOURSIER*.

L E T T R E X I.

1766.

A M. LE COMTE DE ROCHEFORT.

Premier de septembre.

COMPTEZ, Monsieur, que mon cœur est pénétré de vos bontés. Je ne savais pas que ce fût vous qui m'aviez envoyé un factum qui m'a paru admirable. Le petit mot qui l'accompagnait m'avait paru être de la main de monsieur *Damilaville*. Pardonnez à la faiblesse de mes yeux ; mes organes ne valent rien, mais mon cœur a la sensibilité d'un jeune homme. Il a été touché de quelques aventures funelles, mais ma sensibilité n'est point indiscrete. Il y a des pays et des occasions où il faut savoir garder le silence. Mon cœur ne s'ouvre que sur les sentimens de la reconnaissance et de l'amitié qu'il vous doit. Je ne souhaite plus que de vous revoir encore ; et, si je peux l'espérer, je me tiendrai très-heureux.

J'ai appris de M. le duc de *la Vallière* qu'il prenait la maison de *Jansen* ; ce qui est sûr, c'est qu'il l'embellira, et que ceux qui y souperont avec lui passeront des momens bien agréables. Oserais-je vous supplier, Monsieur, de vouloir bien faire souvenir de moi M. le

— duc de la Vallière et M. le prince de Beauvau,
1766. si vous les voyez. Je me souviens que M. le
duc d'Ayen m'honorait autrefois de ses bontés.
Vous ferez mon protecteur dans toutes les
compagnies des gardes. J'ai connu autrefois
des gardes du corps qui faisaient des tragédies ;
mais je les crois plus brillans encore en cam-
pagne qu'au Parnasse. Je suis obligé de finir
trop vite ma lettre ; le courier part dans ce
moment.

Je vous suis attaché pour ma vie.

LETTRE XII.

A M. DE CHABANON.

Au château de Ferney , 2 de septembre.

JE vous dois , Monsieur , de l'estime et de
la reconnaissance , et je m'acquitte de ces deux
tributs en vous remerciant avec autant de
sensibilité que je vous lis avec plaisir. Vous
pensez en philosophe , et vous faites des vers
en vrai poète. Ce n'est pas la philosophie à
qui on doit attribuer la décadence des beaux
arts. C'est du temps de *Newton* qu'ont fleuri
les meilleurs poètes anglais ; *Corneille* était
contemporain de *Descartes* , et *Molière* était

l'élève de *Gassendi*. Notre décadence vient peut-être de ce que les orateurs et les poètes du siècle de *Louis XIV* nous ont dit ce que nous ne savions pas, et qu'aujourd'hui les meilleurs écrivains ne pourraient dire que ce qu'on fait. Le dégoût est venu de l'abondance. Vous avez parfaitement saisi le mérite d'*Homère*; mais vous sentez bien, Monsieur, qu'on ne doit pas plus écrire aujourd'hui dans son goût, qu'on ne doit combattre à la manière d'*Achille* et de *Sarpédon*. *Racine* était un homme adroit; il louait beaucoup *Euripide*, l'imitait un peu (il en a pris tout au plus une douzaine de vers), et il le surpassait infiniment. C'est qu'il a su se plier au goût, au génie de la nation un peu ingrate pour laquelle il travaillait; c'est la seule façon de réussir dans tous les arts. Je veux croire qu'*Orphée* était un grand musicien; mais, s'il revenait parmi nous pour faire un opéra, je lui conseillerais d'aller à l'école de *Rameau*.

Je fais bien qu'aujourd'hui les Velches n'ont que leur opéra comique, mais je suis persuadé que des génies tels que vous peuvent leur ramener le siècle de *Louis XIV*: c'est à vous de rallumer le reste du feu sacré qui n'est pas encore tout-à-fait éteint. Je ne suis plus qu'un vieux soldat retiré dans sa chaumière. Je souhaite passionnément que vous combattiez contre le mauvais goût avec plus de succès que nous

— n'avons résisté à nos autres ennemis. C'est
1766. avec ces sentimens très-sincères que j'ai l'honneur d'être ,

Monfieur ,

votre très-humble et très-obéissant
serviteur , *Voltaire.*

L E T T R E X I I I .

A M. LE RICHE ,

DIRECTEUR ET RECEVEUR GENERAL DES
DOMAINES DU ROI , &c. à *Besançon.*

5 de septembre.

LA personne, Monsieur, à qui vous avez bien voulu envoyer votre mémoire en faveur du sieur *Fantet* (*), vous remercie très-sensiblement de votre attention. Votre ouvrage est très-bien fait, et il serait admirable s'il plaidait en faveur de l'innocence. Mais le moyen de ne pas condamner un scélérat qui, parmi quinze ou vingt mille volumes, en a chez lui une trentaine sur la philosophie ! Non-seulement il est juste de le ruiner, mais j'espère qu'il sera brûlé, ou au moins pendu, pour l'édification des ames dévotes et compatif-

(*) Libraire à *Besançon.*

santes. On est sans doute trop éclairé et trop sage à Besançon , pour ne pas punir du dernier supplice tout homme qui débite des ouvrages de raisonnemens. Il est vrai que sous Louis XIV on a imprimé , *ad usum delphini* , le poëme de *Lucrèce* contre toutes les religions , et les œuvres d'*Apulée*. M. l'abbé d'Olivet , quoique franc-comtois , a dédié au roi des *Tusculanes de Cicéron* , et le *De naturâ Deorum* , livres infiniment plus hardis que tout ce qu'on a écrit dans notre siècle ; mais cela ne doit pas sauver le fleur *Fantet* de la corde. Je crois même qu'on devrait pendre sa femme et ses enfans pour l'exemple.

J'ai en main un arrêt d'un tribunal de la Franche-Comté , par lequel un pauvre gentil-homme , qui mourait de faim , fut condamné à perdre la tête pour avoir mangé , un vendredi , un morceau de cheval qu'on avait jeté près de sa maison. C'est ainsi qu'on doit servir la religion , et qu'on doit faire justice.

On pourrait bien aussi , Monsieur , vous condamner pour avoir pris le parti d'un infortuné. Il est certain que vous méprisez l'Eglise , puisque vous parlez en faveur de quelques livres nouveaux. Vous êtes inspecteur des domaines , par conséquent vous devez être regardé comme un païen , *sicut ethnicus et publicanus*.

1766. Je me recommande aux prières des saintes femmes, qui ne manqueront pas de vous dénoncer : on dit qu'elles ont toutes beaucoup d'esprit, et qu'elles sont fort instruites. Vous ne sauriez croire combien je suis enchanté de voir tant de raison et tant de tolérance dans ce siècle. Il faut avouer qu'aujourd'hui aucune nation n'approche de la nôtre, soit dans les vertus pacifiques, soit dans la conduite à la guerre. Comme je suis extrêmement modeste, je ne mettrai point mon nom au bas des justes éloges que méritent vos compatriotes. Je vous supplie de vouloir bien me faire part du dispositif de l'arrêt, lorsqu'il sera rendu.

L E T T R E X I V.

A M. D A M I L A V I L L E.

8 de septembre.

J'AI bien des choses à vous dire, mon cher ami.

Premièrement, dès que M. de *Beaumont* m'eut écrit qu'il fallait demander M. *Chardon* pour rapporteur, je n'eus rien de plus pressé que de faire ce qu'il me prescrivait, tout malade et tout languissant que je suis. Vous savez quelle est mon activité dans ces fortes.

d'affaires ; vous savez que ma maxime est de remplir tous mes devoirs aujourd'hui , parce que je ne suis pas sûr de vivre demain. 1766.

On m'a mandé depuis qu'il fallait attendre ; je ne pouvais pas deviner ce contre-ordre. Tout ce que je peux faire est de ne pas réitérer ma demande. Je vous supplie de le dire à M. de *Beaumont*.

Je suis déjà tout consolé , et *Sirven* l'est comme moi , si l'on ne peut pas obtenir une évocation. Ce sera beaucoup pour lui si l'on imprime seulement le mémoire de M. de *Beaumont*. Il est si convaincant et si plein d'une vraie éloquence , qu'il fera également la gloire de l'auteur et la justification de l'accusé. Le public éclairé , mon cher ami , est le souverain juge en tout genre ; et nous nous en tenons à ses arrêts , si nous ne pouvons en obtenir un en forme juridique.

La seconde prière que je vous fais , c'est de m'envoyer le factum pour feu M. de *la Bourdonnais*.

J'ai une troisième requête à vous présenter au sujet de ce *Robinet* qu'on dit être l'auteur de *la Nature* , et qui certainement ne l'est pas ; car l'auteur de *la Nature* fait le grec , et ce *Robinet* , l'éditeur de mes prétendues *Lettres* , cite dans ces *Lettres* deux vers grecs qu'il estropie comme un franc ignorant. On voit

1766. d'ailleurs dans le livre une connaissance de la géométrie et de la physique que n'a point le sieur *Robinet*. Enfin ce *Robinet* est un faussaire. Il est triste que de vrais philosophes aient été en relation avec lui.

Vous savez qu'il a fait imprimer, dans son infame recueil, la lettre que je vous écrivis sur les *Sirven* l'année passée. Ne sachant pas votre nom, il vous appelle M. *Damoureux* : il dit dans une note qu'il a restitué un long passage que le censeur n'avait pas laissé subsister dans l'édition de Paris. Ce passage, qui se trouve à la page 181 de son édition, concerne Genève et J. J. *Rousseau*. Il me fait dire qu'il y a une grande dame de Paris qui aime J. J. comme son toutou. Vous m'avouerez que ce n'est pas là mon style : mais cette grande dame pourrait être très-fâchée, et il ne faut pas susciter de nouveaux ennemis aux philosophes.

Je vous prie donc, au nom de l'amitié et de la probité, de m'envoyer un certificat qui confonde hautement l'imposture de ce malheureux. S'il y a eu en effet un censeur par les mains de qui ait passé cette lettre que vous imprimâtes, réclamez son témoignage ; s'il n'y a point eu de censeur, le mensonge de *Robinet* est encore par-là même pleinement découvert, puisqu'il prétend restituer un passage que le censeur a supprimé.

Vous voyez qu'il faut combattre toute sa vie. 1766.
 Tout homme public est condamné aux bêtes ;
 mais il est quelquefois indispensable d'écraser
 les bêtes qui mordent. Je me chargerai de
 faire mettre dans les journaux ce désaveu. J'y
 ajouterai quelques réflexions honnêtes sur les
 indécences et les calomnies dont les notes de
 ce M. Robinet sont chargées.

Je crois qu'on a bien oublié actuellement ,
 dans Paris , des choses que les ames vertueuses
 et sensibles n'oublieront jamais. Je voudrais
 qu'on aimât assez la vérité pour exécuter le
 projet proposé à M. Tonpla. Est-il possible
 qu'on ne trouvera jamais quatre ou cinq avocats
 pour plaider ensemble une si belle cause ?

Adieu , mon très-cher ami. *Ecr. l'inf.*

L E T T R E X V.

A M. LE COMTE D'ESTAING.

Ferney , 8 de septembre.

MONSIEUR ,

LA lettre dont vous m'honorez , et les instructions qui l'accompagnent , m'inspirent autant de regrets que de reconnaissance. Si j'avais été assez heureux pour recevoir plutôt

1766. ces mémoires , j'aurais eu la satisfaction de rendre à votre mérite et à vos belles actions la justice qui leur est due. Je ne suis instruit qu'après trois éditions ; mais , si je vis assez pour en voir une nouvelle , je vous réponds bien du zèle avec lequel je profiterai des lumières que vous avez la bonté de me donner.

Je vois que vos connaissances égalent votre bravoure. Je n'ai pas osé compromettre votre illustre nom dans l'histoire des malheurs de Pondichéri et du général *Lalli*. Le journal du blocus , du siège et de la prise de cette ville , insinue que c'est à vous , Monsieur , que *Chanda-Saeb* demanda si d'ordinaire en France on choisissait un fou pour grand-vizir. Je me suis bien donné de garde de vous citer en cette occasion. Il m'a paru que la tête avait tourné à ce commandant infortuné , mais qu'il ne méritait pas qu'on la lui coupât. Je suis si persuadé de l'extrême supériorité des lumières des juges , que je n'ai jamais compris leur arrêt qui a condamné un lieutenant général des armées du roi , pour avoir trahi les intérêts de l'Etat et de la compagnie des Indes. Je crois qu'il est démontré qu'il n'y a jamais eu de trahison ; et je trouve encore cette catastrophe fort extraordinaire.

Je suis persuadé, Monsieur, que si le ministère s'y était pris quelques mois plutôt pour

préparer l'expédition du Brésil , vous auriez fait cette conquête en peu de temps , et la France vous aurait eu l'obligation de faire une paix plus avantageuse. 1766.

Tout ce que vous dites sur les colonies , tant françaises qu'anglaises , fait voir que vous êtes également propre à combattre et à gouverner.

La manière dont les Anglais en usèrent avec vous , quand vous fûtes pris sur un vaisseau marchand , exigeait , ce me semble , que les ministres anglais vous fissent les réparations les plus authentiques , et qu'ils vous prévinsent avec tous les égards et tous les empressements qu'ils vous devaient. C'est ainsi qu'ils en usèrent avec *M. Villos*. Je veux croire , pour leur excuse , que ceux qui vous retinrent à Plimouth ne connaissaient pas encore votre personne.

Ma vieillesse et mes maladies ne me permettent pas l'espérance de pouvoir mettre dans leur jour les choses que vous avez daigné me confier ; mais , s'il se trouvait quelque occasion d'en faire usage , ne doutez pas de mon zèle.

En cas que vous m'honoriez de quelqu'un de vos ordres , je vous prie , Monsieur , d'ajouter à vos bontés celle de me dire votre opinion sur l'arrêt porté contre *M. de Lalli* , et sur la

— conduite qu'on tenait à Pondichéri. Soyez
1766. très-persuadé que je vous garderai le secret.

J'ai l'honneur d'être avec beaucoup de respect, Monsieur, &c. V.

L E T T R E X V I.

A M. DEODATI DE TOVAZZI.

A Ferney, 9 de septembre.

Vous souviendrez-vous, Monsieur, qu'à l'occasion de votre *Dissertation sur la langue italienne*, j'eus l'honneur de recevoir quelques lettres de vous, et de vous répondre ? On vient d'imprimer une de mes lettres à Amsterdam, sous le nom de Genève, dans un recueil de deux cents pages.

Ce recueil contient plusieurs de mes lettres, presque toutes entièrement falsifiées. Celle que je vous adressai de Ferney, le 24 de janvier 1761, est défigurée d'une manière plus maligne et plus scandaleuse que les autres. On y outrage indignement un général d'armée (*), ministre d'Etat, dont le mérite est égal à la naissance. Il est, ce me semble, de votre intérêt, Monsieur, du mien et de celui de la

(*) M. le prince de Soubise.

vérité, de confondre une si horrible calomnie. —
Voici comme je m'expliquais sur la valeur de 1766.
ce général :

„ Nous exprimerions encore différemment
„ l'intrépidité tranquille que les connaisseurs
„ admirèrent dans le petit-neveu du héros de
„ la Valteline , &c. „

Voici comme l'éditeur a falsifié ce passage :

„ Nous exprimerions encore différemment
„ l'intrépidité tranquille que quelques *pré-*
„ *tendus* connaisseurs admirèrent dans le *plus*
„ *petit-neveu* du héros de la Valteline , lors-
„ qu'ayant vu son armée en déroute par la
„ terreur panique de nos alliés à Rosbac , qui
„ causa pourtant la nôtre , ce petit-neveu ayant
„ aperçu , &c. „

Cet article , aussi insolent que calomnieux ,
finit par cette phrase non moins falsifiée. „ Il
„ eut encore le courage de soutenir tout seul
„ les reproches amers et intarissables d'une
„ multitude toujours trop tôt et trop bien
„ instruite du mal et du bien. „

Une telle falsification n'est pas la négligence
d'un éditeur qui se trompe , mais le crime d'un
faussaire qui veut à la fois décrier un homme
respectable et me nuire. Il vous nuit à vous-
même , en supposant que vous êtes le confident
de ces infamies. Vous ne refuserez pas sans
doute de rendre gloire à la vérité. Je crois

— 1766. nécessaire que vous preniez la peine de me certifier que ce morceau de ma lettre, depuis ces mots, *nous exprimerions*, jusqu'à ceux-ci *du mal et du bien*, n'est point dans la lettre que je vous écrivis ; qu'il y est absolument contraire et falsifié de la manière la plus lâche et la plus odieuse. Je recevrai, avec une extrême reconnaissance, cette justice que vous me devez ; et le prince qui est intéressé à cette calomnie, sera instruit de l'honnêteté et de la sagesse de votre conduite dont vous avez déjà donné des preuves (*).

Recevez celle de mon estime et de tous les sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur, &c.

(*) Le certificat de M. Tovanzi a été imprimé dans les journaux.

LETTRE

L E T T R E X V I I.

1766.

A M. LE DUC DE LA VALLIERE.

9 de septembre.

M. le chevalier de *Rocheport*, monsieur le Duc, ranime ma très-languissante vicillesse, en m'apprenant que vous me conservez toujours vos anciennes bontés. J'en suis d'autant plus flatté qu'on prétend que vous abandonnez vos anciens protégés, *Champs*, *Montrouge* et votre belle collection de livres rares et inestimables. On dit que vous achetez la cabane de *Jansen*, dont vous allez faire un palais délicieux, selon votre généreuse coutume. Si les bâtimens, les jardins, la chasse, les bibliothèques choisies, éprouvent votre inconstance, les hommes ne l'éprouvent pas. Vos goûts peuvent avoir de la légèreté, mais votre cœur n'en a point. Vous allez devenir un vrai philosophe ; j'entends, s'il vous plaît, philosophe épicurien. Le jardin de *Jansen*, qui n'était qu'un potager, deviendra, sous vos mains, le vrai jardin d'*Epicure*. Vous vous écarterez tout doucement de la cour, et vous n'en ferez que plus heureux en vivant pour vous et pour vos amis : ce qui est, au fond, la véritable vie.

Corresp. générale. Tome XI. † D

1766. Vous souvenez-vous, monfieur le Duc, d'une lettre que j'eus l'honneur de vous écrire, il y a quelques années, fur ce monfieur *Urceus Codrus* (*) que nous avions pris pour un prédicateur ? On vient d'imprimer un recueil de quelques-unes de mës lettres, dans lequel ce rogaton eft inféré. On m'y fait dire que vous avez *déliuré les sermons feftivi*, au lieu de déterrè les *sermons feftivi*. On y prétend qu'un marchand a fait la comédie de la Mandragore, et *marchand* eft là pour *Machiavel*. Ces inepties affez nombreuses ne font pas la feule falſification dont on doive ſe plaindre : on a interpolé, dans toutes ces lettres, des articles très-impertinens et très-ſolens.

Jugez, ſi on imprime aujourd'hui de tels menſonges, quand ils ſont aifés à découvrir, quelle étoit autrefois la hardieſſe des copiftes lorsqu'il étoit très-mal-aifé de découvrir leurs impoſtures. On a fait, de tout temps, ce qu'on a pu pour tromper les hommes : encore paſſe, ſi on ſe bornoit à les tromper ; mais on fait quelquefois des chofes plus affreufes et plus barbares, ſur leſquelles je garde le ſilence.

Comme je ſuis mort pour les plaifirs, je dois l'être auffi pour les horreurs ; et j'oublie ce que la nation peut avoir de frivole et d'exécration, pour ne me ſouvenir que d'un cœur auffi

(*) Mélanges littéraires, tome IV.

généreux que le vôtre, et pour vous souhaiter toute la félicité que vous méritez. J'ai peu de temps à végéter encore sur ce petit tas de boue; je ne regretterai guère que vous et le 1766.

Réponse de M. le duc de la Vallière.

A Paris, le premier de novembre.

QUAND j'aurais moins d'amitié pour vous, Monsieur, le respect qu'on doit à la vérité me forcerait de lui rendre hommage en déclarant, le plus authentiquement qu'il est possible, que la lettre que vous m'avez adressée, et qui commence par ces mots : *Votre procédé est de l'ancienne chevalerie*, est falsifiée en beaucoup d'endroits, dans le recueil où elle est imprimée.

Mon indignation est d'autant plus juste qu'on vous fait dire du mal de gens que vous avez toujours aimés et respectés, et qu'on vous y donne un caractère qui, certainement, a toujours été fort éloigné de votre façon de penser. C'est une justice que je vous dois, et que je suis, peut-être, plus à portée de rendre que personne, par la liaison que j'ai eue avec vous pendant votre séjour à Paris, et par la correspondance que j'ai été charmé d'entretenir depuis que vous en êtes parti.

J'ajouterai encore que j'ai trouvé la même infidélité dans la lettre à M. *Desdats de Tonnant*, qui est indignement altérée dans cette collection.

Vous ferez, Monsieur, de ma lettre l'usage que vous voudrez. Je serai enchanté de faire un avou public de l'estime que m'inspire la supériorité de vos talens, et de la juste indignation que me causent de pareilles falsifications.

Le duc de la Vallière.

— petit nombre de personnes qui vous ressem-
 1766, blent. Vos bontés seront ma plus chère consolation, jusqu'au moment où je rendrai mon existence aux quatre élémens.

Agréez mon très-tendre respect. V.

LETTRE XVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

13 de septembre.

J'AI toujours oublié de demander à mes anges s'ils avaient reçu une visite de M. *Fabry*, maire de la superbe ville de Gex, syndic de nos puissans Etats, subdélégué de monseigneur l'intendant, et sollicitant les suprêmes honneurs de la chevalerie de Saint-Michel. Je lui avais donné un petit chiffon de billet pour vous, à son départ de Gex pour Paris, et j'ai lieu de croire qu'il ne vous l'a point rendu. Je vous supplie, mes divins anges, de vouloir bien m'en instruire.

Il doit vous être parvenu un petit paquet sous l'enveloppe de M. de *Courteille*. Il contient un commentaire du livre italien *des Délits et des peines*. Ce commentaire est fait par un avocat de Besançon, ami intime comme moi de l'humanité. J'ai fourni peu de chose à cet

ouvrage, presque rien; l'auteur l'avoue hautement, et en fait gloire, et se soucie d'ailleurs 1766.
 fort peu qu'il soit bien ou mal reçu à Paris, pourvu qu'il réussisse parmi ses confrères de Franche-Comté, qui commencent à penser. Les provinces se forment; et si l'infame obstination du parlement visigoth de Toulouse, contre les *Calas*, fait encore subsister le fanatisme en Languedoc, l'humanité et la philosophie gagnent ailleurs beaucoup de terrain.

Je ne fais si je me trompe, mais l'affaire des *Sirven* me paraît très-importante. Ce second exemple d'horreur doit achever de décréditer la superstition. Il faut bien que tôt ou tard les hommes ouvrent les yeux. Je fais que les sages qui ont pris leur parti n'apprendront rien de nouveau; mais les jeunes gens flottans et indécis apprennent tous les jours, et je vous assure que la moisson est grande, d'un bout de l'Europe à l'autre. Pour moi, je suis trop vieux et trop malade pour me mêler d'écrire; je reste chez moi tranquille. C'est en vain que des bruits vagues et sans fondement m'imputent le Dictionnaire philosophique, livre après tout qui n'enseigne que la vertu. On ne pourra jamais me convaincre d'y avoir part. Je ferai toujours en droit de désavouer tous les ouvrages qu'on m'attribue; et ceux que j'ai faits sont d'un bon citoyen. J'ai soutenu le théâtre

— 1766. de France pendant plus de quarante années ; j'ai fait le seul poëme épique tolérable qu'on ait dans la nation. L'histoire du Siècle de *Louis XIV* n'est pas d'un mauvais compatriote. Si on veut me pendre pour cela , j'avertis *messieurs* qu'ils n'y réussiront pas , et que je vivrai toujours , en dépit d'eux , plus agréablement qu'eux. Mais , pour persécuter un homme légalement , il faut du moins quelques preuves commencées , et je défie qu'on ait contre moi la preuve la plus légère. Je m'oublie moi-même à présent pour ne songer qu'aux *Sirven* ; le plaisir de les servir me console. Je n'étais point instruit de la manière dont il fallait s'y prendre pour demander un rapporteur ; je croyais qu'on le nommait dans le conseil du roi ; c'est la faute de M. de *Beaumont* de ne m'avoir pas instruit. J'écris à madame la duchesse d'*Enville* , qui est actuellement à Liancourt , pour la supplier de demander M. *Chardon* à M. le vice-chancelier. M. de *Beaumont* insiste sur M. *Chardon*. Pour moi , j'avoue que tout rapporteur m'est indifférent. Je trouve la cause des *Sirven* si claire , la sentence si absurde , et toutes les circonstances de cette affaire si horribles , que je ne crois pas qu'il y eût un seul homme au conseil qui balançât un moment.

Il faut vous dire encore que le parlement

de Toulouse persiste à condamner la mémoire de Calas. Il a préféré l'intérêt de son indigne amour propre à l'honneur d'avouer sa faute et de la réparer. Comment voudrait-on que les *Sirven*, condamnés comme les *Calas*, allaient se remettre entre les mains de pareils juges ? la famille s'exposerait à être rouée. Nous comptons sur le suffrage de mes divins anges, sur leur protection, sur leur éloquence, sur le zèle de leurs belles ames : je ne saurais leur exprimer mon respect et ma tendresse. V.

L E T T R E X I X.

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

A Ferney, 14 de septembre.

JE ne fais, Madame, si j'écris au chasseur, ou au philosophe, ou à une jolie dame, ou au meilleur cœur du monde : il me semble que vous êtes tout cela. J'ai reçu une lettre de vous, qui m'attache à votre char autant que je l'étais dans votre apparition à Ferney ; et M. le duc de *Choiseul* a dû vous en faire tenir une de moi, qui ne vaut pas la vôtre. Il a bien voulu m'en écrire une qui m'enchanté.

— 1766. J'admire toujours comment il trouve du temps, et comme il est supérieur dans les affaires et dans les agrémens.

J'ai voulu me consoler du malheur de vous avoir perdue. J'ai eu l'insolence de faire jouer, sur mon petit théâtre, Henri IV, le Roi et le Fermier, Rose et Colas, Annette et Lubin. J'ai reconnu, dans cette pièce, M. l'abbé de Voisenon; c'est la meilleure de toutes à mon gré; il n'y a que lui qui puisse avoir tant de grâces. Je ne m'attendais pas à voir tout ce que j'ai vu dans mes déserts.

L'amitié dont vous daignez m'honorer, Madame, est ce qui me flatte davantage, et qui fait le charme de ma vieillesse et de ma retraite. Votre caractère est au-dessus de vos charmes; je suis amoureux de votre ame, il ne m'appartient pas d'aller plus loin.

Je pris la liberté de vous remettre, à votre départ de Ferney, une petite requête pour M. de Saint-Florentin, en faveur d'une malheureuse famille huguenotte. Le père a été vingt-trois ans aux galères, pour avoir donné à souper et à coucher à un prédicant; la mère a été enfermée, les enfans réduits à mendier leur pain. On leur avait laissé le tiers du bien pour les nourrir; ce tiers a été usurpé par le receveur des domaines. Il y a de terribles malheurs sur la terre, Madame, pendant que

ceux

ceux qu'on appelle heureux sont dévorés de passions ou d'ennui. 1766.

Si vous n'êtes pas assez forte (ce que je ne crois pas) pour toucher la pitié de M. de *Saint-Florentin*, j'ose vous demander en grâce de joindre M. le maréchal de *Richelieu* à vous. M. de *Saint-Florentin* est difficile à émouvoir sur les huguenots. Vous aurez fait une très-belle action, si vous parvenez à rendre la vie à cette pauvre famille. Soyez sàre, Madame, que vous n'êtes pas faite seulement pour plaire.

Agréez, Madame, mon très-sincère respect, et un attachement plus inaltérable que les plus grandes passions que vous ayez pu inspirer.

L E T T R E X X.

A M. N A N C E Y, *cordelier à Dijon.*

14 de septembre.

SAINT *François d'Assise*, Monsieur, ferait bien étonné de voir un de ses enfans qui fait de si bons vers français, et moi j'en suis très-édifié; il vous mettrait en pénitence, et je vous donnerais ma bénédiction. Vous êtes dans la ville de l'esprit et des talens; vous y trouverez tous les encouragemens possibles.

Corresp. générale. Tome XI. † E

— Je ne puis applaudir que de loin à vos travaux
1766. littéraires; j'en serais l'heureux témoin si mon
âge et mes maladies me permettaient d'aller à
Dijon.

Agréez mes remerciemens et les sentimens
d'estime avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Monfieur,

votre, &c.

L E T T R E X X I.

A M. D A M I L A V I L L E.

15 de septembre.

Ce petit billet, pour M. de *Beaumont*, vous
mettra au fait de tout ce qui concerne M.
Chardon.

Je crois que l'affaire ira bien sous la protec-
tion de MM. les ducs de *Choiseul* et de *Praslin*,
de M. et de madame d'*Argental*, et de madame
la duchesse d'*Enville*.

Les philosophes se remettront en crédit,
en prenant hautement le parti de l'innocence
opprimée : ils rangeront le public sous leurs
étendards.

Pourquoi M. *Tonpla* ne ferait-il pas ce petit
voyage ? cela serait digne de lui ; il aurait le

plaisir du mystère ; ce serait *Antoine* qui irait voir *Paul*. 1766.

Pour chasser toutes mes idées tristes , j'ai eu l'insolence de faire venir chez moi toute la troupe comique de Genève ; elle est excellente ; elle a joué *Henri IV* , et *Annette* et *Lubin* : le nom seul d'*Henri IV* m'émeut et fait la moitié du succès. J'ai eu aussi le *Roi* et le *Fermier* avec *Rose* et *Colas* ; cela a été joué supérieurement : il y a surtout une actrice excellente qui ferait les délices de Paris.

Mais , après ces fêtes brillantes , je songe aux horreurs de ce monde ; je songe aux infortunés , et je retombe dans ma tristesse ; votre amitié me console plus que les fêtes. *Ecr. l'inf.*

L E T T R E X X I I .

A M. ELIE DE BEAUMONT, *avocat.*

15 de septembre.

J E ne crois pas , Monsieur , qu'on puisse reculer sur M. *Chardon*. J'avais , comme vous savez , exécuté vos ordres sitôt que vous me les aviez eu donnés : j'avais écrit à M. le duc de *Choiseul* ; il me mande qu'il est ami de *A. Chardon* , et qu'il va le proposer à monsieur

1766. le vice-chancelier pour rapporteur de l'affaire. M. le duc de *Choiseul* protégera les *Sirven* comme il a protégé les *Calas* ; c'est une belle ame ; je ne le connais que par des traits de générosité et de grandeur. Je suis au comble de ma joie de voir l'affaire des *Sirven* commencée ; soyez sûr que vous serez couvert de gloire aux yeux de l'Europe.

Je ne fais si l'affaire qui regarde madame de *Beaumont* se poursuit pendant les vacations ; c'est dans celle-là qu'il faut triompher. Je la supplie d'agréer mon respect et le tendre intérêt que je prends à tous deux. *V.*

L E T T R E X X I I I.

A M. LE COMTE DE ROCHEFORT.

16 de septembre.

DI EU vous maintienne, Monsieur, dans le dessein de faire le voyage d'Italie, puisque vous passerez dans mon hermitage à votre retour. Dans le temps que monsieur le gazetier d'Utrecht et monsieur le courier d'Avignon disaient que je n'étais pas chez moi, j'y faisais jouer Henri IV par la troupe de Genève. Tout le monde pleura quand la famille du meunier

se mit à genoux devant *Henri IV* ; il est adoré dans nos déserts comme à Paris. 1766.

On attend madame la comtesse de *Brionne* vers la fin de ce mois ou le commencement de l'autre ; elle va des Pyrénées aux Alpes , cela est digne d'une grande écuyère.

M. Duclos fera pour vous un excellent compagnon de voyage : vous verrez tous deux des philosophes en Italie , mais il faut les déterrer. Les statues se présentent dans ce pays-là , et les hommes se cachent.

Vous ne sauriez croire à quel point je suis pénétré de vos bontés. Le jour où j'aurai le bonheur de vous voir avec *M. Duclos* fera un beau jour pour moi.

L E T T R E X X I V .

A M. D A M I L A V I L L E .

16 de septembre.

Je me hâte, mon cher ami, de répondre à votre lettre du 11 ; je commence par ce recueil abominable , imprimé à Amsterdam sous le titre de *Genève*.

Les trois lettres qu'on attribue en note , d'une manière indécise , à *M. de Montesquieu* ou à moi , sont ajoutées à l'ouvrage , et sont

— 1766. d'un autre caractère. La lettre à M. *Deodati*, sur son livre de l'*Excellence de la langue italienne*, est falsifiée bien odieusement ; car , au lieu des justes éloges que je donnais au courage ferme et tranquille d'un prince à qui tout le monde rend cette justice , on y fait une satire très-amère de sa personne et de sa conduite. C'est ainsi qu'on a empoisonné presque toutes les lettres qu'on a pu rassembler de moi.

Je suis dans la nécessité de me justifier dans les journaux ; un simple désaveu ne suffit pas. L'infame éditeur est déjà allé au-devant de mes dénégations. Il dit , dans son avertissement , que toutes les personnes à qui mes lettres sont adressées , vivent encore : il réclame leur témoignage : c'est donc leur témoignage seul qui peut le confondre. J'attends le certificat de M. *Deodati* ; j'en ai déjà un autre , mais le vôtre m'est le plus nécessaire. Je vous prie très-instamment de me le donner sans délai.

Vous pouvez dire en deux mots que vous avez vu , dans un prétendu recueil de mes lettres , un écrit de moi , page 170 , à monsieur *Damoureux* ; que cette lettre n'a jamais été écrite à M. *Damoureux* , mais à vous ; que cette lettre est très-falsifiée ; que tout le morceau de la page 182 est supposé ; qu'il est faux

que le morceau ait jamais été présenté à aucun censeur, et que la note de l'éditeur, à l'occasion de cette lettre, est calomnieuse. 1766.

Une telle déclaration fortifiera beaucoup les autres certificats. Le prince indignement attaqué dans la lettre à M. *Deodati*, jugera d'une calomnie par l'autre. En un mot, j'attends cette preuve de votre amitié ; vous ne pouvez la refuser à ma douleur et à la vérité.

Il est très-certain que c'est ce M. *Robinet*, éditeur de mes prétendues lettres, qui a fait imprimer celle-ci ; mais je ne prononcerai pas son nom, et je ne détruirai même la calomnie qu'avec la modération qui convient à l'innocence. Je suis très-aise qu'aucun sage ne soit en correspondance avec ce *Robinet*, qui se vante de connaître la nature, et qui connaît bien peu la probité.

Entendons-nous, s'il vous plaît, sur monsieur d'*Autré*. Il n'a jamais dit qu'il ait eu des conférences avec M. *Tonpla* ; mais que *Tonpla* ayant écrit quelques réflexions philosophiques pour un de ses amis, il y avait répondu article par article. Je vous ai montré cette réponse, bonne ou mauvaise ; mais je n'ai jamais ouï dire ni dit qu'ils aient eu des conférences ensemble. La vérité est toujours bonne à quelque chose jusque dans les moindres détails.

Je me porte fort mal, et je serai très-fâché

— 1766. de mourir sans avoir vu *Tonpla*. Vous savez qu'un de ces malheureux juges, qui avait tout embrouillé dans l'affaire d'Abbeville, et qui avait tant abusé de la jeunesse de ces pauvres infortunés, vient d'être flétri par la cour des aides de Paris, comme il le méritait. Ce scélérat, nommé *Broutel*, qui a osé être juge sans être gradué, devrait être poursuivi au parlement de Paris, et être puni plus grièvement qu'à la cour des aides : c'est, Dieu merci, un des parens de mon neveu d'*Ornoi*, le conseiller, à qui l'on doit la flétrissure de ce coquin.

On vient de m'envoyer le mémoire de *M. de Calonne* ; il est en effet approuvé par le roi : ainsi *M. de Calonne* est justifié dans tout ce qui regarde son ministère. Le public n'est juge que des procédés qui sont fort différens des procédures.

Je vous avoue que j'ai une extrême curiosité de savoir ce qui se passe à Bedlam, et de lire la lettre de cet archi-fou, qui se plaint si amèrement de l'outrage qu'on lui a fait, en lui procurant une pension : c'est un petit singe fort bon à enchaîner et à montrer à la foire pour un schelling.

Il y a un commentaire sur le petit livre de *Beccaria*, dont on dit beaucoup de bien ; il est fait par un jeune avocat de Besançon ; dès que je l'aurai, je vous l'enverrai. On dit qu'il

entre surtout dans quelques détails de la jurisprudence française, et qu'il rapporte beaucoup d'aventures tragiques; celle des *Sirven* m'occupe uniquement. Je vous ai mandé l'excès des bontés de M. le duc de *Ghoiseul*, et combien je compte sur sa protection. 1766.

Je connaissais déjà le projet de la traduction de *Lucien*, et j'avais lu le plus beau de ses *Dialogues*. Ce *Lucien* - là valait mieux que *Fontenelle*. J'ai une très-grande idée du traducteur.

Ah, mon cher ami, que je serais heureux de me trouver entre *Tonpla* et vous! *Ecr. l'inf.*

L E T T R E X X V.

A M. DE LA HARPE.

17 de septembre.

MON cher confrère et mon cher enfant, je vous remercie bien tard, mais j'ai été malade. J'ai pris les eaux, et pendant ce temps-là on n'écrit point. Vous savez aussi peut-être combien j'ai été affligé d'une aventure dont vous avez entendu parler à Ornoï; vous n'ignorez pas tous les bruits qui ont couru; je suis sûr enfin que vous me pardonnerez mon silence :

1766. comptez que je n'en ai pas moins été sensible à vos succès et à votre gloire. Je suis persuadé que vous avez achevé actuellement votre tragédie, car vous travaillez avec la facilité du génie. Je ne fais si vous aurez des acteurs : je ne suis sûr que de vos beaux vers. Votre ami M. de *Champfort* m'a envoyé sa pièce académique. Vous avez un frère en lui, vous êtes l'aîné ; mais ce cadet me paraît fort aimable, et très-digne de votre amitié. Votre union fait également honneur aux vainqueurs et aux vaincus. Je voudrais vous tenir l'un et l'autre dans ma retraite. Je vois que vous n'y viendrez que quand les beaux jours seront passés, mais vous ferez les beaux jours. Vous me trouverez peut-être vieilli et triste ; vous me rajeunirez et vous m'égayerez.

Je vous embrasse du meilleur de mon cœur.

V.

L E T T R E X X V I.

1766.

A M. D A M I L A V I L L E.

19 de septembre.

TOUT ce qui est à Ferney, mon cher frère, doit vous être très-obligé de la lettre pathétique et convaincante que vous nous avez envoyée. Nous pensons tous qu'il n'y a d'autre parti à prendre, après une pareille lettre, que de demander pardon à celui qui l'a écrite. Mais j'avais proposé aux juges de *Calas* de s'immortaliser en demandant pardon aux *Calas*, la bourse à la main : ils ne l'ont pas fait.

Je vous ai déjà parlé de la bonté de M. le duc de *Choiseul* et de la noblesse de son ame : je vous ai dit avec quel zèle il daigne demander M. *Chardon* pour rapporteur des *Sirven* ; il fera notre juge, comme il l'a été des *Calas*, soyez très-sûr qu'il met sa gloire à être juste et bienfaisant.

Votre attestation, mon cher frère, celle de M. *Marin*, celle de M. *Deodati*, me sont d'une nécessité absolue. M. le prince de *Soubise* a un bibliothécaire qui ramasse toutes les pièces curieuses imprimées en Hollande : ce malheureux recueil de mes prétendues lettres fera sans doute dans sa bibliothèque, s'il n'y est déjà.

1766. M. le prince de *Soubise* le verra , et l'a peut-être vu : un homme de cet état n'a pas le temps d'examiner , de confronter ; il verra les justes éloges que je lui ai donnés tournés en infames satires ; il se trouvera outragé , et le contre-coup en retombera infailliblement sur moi.

Ce n'est point *Blin de Saintmore* qui est l'éditeur de ce libelle ; c'est certainement celui qui a fait imprimer mes *Lettres secrètes*.

Les trois lettres sur le gouvernement en général , imprimées au-devant du recueil , sont d'un style dur , cynique , et plus insolent que vigoureux , affecté depuis peu par de petits imitateurs. Ce n'est point là le style de *Blin de Saintmore*. On a accusé *Robinet* ; je ne l'accuse ni ne l'accuserai : je me contenterai de réprimer la calomnie dans les journaux étrangers. Cette démarche est d'autant plus nécessaire que le livre est répandu par-tout , hors à Paris. Il est heureux du moins de pouvoir détruire si aisément la calomnie.

Les protestans se plaignent beaucoup de notre ami M. de *Beaumont* , qui réclame en sa faveur les lois rigoureuses sur les protestans , contre lesquelles il semble s'être élevé dans l'affaire des *Calas*. J'aurais voulu qu'il eût insisté davantage sur la lésion dont il se plaint justement , et qu'il eût fait adroitement sentir

combien il en coûtait à son cœur d'invoquer des lois si cruelles. J'ai peur que son factum pour lui-même ne nuise à son factum pour les *Sirven*, et ne refroidisse beaucoup ; mais enfin tout mon désir est qu'il réussisse dans les deux affaires auxquelles je prends un égal intérêt. 1766.

Je ne fais comment vous êtes avec *Thiriot* ; je ne fais où il demeure : je crois qu'il passe sa vie , comme moi , à être malade et à faire des remèdes. Cela le rend un peu inégal dans les devoirs de l'amitié ; mais il faut user d'indulgence envers les faibles. Je vous prie de lui faire passer ce petit billet.

Vous aurez incessamment quelque chose ; mais vous savez combien il est dangereux d'envoyer , par les postes étrangères , des brochures d'Hollande. Nous recevons des livres de France , mais nous n'en envoyons pas. Tous les paquets qui contiennent des imprimés étrangers sont saisis, et vous savez qu'on fait très-bien, attendu l'extrême impertinence des presses bataves.

J'ai chez moi *M. de la Borde* qui met *Pandore* en musique ; je suis étonné de son talent. Nous nous attendions, madame *Denis* et moi , à de la musique de cour , et nous avons trouvé des morceaux dignes de *Rameau*. Tout cela n'empêche pas que je n'aye *Bellevue* et *Broutel* extrêmement sur le cœur.

1766. Consolons-nous , mon cher frère , dans l'amour de la raison et de la vertu ; comptez que l'une et l'autre font de grands progrès. Saluez , de ma part , nos frères *Barnabé , Thaddée et Thimothée. Ecr. l'inf.*

L E T T R E X X V I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 de septembre.

ME S divins anges , je vous avouerai longtemps que j'ai été pénétré de l'aventure que vous savez. Le jugement flétrissant porté unanimement contre ce monstre de *Broutel* a été une goutte de baume sur une profonde blessure. J'étais dans une si horrible mélancolie que , pour me guérir , j'ai fait venir toute la troupe des comédiens de Genève , au nombre de quarante-neuf , en comptant les violons. J'ai vu ce que je n'avais jamais vu , des opéra comiques : j'en ai eu quatre. Il y a une actrice très-supérieure , à mon gré , à mademoiselle *Dangeville* ; mais ce n'est pas en beauté ; elle est pourtant très-bien sur le théâtre. Elle a , par-dessus mademoiselle *Dangeville*, le talent d'être aussi comique en chantant qu'en parlant. Il y

a deux acteurs excellens ; mais rien pour le tragique ni pour le haut comique , en aucun lieu du monde. Cela prouve évidemment que le cothurne est à tous les diables , et que la nation est entièrement tournée aux tracasseries parlementaires , aux horreurs abbevilliennes , et à la farce. J'ai vu jouer aussi Henri IV : vous croyez bien que cela n'a pas déplu à l'auteur de la *Henriade*. 1766.

J'ai reçu une lettre charmante de M. le duc de *Choiseul* ; en vérité , c'est une belle ame. Lui et M. le duc de *Praslin* sont de l'ancienne chevalerie ; mais je doute que M. *Pasquier* en soit.

Le petit Commentaire sur les délits et les peines , d'un avocat de Besançon , réussit beaucoup dans la province et chez l'étranger.

Il y a dans le parlement de Besançon un procureur général qui est un bœuf : le parlement lui fait souvent l'affront de nommer le greffier en chef , pour faire les fonctions de procureur général , dans les affaires difficiles. Ce bœuf alla mugir , ces jours passés , chez un libraire qui vendait ce que les fots appellent de mauvais livres ; il le fit mettre en prison , et requit qu'on le fit pendre , en vertu de la belle loi émanée en 1756 ; car les Velches ont aussi quelquefois des lois. Le parlement , d'une voix unanime , renvoya le libraire

— 1766. absous , et le bœuf , en mugissant , dit au libraire : *Mon ami , ce sont les livres que vous vendez qui ont corrompu vos juges.*

Voilà de beaux exemples. O Velches ! profitez. Mais cependant je n'ai point encore le factum pour les *Sirven* ; mes anges l'ont-ils vu ? Je crois que je me consolerais de tout , si je gagnais ce procès : non , je ne me consolerais point , le monde est trop méchant.

Jean-Jacques Rousseau est un étonnant fou.

J'ai chez moi actuellement M. de la Borde , qui met en musique le péché originel , sous le nom de Pandore. Le bon de l'affaire , c'est que monsieur le dauphin lui avait proposé cet opéra , quelques mois avant sa mort.

Respect et tendresse. V.

N. B. Je viens d'entendre des morceaux de Pandore ; je vous assure qu'il y en a d'excellens.

L E T T R E X X V I I I.

1766.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

19 de septembre.

J'AI reçu, Monsieur, la traduction de l'Exorde des lois de Zaleucus, l'un des plus anciens et des plus grands législateurs de la Grèce. C'est un précieux monument de l'antiquité : il sert à prouver que nos premiers maîtres ont toujours reconnu un DIEU suprême qui lit dans le cœur des hommes, et qui juge nos actions et nos pensées. Il n'y a que la malheureuse secte d'Epicure qui ait jamais combattu une opinion si raisonnable et si utile au genre-humain : la piété et la vertu sont de tous les temps. Vous me mandez que vous avez trouvé des barbares, indignes de la société des honnêtes gens, qui se sont élevés contre ce fragment si respectable. Il est triste que, dans notre nation, il y ait des gens si absurdes : c'est le fruit de l'ignorance où l'on vit dans la plupart des provinces, et de la misérable éducation qu'on y a reçue jusqu'à présent. La rouille de l'ancienne barbarie subsiste encore. On trouve cent chasseurs, cent tracassiers, cent ivrognes, pour un homme

Corresp. générale. Tome XI. † F

— 1766. qui lit ; c'est en quoi les Anglais , et même les Allemands , l'emportent prodigieusement sur nous.

J'ai vu ces jours passés *M. Bourfier* qui m'a dit qu'il avait fait quelques commissions pour vous ; il ne m'a pas dit ce que c'était : tout ce que je fais , c'est qu'il vous est attaché comme moi. Soyez bien persuadé , Monsieur , des tendres sentimens de votre , &c.

L E T T R E X X I X.

A M. LE MARQUIS DE VILLETTE.

22 de septembre.

JE vous pardonne , mon cher Marquis , d'avoir oublié un vieillard malade et inutile , long-temps pénétré , dans sa retraite , de l'affliction la plus profonde ; mais je ne vous pardonne pas de vous livrer au public qui cherche toujours une victime , et qui s'acharne impitoyablement sur elle. On ne vous dit peut-être pas à quel point il enfonce le poignard dans les plaies qu'il a faites lui-même. Je vous prédis que vous serez malheureux si vous ne vous dérobez pas à l'envie et à la malignité ; et je vous répète que vous n'avez d'autre parti à prendre que de vivre avec un petit nombre d'amis dont vous soyez sûr.

Vous vous plaignez de quelques tours ———
 qu'on vous a joués ; j'aimerais mieux qu'on 1766.
 vous eût volé deux cents mille francs , que
 de vous voir déchirer par les harpies de la
 société, qui remplissent le monde. Il faut
 absolument que vous sachiez que cela a été
 poussé à un excès qui m'a fait une peine
 cruelle. On dit : Voilà comme sont faits tous
 les petits philosophes de nos jours : on cla-
 baude à la cour , à la ville. Vous sentez com-
 bien mon amitié pour vous en a souffert.
 Vous êtes fait pour mener une vie très-heu-
 reuse , et vous vous obstinez à gâter tout ce
 que la nature et la fortune ont fait en votre
 faveur.

Je vous dirai encore qu'il ne tient qu'à
 vous de faire tout oublier. Je vous demande
 en grâce que vous soyez heureux ; je ne veux
 pas qu'un beau diamant soit mal monté. Par-
 donnez ma franchise ; c'est mon cœur qui
 vous parle ; il ne vous déguise ni son afflic-
 tion , ni ses sentimens pour vous , ni ses
 craintes : je vous aime trop pour vous écrire
 autrement.

Madame Denis pense absolument de même :
 quiconque s'intéressera à vous , vous dira les
 mêmes choses. Pardonnez encore une fois
 aux sentimens qui m'attachent à vous.

1766.

L E T T R E X X X.

A M. CHRISTIN.

22 de septembre.

MON cher philosophe, vous m'avez envoyé un singulier monument de la barbare imbécillité d'une certaine secte; il n'y a qu'elle, dans l'univers entier, capable de pareilles horreurs. La plupart des hommes n'y font pas d'attention; mais les âmes sensibles sont toujours touchées de ce qui effleure à peine les autres.

On a brûlé à Berne l'*Histoire de l'Eglise*, qu'on attribue à un certain prince: cela pourra avoir des suites sérieuses.

Je vous prie, mon cher ami, de bien recommander à M. de G. . . de ne me jamais nommer, et de ne parler de moi que comme d'un agricole qui aime la vertu et la vérité autant que la campagne. Vous savez que, dans un temps de persécution, il faut opposer la discrétion à la méchanceté des hommes. J'ai fait mon compliment à M. le Riche qui est le Beaumont de la Franche-Comté et le protecteur de l'innocence (*). Faites mes tendres

(*) Voyez les lettres à M. le Riche.

complimens , je vous prie , à M. de G . . . , et
revenez voir vos amis , le plutôt que vous 1766.
pourrez.

L É T T R E X X X I.

A M. * * *.

A Ferney, le 22 de septembre.

JE suis très-éloigné de penser , Monsieur ,
que vous ayez la moindre part à l'édition de
mes prétendues *Lettres* données au public par
un faussaire calomniateur qui , pour gagner
quelque argent , falsifie ce que j'ai écrit , et
m'expose au juste ressentiment des personnes
les plus respectables du royaume , en substi-
tuant des satires infâmes aux éloges que je
leur avais donnés.

Les notes dont on a chargé ces *Lettres* sont
encore plus diffamatoires que le texte : vous
y êtes loué , et cela est triste. L'éditeur fait en
sa conscience qu'aucune de ces lettres n'a été
écrite comme il les a imprimées. Si par hasard
vous le connaissiez , il, serait digne de votre
probité de lui remontrer son crime , et de
l'engager à se rétracter. On fait de la littéra-
ture un bien indigne usage : imprimer ainsi les

— lettres d'autrui , c'est être à la fois voleur et
1766. faussaire.

Comme ces *Lettres* courent l'Europe , je serai forcé de me justifier. Je n'ai jamais répondu aux critiques , mais j'ai toujours confondu la calomnie. Vous m'avez toujours prévenu par des témoignages d'estime et d'amitié ; j'y ai répondu avec les mêmes sentimens. Je ne demande ici que ce que l'humanité exige ; votre mérite vous fait un devoir de venger l'honneur des belles-lettres.

J'ai l'honneur d'être , Monsieur , avec les sentimens que j'ai toujours eus pour vous , votre , &c.

LETTRE XXXII.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney , 24 de septembre.

ENNUYEZ-vous souvent , Madame ; car alors vous m'écrirez. Vous me demandez ce que je fais ; j'embellis ma retraite , je meuble de jolis appartemens où je voudrais vous recevoir , j'entreprends un nouveau procès dans le goût

de celui des *Calas*, et je n'ar pas pu m'en dispenser, parce qu'un père, une mère et deux filles, remplis de vertu et condamnés au dernier supplice, se sont réfugiés à ma porte, dans les larmes et dans le désespoir. 1766.

C'est une des petites aventures dignes du meilleur des mondes possibles. Je vous demande en grâce de vous faire lire le mémoire que M. de *Beaumont* a fait pour cette famille aussi respectable qu'infortunée. Il sera bientôt imprimé. Je prie M. le président *Hénault* de le lire attentivement.

Vos suffrages serviront beaucoup à déterminer celui du public, et le public influera sur le conseil du roi. La belle ame de monsieur le duc de *Choiseul* nous protège; je ne connais point de cœur plus généreux et plus noble que le sien; car, quoi qu'en dise *Jean-Jacques*, nous avons de très-honnêtes ministres. J'aimerais mieux assurément être jugé par le prince de *Soubise*, et par M. le duc de *Praslin*, que par le parlement de Toulouse.

Il faudrait, Madame, que je fusse aussi fou que l'ami *Jean-Jacques* pour aller à Vésel. Voici le fait : Le roi de Prusse m'ayant envoyé cent écus d'aumône pour cette malheureuse famille des *Sirven*, et m'ayant mandé qu'il leur offrait un asile à Vésel ou à Clèves, je le remerciai comme je le devais; je lui dis que

1766.

j'aurais voulu lui présenter moi-même ces pauvres gens auxquels il promettait sa protection. Il lut ma lettre devant un fils de M. Tronchin, qui est secrétaire de l'envoyé d'Angleterre à Berlin. Le petit Tronchin, qui ne pense pas que j'ai soixante et treize ans, et que je ne peux sortir de chez moi, crut entendre que j'irais trouver le roi de Prusse; il le manda à son père; ce père l'a dit à Paris; les gazetiers en ont beaucoup raisonné; et voilà comme on écrit l'histoire: puis fiez-vous à messieurs les savans!

Il faut que je vous dise, pour vous amuser, que le roi de Prusse m'a mandé qu'on avait rebâti huit mille maisons en Silésie. La réponse est bien naturelle: » Sire, on les avait donc » détruites; il y avait donc huit mille familles » désespérées. Vous autres rois vous êtes de » plaisans philosophes! »

Jean-Jacques du moins ne fait de mal qu'à lui, car je ne crois pas qu'il ait pu m'en faire; et madame la maréchale de Luxembourg ne peut pas croire que j'aye jamais pu me joindre aux persécuteurs du Vitairé favoyard. Jean-Jacques ne le croit pas lui-même; mais il est comme Chiantpot-la-perruque qui disait que tout le monde lui en voulait.

Savez-vous que l'horrible aventure du chevalier de la Barre a été causée par le tendre

amour

amour? savez-vous qu'un vieux maraud d'Abbeville, nommé B . . . amoureux de l'abbesse de V . . . et maltraité, comme de raison, a été le seul mobile de cette abominable catastrophe? Ma nièce de *Florian*, qui a l'honneur de vous connaître, et dont les terres sont auprès d'Abbeville, est bien instruite de toutes ces horreurs; elles font dresser les cheveux à la tête.

Savez-vous encore que feu monsieur le dauphin, qu'on ne peut assez regretter, lisait *Locke* dans sa dernière maladie? J'ai appris, avec bien de l'étonnement, qu'il savait toute la tragédie de *Mahomet* par cœur. Si ce siècle n'est pas celui des grands talens, il est celui des esprits cultivés.

Je crois que M. le président *Hénault* a été aussi enthousiasmé que moi de M. le prince de *Brunswick*. Il y a un roi de Pologne philosophe, qui se fait une grande réputation. Et que dirons-nous de mon impératrice de Russie?

Je m'aperçois que ma lettre est un éloge de têtes couronnées; mais, en vérité, ce n'est pas fadeur; car j'aime encore mieux leurs valets de chambre.

Il m'est venu un premier valet de chambre du roi, nommé M. de *la Borde*, qui fait de la musique, et à qui monsieur le dauphin avait conseillé de mettre en musique l'opéra de

— 1766. Pandore. C'est de tous les opéra, sans exception, le plus susceptible d'un grand fracas. Faites-vous lire les paroles qui sont dans mes Oeuvres, et vous verrez s'il n'y a pas là bien du tapage.

Je croyais que M. de la Borde fefait de la musique comme un premier valet de chambre en doit faire, de la petite musique de cour et de ruelle; je l'ai fait exécuter: j'ai entendu des choses dignes de *Rameau*. Ma nièce *Denis* en est tout aussi étonnée que moi; et son jugement est bien plus important que le mien, car elle est excellente musicienne.

Vous en ai-je assez conté, Madame? vous ai-je assez ennuyée? suis-je assez bavard? Souffrez que je finisse en disant que je vous aimerai jusqu'au dernier moment de ma vie, de tout mon cœur, avec le plus sincère respect. V.

L E T T R E XXXIII.

1766.

A M. D A M I L A V I L L E.

24 de septembre.

Je vous remercie, mon cher ami, mon cher frère, de votre noble et philosophique déclaration sur l'insolence de ce faussaire qui a fait imprimer ses sottises sous mon nom. La canaille littéraire est ce que je connais de plus abject dans le monde. L'auteur du *Pauvre diable* a raison de dire qu'il fait plus de cas d'un ramoneur de cheminée, qui exerce un métier utile, que de tous ces petits écornifleurs du Parnasse. Il est bon de faire un petit ouvrage qu'on insérera dans les journaux, et qui servira de préservatif contre plus d'une imposture.

Un beau préservatif sera le *factum* de notre ami *Elie*. Vous ne m'avez point mandé si vous l'aviez lu. J'ai bien à cœur que l'ouvrage soit parfait. Un *factum*, dans une telle affaire doit se faire lire avec le même plaisir qu'une tragédie intéressante et bien écrite. Il n'y a plus moyen de reculer sur M. *Chardon*; je crois que M. le duc de *Choiseul* trouverait fort mauvais qu'après lui avoir demandé ce

— 1766. rapporteur , on en demandât un autre ; mais il faudra nécessairement tâcher de captiver M. le Noir qui est , dit-on , le meilleur criminaliste du royaume : sa voix sera d'un très-grand poids , et nous courons beaucoup de risque , s'il ne prend pas notre parti.

Vous aurez incessamment toutes les choses que vous me demandez , mon cher ami. Il y a un nouveau livre , comme vous savez , de feu M. Boulanger. Ce Boulanger pétrissait une pâte que tous les estomacs ne peuvent pas digérer : il y a quelques endroits où la pâte est un peu aigre ; mais , en général , son pain est ferme et nourrissant. Ce M. Boulanger-là a bien fait de mourir , il y a quelques années , aussi-bien que la Métrie , du Marfais , Fréret , Bolingbroke et tant d'autres. Leurs ouvrages m'ont fait relire les écrits philosophiques de Cicéron ; j'en suis enchanté plus que jamais. Si on les lisait , les hommes seraient plus honnêtes et plus sages.

Je me flatte que le petit ballot est parti. Mes complimens à l'auteur voilé du dévoilé. Je l'embrasse mille fois. *Ecr. l'inf.*

L E T T R E X X X I V. 1766.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

26 de septembre.

MON cher ange, je vous supplie de présenter mes tendres respects à M. le duc de *Praslin*. Je suis pénétré des sentimens de bonté dont il veut toujours m'honorer. Je lui souhaite une santé affermie; c'est la seule chose qui peut lui manquer, et c'est celle sans laquelle il n'y a point de bonheur.

Il est vrai que j'ai un beau sujet; mais c'est une belle femme qui me tombe entre les mains, à l'âge de près de soixante et treize ans: je la donnerai à exploiter à quelque jeune homme. Je vous ai déjà dit que j'étais comme le chevalier *Comdom* qui s'est fait une grande réputation pour avoir procuré du plaisir à la jeunesse, quand il ne pouvait plus en avoir.

La Harpe et *Champfort* viennent chez moi à la fin de l'automne; ainsi vous aurez deux tragédies; de quoi diable avez-vous à vous plaindre?

Je ne hais pas absolument les roués; je trouve qu'ils se font lire, et qu'il n'y a pas

1766. un seul moment de langueur. Je trouve qu'elle est fortement écrite, et je crois même qu'elle ferait plaisir au théâtre, si mademoiselle *Clairon* jouait *Fulvie*; mademoiselle *le Couvreur*, *Julie*; *Baron*, *Auguste*; et *le Kain*, *Pompée*. Il n'est pas mal d'ailleurs d'avoir une pièce dans ce goût, afin que tous les genres soient épuisés.

A l'égard des ouvrages philosophiques, tels que *Cicéron*, *Lucrèce*, *Sénèque*, *Épictète*, *Plin*, *Lucien* en faisaient contre les superstitions de leur temps, je ne me pique point d'imiter ces grands-hommes. Vous savez que je ne fais aucun ouvrage dans ce goût; je vis chez des Velches, et non pas chez les anciens Romains. Je suis sur les frontières d'une nation qui fait par cœur *Rose et Colas*, et qui ne lit point le *De naturâ Deorum*. La calomnie a beau m'imputer quelquefois des écrits pleins d'une sagesse hardie, qui n'est pas celle des Velches, mais qui est celle des *Montagne*, des *Charon*, des *la Motte-le-Vayier*, des *Bayle*, je défie qu'on me prouve jamais que j'aye la moindre part à ces témérités philosophiques. Il est vrai que j'ai été indigné de certaines barbaries velches; mais je me suis consolé en songeant combien il y a de français aimables, à la tête desquels vous êtes, avec l'hôte chez qui vous logez. Il n'y a point de mois où l'on ne voye paraître en Hollande, tantôt un

excellent ouvrage de *Fréret*, tantôt un moins bon, mais pourtant assez bon, de *Boulanger*, tantôt un autre éloquent et terrible de *Bolingbroke*. On a réimprimé le *Vicaire savoyard* dégagé du fatras d'*Emile*, avec quelques ouvrages du consul *Maillet*. Toute la jeunesse allemande apprend à lire dans ces ouvrages ; ils deviennent le catéchisme universel, depuis Bade jusqu'à Moscou. Il n'y a pas à présent un prince allemand qui ne soit philosophe. Je n'ai assurément aucune part dans cette révolution qui s'est faite depuis quelques années dans l'esprit humain. Ce n'est pas ma faute si le siècle est éclairé, et si la raison a pénétré jusque dans des cavernes. J'achève paisiblement ma vie, sans sortir de chez moi ; je bâtis un village, je défriche des terres incultes, et je suis seulement fâché que le blé vaille actuellement chez nous quarante francs le setier. J'ai bâti une église, et j'y entends la messe : je ne vois pas pourquoi on voudrait me faire martyr. On peut m'assassiner, mais on ne peut me condamner ; et d'ailleurs quand on m'assassinerait à soixante et treize ans, j'aurais toujours probablement plus vécu que mes assassins, et j'aurais plus rendu de services aux hommes que maître *Pasquier* ; mais j'espère que cela n'arrivera pas, et je vous réponds que j'y mettrai bon ordre. J'ai peu de temps à vivre,

1766.

— d'une manière ou d'autre ; je vivrai et je
1766. mourrai attaché à mon cher ange , avec mon
culte ordinaire d'hyperdulie.

P. S. Que dites-vous de madame la comtesse
de *Brionne* qui va des Pyrénées aux Alpes ,
comme on va de Versailles à Paris ? Elle vou-
lait venir incognito ; je l'en défie. Est-ce
qu'elle serait philosophe ?

L E T T R E X X X V.

A M. D A M I L A V I L L E.

29 de septembre.

Vous semblez craindre, mon cher ami, par
votre lettre du 23, que l'on ne fasse quelque
difficulté sur le bel exorde que vous avez mis
à votre certificat ; je ne vous en ai pas moins
d'obligation, et je la sens dans le fond de
mon cœur. Je compte faire imprimer ce certi-
ficat avec les autres que j'enverrai à tous les
journaux ; je n'aurai pas de peine à confondre
la calomnie. Il me semble que nous sommes
dans le siècle des fauffaires ; mais mon éton-
nement est que les fauffaires soient si mal-
adroits. Comment peut-on insérer, dans des
lettres déjà publiques, des impostures si atroces

et si aisées à découvrir ? Ce qui me fâche beaucoup, c'est que ces lettres se vendent à 1766. Genève. Madame la comtesse de Brionne, qui daigne venir à Ferney, ne sera-t-elle pas bien régalée de ce beau libelle ? elle y trouvera sa maison outragée.

Je ne fais où prendre ce M. *Deodati* qui me doit un témoignage authentique de la vérité : c'est à lui qu'est écrite la lettre si indignement falsifiée. Je n'ai point reçu de réponse à la lettre que je lui ai écrite ; il faut, ou qu'il ne soit point à Paris, ou qu'il soit malade, ou qu'il ne sache pas remplir les premiers devoirs de la société. Je connais votre cœur, mon cher ami ; vous mettrez de l'empressement à trouver ce *Deodati*, et à lui faire remplir son devoir. Voilà une fort sotte affaire ; mais la plupart des affaires de ce monde sont fort sottes : on est bien heureux quand l'atrocité ne se joint pas à la sottise.

Vous savez sans doute que le sieur *Saucourt*, juge d'Abbeville, n'a pas voulu juger les autres accusés, et l'on croit qu'il se démettra de sa place : c'est ainsi qu'on se repent après que le mal est fait.

J'attends votre paquet dans lequel j'espère trouver des consolations. Si M. *Boulanger*, auteur du bel article *Vingtième*, vivait encore, il serait bien étonné que le blé coûte quarante.

francs le setier, et qu'on n'y met point ordre.
1766. Tout va comme il plaît à DIEU.

Adieu, mon cher ami; je suis bien malade. Je vous répète que je serai très-fâché de mourir sans avoir vu *Platon*, et surtout sans vous avoir revu avec lui. Je vous embrasse de toutes les forces qui me restent. *Ecr. l'inf.*

Voulez-vous bien envoyer cette lettre au libraire *Lacombe*? Il y a aussi une lettre à lui adressée dans ce maudit recueil, et *Lacombe* fera sans doute plus honnête que *Deodati*.

LETTRE XXXVI.

A M. VERNES, à Séligny.

Septembre.

VOICI, Monsieur, où en est l'affaire de cette malheureuse et innocente famille des *Sirven*. Il a fallu deux années de soins et de peines réitérées pour rassembler en Languedoc les pièces justificatives. Nous les avons enfin arrachées. Le mémoire de M. de *Beaumont* est déjà signé par plusieurs avocats; nous avons déjà demandé un rapporteur; M. le duc de *Choiseul* nous protège; il m'écrit ces propres mots de sa main, dans la dernière lettre dont

il m'honore : *Le jugement des Calas est un effet de la faiblesse humaine , et n'a fait souffrir qu'une famille ; mais la dragonade de M. de Louvois a fait le malheur du siècle.* 1766.

Avouez , monsieur le curé huguenot , que M. le duc de Choiseul est une belle ame , et que ces paroles doivent être gravées en lettres d'or. Pour celles de Vernet , si on peut les écrire , ce n'est qu'avec la matière dont Ezéchiel faisait son déjeûné. Quant à J. J. , il suffit de vous dire qu'il y avait autrefois à Paris un pauvre homme nommé Chiantpot-la-perruque , qui se plaignait que la cour et la ville étaient liguées contre lui.

Vous devriez bien abandonner vos ouailles quelques momens , pour venir converser dans un château où il n'y a pas une ouaille.

LETTRE XXXVII.

A M. DAMILAVILLE.

Premier d'octobre.

JE vous envoie , mon cher ami , cette lettre ouverte pour M. de Beaumont , que je vous supplie de lire.

Il s'est chargé de trois affaires fort équivoques , qui feront grand tort à la cause des

1766. *Siroen*. Il y a un parti violent contre lui : on a surtout prévenu les deux *Tronchin*. On s'irrite de le voir invoquer une loi cruelle contre les protestans mêmes qu'il a défendus ; on dit que sa femme , étant née protestante , devait réclamer cette loi moins qu'une autre. On prétend que l'acquéreur de la terre de Canon est de bonne foi , et que les terres en Normandie ne se vendent jamais plus que le denier vingt. On assure que le brevet obtenu par l'acquéreur le met à l'abri de toutes recherches , et que la même faveur qui lui a fait obtenir son brevet , lui fera gagner sa cause.

Je vous confie mes alarmes. L'odieux qu'on jette sur cette affaire nuira beaucoup à celle des *Siroen*, je le vois évidemment : mais plus nous attendrons , plus nous trouverons le public refroidi ; et d'ailleurs les démarches que j'ai faites exigent absolument que le mémoire soit imprimé sans délai. Si M. de *Beaumont* est à la campagne , il n'a d'autre parti à prendre que de vous confier le mémoire que vous ferez imprimer par *Merlin*.

J'ai enfin reçu le certificat de M. *Deodati* ; j'aurai celui de *Lacombe* par le premier ordinaire. Il est essentiel de confondre la calomnie ; en brisant une de ses flèches , on brise toutes les autres. Il paraît tous les jours des livres qu'on ne manque pas de m'imputer. Il faudrait que

je ressemblassé à *Esdra*s , et que je dictasse jour et nuit pour faire la dixième partie des écrits dont l'imposture me charge. On poursuit avec acharnement ma vieillesse ; on empoisonne mes derniers jours. Je n'ai d'autre ressource que dans la vérité ; il faut qu'elle paraisse du moins aux yeux des ministres ; ils jugeront de toutes ces calomnies par celles de l'éditeur de mes prétendues *Lettres*. C'est un service qu'il m'aura rendu , et qui pourra servir de bouclier contre les traits dont on accable les pauvres philosophes. 1766.

On a annoncé le livre de *Fréret* dans la gazette d'Avignon (*). On y dit , à la vérité , que le livre est dangereux , mais qu'il y a beaucoup de modération et de profondeur.

Adieu , mon cher ami ; je vous embrasse aussi tendrement que je vous regrette.

Je vous demande en grâce de m'envoyer , par la première poste , le factum de M. de *la Roque* contre M. de *Beaumont* ; car je veux absolument juger ce procès au tribunal de ma conscience.

(*) *L'Examen des apologistes de la religion chrétienne.*

1766.

L E T T R E X X X V I I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

8 d'octobre.

VRAIMENT, mes adorables anges, je ne suis pas étonné que le prophète *Elie de Beaumont* ne vous ait pas envoyé son mémoire pour les *Sirven*; la raison en est bien claire, c'est que ce mémoire n'est pas encore fait. Il m'avait mandé, il y a près de deux mois, qu'il l'avait remis entre les mains de plusieurs avocats pour le signer, et M. *Damilaville* lui avait déjà donné quelque argent de ma part; je croyais même déjà l'ouvrage imprimé, je me hâtais de demander un rapporteur, je sollicitais votre protection et celle de vos amis; mais enfin il s'est trouvé que *Beaumont* avait pris le futur pour le passé. Je vois qu'il a été un peu désorienté par deux causes malheureuses qu'il a perdues coup sur coup. Il ne faudrait pas que le défenseur des *Calas* se chargeât jamais d'une cause équivoque : celle des *Sirven* lui aurait fait un honneur infini.

Il a encore, comme vous savez, un procès très-intéressant au nom de sa femme; mais je

tremble encore pour ce procès-là. Il a le malheur d'y réclamer les lois rigoureuses contre les protestans, lois dont il avait tant fait sentir la dureté, non-seulement dans l'affaire des *Calas*, mais dans une autre encore que je lui avais confiée. Cette funeste coutume des avocats, de soutenir ainsi le pour et le contre, pourra lui faire grand tort, et en fera sûrement à la cause des *Sirven* : cependant l'affaire est entamée, il la faut suivre. J'ai obtenu pour cette malheureuse famille *Sirven* la protection de plusieurs princes étrangers, je leur ai écrit que le *factum* était prêt ; s'il ne paraît pas, ils seront en droit de croire que je les ai trompés. Je ne me rebute point, mais je suis fort affligé.

Je ne le suis pas moins que vous n'avez pas reçu le *Commentaire* sur les délits et les peines, par un avocat de Besançon. Je sais bien que M. *Janel* a des ordres positifs de ne laisser passer aucune brochure suspecte par la voie de la poste ; mais cette brochure est très-sage, elle me paraît instructive ; il n'y a aucun mot qui puisse choquer le gouvernement de France, ni aucun gouvernement. Je reçois tous les jours, par la poste, tous les imprimés qui paraissent ; on les laisse tous arriver sans aucune difficulté. Je ne vois pas pourquoi l'on défendrait le transport des pensées de province à

— 1766. Paris , tandis qu'on permet l'exportation de Paris en province.

Je suis encore plus surpris qu'on n'ait pas respecté l'enveloppe de M. de *Courteille* , et que l'on prive un conseiller d'Etat d'un écrit sur la jurisprudence. Vous recevrez cet écrit par quelque autre voie , et vous jugerez si on doit le traiter avec tant de rigueur.

Vous n'ignorez pas qu'on a fait en Hollande deux éditions de quelques-unes de mes lettres qu'on a cruellement falsifiées , et auxquelles on a joint des notes d'une insolence punissable contre les personnes du royaume les plus respectables. On m'a conseillé de m'adresser à un nommé M. *du Clairon* qui est , dit-on , actuellement commissaire de la marine , ou consul à Amsterdam : il est auteur d'une tragédie de Cromwel , qu'il a dédiée à M. le duc de *Praslin*. Je ne veux pas croire qu'il soit trop instruit du mystère de cette abominable édition ; mais je crois qu'il peut aisément se procurer des lumières sur l'éditeur.

M. le prince de *Soubise* et plusieurs autres personnes d'une grande distinction sont très-outragés dans ces *Lettres*. Il est nécessaire que je mette au moins dans les journaux un avertissement qui démontre et qui confonde la calomnie. Heureusement les preuves sont nettes et claires ; j'ai en main les certificats de ceux

à qui j'avais écrit ces lettres qu'un faussaire a défigurées. J'espère que M. du Clairon, qui est sur les lieux, voudra bien me donner des éclaircissemens sur cette manœuvre infame. Je lui écris qu'ayant, comme lui, M. le duc de Praslin pour protecteur, j'ai quelque droit d'espérer ses bons offices, dans cette conjoncture, à l'abri d'une telle protection; que le livre est imprimé par Michel Rey imprimeur de Jean-Jacques Rousseau, à Amsterdam; que Jean-Jacques y est loué, et les hommes les plus respectables chargés d'outrages; que je le supplie de vouloir bien me donner, sur cette œuvre d'iniquité, les notions qu'il pourra acquérir, et que tous les honnêtes gens lui en auront obligation. Je me flatte que M. le duc de Praslin permettra la liberté que je prends de dire un mot dans cette lettre de mon attachement pour lui, et de la protection dont il m'honore.

1766.

L E T T R E X X X I X.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Au château de Ferney, 8 d'octobre.

IL n'y a point assurément de façon de piffer plus noble que celle de mon héros, et le cardinal de *Tençin*, chez qui vous pifsâtes, n'aurait pas eu votre générosité. Votre jeune homme est arrivé dans mon couvent; je l'y ai fait moine sur le champ; il aura des livres à sa disposition. J'ai un ex-jésuite qui a professé vingt années, et qui pourra lui donner de bons conseils sur ses études, et diriger sa conduite. J'ai le bonheur d'avoir une espèce de secrétaire qui a beaucoup de mérite, et avec lequel il passera son temps agréablement. Toute notre maison vit dans une union parfaite; il ne tiendra qu'à lui d'y être aussi consolé qu'on peut l'être, quand on n'a pas le bonheur de vous faire sa cour. Il m'a paru vif, mais bon enfant; j'en aurai tous les soins que je dois à un jeune homme que vous protégez, et que vous daignez me recommander. S'il se tourne au bien, il n'aura d'obligation qu'à vos extrêmes bontés du bonheur de sa vie. C'est un enfant que le hasard vous a

donné ; vous l'avez élevé et corrigé , et j'espère que vos bienfaits auront formé son cœur. 1766.

J'abuse de votre générosité , Monseigneur. Puisqu'elle ne se dément point pour cet enfant , daignera-t-elle l'employer pour une famille entière du pays que vous avez gouverné ? J'ai déjà pris la liberté d'implorer vos bontés pour les d'*Espinas* , gens de très-bon lieu , nés avec du bien , appartenans aux plus honnêtes gens du pays , et réduits à l'état le plus cruel , après vingt-trois ans de galères , pour avoir donné à souper à un prédicant. Si on ne leur rend pas leur bien , il vaudrait mieux les remettre aux galères.

Vous pouvez avoir égaré le Mémoire (*) que j'avais eu l'honneur de vous envoyer ; souffrez que je vous en présente un second. Vous me

(*) *Affaires des religieux. Vivarais ; intendance de Languedoc..*

Jean-Pierre Espinas , d'une honnête famille de Château-Neuf , paroisse de Saint-Félix , près de Vernus en Vivarais , ayant été vingt-trois ans aux galères pour avoir donné à souper et à coucher dans sa maison à un ministre de la religion prétendue réformée , et ayant obtenu sa délivrance par brevet du 23 de janvier 1763 , se trouvant chargé d'une femme mourante et de trois enfans réduits à la mendicité , remontre très-humblement à sa Majesté que son bien ayant été confisqué pendant vingt-six ans , à condition que la troisième partie en ferait distraite pour l'entretien de ses enfans , jamais lesdits enfans n'ont joui de cette grâce. Il conjure sa Majesté de daigner lui accorder la possession de son patrimoine pour soulager sa vieillesse et sa famille.

1766. demanderez de quoi je me mêle de solliciter toujours pour des huguenots ; c'est que je vois tous les jours ces infortunés ; c'est que je vois des familles dispersées et sans pain , c'est que cent personnes viennent crier et pleurer chez moi , et qu'il est impossible de n'en être pas ému.

On dit que vous allez chercher à Vienne une future reine. Vous ressemblez en tout au duc de *Bellegarde* , à cela près qu'il ne prenait point d'îles , et qu'il n'imposait pas des lois aux Anglais.

Agréez mon respect et mon attachement qui ne finiront qu'avec ma vie. V.

L E T T R E X L.

A M. D A M I L A V I L L E.

15 d'octobre.

MON cher ami , j'ai lu le factum de monsieur *Hume* ; cela n'est écrit ni du style de *Cicéron* , ni de celui d'*Addisson*. Il prouve que *Jean-Jacques* est un maître fou , et un ingrat pétri d'un sot orgueil ; mais je ne crois pas que ces vérités méritent d'être publiées ; il faut que les choses soient , ou bien plaisantes , ou bien intéressantes , pour que la presse s'en mêle , Je vous répéterai toujours qu'il est

bien triste pour la raison que *Roussseau* soit fou ; mais enfin *Abadie* l'a été aussi. Il faut 1766. que chaque parti ait son fou , comme autrefois chaque parti avait son chansonnier.

Je pense que la publicité de cette querelle ne servirait qu'à faire tort à la philosophie. J'aurais donné une partie de mon bien pour que *Roussseau* eût été un homme sage ; mais cela n'est pas dans sa nature ; il n'y a pas moyen de faire un aigle d'un papillon : c'est assez , ce me semble , que tous les gens de lettres lui rendent justice , et d'ailleurs sa plus grande punition est d'être oublié.

Ne pourriez-vous pas , mon cher frère , écrire un petit mot à M. de *Beaumont* , à *Launay* , chez M. de *Cideville* , où je le crois encore , et réchauffer son zèle pour les *Sirven* ? S'il n'avait entrepris que cette affaire , il serait comblé de gloire , et toute l'Europe le bénirait. J'ai annoncé son factum à tous les princes d'Allemagne comme un chef-d'œuvre , il y a près d'un an ; le factum n'a point paru ; on commence à croire que je me suis avancé mal à propos , et l'on doute de la réalité des faits que j'ai allégués. Est-il possible qu'il soit si difficile de faire du bien ? Aidez-moi , mon cher ami , et cela deviendra facile.

M. *Bourfier* attend le mémoire de M. *Tonpla* , qui probablement arrivera par le coche. Le

— 1766. protecteur est toujours bien disposé ; il m'écrit souvent pour l'établissement projeté ; mais je vois bien que M. *Boursier* manquera d'ouvriers. Il est vieux et infirme, comme moi ; il aurait besoin de quelqu'un qui se mît à la tête de cette affaire.

Il y a un château tout prêt, avec liberté et protection ; est-il possible qu'on ne trouve personne pour jouir d'une pareille offre ? Je vois que la plupart des affaires de ce monde ressemblent au conseil des rats.

J'ai deux personnes à encourager, *Boursier* et *Sirven* ; l'un et l'autre se désespèrent.

J'ai beaucoup d'obligation à M. *Marin*, pour une affaire moins considérable. On a imprimé un *Recueil* de mes lettres à Avignon, sous le nom de *Laufane* ; on dit que ces lettres sont aussi altérées et aussi indignement falsifiées que celles qui ont été imprimées à Amsterdam. M. *Marin* a donné ses soins pour que cette rapsodie n'entrât point dans Paris ; il en échappera pourtant toujours quelques exemplaires. Que voulez-vous ? c'est un tribut qu'il faut que je paye à une malheureuse célébrité qu'il ferait bien doux de changer contre une obscurité tranquille. Si je pouvais me faire un sort selon mon désir, je voudrais me cacher, avec vous et quelques-uns de vos amis, dans un coin de ce monde ; c'est-là

mon roman, et mon malheur est que ce roman ne soit pas une histoire. Il y a une vérité qui me console, c'est que je vous aime tendrement, et que vous m'aimiez ; avec cela on n'est pas si à plaindre. 1766.

Voici un billet pour frère *Protagoras* ; je le recommande à vos bontés.

L E T T R E X L I.

A. M. LE COMTE D'ARGENTAL.

22 d'octobre.

MES divins anges, si mon état continue, adieu les tragédies. J'ai été vivement secoué, et j'ai la mine d'aller trouver *Sophocle* avant de faire, comme lui, des tragédies à quatre-vingts ans. Cependant je me sens un peu mieux quand je songe que ma petite *Durancy* est devenue une *Clairon*. J'eus très-grande opinion d'elle, lorsque je la vis débiter sur des treteaux en Savoie, aux portes de Genève ; et je vous prie, quand vous la verrez, de la faire souvenir de mes prophéties ; mais je vous avoue que je suis étonné qu'elle ait pris *Pulchérie* pour se faire valoir ; c'est ressusciter un mort après quatre-vingt-dix ans : *Pulchérie*

1766. est, à mon gré, un des plus mauvais ouvrages de *Corneille*. Je sens bien qu'elle a voulu prendre un rôle tout neuf; mais, quand on prend un habit neuf, il ne faut pas le prendre de bure.

Nous venons de perdre un homme bien médiocre à l'académie française. On dit qu'il fera remplacé par *Thomas*; il aura besoin de toute son éloquence pour faire l'éloge d'un homme si mince.

Ne pourrais-je pas vous envoyer le Commentaire sur les délits et les peines, par la voie de *M. Marin*? l'enveloppe de *M. de Sartinés* n'est-elle pas, dans ces cas-là, une sauvegarde assurée? On suppose alors, avec raison, que ces livres envoyés au secrétaire de la librairie, lui sont adressés pour savoir si on en permettra l'introduction en France. Je ferai ce que vous me prescrirez. Je pourrais me servir de la voie de *M. le chevalier de Beauteville*; mais je ne l'emploierai qu'en cas que vous trouviez qu'il n'y a point d'inconvénient.

Le livre de *Fréret* fait beaucoup de bruit. Il en paraît tous les mois quelque'un de cette espèce. Il y a des gens acharnés contre les préjugés: on ne leur fera pas lâcher prise: chaque secte a ses fanatiques. Je n'ai pas, Dieu merci, ce zèle emporté; j'attends paisiblement la mort entre mes montagnes, et je n'ai nulle envie de mourir martyr. Je ne veux

pas

pas non plus finir comme un citoyen de Genève, extrêmement riche, qui vient de se jeter dans le Rhône, parce qu'avec son argent, il n'avait pu acheter la santé; je fais souffrir, et je n'irai dans le Rhône qu'à la dernière extrémité. Je suis assez de l'avis de *Mécène* qui disait qu'un malade devait se trouver heureux d'être en vie. 1766.

Portez-vous bien, mes adorables anges; il n'y a que cela de bon, parce que cela fait trouver tout bon.

Je voudrais bien savoir ce qu'on dit dans le public de la charlatanerie de *Jean-Jacques*; j'ai vu un *Thomas* sur le Pont-neuf qui valait beaucoup mieux que lui, et dont on parlait moins. Ne m'oubliez pas, je vous en prie, auprès de M. de *Chauvelin*, quand vous le verrez.

Recevez mon tendre respect.

1766.

L E T T R E X L I I.

A M. H U M E.

Ferney, 24 d'octobre.

J'AI lû, Monsieur, les pièces du procès que vous avez eu à soutenir par-devant le public contre votre ancien protégé. J'avoue que la grande ame de *Jean-Jacques* a mis au jour la noirceur avec laquelle vous l'avez comblé de bienfaits ; et c'est en vain qu'on a dit que c'est le procès de l'ingratitude contre la bienfaisance.

Je me trouve impliqué dans cette affaire. Le sieur *Rousseau* m'accuse de lui avoir écrit, en Angleterre, une lettre dans laquelle je me moque de lui (*). Il a accusé M. d'*Alembert* du même crime.

Quand nous serions coupables au fond de notre cœur, M. d'*Alembert* et moi, de cette énormité ; je vous jure que je ne le suis point de lui avoir écrit. Il y a sept ans que je n'ai eu cet honneur. Je ne connais point la lettre dont il parle, et je vous jure que, si j'avais fait quelque mauvaise plaisanterie sur M. *J. J. Rousseau*, je ne la défavouerais pas.

(*) La lettre au docteur *Panopse*, imprimée à Londres, sous le nom de M. de *Voltaire*.

Il m'a fait l'honneur de me mettre au nombre de ses ennemis et de ses persécuteurs. Intimement persuadé qu'on doit lui élever une statue, comme il le dit dans la lettre polie et décente de *Jean-Jacques Rousseau, citoyen de Genève*, à *Christophe de Beaumont, archevêque de Paris*, il pense que la moitié de l'univers est occupée à dresser cette statue sur son piédestal, et l'autre moitié à la renverser. 1766.

Non-seulement il m'a cru iconoclaste, mais il s'est imaginé que j'avais conspiré contre lui avec le conseil de Genève, pour faire décréter sa propre personne de prise de corps, et ensuite avec le conseil de Berne pour le faire chasser de la Suisse.

Il a persuadé ces belles choses aux protecteurs qu'il avait alors à Paris, et il m'a fait passer dans leur esprit pour un homme qui persécutait en lui la sagesse et la modestie. Voici, Monsieur, comment je l'ai persécuté.

Quand je fus qu'il avait beaucoup d'ennemis à Paris, qu'il aimait comme moi la retraite, et que je présimai qu'il pouvait rendre quelques services à la philosophie, je lui fis proposer, par M. *Marc Chapuis* citoyen de Genève, dès l'an 1759, une maison de campagne appelée l'*Hermitage*, que je venais d'acheter.

Il fut si touché de mes offres, qu'il m'écrivit ces propres mots :

I :

MONSIEUR ,

1766.

„ Je ne vous aime point , vous corrompez
 „ ma république en donnant des spectacles
 „ dans votre château de Tournay , &c. „

Cette lettre , de la part d'un homme qui venait de donner à Paris un grave opéra et une comédie , n'était cependant pas datée des petites maisons. Je n'y fis point de réponse ; comme vous le croyez bien , et je priai monsieur *Tronchin* le médecin de vouloir bien lui envoyer une ordonnance pour cette maladie. M. *Tronchin* me répondit que , puisqu'il ne pouvait pas me guérir de la manie de faire encore des pièces de théâtre à mon âge , il désespérait de guérir *Jean-Jacques*. Nous reflâmes l'un et l'autre fort malades , chacun de notre côté.

En 1762 le conseil de Genève entreprit sa cure , et donna une espèce d'ordre de s'assurer de lui pour le mettre dans les remèdes. *Jean-Jacques* , décrété à Paris et à Genève , convaincu qu'un corps ne peut être en deux lieux à la fois , s'enfuit dans un troisième. Il conclut , avec sa prudence ordinaire , que j'étais son ennemi mortel , puisque je n'avais pas répondu à sa lettre obligeante. Il suppose qu'une partie du conseil genevois était venue dîner chez moi pour conjurer sa perte , et que

la minute de son arrêt avait été écrite sur ma table, à la fin du repas. Il persuada une chose si vraisemblable à quelques-uns de ses concitoyens. Cette accusation devint si sérieuse que je fus obligé enfin d'écrire au conseil de Genève une lettre très-forte, dans laquelle je lui dis que, s'il y avait un seul homme dans ce corps qui m'eût jamais parlé du moindre dessein contre le sieur *Roussseau*, je consentais qu'on le regardât comme un scélérat et moi aussi, et que je détestais trop les persécuteurs pour l'être. 1766.

Le conseil me répondit, par un secrétaire d'Etat, que je n'avais jamais eu, ni dû avoir, ni pu avoir la moindre part, ni directement, ni indirectement, à la condamnation du sieur *Jean-Jacques*.

Les deux lettres sont dans les archives du conseil de Genève.

Cependant M. *Roussseau*, retiré dans les délicieuses vallées de Moutier-Travers, ou Motier-Travers, au comté de Neuchâtel, n'ayant pas eu, depuis un grand nombre d'années, le plaisir de communier sous les deux espèces, demanda instamment au prédicant de Moutier-Travers, homme d'un esprit fin et délicat, la consolation d'être admis à la sainte table; il lui dit que son intention était 1°. de combattre l'Eglise romaine; 2°. de s'élever

1766. *contre l'ouvrage infernal de l'Esprit, qui établit évidemment le matérialisme; 3°. de foudroyer les nouveaux philosophes vains et présomptueux. Il écrivit et signa cette déclaration, et elle est encore entre les mains de M. de Montmolin, prédicant de Moutier-Travers et de Boveresse.*

Dès qu'il eut communiqué, il se sentit le cœur dilaté, il s'attendrit jusqu'aux larmes. Il le dit au moins dans sa lettre du 8 d'août 1765.

Il se brouilla bientôt avec le prédicant et les prêchés de Moutier-Travers et de Boveresse. Les petits garçons et les petites filles lui jetèrent des pierres; il s'enfuit sur les terres de Berne; et ne voulant plus être lapidé, il supplia messieurs de Berne de vouloir bien avoir la bonté de le faire enfermer le reste de ses jours dans quelqu'un de leurs châteaux, ou tel autre lieu de leur Etat qu'il leur semblerait bon de choisir. Sa lettre est du 20 d'octobre 1765.

Depuis madame la comtesse de Pimbêche, à qui l'on conseillait de se faire lier, je ne crois pas qu'il soit venu dans l'esprit de personne de faire une pareille requête. Messieurs de Berne aimèrent mieux le chasser que de se charger de son logement.

Le judicieux Jean-Jacques ne manqua pas de conclure que c'était moi qui le privais de la douce consolation d'être dans une prison perpétuelle, et que même j'avais tant de crédit

chez les prêtres, que je le faisais excommunier par les chrétiens de Moutier - Travers et de Boveresse. 1766.

Ne pensez pas que je plaisante , Monsieur. Il écrit , dans une lettre du 24 de juin 1765 : *Etre excommunié de la façon de M. de V. m'amusera fort aussi.* Et dans sa lettre du 23 de mars , il dit : *M. de V. doit avoir écrit à Paris qu'il se fait fort de faire chasser Rousseau de sa nouvelle patrie.*

Le bon de l'affaire est qu'il a réussi à faire croire , pendant quelque temps , cette folie à quelques personnes ; et la vérité est que , si au lieu de la prison qu'il demandait à messieurs de Berne , il avait voulu se réfugier dans la maison de campagne que je lui avais offerte , je lui aurais donné alors cet asile , où j'aurais eu soin qu'il eût de bons bouillons avec des potions rafraîchissantes , bien persuadé qu'un homme dans son état mérite beaucoup plus de compassion que de colère.

Il est vrai qu'à la sagesse toujours conséquente de sa conduite et de ses écrits , il a joint des traits qui ne sont pas d'une bonne ame. J'ignore si vous savez qu'il a écrit des *Lettres de la montagne*. Il se rend , dans la cinquième lettre , formellement délateur contre moi ; cela n'est pas bien. Un homme qui a communiqué sous les deux espèces , un sage à qui on doit élever

— 1766. des statues, semble dégrader un peu son caractère par une telle manœuvre ; il hasarde son salut et sa réputation.

Aussi la première chose qu'ont fait messieurs les médiateurs de France , de Zurich et de Berne , a été de déclarer solennellement les *Lettres de la montagne* un libelle calomnieux. Il n'y a plus moyen que j'offre une maison à *Jean-Jacques* , depuis qu'il a été affiché calomniateur au coin des rues.

Mais en faisant le métier de délateur et d'homme un peu brouillé avec la vérité, il faut avouer qu'il a toujours conservé son caractère de modestie.

Il me fit l'honneur de m'écrire , avant que la médiation arrivât à Genève , ces propres mots :

MONSIEUR ,

„ Si vous avez dit que je n'ai pas été secrétaire d'ambassade à Venise, vous avez menti ;
 „ et si je n'ai pas été secrétaire d'ambassade ,
 „ et si je n'en ai pas eu les honneurs , c'est
 „ moi qui ai menti. „

J'ignorais que M. *Jean-Jacques* eût été secrétaire d'ambassade ; je n'en avais jamais dit un seul mot, parce que je n'en avais jamais entendu parler.

Je montrai cette agréable lettre à un homme
 véridique, fort au fait des affaires étrangères, 1766.
 curieux et exact : ces gens-là sont dangereux
 pour ceux qui citent au hafard. Il déterra les
 lettres originales, écrites de la main de *Jean-*
Jacques, du 9 et du 13 d'auguste 1743, à M. du
Theil, premier commis des affaires étrangères,
 alors son protecteur. On y voit ces propres
 paroles :

„J'ai été deux ans le domestique de M. le
 „comte de *Montaigu* (ambassadeur à Venise)....
 „J'ai mangé son pain . . . ; il m'a chassé hon-
 „teusement de sa maison . . . ; il m'a menacé
 „de me faire jeter par la fenêtre . . . , et de pis ,
 „si je restais plus long-temps dans Venise..&c.,

Voilà un secrétaire d'ambassade assez peu
 respecté, et la fierté d'une grande ame peu
 ménagée. Je lui conseille de faire graver au bas
 de sa statue les paroles de l'ambassadeur au
 secrétaire d'ambassade.

Vous voyez, Monsieur, que ce pauvre
 homme n'a j'amaïs pu ni se maintenir sous
 aucun maître, ni se conserver aucun ami,
 attendu qu'il est contre la dignité de son être
 d'avoir un maître, et que l'amitié est une fai-
 blesse dont un sage doit repousser les atteintes.

Vous dites qu'il fait l'histoire de sa vie ; elle
 a été trop utile au monde, et remplie de trop
 grands événemens pour qu'il ne rende pas à

1766. la postérité le service de la publier. Son goût pour la vérité ne lui permettra pas de déguiser la moindre de ces anecdotes, pour servir à l'éducation des princes qui voudront être menuisiers comme *Emile*.

A dire vrai, Monsieur, toutes ces petites misères ne méritent pas qu'on s'en occupe deux minutes; tout cela tombe bientôt dans un éternel oubli. On ne s'en soucie pas plus que des baisers âcres de la nouvelle *Héloïse*, et de son faux germe, et de son doux ami, et des lettres de *Vernet* à un lord qu'il n'a jamais vu. Les folies de *Jean-Jacques* et son ridicule orgueil ne feront nul tort à la véritable philosophie, et les hommes respectables qui la cultivent en France, en Angleterre et en Allemagne, n'en feront pas moins estimés.

Il y a des sottises et des querelles dans toutes les conditions de la vie. Quelques ex-jésuites ont fourni à des évêques des libelles diffamatoires sous le nom de *Mandemens*; les parlemens les ont fait brûler; cela s'est oublié au bout de quinze jours. Tout passe rapidement comme les figures grotesques de la lanterne magique.

L'archevêque de Novogorod, à la tête d'un synode, a condamné l'évêque de Rostou à être dégradé et enfermé le reste de sa vie dans un couvent, pour avoir soutenu qu'il y a

deux puissances , la sacerdotale et la royale. —
 L'impératrice a fait grâce du couvent à l'évêque 1766.
 de Rostou. A peine cet événement a-t-il été
 connu en Allemagne et dans le reste de
 l'Europe.

Les détails des guerres les plus sanglantes
 périssent avec les soldats qui en ont été les
 victimes. Les critiques même des pièces de
 théâtre nouvelles , et surtout leurs éloges ,
 sont ensevelis le lendemain dans le néant avec
 elles et avec les feuilles périodiques qui en
 parlent. Il n'y a que les dragées du sieur *Keiser*
 qui se soient un peu soutenues.

Dans ce torrent immense qui nous emporte
 et qui nous engloutit tous , qu'y a-t-il à faire ?
 Tenons-nous - en au conseil que M. *Horace*
Valpole donne à *Jean-Jacques* d'être sage et
 heureux. Vous êtes l'un , Monsieur , et vous
 méritez d'être l'autre , &c. &c.

1766.

L E T T R E

A M. HELVE'US

Le 27 d'octobre.

Vous me donnez, mon illustre philosophe, l'espérance la plus consolante et la plus chère. Quoi ! vous seriez assez bon pour venir dans mes déserts ! Ma fin approche, je m'affaiblis tous les jours ; ma mort sera douce, si je ne meurs point sans vous avoir vu.

Oui, sans doute, j'ai reçu votre réponse à la lettre que je vous avais écrite par l'abbé Morellet. Je n'ai pas actuellement un seul *Philosophe ignorant*. Toute l'édition que les *Cramer* avaient faite, et qu'ils avaient envoyée en France, leur a été renvoyée bien proprement par la chambre syndicale ; elle est en chemin, et je n'en aurai que dans trois semaines. Ce petit livre est, comme vous savez, de l'abbé Tilladet ; mais on m'impute tout ce que les *Cramer* impriment, et tout ce qui paraît à Genève, en Suisse et en Hollande. C'est un malheur attaché à cette célébrité fatale dont vous avez eu à vous plaindre aussi-bien que moi. Il vaut mieux, sans doute, être ignoré et tranquille, que d'être connu et persécuté.

Ce que vous avez effuyé pour un livre qui aurait été chéri des *la Rochefoucault*, doit faire frémir long - temps tous les gens de lettres. Cette barbarie m'est toujours présente à l'esprit , et je vous en aime toujours davantage. 1766.

Je vous envoie une petite brochure d'un avocat de Besançon , dans laquelle vous verrez des choses relatives à une barbarie bien plus horrible. Je crains encore qu'on ne m'impute cette petite brochure. Les gens de lettres, et même nos meilleurs amis, se rendent les uns aux autres de bien mauvais services , par la fureur qu'ils ont de vouloir toujours deviner les auteurs de certains livres. De qui est cet ouvrage attribué à *Bolingbroke*, à *Boulanger*, à *Fréret*? Eh ! mes amis , qu'importe l'auteur de l'ouvrage ? ne voyez - vous pas que le vain plaisir de deviner devient une accusation formelle, dont les scélérats abusent? Vous exposez l'auteur que vous soupçonnez ; vous le livrez à toute la rage des fanatiques ; vous perdez celui que vous voudriez sauver. Loin de vous piquer de deviner si cruellement , faites au contraire tous les efforts possibles pour détourner les soupçons. Aidons - nous les uns les autres dans la cruelle persécution élevée contre la philosophie. Est-il possible que cette philosophie ne nous réunisse pas ! Quoi ! de misérables moines n'auront qu'un même esprit ,

1766. — un même cœur, ils défendront les intérêts du couvent jusqu'à la mort ; et ceux qui éclairent les hommes ne feront qu'un troupeau dispersé, tantôt dévorés par les loups, et tantôt se donnant les uns aux autres des coups de dents !

Qui peut rendre plus de services que vous à la raison et à la vertu ? qui peut être plus utile au monde, sans se compromettre avec les pervers ? Que de choses j'aurais à vous dire, et que j'aurai de plaisir à vous ouvrir mon cœur et à lire dans le vôtre, si je ne meurs pas sans vous avoir embrassé ! Du moins je vous embrasse de loin, et c'est avec une amitié égale à mon estime. V.

L E T T R E X L I V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

3 de novembre.

MES divins anges, pour peu que l'état où je suis continue ou empire, vous ferez mal servis. Il faut de la force pour traiter le beau sujet, l'intéressant sujet, mais le difficile sujet que j'ai trouvé. J'ai besoin d'une santé que je n'ai pas ; j'ai besoin surtout du recueillement et de la tranquillité qu'on m'arrache. Le couvent que j'ai bâti pour vivre en solitaire ne défem-

plit point d'étrangers ; et vous savez quelles horreurs, soit de Paris, soit d'Abbeville, ont troublé mon repos et affligé mon ame. 1766.

Voilà encore ce malheureux charlatan *Jean-Jacques Rousseau* qui sème toujours la tracasserie et la discorde dans quelque lieu qu'il se réfugie. Ce malheureux a persuadé à quelques personnes du parti opposé à celui de M. *Hume*, que je m'entendais contre lui avec ce même *Hume*, qui l'a comblé de bienfaits. Ce n'est pas assez de le payer de la plus noire ingratitude ; il prétend que je lui ai écrit à Londres une lettre insultante, moi qui ne lui ai pas écrit depuis environ neuf ans. Il m'accuse encore de l'avoir fait chasser de Genève et de Suisse ; il me calomnie auprès de M. le prince de *Conti* et de madame la duchesse de *Luxembourg* ; il me force enfin de m'abaisser jusqu'à me justifier de ces ridicules et odieuses imputations. La vie d'un homme de lettres est un combat perpétuel, et on meurt les armes à la main.

Cela ne m'empêchera pas de traiter mon beau sujet, pourvu que la nature épuisée accorde encore cette consolation à ma vieillesse. Je serai soutenu par l'envie de faire quelque chose qui puisse vous plaire.

La troupe de Genève, qui n'est pas absolument mauvaise, se surpassa hier en jouant

— 1766. Olimpie; elle n'a jamais eu un si grand succès. La foule qui assistait à ce spectacle le redemanda pour le lendemain à grands cris. Je suis persuadé que mademoiselle *Durancy* ferait réussir bien davantage Olimpie à Paris; et, par tout ce que j'apprends d'elle, je juge qu'elle jouerait mieux le rôle d'*Olimpie* que mademoiselle *Clairon*. Tâchez de vous donner ce double plaisir; mais je vous avoue que je voudrais qu'on ne retranchât rien à la pièce. Toute mutilation énerve le corps et le défigure. Je n'ai point vu la représentation donnée à Genève; je ne fors guère de mon lit depuis long-temps, mais je fais qu'on a joué la pièce d'après l'édition des *Cramer*, et je suis un peu deshonoré à Paris par l'édition de *Duchefne*.

Au reste, mes anges ne manqueront pas de pièces de théâtre. M. de *Chabanon* est bien avancé; la *Harpe* vient demain travailler chez moi. Si je vous suis inutile, mes élèves ne vous le feront pas.

J'espère enfin qu'*Elie de Beaumont* va faire jouer la tragédie des *Sirven*. Il est comme moi; il a été accablé de tracasseries et de chagrins, mais il travaille à sa pièce.

Vous m'assurez, mes divins anges, que M. le duc de *Praslin* trouve bon que j'emploie la protection dont il m'honore auprès de M. du *Clairon*, commissaire de la marine à Amster-

dam,

dam , au sujet de ces lettres défigurées que l'éditeur de *Rouffseau* a imprimées , et des notes infames dans lesquelles le seul *Rouffseau* est loué , et presque toute la cour de France traitée d'une manière indigne et punissable. Ces notes ont été faites à Paris ; et il ne serait pas mal de connaître le scélérat. Un mot d'un premier commis , au nom de M. le duc de *Praslin* , suffirait à M. du *Clairon*. 1766.

Que mes anges agréent toujours ma tendresse inaltérable et respectueuse. V.

L E T T R E X L V.

A M. DE CHABANON.

A Ferney , 3 de novembre.

Vous êtes donc , Monsieur , tout à travers les ruines de l'Empire romain , et vous faites pleurer votre *Eudoxie* sur les décombres de Rome. Quand aurai-je le plaisir de mêler mes larmes aux siennes ? quand pourrai-je lire cet ouvrage auquel je m'intéresse presque autant qu'à son auteur ? Quelque bon qu'il soit , il fera fort difficile qu'il soit aussi aimable que vous.

Vous prétendez donc que j'ai été amoureux

Corresp. générale. Tome XI. † K

— dans mon temps tout comme un autre ? Vous
 1766. pourriez ne vous pas tromper. Quiconque
 peint les passions les a ressenties , et il n'y a
 guère de barbouilleur qui n'ait exploité ses
 modèles. Voyez *Jean-Jacques Rousseau* , il
 traîne avec lui la belle mademoiselle *le Vasseur* ,
 sa blanchisseuse , âgée de cinquante ans , à
 laquelle il a fait trois enfans qu'il a pourtant
 abandonnés pour s'attacher à l'éducation du
 seigneur *Emile* , et pour en faire un bon menui-
 fier. C'est un grand charlatan et un grand misé-
 rable que ce *Jean-Jacques Rousseau*. J'aime
 mieux la charlatane mademoiselle *Durancy* qui
 enchante le public, et à laquelle vous confie-
 rez probablement le rôle d'*Eudoxie* ou *Eudocie*.

Jouissez , Monsieur , de tous vos talens qui
 font votre gloire et votre bonheur. Jouissez
 de vos passions , partagez-vous entre le travail
 et les plaisirs , et n'oubliez pas un vieux soli-
 taire si sensiblement pénétré de tout ce que
 vous valez.

Madame *Denis* vous fait mille tendres com-
 plimens. V.

L E T T R E X L V I.

1766.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 de novembre.

JE vous écrivis , je crois , mes anges , le 8 de ce mois , que je pourrais vous envoyer le premier acte de ma bergerie , et avant que vous m'ayez fait réponse , l'enceinte a été construite. Une tragédie de bergers ! et une tragédie faite en dix jours , me direz - vous ! aux petites maisons , aux petites maisons , de bons bouillons , des potions rafraîchissantes comme à *Jean-Jacques*.

Mes divins anges , avant de me rafraîchir , lisez la pièce , et vous ferez échauffés. Songez que quand on est porté par un sujet intéressant , par la peinture des mœurs agrestes , opposées au faste des cours orientales , par des passions vraies , par des événemens surprenans et naturels , on vogue alors à pleines voiles (non pas à plein voile , comme dit *Corneille*) , et on arrive au port en dix jours. Un sujet ingrat demande une année et un long travail qui échoue ; un sujet heureux s'arrange de lui-même. *Zaïre* ne me coûta que trois semaines. Mais cinq actes en vers , à soixante et treize

— ans et malade ! J'ai donc le diable au corps ?
 1766. oui, et je vous l'ai mandé. Mais les vers sont donc durs, raboteux, chargés d'inutiles épithètes ? non, rapportez-vous-en à ce diable qui m'a bercé ; lisez, vous dis-je. Maman *Denis* est épouvantée de la chose, elle n'en peut revenir.

Ce n'est pas Tancrède, ce n'est pas Alzire, ce n'est pas Mahomet, &c. Cela ne ressemble à rien ; et cependant cela n'effarouche pas. Des larmes ! on en versera, ou on fera de pierre. Des frémissemens ! on en aura jusqu'à la moëlle des os, ou on n'aura point de moëlle. Et ce n'est pas l'ex-jésuite qui a fait cette pièce ; c'est moi.

Dans la fatuité de mon orgueil extrême,
 Je le dis à *Praslin*, à vous, à *Fréron* même.

On demandait à un maréchal d'*Estrées*, âgé de quatre-vingt-dix-sept ans, et dont la femme, sœur de *Manicamp*, était grosse ; qui a fait cet enfant à madame la maréchale ? c'est moi, mort-dieu, dit-il.

Ma bergerie part donc. Je l'envoie à M. le duc de *Praslin* pour vous. Faites lire cette drogue à *le Kain* ; que M. de *Chauvelin* manque le coucher du roi pour l'entendre. Mettez-moi chaudement dans le cœur de ce M. de *Chauvelin* ;

que M. le duc de *Praslin* juge à la lecture ; —
puis moquez-vous de moi , et j'en rirai moi-même. 1766.

Respect et tendresse. V.

LETTRE XLVII.

A M. CHARDON,

MAITRE DES REQUETES.

A Ferney, 19 de novembre.

MONSIEUR ,

CE n'est pas ma faute si je vous importune, prenez-vous-en à la réputation que vous avez d'être le juge le plus intègre et le rapporteur le plus éloquent. M. et madame de *Beaumont* se croient trop heureux si leur fortune dépend de vous. Les *Sirven* vous demandent la vie ; et moi, Monsieur, j'ose vous la demander pour eux, moi qui suis témoin, depuis trois années, de leur innocence, de leurs larmes et de l'horrible injustice qu'ils essayèrent lorsque le même fanatisme qui fit périr *Calas* sur la roue, condamna *Sirven* et sa femme à la corde sur la même accusation de parricide que

la superstition impute si légèrement, et que
1766. la nature défavoue.

M. le duc de *Choiseul*, qui pense sur vous, Monsieur, comme tout le public, et qui est votre ami, a eu la bonté de me mander qu'il prierait monsieur le vice-chancelier de vous nommer rapporteur dans l'affaire des *Sirven*. Vous êtes déjà instruit de cette horrible aventure ; je ne vous demande que la plus exacte justice. La malheureuse destinée de cette famille, qui l'a conduite dans mes déserts, deviendra un bonheur pour elle si vous daignez rapporter sa cause. C'en est un pour moi que cette occasion de vous assurer de l'estime infinie et du respect, &c.

LET TRE XLVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

20 de novembre.

DIVINS anges, vous vous y attendiez bien ; voici des corrections que je vous supplie de faire porter sur le manuscrit.

Maman *Denis* et un des acteurs de notre petit théâtre de Ferney, fou du tripot, et difficile, disent qu'il n'y a plus rien à faire,

que tout dépendra du jeu des comédiens ; qu'ils doivent jouer les Scythes comme ils ont joué le Philosophe sans le savoir, et que les Scythes doivent faire le plus grand effet , si les acteurs ne jouent ni froidement ni à contre-sens. 1766.

Maman Denis et mon vieux comédien de Ferney , assurent qu'il n'y a pas un seul rôle dans la pièce qui ne puisse faire valoir son homme. Le contraste qui anime la pièce d'un bout à l'autre , doit servir la déclamation , et prête beaucoup au jeu muet , aux attitudes théâtrales , à toutes les expressions d'un tableau vivant. Voyez , mes anges , ce que vous en pensez ; c'est vous qui êtes les juges souverains.

Je tiens qu'il faut donner cette pièce sur le champ , et en voici la raison. Il n'y a point d'ouvrage nouveau sur des matières très-délicates qu'on ne m'impute ; les livres de cette espèce pleuvent de tous côtés. Je serai infailliblement la victime de la calomnie , si je ne prouve l'*alibi*. C'est un bon alibi qu'une tragédie. On dit : Voyez ce pauvre vicillard ! peut il faire à la fois cinq actes , et cela , et cela encore ? Les honnêtes gens alors crient à l'imposture.

Je vous supplie , ô anges bienfaiteurs , de montrer la lettre ci-jointe à M. le duc de

1766. *Praßlin*, ou de lui en dire la substance. Il fera très-utile qu'il ordonne à un de ses secrétaires ou premiers commis d'encourager fortement *M. du Clairon* à découvrir quel est le polisson qui a envoyé de Paris, aux empoisonneurs d'Hollande, son venin contre toute la cour, contre les ministres et contre le roi même, et qui fait passer sa drogue sous mon nom.

Voici la destination que je fais, selon vos ordres, des rôles pour l'académie royale du théâtre français.

O anges, je n'ai jamais tant été au bout de vos ailes. V.

N. B. Il y a pourtant dans la lettre au docteur *Panfophe* des longueurs et des répétitions. Elle est certainement de l'abbé *Coyer*.

N. B. Voulez-vous mettre mon gros neveu l'abbé *Mignot* du secret?

LETTRE

L E T T R E X L I X.

1766.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

21 de novembre.

LA lettre au docteur *Panfophe*, Madame, est de l'abbé *Coyer* ; j'en suis très-certain , non-seulement parce que ceux qui en sont certains me l'ont assuré , mais parce qu'ayant été au commencement de l'année en Angleterre , il n'y a que lui qui puisse connaître les noms anglais qui sont cités dans cette lettre. Je connais d'ailleurs son style ; en un mot , je suis sûr de mon fait.

Il est fort mal à lui , qui se dit mon ami , de s'être servi de mon nom , et de feindre que j'écris une lettre à *Jean-Jacques* , quand je dis qu'il y a sept ans que je ne lui ai écrit. Je me ferais , sans doute , honneur de cette lettre au docteur *Panfophe* , si elle était de moi. Il y a des choses charmantes et de la meilleure plaisanterie ; il y a pourtant des longueurs , des répétitions et quelques endroits un peu louches. Il faut avouer en général que le ton de la plaisanterie est , de toutes les clefs de la

Corresp. générale. Tome XI. † L

— 1766. musique française, celle qui se chante le plus aisément. On doit être sûr du succès, quand on se moque gaiement de son prochain; et je m'étonne qu'il y ait à présent si peu de bons plaisans dans un pays où l'on tourne tout en raillerie.

Pour moi, je vous assure, Madame, que je n'ai point du tout songé à railler, quand j'ai écrit à *David Hume*: c'est une lettre que je lui ai réellement envoyée; elle a été écrite au courant de la plume. Je n'avais que des faits et des dates à lui apprendre; il fallait absolument me justifier des calomnies dont ce fou de *Jean-Jacques* m'avait chargé.

C'est un méchant fou que *Jean-Jacques*; il est un peu calomniateur de son métier; il ment avec des distinctions de jésuite, et avec l'impudence d'un janséniste,

Connaissez-vous, Madame, un petit *Abrégé de l'histoire de l'Eglise*, orné d'une préface du roi de Prusse? Il parle en homme qui est à la tête de cent quarante mille vainqueurs, et s'exprime avec plus de fierté et de mépris que l'empereur *Julien*. Quoiqu'il verse le sang humain dans les batailles, il a été cruellement indigné de celui qu'on a répandu dans Abbeville.

L'affassinat juridique des *Calas* et le meurtre du chevalier de *la Barre* n'ont pas fait honneur

aux Velches dans les pays étrangers. Votre nation est partagée en deux espèces ; l'une de singes oisifs qui se moquent de tout , et l'autre de tigres qui déchirent. Plus la raison fait de progrès d'un côté , et plus de l'autre le fanatisme grince des dents. Je suis quelquefois profondément attristé , et puis je me console en faisant mes tours de singe sur la corde. 1766.

Pourvous, Madame, qui n'êtes ni de l'espèce des tigres ni de celle des singes, et qui vous consolez au coin de votre feu, avec des amis dignes de vous, de toutes les horreurs et de toutes les folies de ce monde, prolongez en paix votre carrière. Je fais mille vœux pour vous et pour M. le président *Hénault*. Mille tendres respects. V.

L E T T R E L.

A MADAME DE FLORIAN.

24 de novembre.

CHERE NIECE ET CHERS NEVEUX,

MADAME de *Florian* a donc toujours la goutte aux trois doigts dont on écrit , et ne peut donner jamais le moindre signe de vie à un oncle qui l'aime tendrement? Pour vous,

L 2

— monſieur ſon mari , c'eſt autre choſe ; vous
1766. répondez exactement , vous dites des nou-
velles aux abſens , vos lettres ſont inſtructives.

Et vous , mon gros et cher neveu , qui êtes actuellement enfoncé juſqu'au cou dans des papiers terriers , prêtez-moi vos ſecours et vos lumières pour réſiſter à des *ifs* de moines qui veulent opprimer maman *Denis* et moi. Quand vous aurez voix délibérative dans la première claſſe du parlement de France , faites-moi une belle et bonne cabale contre tous ces *ifs* de moines ; défaites-nous de cette vermine qui ronge le royaume ; donnez de grands coups d'aiguillon dans le maigre cu de l'abbé de *Chauvelin*. C'eſt peu de choſe ; ce n'eſt pas aſſez d'avoir chaffé les jéſuites qui du moins inſtruifaient la jeuneſſe , pour conſerver des ſangſues qui ne ſont bonnes à rien qu'à s'en-graiſſer de notre ſang.

Nous ſommes actuellement dans le climat de Naples , nous ſerons au mois de décembre dans celui de Sibérie. Et vous , quand fortirez-vous de votre ſéjour paſſible pour le ſéjour tumultueux , frivole et crotté de Paris la grand'ville ?

Je vous embrasse tous trois de toutes les forces de mon ame et de mes bras longs et menus.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

24 de novembre.

J'AI encore fatigué aujourd'hui mes anges ,
et ma lettre est partie , adressée à M. *Marin* ;
le tout après avoir dépêché depuis cinq jours
trois paquets à M. le duc de *Praslin*.

Pourquoi donc , direz-vous , nous assommer
encore de cette lettre , vieillard indiscret du
mont Jura ? pourquoi ? c'est que j'aime bien
ces vers-ci :

.
Il est des maux , *Sulma* , que nous fait la fortune.
Il en est de plus grands dont le poison cruel ,
Par nous-même apprêté , nous porte un coup mortel.
Mais lorsque , sans secours , à mon âge , on rassemble ,
Dans un exil affreux , tant de malheurs ensemble ,
Lorsque tous leurs affauts viennent se réunir ,
Un cœur , un faible cœur , les peut-il soutenir ?

Il me semble que cette leçon vaut mieux
que les autres , surtout si la voix éclate avec
attendrissement sur *faible cœur*.

Voyez , décidez ; vous sentez bien que je

1766. — fuis à bout, que je n'ai plus d'huile dans ma lampe, que je vous ai envoyé ma dernière goutte, et que le succès ou la chute de l'ouvrage sont dans le sujet et non dans les vers; que tout dépend à présent des acteurs, que les situations et l'art du comédien sont tout aux premières représentations.

Ainsi donc, nous vous conjurons, maman et moi, de faire jouer la pièce telle qu'elle est; c'est ma dernière prière, c'est mon testament; puis je mourrai en riant aux anges.

L E T T R E L I I.

A M. D A M I L A V I L L E.

Premier de décembre.

MON cher ami, j'ai prié M. d'Argental de vous mettre dans la confidence d'un drame d'une espèce assez nouvelle. Je ne veux rien avoir de caché pour vous. Je crois que cet ouvrage était absolument nécessaire pour confondre la calomnie, cette calomnie dont je vous parlais si souvent en vous disant, *écr... l'inf...*

Vous savez avec quel acharnement elle m'impute, presque tous les mois, quelque

mauvais livre bien scandaleux que je n'ai jamais lu et que je ne lirai jamais. Les mauvais poètes ne sachant plus comment s'y prendre pour me perdre, après m'avoir immolé à *Crébillon*, m'ont voulu immoler aux jansénistes ; ils se font avisés de faire de moi un théologien ; et ils prétendent, avec l'abbé *Guyon* et l'abbé *Renoard*, que je traite continuellement la controverse. Or certainement un homme qui fait une tragédie demande un homme tout entier, et le demande pour long-temps. Non-seulement je me suis remis à faire des pièces de théâtre, mais j'en fais faire. Je m'occupe beaucoup de celle à laquelle *la Harpe* travaille actuellement sous mes yeux, et j'en ai de grandes espérances. J'ai dans ma vieillesse la consolation de former des élèves : je rends par là tout le service que je puis rendre aux belles-lettres.

Il me semble que je ne mérite pas les cruelles persécutions que j'essuie depuis si long-temps.

Mandez-moi donc à qui on attribue le petit livre savant et éloquent que vous m'avez envoyé avec une note de M. *Thiriot*. L'auteur de ce livre ne me traite pas comme les *Guyons* et les *Frérons* : je voudrais bien connaître cet honnête homme.

Savez-vous quel est le polisson qui a fait le plat ouvrage intitulé : *La justification de J. J.*,

— et qui prétend que J. J. est le seul philosophe
1766. dont la conduite soit conforme à ses principes?

Les affaires de Genève doivent finir bientôt. Ce petit Etat devra au roi toute sa félicité ; outre quatre millions cinq cents mille livres de rente dont les Gênois jouissent en France. M. le chevalier de *Beauteville* leur a donné un projet qui est la sagesse même. S'ils ne l'acceptaient pas , il faudrait qu'ils fussent plus fous et plus méchans que J. J.

Je vous embrasse tendrement, mon très-cher ami. Remerciez bien pour moi M. *Thiriot* de son attention , et faites quelquefois mention de moi avec *Tonpla*.

N. B. L'avocat de *Besançon* , auteur du *Commentaire sur les lois*, concernant les délits , a beaucoup augmenté son ouvrage. L'édition est entièrement épuisée. Pourriez-vous demander à M. *Marin* si on permettra dans Paris l'entrée d'une nouvelle édition conforme à ce qui a déjà été imprimé, et très-circonspecte dans ce qui sera ajouté?

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

3 de décembre.

CEDrame deviendraitôt l'habit d'*Arlequin*. J'envoie à mes anges, tous les ordinaires, de nouveaux morceaux à coudre. Je change toujours quelque chose, dès que j'ai dit que je ne changerais plus rien; mais, après tout, c'est pour plaire à mes anges.

Cependant je crois que je suis au bout de mon rôle, et que j'ai épuisé toutes mes ressources. Chaque animal n'a qu'un certain degré de force, et tous les efforts qu'il fait par-delà sont inutiles. Je suis épuisé, je suis à sec.

M. de *Thibouville* a mandé d'étranges choses à maman *Denis*; il dit que, si par hasard il y avait une pièce nouvelle de la façon de votre créature, la superbe *Clairon* pourrait s'abaisser jusqu'à rentrer au théâtre, et à se charger du rôle principal de la pièce; mais ce sont des chimères dont on berce les pauvres provinciaux, les pauvres habitans des déserts de la *Scythie*.

Quoi qu'il en soit, je cherche toujours à

1766. prouver mon alibi ; c'est le point principal , et j'ai pour cela les plus fortes raisons.

Je n'ai point entendu *Dalainville* ; mais tous ceux qui l'ont entendu , et qui s'y connaissent parfaitement , disent qu'il est nécessaire à la comédie française. Au reste , comme il n'y a dans les *Scythes* aucun personnage qui crie , excepté *Obéide* (dans ses imprécations) , *Molé* , s'il est rétabli , pourra jouer un des deux principaux rôles.

Nous venons de la relire pour la quatrième fois , et elle nous a fait la même impression que la première.

Remarquez bien , ô anges ! que voici le cinquième paquet de corrections. Vous devez avoir tout reçu , soit par M. le duc de *Praslin* , soit par M. de *Courteille* , soit par M. *Marin*.

Voilà qui est fait , je ne me mêle plus de rien , c'est à vous à prendre soin de mon salut.

Point du tout ; il y a encore quelques petits coups de pinceau à donner , quelques mots répétés à varier , et puis *maman Denis* dit que c'est tout ; mais qu'en disent mes anges ?

L E T T R E L I V.

1766.

A U M E M E.

8 de décembre.

Vous avez bien fait de m'écrire, mes divins anges ; car vous esquiviez par là une nuée de corrections et de changemens qui étaient déjà tout prêts. Mais, puisque vous me mandez que rien ne presse, je corrigerai plus à loisir ce que j'ai fait si fort à la hâte.

Vous avez dû vous apercevoir que j'ai deviné plus d'une de vos critiques. J'ai prévenu aussi la censure judicieuse que vous faites de la précipitation d'*Obéide* à dire, au cinquième acte, *je l'accepte*, dès qu'on lui fait la proposition d'immoler son amant.

Je m'étais un peu égayé dans les imprécations, j'avais fait là un petit portrait de Genève pour m'amuser ; mais vous sentez bien que cette tirade n'est pas comme vous l'avez vue ; elle est plus courte et plus forte.

Mais aussi, comme mes anges laissent à maman et à moi notre libre arbitre, nous vous avouons que nous condamnons, nous anathématisons votre idée de développer dans les premiers actes la passion d'*Obéide*. Nous

1766. pensons que rien n'est si intéressant que de vouloir se cacher son amour à soi-même, dans ces circonstances délicates ; de le laisser entrevoir par des traits de feu qui échappent ; de combattre en effet sans dire, je combats ; d'aimer passionnément sans dire, j'aime ; et que rien n'est si froid que de commencer par tout avouer. Je n'ai lu la pièce à personne, mais je l'ai fait lire à de très-bons acteurs qui sont dans notre confidence ; je les ai vu pleurer et frémir. Il se peut que l'aventure de l'ex-jésuite ait un peu influé sur votre jugement, et que vous ayez tremblé que l'intérêt, qui fait le succès des pièces au théâtre, manquât dans celle-ci ; mais j'oserais bien répondre de l'intérêt le plus grand, si cette tragédie était bien jouée.

Vous m'avez enfin que vous n'avez d'acteurs que *le Kain* ; il ne faut donc point donner de pièces nouvelles. Le succès des représentations est toujours dans les acteurs. On prendra dorénavant le parti de faire imprimer ses pièces, au lieu de les faire jouer, et le théâtre tombera absolument. Les talens périssent de tous côtés.

Gardez donc vos Scythes, mes divins anges, ne les montrez point ; amusez-vous de Guillaume Tell et d'un cœur en fricassée ; faites comme vous pourrez.

Je dois vous dire (car je ne dois rien avoir de caché pour vous) que j'ai envoyé mes Scythes à M. le duc de *Choiseul*. J'ai été bien aise de lui faire ma cour et de réchauffer ses bontés. 1766.

Daignez , je vqus en conjure , vous occuper à présent de mes pauvres *Sirven*. Vous aurez enfin cette semaine le factum de monsieur de *Beaumont*. Cette tragédie mérite toute votre bonté et toute votre protection.

Je vous demande en grâce de me mettre aux pieds de M. le duc de *Praslin* , et de vouloir bien faire souvenir de moi M. le marquis de *Chauvelin* à qui j'épargne une lettre inutile , et à qui je suis bien tendrement attaché.

Je vous demande pardon de tout le tracas que je vous ai donné pendant quinze jours. Je suis au bout de vos ailes pour le reste de ma vie.

1766.

L E T T R E L V.

AM. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

8 de décembre.

JE vous renvoie, monsieur le Marquis, votre lettre à M. le comte de *Périgord*, que vous avez bien voulu me communiquer. J'en ai tiré une copie selon la permission que vous m'en donnez. Cette lettre est bien digne d'une ame aussi noble et aussi généreuse que la vôtre. Elle est simple, et c'est le seul style qui convienne à la vérité, quand on écrit à ses amis. Tous les faits que vous rapportez sont incontestables. Je ne doute pas que M. le comte de *Périgord* ne trouve fort bon que vous lui adressiez cette lettre, et que vous la rendiez publique. Pour moi, je vous avoue que je n'affecte point avec vous une fausse modestie, et que je vous ai une très-grande obligation.

Le livre du jésuite *Nonotte* vient d'être réimprimé sous le titre d'Amsterdam, mais l'édition est d'Avignon. Les partisans des prétentions ultramontaines soutiennent ce livre; mais ces prétentions ultramontaines, qui offensent nos rois et nos parlemens, n'ont pas un grand crédit chez la nation. C'est servir

la religion et l'Etat que d'abandonner les systèmes jésuitiques à leurs ridicules. 1766.

Votre lettre à M. le comte de *Périgord* m'a tellement échauffé la tête et le cœur, que je vous ai répondu en vers par une ode dont voici une strophe :

Qu'il est beau , généreux d'Argence ,
Qu'il est digne de ton grand cœur
De venger la faible innocence
Des traits du calomniateur !
Souvent l'amitié chancelante
Resserre sa pitié prudente ,
Son cœur glacé n'ose s'ouvrir ,
Son zèle est réduit à tout craindre !
Il est cent amis pour nous plaindre ,
Et pas un pour nous secourir.

Voici encore une strophe de cette ode.

Imitons les mœurs héroïques
De ce ministre des combats ,
Qui de nos chevaliers antiques
A le cœur , la tête et le bras ,
Qui pense et parle avec courage ,
Qui de la fortune volage
Dédaigne les dons passagers ,
Qui foule aux pieds la calomnie ,

1766.

Et qui fait mépriser l'envie
Comme il méprisa les dangers.

Je crois que M. le duc de *Choiseul* ne sera pas mécontent de ces derniers vers. Il daigne toujours m'aimer ; il m'honore quelquefois d'un mot de sa main.

J'aurai l'honneur de vous envoyer l'ode entière, dès qu'elle sera mise au net, et je la ferai imprimer à la suite de votre lettre. Je ferai enchanté de joindre votre éloge à celui de M. de *Choiseul* : cela paraîtra en même temps que le mémoire des *Sirven* dont les avocats ne manqueront pas de vous envoyer quelques exemplaires. Vous pourrez faire publier votre lettre et l'ode à Bordeaux, pendant que je la publierai à Genève. Je voudrais que vous eussiez la bonté de m'envoyer tous vos titres et ceux de M. le comte de *Périgord*, pour les placer à la tête.

J'attends vos ordres, et j'ai l'honneur d'être avec les sentimens les plus respectueux et les plus tendres, Monsieur, votre &c. V.

LETTRE

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

10 de décembre.

JE pourrais maintenant dire à mes anges que j'ai fait à peu-près tout ce qu'ils ont ordonné, excepté leur cruelle proposition d'épuiser l'amour et l'intérêt en parlant trop tôt d'amour. Je pourrais fatiguer leurs bontés par mille petites remarques ; mais , comme il n'est point question de faire jouer la pièce , je ne les fatiguerai pas ; j'ai bien à leur parler d'autre chose , et voici sur quoi je supplie leurs ailes de tremousser beaucoup.

Je suppose que vous avez lu en son temps le factum de M. de *Sudre* , avocat de Toulouse , en faveur des *Calas* , factum aussi bon pour le fond des choses qu'aucun des mémoires de Paris. Ce M. de *Sudre* est un homme d'une probité courageuse , qui seul osa lutter contre le fanatisme , sans autre intérêt que celui de protéger l'innocence. Il fut lui-même longtemps la victime du fanatisme qu'il avait attaqué ; il fut même plusieurs années sans oser plaider. Enfin les écailles sont tombées des yeux de ces malheureux Toulousains ; ils

— 1766. ont élu d'une voix unanime M. de *Sudre* pour premier capitoul. On en élit trois ; le roi en nomme un entre ces trois. M. de *Sudre* a l'avantage d'avoir été proposé unanimement par la ville. Les voix ont été partagées entre ses deux concurrens ; mais il a bien un autre avantage auprès de vous , celui d'avoir soutenu la cause de l'innocence opprimée avec une confiance intrépide. Il honorera la place que ce coquin de *David*, digne d'être le capitoul de Jérusalem, a tant déshonorée ; et si quelqu'un peut faire abolir la procession annuelle de Toulouse , où l'on remercie DIEU de quatre mille assassinats , c'est assurément M. de *Sudre*.

Voyez , mes anges , si vous avez des amis auprès de M. le comte de *Saint-Florentin* de qui dépend cette affaire. Voyez si M. le duc de *Praslin* et M. le duc de *Choiseul* veulent dire un mot. Vous ferez certainement ce que vous pourrez , car je vous connais.

Le tout sans préjudicier à la tragédie des *Sirven* qui va se jouer , et qui n'attirera peut-être pas grand monde , parce que la pièce n'est pas neuve. Pour celle des *Scythes* , pardieu , elle est neuve.

Respect et tendresse. V.

L E T T R E L V I I .

1766.

A M. LE RICHE, à Besançon.

A Ferney, - 12 de décembre.

JE voudrais, Monsieur, avoir l'honneur de vous envoyer quelques livres pour vos étrennes. Il faut que vous ayez la bonté de me mander comment je pourrai vous les faire parvenir avec sûreté. Je voudrais bien savoir aussi si les lettres qu'on adresse, du pays où je suis, en Lorraine, passent par la Franche-Comté.

Pourriez-vous encore me faire une autre grâce ? Il y a dans votre ville un misérable ex-jésuite, nommé *Nonotte*, qui, pour augmenter sa portion congrue, a fait un libelle en deux volumes. Je voudrais savoir quel cas on fait de sa personne et de son libelle. On dit que le père de ce prêtre est un boulanger ; cela est heureux : il aura le pain azyme pour rien, et il distribuera gratis le pain des forts. Il faut que frère *Nonotte* soit bien ingrat d'écrire contre moi dans le temps que je loge et nourris un de ses confrères ; mais, quand il s'agit de la sainte religion, l'ingratitude devient une vertu.

Je vous souhaite pour l'année prochaine la ruine de la superstition.

1766.

Vous connaissez, sans doute, à Dijon quelqu'un de vos confrères qui pense sagement. Vous pourriez me rendre un grand service en le priant de s'informer bien exactement quelle est la raison pour laquelle les ex-jésuites de Dijon ne voulurent point voir mon ex-jésuite de Ferney, quand il fit le voyage. Mon ex-jésuite s'appelle *Adam*. Il dit fort proprement la messe; il a marié des filles dans ma paroisse, avec toute la grâce imaginable. Il avait le malheur d'être brouillé depuis long-temps avec les jésuites bourguignons, quoiqu'il aime assez le vin. En un mot, ni le révérend père provincial, ni le révérend père recteur, ni le révérend père préfet, enfin aucun ex-révérend cuistre ne voulut voir mon aumônier; et comme les jésuites disent toujours la vérité, je voudrais savoir s'ils lui ont refusé le salut parce qu'il dit la messe chez moi, ou si c'est une ancienne rancune de prêtre à prêtre.

Voyez, Monsieur, si vous pouvez et si vous voulez vous charger de cette grande négociation. Elle m'aura procuré au moins le plaisir de m'entretenir avec un homme qui pense, ce qui n'est pas extrêmement commun. Je vous prie de compter sur les sentimens qui m'attachent véritablement à vous. V.

L E T T R E L V I I I.

1766.

A M. LE MARQUIS DE VILLEVIEILLE.

14 de décembre.

J'AI reçu votre petit billet de Valence , mon cher Marquis , et je vous écris à tout hasard à Valence. Je suis enchanté que vous vous confirmiez de plus en plus dans vos bons principes ; mais la maison du Seigneur est entourée d'ennemis , et il y a des indiscrets dans le temple. Vous souvenez-vous d'une réponse que je vous fis , lorsque vous étiez à Nancy ? Je faisais vos complimens au brave confiseur qui vendait vos dragées : vous envoyâtes ma lettre à un de vos élus de Paris , et cet élu très-indiscret m'a damné en faisant courir ma lettre. J'en ai reçu des reproches de la part des préposés aux confitures , et je crois le confiseur très-embarrassé. Tâchez que l'enfer où je suis se tourne au moins en purgatoire ; je ne crois pas en effet avoir fait des complimens à un confiseur que je ne connais pas. Mandez que cette lettre n'est pas de moi , car assurément elle n'est pas de moi , et vous ne mentirez pas. Mandez que vous vous êtes trompé ; mandez que ce n'est pas

1766. allez d'avoir l'innocence de la colombe, et qu'il faut encore avoir la prudence du serpent. Marchez toujours dans les voies du juste; distribuez la parole de DIEU, le pain des forts; faites prospérer la moisson évangélique; recevez ma bénédiction, et vivez dans l'union des fidèles.

L E T T R E L I X.

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

15 de décembre.

CHARMANT papillon de la philosophie, de la société et de l'amour, j'aurais été enchanté de vous voir honorer encore ma retraite d'une de vos apparitions; vous auriez même été mon premier médecin; car il y a environ deux mois que je ne sors guère de mon lit.

Savez-vous bien, Madame, que j'ai des choses très-sérieuses à répondre à la lettre très-morale que vous n'avez point datée. Vous m'apprenez que, dans votre société, on m'attribue le *Christianisme dévoilé* par feu M. Boulanger; mais je vous assure que les gens au fait ne m'attribuent point du tout cet ouvrage. J'avoue avec vous qu'il y a de la

clarté , de la chaleur , et quelquefois de l'éloquence ; mais il est plein de répétitions , de négligences , de fautes contre la langue ; et je serais très-fâché de l'avoir fait , non-seulement comme académicien , mais comme philosophe , et encore plus comme citoyen. 1766.

Il est entièrement opposé à mes principes. Ce livre conduit à l'athéisme que je déteste. J'ai toujours regardé l'athéisme comme le plus grand égarement de la raison , parce qu'il est aussi ridicule de dire que l'arrangement du monde ne prouve pas un artisan suprême , qu'il serait impertinent de dire qu'une horloge ne prouve pas un horloger.

Je ne réproûve pas moins ce livre comme citoyen ; l'auteur paraît trop ennemi des puissances. Des hommes qui penseraient comme lui ne formeraient qu'une anarchie ; et je vois trop , par l'exemple de Genève , combien l'anarchie est à craindre.

Ma coutume est d'écrire sur la marge de mes livres ce que je pense d'eux ; vous verrez , quand vous daignerez venir à Ferney , les marges du *Christianisme dévoilé* chargées de remarques qui montrent que l'auteur s'est trompé sur les faits les plus essentiels.

Il est assez douloureux pour moi , Madame , que la malignité et la légèreté des papillons de votre pays , qui n'ont ni votre esprit ni

1766. vos grâces, m'imputent continuellement des ouvrages capables de perdre ceux qu'on en soupçonne.

Quant à M. le maréchal de *Richelieu*, je me doutais bien qu'il n'aurait pas le temps de parler à M. le comte de *Saint-Florentin* de la famille infortunée qui a excité votre compassion : il allait partir pour Bordeaux. Votre jolie ame en a fait assez. Cette famille obtient, par vos bontés, une pension sur son propre bien dont on lui arrache le fond pour avoir donné ; il y a vingt-six ans, à souper à un sot prêtre hérétique. Quand j'aurai quelque grâce à implorer pour des malheureux, je demanderai votre protection, Madame, auprès de M. le duc de *Choiseul*. Je l'ai importuné quelquefois de mes indiscrètes requêtes, et il a toujours daigné m'accorder ce que j'ai pris la liberté de lui demander. Je craindrais bien de fatiguer ses bontés, si je ne savais par vous-même quel est l'excès de sa générosité.

Venez à Ferney, Madame, nous chanterons ses louanges et les vôtres, pour le prologue de l'opéra de *Pandore* ; et vous ferez ma *Pandore* ; mais vous n'ouvrirez point la boîte.

Agreez, Madame, le respect et l'attachement du vieux solitaire V.

LETTRE

L E T T R E L X.

1766.

A M. D A M I L A V I L L E.

17 de décembre.

J'AI reçu à la fois, mon cher ami, vos lettres du 6 et du 8 de décembre. Il y a de la destinée en tout : la vôtre est de faire du bien, et même de réparer le mal que la négligence des autres a pu causer. Il est très-certain que, si M. de *Beaumont* n'avait pas abandonné pendant dix-huit mois la cause des *Sirven* qu'il avait entreprise, nous ne serions pas aujourd'hui dans la peine où nous sommes. Il ne lui fallait que quinze jours de travail pour achever son mémoire ; il me l'avait promis. Ce mémoire lui aurait fait autant d'honneur que celui de M. de *la Luzerne* lui a causé de désagrément. Ce fut dans l'espérance de voir paraître incessamment le factum des *Sirven* que l'on composa l'Avis au public (*). C'est cet Avis au public qui a valu aux *Sirven* les deux cents cinquante ducats que vous avez entre les mains, les cent écus du roi de Prusse, et

(*) Politique et législation, tome III, page 185.

1766. — quelques autres petits présens qui aideront cette famille infortunée. J'ai empêché, autant que je l'ai pu, que le petit *Avis* entrât en France, et surtout à Paris; mais plusieurs voyageurs y en ont apporté des exemplaires; ainsi ce qui nous a servi d'un côté, nous a extrêmement nui de l'autre.

Voilà le triste effet de la négligence de M. de *Beaumont*. Je vous prie de lui bien exposer le fait, et surtout de lui dire, ainsi qu'aux autres avocats, que s'il y a dans ce petit imprimé quelques traits contre la superstition de Toulouse, il n'y a rien contre la religion. L'auteur, tout protestant qu'il est, ne s'est moqué que des reliques ridicules portées en procession par les visigoths; il n'a dit que tout ce que les gens sensés disent dans notre communion. Si ce petit ouvrage, fait pour les princes d'Allemagne, et non pour les bourgeois de Paris, révolte quelques avocats, ou si plutôt il leur fournit un prétexte de ne point signer la consultation de M. de *Beaumont*, c'est assurément un très-grand malheur. Il n'y a que vous qui puissiez le réparer en leur faisant entendre raison, et les faisant rougir du dégoût qu'ils donnent à leurs confrères. Vous mettrez le comble à toutes vos bonnes actions, en suivant avec chaleur cette affaire qui sans vous échouerait entièrement. Ce dernier trait de votre

vertu courageuse m'attache à vous plus que
jamais. 1766.

Adieu , mon cher ami ; il ne reste que la
place de vous dire à quel point je vous chéris.

L E T T R E L X I.

A U M E M E.

17 de décembre.

MON cher ami, l'affaire des *Sirven* m'empêche de dormir. Il serait bien affreux que les retardemens de M. de *Beaumont* eussent détruit nos plus justes espérances. S'il y a des avocats qui fassent les difficiles, il faut en trouver qui fassent leur devoir en les bien payant. Il ne sera pas difficile d'en trouver trois ou quatre qui signent ; cela nous suffira. Tout ce que demandent les *Sirven*, c'est l'impression du mémoire ; ils veulent encore plus gagner leur cause devant le public que devant le conseil. Si nous pouvons obtenir une évocation, à la bonne heure ; sinon , nous aurons du moins pour nous l'éloquence et la vérité , et ce qu'on aurait payé en procédures sera tout au profit d'une famille infortunée.

Les affaires de Genève se brouillent terriblement. J'ai peur que ces dissensions n'aient une

1766. fin funeste. Cela retarde la petite affaire de votre ami M. de *Lamberta* (*). On ne peut rien faire dans tous ces mouvemens ; presque toutes les boutiques sont fermées, et les bourses aussi. Donnez cependant à M. de *Lamberta* les cent écus dont vous ferez rembourser ; j'en répondrai toujours.

L'abbé *Coyer* jure que ce n'est pas lui qui est l'auteur de la lettre au docteur *Pansophe*. On en soupçonne beaucoup un M. de *Bordes* de l'académie de Lyon, qui a déjà donné une ode sous mon nom, pendant la dernière guerre. On ferait une bibliothèque des livres que l'on m'impute. Tous les réfugiés errans qui font de mauvais livres, les vendent sous mon nom à des libraires crédules. Les *Frérons* et les *Pompignans* ne manquent pas de m'imputer ces rapsodies qui sont quelquefois très-dangereuses. On me répond que c'est l'état du métier ; si cela est, le métier est fort triste.

Personne n'a encore ma tragédie ; monsieur d'*Argental* n'en possède que des fragmens informes ; elle est intitulée les *Scythes*. C'est une opposition continuelle des mœurs d'un peuple libre aux mœurs des courtisans. Madame *Denis* et tous ceux qui l'ont lue ont pleuré et frémi. Je l'ai envoyée à M. le duc de *Choiseul* qui me mande qu'elle vaut mieux

(*) D'*Alambert*.

que Tancrede. J'ai déjà composé une préface dans laquelle j'ai saisi une occasion bien naturelle de faire l'éloge de M. *Diderot* : cela m'a soulagé le cœur.

1766.

Je vous embrasse mille fois.

L E T T R E L X I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 de décembre.

MES divins anges, je ne veux point vous accabler des pièces qu'il faut coudre aux habits persans et scythes. Cette occupation deviendrait insupportable; le mieux est d'achever le tableau dont vous avez l'esquisse, et de vous l'envoyer dans son cadre.

Comme je suis très-jeune et que j'ai les passions fort vives, j'ai envoyé cette fantaisie à M. le duc de *Choiseul*, avant d'y avoir mis la dernière main; cependant il en a été si content qu'il ne balance point à la mettre au-dessus de Tancrede.

Vous m'avouerez qu'en qualité de riverain suisse, je devais cet hommage à mon colonel. Je craignais beaucoup que *Guillaume Tell* ne fût précisément mon *Indatire*. Il était si

1766. naturel d'opposer les mœurs champêtres aux mœurs de la cour, que je ne conçois pas comment l'auteur de *Guillaume* a pu manquer cette idée. Je m'attendais aussi à voir mon *Sozame* dans le *Bélisaire* de *Marmontel* ; on me mande qu'il n'en est rien. Qu'est donc devenue l'imagination ? est-ce qu'il n'y en a plus en France ?

Mandez-moi, je vous en prie, si la pomme de *M. le Mièr* réussit autant dans le monde que celle de *Pâris*, et celle de madame *Eve*.

Vous disiez autrefois que je ne répondais point catégoriquement aux lettres. Vous avez pris mes défauts, et vous ne m'avez pas donné vos bonnes qualités ; c'est vous qui ne répondez point, car vous ne me dites seulement pas si *M. le duc de Praslin* a reçu le commentaire que je lui ai envoyé par *M. Janet*, et vous ne riez point assez de voir en quelles mains le premier envoi était tombé. On l'a lu, on en a été content, et on n'a pas voulu le rendre, en dépit du droit des gens.

Avez-vous lu *Eudocie* ou *Eudoxie* de *M. de Chabanon* ? en êtes-vous satisfaits ? Vous aurez une bonne tragédie de *la Harpe*, ou je suis bien trompé. Je corromps, tant que je peux, la jeunesse pour le service du tripot.

Le tripot de Genève va fort mal ; les médiateurs n'ont point réussi dans leur entreprise ;

ils sont très-fâchés, ils menacent; tout cela —
tournera mal. Je crois que vous avez fort mal 1766.
fait de ne point venir; vous auriez tout concilié, et la comédie qui ne vaut pas le diable aurait été au moins passable.

Je vous demande en grâce, quand vous ferez jouer *Zulime* à mademoiselle *Durancy*, de la lui faire jouer comme je l'ai faite, et non pas comme mademoiselle *Clairon* l'a jouée. Ce mot de *Zulime*, avec un cri douloureux, *ô mon père ! j'en suis indigne*, fait un effet prodigieux. La manière dont les comédiens de Paris jouent cette scène, est de *Brioché*.

Je meurs sans vous haïr... Ramire fois heureux
Aux dépens de ma vie, aux dépens de mes feux.

Comment ces malheureux ignorent-ils assez leur langue pour ne pas savoir que cette répétition, *aux dépens*, fait attendre encore quelque chose; que c'est une suspension, que la phrase n'est pas finie, et que cette terminaison, *aux dépens de mes feux*, est de la dernière platitude? Il n'y a pas jusqu'aux acteurs de province qui ne s'en aperçoivent. Mademoiselle *Clairon* avait juré de gâter la fin de *Tancrede*. J'ai mille grâces à vous rendre d'avoir fait restituer, par mademoiselle *Durancy*, ce que mademoiselle *Clairon* avait tronqué. Un

1766. — misérable libraire de Paris , nommé *Duchefne*, a imprimé mes pièces de la façon détestable dont les comédiens les jouent ; il a fait tout ce qu'il a pu pour me déshonorer et pour me rendre ridicule. De quel droit ce faquin a-t-il obtenu un privilège du roi pour corrompre ce qui m'appartient , et pour me couvrir de honte ? Je vous avoue que cela m'est sensible. Je me suis precautionné contre les plus violentes persécutions , et j'ai de quoi les braver ; mais je n'ai point de remède contre l'opprobre et le ridicule dont les comédiens et les libraires me couvrent. J'avoue cette sensibilité ; un artiste qui ne l'aurait pas serait un pauvre homme.

Je ne fais plus ce que devient l'affaire des *Sirven* ; je crois que les lenteurs de *Beaumont* l'ont fait échouer. C'est bien pis que l'inepte insolence des comédiens et des libraires. C'est là ce qui me désespère ; j'ai la tête dans un sac.

Les affaires de Genève ne laissent pas de m'embarasser. J'y ai une grande partie de mon bien ; toutes les caisses sont fermées. Je ne fais comment j'ai fait , moi pauvre diable , pour avoir une maison beaucoup plus grosse que celle de monsieur l'ambassadeur. Il se trouve qu'à Tournay et à Ferney je nourris cent cinquante personnes ; on ne soutient pas

cela avec des vers alexandrins et des banqueroutes. 1766.

Pardonnez-moi de mettre à vos pieds mes petites peines ; c'est ma consolation.

Respect et tendresse.

LETTRE LXIII.

A M. DAMILAVILLE.

19 de décembre.

DITES, je vous prie, mon cher ami, à M. de *Beaumont*, que j'ai reçu de M. *Chardon* une lettre charmante dans laquelle il prend fort à cœur l'affaire concernant Canon, et celle des *Sirven*.

A l'égard des *Sirven*, j'ai pris mon parti. J'ai trouvé le public le premier des juges, et les suffrages de l'Europe me suffisent. Tant de difficultés me rebutent ; et pour peu qu'on en fasse encore, que M. de *Beaumont* m'envoie son mémoire, je ne veux pas autre chose ; je le ferai imprimer ; les *Sirven* gagneront leur cause dans l'esprit des honnêtes gens ; c'est à eux seuls que je veux plaire dans tous les genres.

Pour vous prouver que c'est aux honnêtes gens seuls que je veux plaire, je vous envoie

une scène de la tragédie des Scythes. Montrez
 1766. cela à *Platon* et à vos amis, et mandez-moi ce
 que vous en pensez. Il me semble qu'une
 tragédie dans ce goût a du moins le mérite
 de la nouveauté. Ce n'est pas la peine d'être
 imitateur; il faut se taire en tout genre quand
 on n'a rien de nouveau à dire. Donnez, je
 vous en prie, une copie à *Thiriot*; cela nour-
 rira sa correspondance.

Je cultiverai, mon cher ami, les belles-
 lettres jusqu'au dernier moment de ma vie,
 malgré tout le mal qu'elles m'ont fait. Je fais
 que, dès qu'on a donné un ouvrage passable,
 la canaille de la littérature jette les hauts cris;
 elle ne peut rien contre l'ouvrage, mais elle
 calomnie l'auteur. S'il réussit, on ne manque
 pas de l'appeler déiste, ou athée, ou même
 encyclopédiste; s'il paraît un mauvais livre,
 on ne manque pas de l'en accuser; et il en
 paraît tous les jours. L'imposture frappe à
 toutes les portes. Tantôt le vinaigrier *Chaumeix*
 convulsionnaire crucifié, tantôt l'abbé d'*Estrées*
 auteur de l'*Année merveilleuse*, et associé de
Fréron, tantôt un ex-jésuite, crient au scan-
 dale jusqu'à ce qu'ils aient persuadé quelque
 pédant accrédité; et quelquefois la persécu-
 tion fuit de près la calomnie. On a beau faire
 du bien, on aurait beau même en faire à ces
 malheureux, ils n'en chercheraient pas moins

à vous opprimer. Il faut combattre toute sa vie , et finir par s'enfuir , si les méchans l'emportent. 1766.

Adieu , mon cher ami. Que j'avais bien raison de vous dire autrefois à la fin de mes lettres , en parlant de la calomnie , *écrasons l'infame !* mais il est plus aisé de le dire que de le faire.

L E T T R E L X I V.

A M. C H A R D O N.

A Ferney, 20 de décembre.

VRAIMENT, Monsieur , vous ne sauriez mieux placer vos bienfaits , et surtout en fait de colonie. J'en ai fondé une dans le plus bel endroit de la terre pour l'aspect , et dans le plus abominable pour la rigueur des saisons , dans un bassin d'environ cinquante lieues de tour , entouré de montagnes éternellement couvertes de neige par le quarante-fixième degré ; de sorte que je me crois en Calabre l'été , et en Sibérie l'hiver. Je n'ai trouvé , en arrivant , que des terres incultes , de la pauvreté et des écrouelles. J'ai défriché les terres , j'ai bâti des maisons , j'ai chassé l'indigence ; j'ai vu en peu d'années mon petit territoire

1766. peuplé de trois fois plus d'habitans qu'il n'en avait, sans avoir eu pourtant l'agrément de contribuer par moi-même à cette population.

Vous m'instruirez, Monsieur, et vous me fortifierez dans mon entreprise d'embellir des déserts et de rendre l'horreur agréable. J'attends avec impatience le mémoire dont vous voulez bien m'honorer. Vous pouvez m'envoyer votre mémoire sous le contre-seing de M. le duc de *Choiseul*. Lorsque je le suppliai de vous demander pour rapporteur à monsieur le vice-chancelier, dans l'affaire des *Sirven*, il me répondit qu'il était votre ami, et il est bien digne de l'être. Je ne connais point d'ame plus noble et plus généreuse, et jamais ministre n'a eu tant d'esprit. Il dit que vous étiez intendant dans une île où il n'y avait que des serpens ; ma colonie à moi est environnée de loups, de renards et d'ours : on a presque par-tout affaire à des animaux nuisibles.

Si nous sommes assez heureux, Monsieur, pour que vous rapportiez l'affaire des *Sirven*, c'est un sujet digne de votre éloquence, et je ne doute pas que cette affaire d'éclat ne vous fasse beaucoup d'honneur ; mais vous y êtes tout accoutumé. M. de *Beaumont* me mande qu'il y a des préliminaires difficiles. Si on ne peut lever ces obstacles, j'aurai eu du moins la consolation d'être honoré de vos lettres,

et de connaître votre extrême mérite. J'ai l'honneur d'être avec bien du respect, Monsieur, votre, &c. *Voltaire.* 1766.

L E T T R E L X V.

A M. M A R M O N T E L.

20 de décembre.

MON cher confrère, j'avais déjà répondu au reproche de madame *Geoffrin* de n'avoir rien dit du billet du roi de Pologne. Je lui ai mandé que le style de ce monarque ne m'étonnait point du tout. Je connais trois têtes couronnées du Nord qui feraient honneur à notre académie, l'impératrice de Russie, le roi de Pologne et le roi de Prusse. Voilà trois philosophes sur le trône, et cependant il y a encore peu de philosophie dans leurs climats : elle y pénètre pourtant. L'impératrice de Russie dit que ce n'est qu'une aurore boréale, et moi je pense que cette nouvelle lumière sera permanente. On se plaint qu'il y en a trop en France. Je ne vois pas quel mal peut jamais faire la raison. On n'a jamais jusqu'à présent essayé d'elle ; il faut du moins faire cette tentative, et on verra si elle est nuisible. Non, mon cher confrère, la raison n'est pas si méchante qu'on le dit ; ce sont ses ennemis qui sont méchants.

— J'aurai donc *Bélifaire* pour mes étrennes.
 1766. C'est là où je trouverai la philosophie qui me plaît; c'est-là que tout le monde trouvera à s'amuser et à s'instruire. Je vous souhaite d'avance une bonne année. Présentez mes hommages et ma reconnaissance à madame *Geoffrin*; ce qu'elle a fait pour les *Sirven* est digne d'une souveraine. Je ne la connais que par de belles actions. Elle fut la première à souscrire en faveur de mademoiselle *Corneille* dont le père lui avait fait un procès si impertinent; elle ne s'en vengea que par des bienfaits. En vérité, voilà de ces choses qu'il faut que la postérité sache.

Mettez-moi bien à ses pieds.

Quand aurons-nous donc le discours de M. *Thomas*? On dit qu'il lira un premier chant de la *Pétriade* qui est admirable. L'année 1767 ne commencera pas mal pour la littérature. Soyez-en le soutien avec monsieur *Thomas*. J'applaudis de loin à vos succès qui me sont bien chers et qui me consolent.

Madame *Denis* vous fait les plus sincères compliments.

N. B. Ce n'est point l'abbé *Coyer* qui a fait la lettre au docteur *Pansophe*, c'est M. de *Bordes*, académicien de Lyon, qui s'était déjà moqué plus d'une fois du charlatan de Genève.

Adieu, mon cher confrère. V.

L E T T R E L X V I.

1766.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

22 de décembre.

Je souhaite à mes anges la bonne année, c'est-à-dire, quatre ou cinq bonnes pièces nouvelles, quatre ou cinq bons acteurs, et de plus tous les plaisirs possibles.

J'ai reçu le paquet dont vous m'honorez, du 13 de décembre. Voilà, je crois, la première fois qu'un pauvre auteur a été d'accord en tout avec ses critiques. Tout sera comme vous le désirez. Les trois quarts, au moins, de vos ordres sont prévenus, et vous ferez ponctuellement obéis sur le reste; mais les affaires de Genève ne laissent pas de m'embarrasser. La cessation de presque tout le commerce qui ne se fait plus que par des contrebandiers, la cherté horrible des vivres, le redoublement des gardes des fermes, la multiplication des gueux, les banqueroutes qui se préparent; tout cela n'est point du tout poétique: on ne vivait point ainsi en Scythie.

Je ne crois point du tout qu'on se batte, mais je crois qu'on souffrira beaucoup. Si on se battait, ce serait bien pis; on pourrait bien

mettre alors le feu à la ville , et alors toutes
1766. les dettes sont payées.

Je pense encore (entre nous) qu'on aurait pu prévenir tout ce tracàs ; mais , quand les choses sont faites , ce n'est pas la peine de dire ce qu'on aurait pu faire.

Les délais de *Beaumont*, les maudites et plates affaires dont il a été chargé si longtemps , nous ont été très-funestes : cependant son mémoire est signé de dix avocats ; on l'imprime enfin ; mais on craint le parlement de Toulouse , et je ne vois pas pourquoi on le craint. On ne veut donner le mémoire qu'aux juges ; on n'ose pas le donner au public dont pourtant la voix dirige les juges dans des affaires si criantes. Il me sembla qu'il faut avoir pour soi la clameur publique. Voyez ce qu'a produit le cri de la nation dans l'affaire des *Calas*. Mais enfin je ne suis pas sur les lieux , et je m'en rapporte à ceux qui voient les choses de plus près. Je me flatte que vous aurez un exemplaire du mémoire en même temps que monsieur le vice-chancelier. M. le duc de *Choiseul* nous a promis de nous faire donner M. *Chardon* pour rapporteur.

Vous l'en ferez souvenir , mes divins anges ,
Respect et tendresse.

LETTRE

L E T T R E L X V I I .

1766.

A M. D A M I L A V I L L E .

22 de décembre.

MON cher ami, l'autre *Sémiramis* ne valait pas celle-ci ; le *Ninus* n'était qu'un vilain ivrogne. J'admire sa veuve, je l'aime à la folie. Les Scythes deviennent nos maîtres en tout : voilà pourtant ce que fait la philosophie. Des pédans chez nous poursuivent les sages, et des princesses philosophes accablent de biens ceux que nos cuistres voudraient brûler.

Que M. de *Beaumont* fasse comme il voudra, mais je veux avoir son mémoire, je veux donner aux *Sirven* la consolation de le lire. Songez bien, encore une fois, que, si nous n'avons pas le bonheur d'obtenir l'évocation, nous aurons pour nous le cri de l'Europe, qui est le plus beau de tous les arrêts. Je compte toujours que M. *Chardon* fera le rapporteur. Pour moi, si j'étais juge, je condamnerais le bailli de Mazamet à faire amende honorable, à nourrir et à servir les *Sirven* le reste de sa vie.

Je doute fort que le roi permette la convocation des pairs au parlement de Paris. Ou je me trompe fort, ou il en fait beaucoup plus

Corresp. générale.

Tome XI. † O

— 1766. qu'eux tous : il apaise toutes les noises en temporisant.

Genève est un peu plus difficile à mener que notre nation ; mais à la fin on en vient à bout.

J'embrasse tendrement le favori de *ma Catherine*. Je vais écrire à *ma Catherine*, et lui dire tout ce que je pense d'elle. Mandez-moi des nouvelles de la pomme de *Guillaume Tell* : vous êtes normand, vous devez vous intéresser aux pommes.

Oh, comme je vous embrasse !

Je vous prie, mon cher ami, de m'envoyer une lettre de change sur Lyon, de cinquante louis, dont voûti la quittance. L'affaire de *Lamberta* traîne un peu en longueur ; mais elle se fera, malgré le dérangement où l'on est.

LETTRE LXVIII.

A M. DE CHABANON.

A Ferney, 22 de décembre.

IL y a long-temps que j'aurais dû vous remercier, mon cher confrère, d'avoir fait votre tragédie. Vous savez combien j'aime à corrompre la jeunesse, et combien j'adore les talens. *M. de la Harpe* travaille chez moi dix heures

par jour , et moi , vieux fou , j'en ai fait tout autant. La rage des tragédies m'a repris comme à vous ; mais , de par *Melpomène* , gardons-nous bien de les faire jouer. Figurez-vous que *Zaïre* fut huée dès le second acte , que *Sémi-ramis* tomba tout net , qu'*Oreste* fut à peu près sifflé , que la même *Adélaïde du Guesclin* , redemandée par le public , avait été conspuée par cet aimable public ; que *Tancrède* fut d'abord fort mal reçu , &c. &c. &c.

Je conclus donc , et je conclus bien , qu'il faut faire imprimer sa drogue ; ensuite les comédiens donnent notre orviétan sur leur échafaud , s'ils le veulent ou s'ils peuvent ; et notre pauvre honneur est en sûreté : car remarquez bien qu'ils ne représenteront jamais une pièce imprimée que quand le public leur dira : Jouez donc cela , il y a du bon dans cela , cela vous vaudra de l'argent. Alors ils vous jouent , ils vous défigurent ; mademoiselle *Duménil* court à bride abattue , une autre dit des vers comme on lit la gazette , un autre mugit , un autre fait les beaux bras , et la pièce va au diable ; et alors le public qui est toujours juste , comme vous savez , avertit , en sifflant , qu'il siffle messieurs les acteurs et mesdemoiselles les actrices , et non pas le pauvre diable d'auteur.

Ce parti me paraît prodigieusement sage , et

— 1766. d'une très-fine politique. Faites imprimer votre Eudoxie ou Eudocie, quand nous en ferons tous deux contens; et alors je vous réponds que les comédiens même ne pourront la faire tomber.

Je vous souhaite d'ailleurs, pour l'année 1767, une maîtresse potelée, tendre, pleine d'esprit, et pourtant fidelle. Jouez du flageolet pour elle, et du violon pour vous. Cultivez les beaux arts, jouissez de la vie. Vous êtes fait pour être une des créatures les plus heureuses, comme vous êtes des plus aimables. Maman et moi, et *Cornélie-chiffon*, et tous ceux qui ont eu l'honneur de vous voir, vous font leurs plus tendres complimens. V.

L E T T R E L X I X.

A M. D A M I L A V I L L E.

2 de janvier.

— 1767. V O U S devez être actuellement bien instruit, mon cher et vertueux ami, du malheur qui m'est arrivé: c'est une bombe qui m'est tombée sur la tête; mais elle n'écrasera ni mon innocence ni ma constance. Je ne peux vous rien dire de nouveau là-dessus, parce que je n'ai encore aucune nouvelle.

J'ai éclairci tout avec M. le prince de Gallitzin; il n'y avait point de lettre de lui; tout est parfaitement en règle; et, dans quelque endroit que je sois, les *Sirag* auront de quoi faire leur voyage à Paris, et de quoi suivre leur procès. Vous pourrez, en attendant, envoyer copie du factum à madame Denis, si M. de Beaumont ne le fait pas imprimer à Paris. 1767.

Vous aurez les Scythes incessamment, à condition qu'ils ne seront point joués; et la raison en est que la pièce est injouable avec les acteurs que nous avons.

On m'a envoyé de Paris une pièce très-singulière, intitulée le Triumvirat; mais ce qui m'a paru le plus mériter votre attention dans cet ouvrage, et celle de tous les gens qui pensent, c'est une histoire des proscriptions. Elles commencent par celles des Hébreux et finissent par celles des Cévennes; ce morceau m'a paru très-curieux (*). Il me semble que la tragédie n'est faite que pour amener ce petit morceau; la pièce d'ailleurs n'est point convenable à notre théâtre, attendu qu'il y a très-peu d'amour.

Adieu, mon cher ami; vous devinez le triste état dans lequel nous sommes, madame Denis et moi. Nous attendons de vos nou-

(*) Voyez *Mélanges historiques*, tome III.

— velles ; écrivez à madame Denis au lieu d'écrire
1767. à M. Souchay , et songez , quoi qu'il arrive ,
à *écr. l'inf.*

L E T T R E L X X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney , samedi au matin , 3 de janvier , avant que la
poste de France soit arrivée à Genève.

MES anges sauront donc pourquoi j'ai fait
imprimer les Scythes.

1°. C'est que je n'ai pas voulu mourir intestat,
et sans avoir rendu aux deux satrapes, *Nalriss*
et *Etochivis* (*), l'hommage que je leur dois.

2°. C'est que mon épître dédicatoire est si
drôle , que je n'ai pu résister à la tentation de
la publier.

3°. C'est qu'il n'y a réellement point de
comédiens pour jouer cette pièce , et que je
serai mort avant qu'il y en ait.

4°. C'est que j'emporte aux enfers ma juste
indignation contre les comédiennes qui ont
défiguré mes ouvrages , pour se donner des aits
penchés sur le théâtre ; et contre les libraires ,
éternels fléaux des auteurs ; lesquels infames

(*) *Praslin* et *Choiseul*.

libraires de Paris m'ont rendu ridicule , et se sont emparés de mon bien pour le dénaturer avec un privilège du roi. 1767.

J'ai donc voulu faire savoir aux amateurs du théâtre, avant que de mourir, que je protestais contre tous les libraires, comédiens et comédiennes, qui sont les causes de ma mort; et c'est ce que mes anges verront dans l'avis au lecteur, qui est après ma naïve préface.

Je proteste encore, devant DIEU et devant les hommes, qu'il n'y a pas une seule critique de mes anges et de mes fatrapes à laquelle je n'aye été très-docile. Ils s'en apercevront par le papier collé page 19, et par d'autres petits traits répandus çà et là.

Je proteste encore contre ceux qui prétendent que je suis tombé en apoplexie; je n'ai été évanoui qu'un quart d'heure tout au plus, et mon style n'est point apoplectique.

Si mes anges et mes fatrapes veulent que la pièce soit jouée avant que l'édition paraisse, ils sont les maîtres. *Gabriel Cramer* la mettra sous cent clefs, pourvu qu'il y ait des acteurs pour la jouer, et que les comédiens la fassent succéder immédiatement après la pomme (*); car, pour peu qu'on diffère, il sera impossible d'empêcher l'édition de paraître; les provinces

(*) Guillaume Tell.

1767. de France en feront inondées, et il en arrivera à Paris de tous côtés.

Je la lus devant des gens d'esprit, et même devant des connaisseurs, quatre jours avant mon apoplexie, et je fis fondre en larmes pendant tout le second acte et les trois suivans.

J'enverrai au bout des ailes de mes anges les paroles et la musique, dès que les comédiens auront pris une résolution. J'attends leurs ordres avec la soumission la plus profonde. V.

L E T T R E L X X I.

A U M E M E.

4 de janvier.

COMME les cuisiniers, mon cher ange, partent toujours de Paris le plus tard qu'ils peuvent, et s'arrêtent en chemin à tous les bouchons, j'ai reçu un peu tard la lettre que vous avez bien voulu m'écrire le 14 de décembre. Ma réponse arrivera gelée; notre thermomètre est à douze degrés au-dessous du terme de la glace; une belle plaine de neige, d'environ quatre-vingts lieues de tour, forme notre horizon; me voilà en Sibérie pour quatre mois.

mois. Ce n'est pas assurément cette situation
 qui me fait désirer de vous revoir et de vous
 embrasser; je quitterais le paradis terrestre pour
 jouir de cette consolation. J'espère bien quel-
 que jour venir faire un tour à Paris, unique-
 ment pour vous et pour madame d'*Argental*.
 Il me sera impossible d'abandonner long-temps
 ma colonie. J'ai fondé Carthage, il faut que
 je l'habite, sans quoi Carthage périrait; mais
 je vous réponds bien que, si je suis en vie
 dans dix-huit mois, vous reverrez un vieux
 radoteur qui vous aime comme s'il ne radotait
 point.

M. de *Thibouville* me dit qu'il faut que je
 vous envoie la lettre de M. le duc de *Duras*;
 je ne fais trop où la retrouver. Elle contenait,
 en substance, que la belle *Dubois* m'avait traité
 comme ses amans, qu'elle m'avait trompé;
 que la comédie était, comme beaucoup d'autres
 choses, fort en décadence; qu'il avait établi
 un petit séminaire de comédiens à Versailles,
 qui ne promettait pas grand'chose; que *le Kain*
 était toujours bien malade, et que la tragédie
 était tout aussi malade que lui.

Nous manquons d'hommes en bien des genres,
 mon cher ange, cela est très-vrai; mais
 les autres nations ne sont pas en meilleur état
 que nous.

M. *Chardon* m'avait promis de rapporter

Corresp. générale. Tome XL. † P

1767. l'affaire des *Sirven* avant la naissance de notre Sauveur ; mais les petites niches qu'il a plu au parlement de lui faire , ont retardé l'effet de sa bonne volonté. L'affaire n'a point été rapportée ; je ne fais plus où j'en suis , après cinq ans de peines. Il faut se résigner à DIEU et au parlement.

Pour mon petit procès avec madame *Gilet*, il ne m'inquiète guère ; c'est une idiote qui veut quelquefois faire le bel esprit , et qui parle quelquefois à tort et à travers à M. *Gilet*. Elle est peu écoutée ; mais M. *Gilet* a quelquefois des fantaisies , des lubies , et il y a des affaires dans lesquelles il se rend fort difficile. Il est triste d'avoir des démêlés avec des gens de ce caractère. Je suis sensiblement touché de la bonté que vous avez de songer à redresser l'esprit de M. *Gilet*.

Mon pauvre *Damilaville* est tout ébouriffé de la crainte de n'être pas à la tête des vingtièmes. Je vous avoue que je lui souhaiterais une autre place ; c'est un lieutenant-colonel dont tout le monde désire que le régiment soit réformé.

N'êtes-vous pas bien aise que l'affaire de Pologne soit accommodée à la plus grande gloire de DIEU et de la raison ? *Joseph Bourdillon*, professeur en droit public , n'a pas laissé de servir dans ce procès. Puissé-je réussir comme

lui dans celui des *Siryen* ! puisse-je surtout —
venir un jour vous dire combien je vous aime, 1767.
combien je vous suis attaché pour le reste de
ma languissante vie !

LET TRE LXXII.

A M. DE PEZAI.

5 de janvier.

Je vous fais juge , Monsieur , des procédés
de *J. J. Rousseau* avec moi. Vous savez que
ma mauvaïse fanté m'avait conduit à Genève
auprès de M. *Tronchin* , le médecin , qui alors
était ami de *Rousseau* : je trouvai les environs
de cette ville si agréables que j'achetai , d'un
magistrat , quatre-vingt-sept mille livres , une
maison de campagne , à condition qu'on m'en
rendrait trente-huit mille , lorsque je la quit-
terais. *Rousseau* dès - lors conçut le dessein de
soulèver le peuple de Genève contre les magis-
trats , et il a eu enfin la funeste et dangereuse
satisfaction de voir son projet accompli.

Il écrivit d'abord à M. *Tronchin* qu'il ne
remettrait jamais les pieds dans Genève , tant
que j'y serais ; M. *Tronchin* peut vous certifier
cette vérité. Voici sa seconde démarche.

Vous connaissez le goût de madame *Denis* ,
ma nièce , pour les spectacles ; elle en donnait

— dans le château de Tournay et dans celui de
 1767. Ferney, qui sont sur la frontière de France, et
 les Gênois y accouraient en foule. *Rousseau*
 se servit de ce prétexte pour exciter contre
 moi le parti qui est celui des représentans, et
 quelques prédicans qu'on nomme ministres.

Voilà pourquoi, Monsieur, il prit le parti
 des ministres, au sujet de la comédie, contre
 M. d'*Alembert*, quoiqu'ensuite il ait pris le
 parti de M. d'*Alembert* contre les ministres,
 et qu'il ait fini par outrager également les uns
 et les autres; voilà pourquoi il voulut d'abord
 m'engager dans une petite guerre au sujet des
 spectacles; voilà pourquoi, en donnant une
 comédie et un opéra à Paris, il m'écrivit que
 je corrompais la république en faisant repré-
 senter des tragédies dans mes maisons par la
 nièce du grand *Corneille*, que plusieurs gê-
 nois avaient l'honneur de seconder.

Il ne s'en tint pas là; il suscita plusieurs
 citoyens ennemis de la magistrature; il les
 engagea à rendre le conseil de Genève odieux,
 et à lui faire des reproches de ce qu'il souffrait,
 malgré la loi, un catholique domicilié sur leur
 territoire, tandis que tout gênois peut ache-
 ter en France des terres seigneuriales, et même
 y posséder des emplois de finance. Ainsi cet
 homme, qui prêchait à Paris la liberté de
 conscience, et qui avait tant de besoin de

tolérance pour lui, voulait établir dans Genève l'intolérance la plus révoltante et en même temps la plus ridicule. 1767.

M. *Tronchin* entendit lui-même un citoyen, qui est depuis long-temps le principal boute-feu de la république, dire qu'il fallait absolument exécuter ce que *Roussseau* voulait, et me faire sortir de ma maison des Délices, qui est aux portes de Genève. M. *Tronchin*, qui est aussi honnête homme que bon médecin, empêcha cette levée de boucliers, et ne m'en avertit que long-temps après.

Je prévis alors les troubles qui s'exciteraient bientôt dans la petite république de Genève; je réfiliai mon bail à vie des Délices; je reçus trente-huit mille livres, et j'en perdis quarante-neuf, outre environ trente mille francs que j'avais employés à bâtir dans cet enclos.

Ce sont-là, Monsieur, les moindres traits de la conduite que *Roussseau* a eue avec moi; M. *Tronchin* peut vous les certifier, et toute la magistrature de Genève en est instruite.

Je ne vous parlerai point des calomnies dont il m'a chargé auprès de M. le prince de *Conti* et de madame la duchesse de *Luxembourg*, dont il avait surpris la protection. Vous pouvez d'ailleurs vous informer dans Paris de quelle ingratitude il a payé les services de M. *Grimm*, de M. *Helvétius*, de M. *Diderot*,

— 1767. et de tous ceux qui avaient protégé ses extravagantes bizarreries qu'on voulait alors faire passer pour de l'éloquence.

Le ministère est aussi instruit de ses projets criminels, que les véritables gens de lettres le sont de tous ses procédés. Je vous supplie de remarquer que la fuite continuelle des persécutions qu'il m'a suscitées, pendant quatre années, a été le prix de l'offre que je lui avais faite de lui donner, en pur don, une maison de campagne, nommée l'Hermitage, que vous avez vue entre Tournay et Ferney. Je vous renvoie, pour tout le reste, à la lettre que j'ai été obligé d'écrire à M. *Hume*, et qui était d'un style moins sérieux que celle-ci.

Que M. *Dorat* juge à présent s'il a eu raison de me confondre avec un homme tel que *Rousseau*, et de regarder comme une querelle de bouffons les offenses personnelles que M. *Hume*, M. d'*Alembert* et moi avons été obligés de repousser, offenses qu'aucun homme d'honneur ne pouvait passer sous silence.

M. d'*Alembert* et M. *Hume*, qui sont au rang des premiers écrivains de France et d'Angleterre, ne sont point des bouffons; je ne crois pas l'être non plus, quoique je n'approche pas de ces deux hommes illustres.

Il est vrai, Monsieur, que, malgré mon âge et mes maladies, je suis très-gai, quand il ne

s'agit que de sottises de littérature , de prose ampoulée , de vers plats ou de mauvaises critiques ; mais on doit être très-sérieux sur les procédés , sur l'honneur et sur les devoirs de la vie. 1767.

L E T T R E L X X I I I.

A M. D O R A T.

A Ferney , ce 8 de janvier.

MONSIEUR,

A la réception de la lettre dont vous m'avez honoré , j'ai dit , comme S' *Augustin* : *O felix culpa !* Sans cette petite échappée , dont vous vous accusez si galamment , je n'aurais point eu votre lettre qui m'a fait plus de plaisir que l'*Avis aux deux* prétendus *sages* ne m'a pu causer de peine. Votre plume est comme la lance d'*Achille* , qui guérissait les blessures qu'elle faisait.

Le cardinal de *Bernis* , étant jeune , en arrivant à Paris , commença par faire des vers contre moi , selon l'usage , et finit par me favoriser d'une bienveillance qui ne s'est jamais démentie. Vous me faites espérer les mêmes bontés de vous , pour le peu de temps qui me reste à vivre , et je crie *felix culpa* , à tue-tête.

— J'ai déjà lu, Monsieur, votre très-joli poëme
 1767. sur la déclamation; il est plein de vers heureux
 et de peintures vraies. Je me suis toujours
 étonné qu'un art, qui paraît si naturel, fût si
 difficile. Il y a, ce me semble, dans Paris
 beaucoup plus de jeunes gens capables de faire
 des tragédies dignes d'être jouées, qu'il n'y
 a d'acteurs pour les jouer. J'en cherche la
 raison, et je ne fais si elle n'est pas dans la
 ridicule infamie que des velches ont attachée
 à réciter ce qu'il est glorieux de faire. Cette
 contradiction velche doit révolter tous les vrais
 français. Cette vérité me semble mériter que
 vous la fassiez valoir dans une seconde édition
 de votre poëme.

Je ne puis vous dire à quel point j'ai été
 touché de tout ce que vous avez bien voulu
 m'écrire.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. Ma dernière lettre à M. le chevalier
 de Pezai était écrite avant que j'eusse reçu la
 vôtre. J'en avais envoyé une copie à un de
 mes amis; mais je ne crois pas qu'il y ait un
 mot qui puisse vous déplaire, et j'espère que
 les faits énoncés dans ma lettre feront impres-
 sion sur un cœur comme le vôtre.

LETTRE LXXIV.

1767.

A M. DAMILAVILLE.

Jeudi matin , 8 de janvier.

MON cher ami, en attendant que je lise une lettre de vous, que je compte recevoir aujourd'hui, il faut que je vous communique une réponse que j'ai été obligé de faire à M. de Pezai, au sujet des vers de M. Dorat, que vous devez avoir vus, et qui ne sont pas mal faits. Vous verrez si j'ai tort de regarder J. J. Rousseau comme un monstre, et de dire qu'il est un monstre. Le grand mal, dans la littérature, c'est qu'on ne veut jamais distinguer l'offenseur de l'offensé. M. Dorat a ses raisons pour suivre ce torrent, puisqu'il s'y laisse entraîner, et qu'il m'a offensé de gaieté de cœur, sans me connaître.

J'arrête ma plume, en attendant votre lettre, et je vous prie de communiquer à M. d'Alembert celle que j'ai écrite à M. de Pezai, avant que M. Dorat m'eût demandé pardon.

Nous avons reçu votre lettre du 3 de janvier. Nos alarmes et nos peines ont été un peu adoucies, mais ne sont pas terminées.

Il n'y a plus actuellement de communication de Genève avec la France; les troupes

— 1767. sont répandues par toute la frontière ; et , par une fatalité singulière , c'est nous qui sommes punis des sottises des Gênois. Genève est le seul endroit où l'on pouvait avoir toutes les choses nécessaires à la vie ; nous sommes bloqués , et nous mourons de faim : c'est assurément le moindre de mes chagrins.

Je n'ai pas un moment pour vous en dire davantage. Tout notre triste couvent vous embrasse.

L E T T R E L X X V.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney , 9 de janvier.

LE favori de *Vénus*, de *Minerve* et de *Mars*, s'est donc ressenti des infirmités attachées à la faiblesse humaine. Il a succombé sous la fatigue des plaisirs ; mais je me flatte qu'il est bien rétabli , puisqu'il m'a écrit de sa main ; il est d'ailleurs grand médecin , et c'est lui qui guérit les autres. Je n'ai pas l'honneur d'être de l'espèce de mon héros ; dès que les neiges couvrent la terre dans mon climat barbare , les taies blanches s'emparent de mes yeux , je perds presque entièrement la vue. Mon héros griffonne de sa main des lettres qu'à peine on

peut lire, et moi, je ne peux écrire de ma belle écriture; j'entrerais d'ailleurs incessamment dans ma soixante et quatorzième année, ce qui exige de l'indulgence de mon héros. 1767.

Nous faisons à présent la guerre très-paiblement aux citoyens têtus de Genève. J'ai trente dragons autour d'un poulailler qu'on nomme le château de Tournay, que j'avais prêté à M. le duc de *Villars*, sur le chemin des *Délices*. Je n'ai point de corps d'armée à Ferney; mais j'imagine que, dans cette guerre; on boira plus de vin qu'on ne répandra de sang.

Si vous avez, Monseigneur, une bonne actrice à Bordeaux, je vous enverrai une tragédie nouvelle, pour votre carnaval ou pour votre carême. Maman *Denis* et tous ceux à qui je l'ai lue disent qu'elle est très-neuve et très-intéressante. La grâce que je vous demanderai, ce sera de mettre tout votre pouvoir de gouverneur à empêcher qu'elle ne soit copiée par le directeur de la comédie, et qu'elle ne soit imprimée à Bordeaux. J'oserais même vous supplier d'ordonner que le directeur fit copier les rôles dans votre hôtel, et qu'on vous rendît l'exemplaire à la fin de chaque répétition et de chaque représentation: en ce cas, je suis à vos ordres.

Voici le mémoire concernant votre protégé, et d'emploi de la lettre de change que vous

1767.

avez eu la bonté d'envoyer pour lui. Quand même je ne serais pas à Ferney, il restera toujours dans la maison ; maman *Denis* aura soiu de lui , et je le laisserai le maître de ma bibliothèque. Il passe sa vie à travailler dans sa chambre , et j'espère qu'il sera un jour très-savant dans l'histoire de France. Je lui ai fait étudier l'Histoire des pairs et des parlemens , ce qui peut lui être fort utile. Il se pourra faire que bientôt je sois absent pour long-temps de Ferney ; je ferais même aujourd'hui chez M. le chevalier de *Beauteville* à Soleure , et de là j'irais chez le duc de *Virtemberg* et chez l'électeur palatin , si ma fanté me le permettait.

Dans cette incertitude , je vous demande en grâce d'avoir pour moi la même bonté que vous avez eue pour *Galien*. Ni vos affaires ni celles de la succession de M. le prince de *Guise* ne feront arrangées de plus de six mois. Je me trouve , à l'âge de soixante et quatorze ans , dans un état très-désagréable et très-violent. Votre banquier de Bordeaux peut aisément vous avancer , pour six mois , deux cents louis d'or , en m'envoyant une lettre de change de cette somme sur Genève. Il le fera d'autant plus volontiers que le change est aujourd'hui très-avantageux pour les Français ; et il y gagnera en vous faisant un plaisir qui ne vous coûtera rien. J'aurai l'honneur d'envoyer alors

mon reçu, à compte de deux cents louis d'or, à M. l'abbé de *Blet*, sur ce qui m'est dû de votre part. Il joindra ce reçu à ceux que mon notaire a précédemment fournis à vos intendans ; ou, si vous l'ordonnez, j'adresserai ce reçu à vous-même, et vous l'enverrez à M. l'abbé de *Blet*. Je ne vous propose de le lui adresser en droiture que pour éviter le circuit. 1767.

Si je suis à Soleure, le trésorier des Suisses me comptera cet argent, et se fera payer à Genève. Je vous aurai une extrême obligation ; car, quoique j'aye essuyé bien des revers en ma vie, je n'en ai point eu de plus imprévu et de plus désagréable que celui que j'éprouve aujourd'hui. Ayez la bonté de me donner vos ordres sur tous ces points, et de les adresser à Genève sous l'enveloppe de M. *Hénin*, résident de France. La lettre me sera rendue exactement, quoiqu'il n'y ait plus de communication entre le territoire de France et celui de Genève ; et, si je suis à Soleure, madame *Denis* m'enverra votre lettre. Vous pouvez prescrire aussi ce que vous voulez qu'elle dépense par an pour les menues nécessités de *Galien* ; elle vous enverra le compte au bout de l'année.

Je n'ai d'autres nouvelles à vous mander des pays étrangers, sinon que le corps des négocians français qui est à Vienne, m'a écrit que vous partiez incessamment pour aller cher-

— cher une archiduchesse , et qu'il me deman-
1767. dait des harangues pour toute la famille impé-
riale et pour votre Excellence. J'ai répondu
lanternes à ce corps qui me paraît mal informé.

A l'égard du petit corps de troupes qui est
dans mes terres , j'ai bien peur d'être obligé ,
si je reste dans le pays , de faire plus d'une
harangue inutile pour l'empêcher de couper
mes bois. On dit que M. de *la Borde* ne sera
plus banquier du roi. C'est pour moi un nou-
veau coup , car c'est lui qui me se fait vivre.

Je me recommande à vos bontés , et je vous
supplie d'agréer mon très-tendre respect. V.

LET TRE LXXVI.

A M. LE DUC DE CHOISEUL,

Sur le cordon de troupes auprès de Genève.

9 de janvier.

MON HÉROS, MON PROTECTEUR,

C'EST pour le coup que vous êtes mon
colonel. Le satrape *Elochivis* environne mes
poulaillers de ses innombrables armées , et le
bon homme qui cultive son jardin au pied du
mont Caucase est terriblement embarrassé par
votre funeste ambition.

Permettez-moi la liberté grande de vous dire que vous avez le diable au corps. Maman 1767.
Denis et moi , nous nous jetons à vos pieds. Ce n'est pas les Gênois que vous punissez , c'est nous , grâces à Dieu. Nous sommes cent personnes à Ferney qui manquons de tout , et les Gênois ne manquent de rien. Nous n'avons pas aujourd'hui de quoi donner à dîner aux généraux de votre armée.

A peine l'ambassadeur de votre sublime Porte eut-il assuré que le roi de Perse prenait les honnêtes Scythes sous sa protection et sauvegarde spéciale , que tous les bons Scythes s'enfuirent. Les habitans de Scythopolis peuvent aller où ils veulent , et revenir , et passer et repasser , avec un passe-port du chiaoux *Hénin* ; et nous , pauvres Persans , parce que nous sommes votre peuple , nous ne pouvons ni avoir à manger , ni recevoir nos lettres de Babylone , ni envoyer nos esclaves chercher une médecine chez les apothicaires de Scythopolis.

Si votre tête repose sur les deux oreillers de la justice et de la compassion , daignez répandre la rosée de vos faveurs sur notre disette.

Dès qu'on eut publié votre rescrit impérial dans la superbe ville de Gex , où il n'y a ni pain ni pâte , et qu'on eut reçu la défense

— 1767. d'envoyer du foin chez les ennemis , on leur en fit passer cent fois plus qu'ils n'en mangeraient en une année. Je souhaite qu'il en reste assez pour nourrir les troupes invincibles qui bordent actuellement les frontières de la Perse.

Que votre sublimité permette donc que nous lui adressions une requête qui ne sera point écrite en lettres d'or , sur un parchemin couleur de pourpre , selon l'usage , attendu qu'il nous reste à peine une feuille de papier , que nous réservons pour votre éloge.

Nous demandons un passe-port signé de votre main prodigue en bienfaits , pour aller , nous et nos gens , à Genève ou en Suisse , selon nos besoins ; et nous prierons *Zoroastre* qu'il intercède auprès du grand *Orosmade* , pour que tous les péchés de la chair que vous avez pu commettre vous soient remis.

L E T T R E L X X V I I.

1767.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

13 de janvier, au soir, par Genève, malgré les troupes.

APRÈS avoir eu l'honneur de recevoir votre lettre de Bordeaux, concernant *Galien*, je vous écrivis, Monseigneur, le 9 de janvier. Je reçois aujourd'hui votre lettre du 29, par laquelle je vois que je suis heureusement entré dans toutes vos vues, et que j'avais heureusement prévenu vos ordres concernant ce jeune homme.

Je suis encore fort incertain si je partirai ou non, pour aller chez monsieur l'ambassadeur en Suisse, et de là régler mes affaires avec M. le duc de *Virtemberg*. Vous seriez d'ailleurs bien étonné de la raison principale qui peut me forcer, d'un moment à l'autre, à faire ce voyage. C'est un homme que vous connaissez, un homme qui vous a obligation, un homme dont vous vous êtes plaint quelquefois à moi-même, un homme qui est mon ami depuis plus de soixante années, un homme enfin qui, par la plus singulière aventure du monde, m'a mis dans le plus étrange embarras. Je suis compromis pour lui de la manière la plus

— 1767. — cruelle ; mais je n'ai à lui reprocher que de s'être conduit avec un peu trop de mollesse ; et , quoi qu'il arrive , je ne trahirai point une amitié de soixante années , et j'aime mieux tout souffrir que de le compromettre à mon tour. Je vous défie de deviner le mot de l'énigme , et vous sentez bien que je ne puis l'écrire ; mais vous devinez aisément la personne. Tout ce que je fais , c'est qu'il faut s'attendre à tout dans cette vie , se tenir prêt à tout , savoir se sacrifier pour l'amitié , et se résigner à la fatalité aveugle qui dispose des choses de ce monde.

Cela n'empêchera pas que je ne vous envoie ma tragédie des Scythes , pour votre carnaval , dès que vous m'en aurez donné l'ordre ; cela vous amusera , et il faut s'amuser.

Je vous demande très-humblement pardon de la prière que je vous ai faite ; mais l'état où je suis m'y a forcé. Si je reste dans mes montagnes , nous ferons obligés d'envoyer à dix lieues chercher des provisions , parce que la communication est interrompue avec Genève par des troupes ; nos fermiers se font enfuir sans nous payer ; et , si je vais en Suisse et ailleurs , le secours que j'ai pris la liberté de vous demander ne me sera pas moins nécessaire.

Je suis bien de votre avis quand vous me

marquez que *Galien* n'est pas encore en état de faire l'histoire du Dauphiné; mais je pense qu'il est très à propos de lui laisser amasser les matériaux qu'il trouve dans ma bibliothèque et dans celles de plusieurs maisons de Genève, où on se fait un plaisir de l'aider dans ses recherches. Il travaille beaucoup, et même avec passion; il cultive sa mémoire qui est, comme tout le monde en conviendra, tout-à-fait étonnante; et, s'il n'est pas un jour votre secrétaire, vous ne pourrez mieux faire que de le faire agréer à la bibliothèque du roi, place très-conforme au genre d'étude vers lequel il se porte avec une espèce de fureur. Quand même je ne ferais pas à Ferney, il pourra toujours assembler ses matériaux dans ma bibliothèque et dans celles dont je vous ai parlé; après quoi, son style, que je ne trouve rien moins que mauvais, venant à se perfectionner au bout de quelque temps, on le confiera à quelque savant bénédictin du Dauphiné, pour en tirer les anecdotes les plus curieuses pour l'embellissement de l'histoire de cette province, pour laquelle il a un violent penchant, et sur laquelle il a déjà huit portefeuilles d'anecdotes et de recherches qu'il a faites depuis son arrivée, sans compter ce qu'il avait déjà recueilli dans l'endroit où vous l'avez si judicieusement tenu pendant deux

1767. ans, temps qu'il a mis à profit, contre l'ordinaire. Enfin j'augure bien de cette histoire du Dauphiné. Cette province, heureusement pour lui, n'a pas un écrivain dont la lecture soit supportable. Elle peut être enfin le fondement de sa fortune.

En vous priant d'agréer mes hommages et ceux de madame *Denis*, permettez que je vous envoie un fragment d'un endroit de ma lettre à la personne dont je vous ai parlé; vous verrez par là à quel homme j'ai affaire. Je vous conjure de me garder le plus profond secret. *V.*

L E T T R E L X X V I I I.

A M. D'ETALLONDE DE MORIVAL.

13 de janvier.

UN homme qui a été sensiblement touché de vos malheurs, Monsieur, et qui est encore faisi d'horreur du désastre d'un de vos amis(*), désirerait infiniment de vous rendre service. Ayez la bonté de faire savoir à quoi vous vous fentez le plus propre; si vous parlez allemand,

(*) Le chevalier de la Barre.

si vous avez une belle écriture, si vous souhaiteriez d'être placé chez quelque prince d'Allemagne, ou chez quelque seigneur, en qualité de lecteur, de secrétaire, de bibliothécaire; si vous êtes engagé au service de sa Majesté le roi de Prusse, si vous souhaitez qu'on lui demande votre congé, si on peut vous recommander à lui comme homme de lettres; en ce cas, on serait obligé de l'instruire de votre nom, de votre âge et de votre malheur. Il en serait touché; il déteste les barbares; il a trouvé votre condamnation abominable. — 1767.

Ne vous informez point qui vous écrit; mais écrivez un long détail à Genève à monsieur *Misopriest*, chez M. *Souchay* marchand de draps, au Lion d'or. Ayez la bonté de dire à M. *Haas*, chez qui vous logez, qu'on lui remboursera tous les ports de lettres qu'on vous enverra sous enveloppe.

Voulez-vous bien aussi, Monsieur, nous faire savoir ce que monsieur votre père vous donne par an, et si vous avez une paye à Vésel. On ne peut vous rien dire de plus pour le présent, et on attend votre réponse.

1767.

L E T T R E L X X I X.

A M. D A M I L A V I L L E.

14 de janvier.

VOTRE lettre du 8 de janvier, mon cher ami, m'a remis un peu de baume dans le sang; c'est le fort de toutes vos lettres. Le président du bureau n'est pas pour les fidelles; mais le chevalier de *Châtellux* est fidelle; M. de *Monthion* est fidelle aussi, et c'est beaucoup. Il y a vingt ans qu'on n'aurait pas trouvé les mêmes appuis. Laissez crier les barbares, laissez glapir les Velches : la philosophie est bonne à quelque chose.

Il se peut faire qu'en brûlant une toise cube de papiers, lorsque je faisais mes paquets, j'aye brûlé aussi le billet de onze cents livres, dont vous me parlez; mais le remède est entre vos mains.

Je suppose que vous avez déjà donné les trois cents livres à M. *Lambertad* (*). Il faut pardonner si on n'a pas encore exécuté tous ses ordres. Il doit deviner la confusion horrible où l'on est; nous avons des troupes, et nous ne mangeons actuellement que de la vache.

Les *Sirven* ont de l'argent pour leur voyage

(*) D'Alembert.

et pour leur séjour ; ils sont à vos ordres. Je mourrai content , quand nous aurons joint la vengeance des *Sirven* à celle des *Calas*. 1767.

Envoyez , je vous prie , à M. *Lambert* la copie de ma lettre à M. le chevalier de *Pezai* ; elle le regarde beaucoup. Je puise ma sensibilité pour les innocens malheureux dans le même fond dont je tire mon inflexibilité envers les perfides. Si je haïssais moins *Roussseau* , je vous aimerais moins. *Ecr. l'inf.*

L E T T R E L X X X.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN, à Paris.

Le 14 de janvier.

MON cher grand écuyer de Babylone , il est juste qu'en vous envoie les Scythes et les Persans ; cela amusera la famille : notre abbé ture y a des droits incontestables. Vous pourrez prier mademoiselle *Duraney* à dîner ; elle trouvera son rôle noté dans l'exemplaire que je vous enverrai : voilà pour votre divertissement du carnaval. Nous répétons la pièce ici ; elle sera parfaitement jouée par M. et madame de *la Harpe* , et j'espère qu'après Pâques , M. de *la Harpe* vous rapportera une pièce intéressante et bien écrite.

— 1767. Nous remercions mon turc bien tendrement. Madame Denis et moi, nous l'aimons à la folie, puisqu'il a du courage et qu'il en inspire. C'est une énigme dont il devinera le mot aisément.

Je viens d'écrire à *Morival*, ou plutôt de lui faire écrire; et, dès que j'aurai sa réponse, j'agirai fortement auprès du prince dont il dépend. Ce prince m'écrit tous les quinze jours; il fait tout ce que je veux. Les choses dans ce monde prennent des faces bien différentes; tout ressemble à *Janus*; tout, avec le temps, a un double visage. Ce prince ne connaît point *Morival*, sans doute; mais il connaît très-bien son désastre. Il m'en a écrit plusieurs fois avec la plus violente indignation, et avec une horreur presque égale à celle que je ressens encore.

Il y a des monstres qui mériteraient d'être décimés. Je vous prie de me dire bien positivement si le premier mémoire que vous eûtes la bonté de m'envoyer de la campagne, est exactement vrai. En cas que le frère de *Morival* veuille fournir quelques anecdotes nouvelles, vous pourrez nous les faire tenir sous l'enveloppe de M. *Hénin* résident du roi à Genève.

Vous savez que nous sommes actuellement environnés de troupes, comme de tracasseries. Nous mangeons de la vache, le pain vaut

vaut cinq sous la livre , le bois est plus cher qu'à Paris. Nous manquons de tout , excepté de neige. Oh , pour cette denrée , nous pouvons en fournir l'Europe ! Il y en a dix pieds de haut dans mes jardins , et trente sur les montagnes. Je ne dirai pas que je prie DIEU qu'ainsi soit de vous. 1767.

Florianet a écrit une lettre charmante , en latin , à père *Adam*. Je vous prie de le baiser pour moi des deux côtés. J'embrasse de tout mon cœur la mère et le fils.

L E T T R E L X X X I.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

17 de janvier.

Je vous écris , mon cher Marquis , mourant de froid et de faim , au milieu des neiges , environné de la légion de Flandre et du régime de Conti , qui ne sont pas plus à leur aise que moi.

J'ai été sur le point de partir pour Soleure , avec monsieur l'ambassadeur de France ; j'avais fait tous mes paquets. J'ai perdu dans ce remue-ménage , l'original de votre lettre à M. le comte de Périgord. Je vous supplie de

Corresp. générale. Tome XI. † R

— me renvoyez la copie que vous avez signée de
 1767. votre main ; et sur le champ , nous mettrons
 la main à l'œuvre , et tout sera en règle. Les
 Gênois payeront , je crois , leurs folies un
 peu cher. Ils se sont conduits en impertinens
 et en insensés ; ils ont irrité M. le duc de
Choiseul , ils ont abusé de ses bontés , et ils
 n'ont que ce qu'ils méritent.

M. *Bourfier* ne peut vous envoyer que dans
 un mois , ou environ , les bouteilles de *Coladon*
 qu'il vous a promises. Ces liqueurs sont fort
 nécessaires pour le temps qu'il fait ; elles doi-
 vent réchauffer des cœurs glacés par huit ou
 dix pieds de neige , qui couvrent la terre dans
 nos cantons.

Conservez - moi votre amitié , mon cher
 Marquis ; la mienne pour vous ne finira qu'avec
 ma vie.

LETTRE LXXXII.

1767.

A M. LÉRICHE,

DIRECTEUR-RECEVEUR DES DOMAINES DU
ROI, à Besançon.

18 de janvier.

MES fréquentes maladies, Monsieur, et des affaires non moins tristes que les maladies, m'ont privé long-temps de la consolation de vous écrire.

Il y a un paquet pour vous à Nyon en Suisse, depuis plus de quinze jours; les neiges ne lui permettent pas de passer, et je ne fais même par quelle voie il pourra vous parvenir, à moins que vous ne m'en indiquiez une.

Je vous fais très-obligé des éclaircissemens historiques que vous avez bien voulu me donner sur un des plus grands génies qu'ait jamais produit la Franche-Comté, *Nonette*. Le mal est que beaucoup d'imbéciles sont gouvernés par des gens de cette espèce, et qu'on les croit souvent sur leur parole. Les honnêtes gens, qui pourraient les écraser, ne font point un corps, et les fanatiques en font un considérable. Si on ne se réunit pas, tout est perdu.

R 2

— Il est bien jute que les esprits raisonnables
1767. soient amis ; et votre amitié , Monsieur , fait
une de mes consolations.

L E T T R E L X X X I I I .

A M. LE COMTE DE LA TOURAILLE.

An château de Ferney , le 19 de janvier.

J e suis vieux , Monsieur , malade , borgne d'un œil , et maléficié de l'autre. Je joins à tous ces agréments celui d'être assiégé , ou du moins bloqué. Nous n'avons , dans notre petite retraite , ni de quoi manger , ni de quoi boire , ni de quoi nous chauffer ; nous sommes entourés de soldats de six pieds , et de neiges hautes de dix ou douze ; et tout cela , parce que *Jean-Jacques Rousseau* a échauffé quelques têtes d'horlogers et de marchands de draps. La situation très-misérable où nous nous trouvons ne m'a pas permis de répondre plutôt à l'honneur de votre lettre : vous êtes trop généreux pour n'avoir pas pour moi plus de pitié que de colère. Nous avons ici M. et madame de la Harpe qui sont tous deux très-aimables. M. de la Harpe commence à prendre un vol supérieur ;

il a remporté deux prix de suite à l'académie, par d'excellens ouvrages. J'espère qu'il vous donnera à Pâques une fort bonne tragédie. Il eut l'honneur de dédier à M. le prince de Condé sa tragédie de Warwick, qui avait beaucoup réussi. J'ai vu une ode de lui à son altesse sérénissime, dans laquelle il y a autant de poésie que dans les plus belles de *Roussseau*. Il mérite assurément la protection du digne petit-fils du *grand Condé*. Il a beaucoup de mérite, et il est très-pauvre. Il ne partage actuellement que la disette où nous sommes. 1767.

Adieu, Monsieur; agréez les assurances de mes tendres et respectueux sentimens, et ayez la bonté de me mettre aux pieds de son altesse sérénissime.

1767.

LETTRE LXXXIV.

A MADAME

LA MARQUISE DE BOUFFLERS.

A Ferney, 21 de janvier.

MADAME,

NON-SEULEMENT je voudrais faire ma cour à madame la princesse de *Beauvau*, mais assurément je voudrais venir, à la suite, me mettre à vos pieds dans les beaux climats où vous êtes; et croyez que ce n'est pas pour le climat, c'est pour vous, s'il vous plaît, Madame. M. le chevalier de *Boufflers*, qui a régaillié mes vieux jours, fait que je ne voulais pas les finir sans avoir eu la consolation de passer avec vous quelques momens. Il est fort difficile actuellement que j'aye cet honneur; trente pieds de neige sur nos montagnes, dix dans nos plaines, des rhumatismes, des soldats et de la misère, forment la belle situation où je me trouve. Nous faisons la guerre à Genève; il vaudrait mieux la faire aux loups qui viennent manger les petits garçons. Nous avons bloqué Genève de façon

que cette ville est dans la plus grande abondance, et nous dans la plus effroyable disette. 1767. Pour moi, quoique je n'aye plus de dents, je me rendrai à discrétion à quiconque voudra me fournir des poulardes. J'ai fait bâtir un assez joli château, et je compte y mettre le feu incessamment pour me chauffer. J'ajoute à tous les avantages dont je jouis, que je suis borgne et presque aveugle, grâce à mes montagnes de neige et de glace. Promenez-vous, Madame, sous des berceaux d'oliviers et d'orangers, et je pardonnerai tout à la nature.

Je ne suis point étonné que M. de *Sudre* ne soit pas premier capitoul; car c'est celui qui mérite le mieux cette place. Je vous remercie de votre bonne volonté pour lui. Permettez-moi de présenter mon respect à monsieur le prince de *Beauvau* et à madame la princesse de *Beauvau*, et agréez celui que je vous ai voué pour le peu de temps que j'ai à vivre. V.

Je ne sais sur quel horizon est actuellement M. le chevalier de *Boufflers*; mais, quelque part où il soit, il n'y aura jamais rien de plus singulier ni de plus aimable que lui.

1767.

L E T T R E L X X X V .

A M. D O R A T .

Du 28 de janvier.

LA rigueur extrême de la saison, Monsieur, a trop augmenté mes souffrances continuelles pour me permettre de répondre, aussitôt que je l'aurais voulu, à votre lettre du 14 de janvier. L'état douloureux où je suis a été encore augmenté par l'extrême disette où la cessation de tout commerce avec Genève nous a réduits. Ma situation, devenue très-désagréable, n'en a pas assurément rendu insensible aux jolis vers dont vous avez semé votre lettre. Il aurait été encore plus doux pour moi, je vous l'avoue, que vous eussiez employé vos talens aimables à répandre dans le public les sentimens dont vous m'avez honoré dans vos lettres particulières. Personne n'a été plus pénétré que moi de votre mérite; personne n'a mieux senti combien vous feriez d'honneur un jour à l'académie française qui cherche, comme vous savez, à n'admettre dans son corps que des hommes qui pensent comme vous. J'y ai quelques amis, et ces amis ne sont pas assurément contents de la conduite de *Roussseau*, et

le font très-peu de ses ouvrages. M. d'*Alembert* et M. *Marmontel* n'ont pas à se louer de lui. 1767.

Vous savez d'ailleurs que M. le duc de *Choiseul* n'est que trop informé des manœuvres lâches et criminelles de cet homme ; vous savez que son complice a été arrêté dans Paris. J'ignore, après tout cela, comment vous avez appelé du nom de grand-homme un charlatan qui n'est connu que par des paradoxes ridicules et par une conduite coupable.

Vous sentez d'ailleurs la valeur de ces expressions, à la page 8 de votre *Avis* :

Achevez enfin, par vos mœurs,
Ce qu'ont ébauché vos ouvrages.

Je n'avais point vu votre *Avis* imprimé, on ne m'en avait envoyé que les premiers vers manuscrits. Je laisse à votre probité et aux sentimens que vous me témoignez le soin de réparer ce que ces deux vers ont d'outrageant et d'odieux. Pesez, Monsieur, ce mot de *mœurs*. J'ose vous dire que ni ma famille, ni mes amis, ni la famille des *Calas*, ni celle des *Sirven*, ni la petite-fille du grand *Corneille*, ne m'accuseront de manquer de mœurs. Vous conviendrez du moins qu'il y a quelque différence entre votre compatriote qui a marié un gentilhomme de beaucoup de mérite avec mademoiselle

— *Cornéille*, et un garçon horloger de Genève ,
1767. qui écrit que monſieur le dauphin doit épouſer
la fille du bourreau , ſi elle lui plaît.

Les *mœurs*, Monſieur, n'ont rien de commun
avec les querelles de littérature ; mais elles ſont
liées eſſentiellement à l'honnêteté et à la pro-
bité dont vous faites profeſſion. C'eſt à vos
mœurs même que je m'adreſſe. Les deux let-
tres que vous avez eu la bonté de m'écrire ,
l'amitié de M. le chevalier de *Pezaï* , la vôtre
que j'ambitionne , et dont vous m'avez flatté ,
me donnent de juſtes eſpérances. Ce ſera pour
moi la plus chère des conſolations de pouvoir
me livrer ſans réſerve à tous les ſentimens avec
leſquels j'ai l'honneur d'être, Monſieur , &c.

L E T T R E L X X X V I.

A M. LE COMTE DE ROCHEFORT.

A Fernéy , 28 de janvier.

VOICI, Monſieur, les lettres que j'ai reçues
pour vous. Je ſuis bien fâché de ne vous les
pas rendre en main propre ; madame *Denis* par-
tage mes regrets.

La malheureuſe affaire dont vous avez la
bonté de me parler ne devait me regarder en

aucune manière ; j'ai été la victime de l'amitié, de la scélératesse et du hasard. Je finis ma carrière comme je l'ai commencée, par le malheur. 1767.

Vous savez d'ailleurs que nous sommes entourés de soldats et de neige. Je suis dans la Sibérie ; je ne puis l'habiter, et je n'en puis sortir. J'ai des malades sans secours, cent bouches à nourrir, et aucunes provisions. Vous avez vu Ferney assez agréable ; c'est actuellement l'endroit de la nature le plus disgracié et le plus misérable. Vous nous auriez consolé, Monsieur, et nous ne nous consolons de votre absence que parce que nous n'aurions eu que nos misères à vous offrir.

Ce pauvre père *Adam* est malade à la mort ; il ne peut avoir ni médecin ni médecine ; ainsi il réchappera.

Conservez-moi vos bontés, et foyez bien convaincu de mon tendre et respectueux attachement.

1767.

L E T T R E L X X X V I I .

A M. M A R M O N T E L .

A Ferney, 28 de janvier.

ENFIN donc, mon cher confrère, voilà le mérite accueilli comme il doit l'être. Ce ne sont pas là les prestiges et le charlatanisme d'un malheureux genevois dont Paris a été quelque temps infatué. Voilà un beaujour pour la littérature ; et ce qui n'est pas moins beau, mon cher ami, c'est la sensibilité avec laquelle vous parlez du triomphe d'un autre. C'est - là le partage des vrais talens ; il faut que ceux qui les possèdent soient unis contre ceux qui les haïssent. C'est aux *Chaumeix*, aux *Frérons*, aux gazetiers ecclésiastiques, à la canaille qui cherche de petites places, ou à la canaille qui les a, de s'élever contre ceux qui cultivent les arts. Le seul bruit d'une union fraternelle entre les *d'Alembert*, les *Thomas*, vous et quelques autres, fera périr cette vermine.

Embrassez pour moi notre cher et illustre confrère qui est, avec vous, la gloire de notre académie.

Présentez, je vous prie, à madame *Geoffrin* mes très-tendres respects. L'affaire des *Sirven*

qu'elle a prise sous sa protection , devrait être plus avancée qu'elle ne l'est ; on en a déjà 1767. pourtant parlé au conseil du roi. M. Chardon est nommé pour rapporteur. J'aurais bien voulu que M. de Beaumont vous eût consulté, mon cher confrère, sur son factum dont le fond mérite l'attention publique ; ce sujet pouvait faire une réputation immortelle à un homme éloquent.

J'attends toujours votre *Bélisaire* ; il me consolera. Je suis dans un état pire que le sien , entre trente pieds de neige , des soldats , la famine , les rhumatismes et le scorbut ; mais il faut remercier DIEU de tout , car tout est bien. Je vous embrasse avec la plus sincère et la plus inviolable amitié. V.

LETTRE LXXXVIII.

A MADAME

LA MARQUISE DE BOUFFLERS.

A Ferney , 30 de janvier.

A mon âge , Madame , on ne peut plus satisfaire ses passions. Il y a un mois que je suis dans mon lit ; et, si je me faisais traîner à Lyon pour vous faire ma cour, vingt pieds de neige,

— 1767. qui couvrent nos montagnes, m'empêcheraient d'arriver.

Je ne fais si j'ai eu l'honneur de vous mander que nous avons la guerre et la famine dans la très-belle et très-détestable vallée où je comptais mourir doucement : il nous manque l'agrément de la peste.

Je n'aurais pas été étonné, Madame, qu'un ministre, haut de six pieds ou de trois et demi, m'eût refusé, si je lui avais demandé quelque chose ; mais je le suis qu'on ait eu si peu d'égard pour un prince beau et bien fait et qui a beaucoup d'esprit. Il y a quelque chose qui a plus de crédit que lui.

Je ne fais, Madame, si vous allez à la cour ou à la ville ; mais, en quelque lieu que vous soyez, vous ferez les délices de tous ceux qui seront assez heureux de vivre avec vous. Cette consolation m'a toujours été enlevée ; votre souvenir peut seul consoler le plus respectueux et le plus attaché de vos anciens serviteurs.

Voltaire.

LETTRE LXXXIX.

1767.

A M. DAMILAVILLE.

30 de janvier.

QUOI que vous en disiez, mon cher ami, et quoi qu'on en dise, nous serons toujours dans des trames cruelles. Cette affaire peut avoir les suites les plus funestes, puisqu'on a manqué d'arrêter le mal dans son principe. Je m'abandonne à la destinée; c'est tout ce qu'on peut faire quand on ne peut remuer, et qu'on est dans son lit, entouré de soldats et de neiges. M. Chardon me mande qu'il a trouvé le mémoire de M. de Beaumont, pour les *Struens*, bien faible. Vous étiez de cet avis, il est triste que vous ayez raison.

Nous sommes délivrés de la famine par les soins de M. le duc de Choiseul.

J'ai tellement refondu mes Scythes, que l'édition de Cramer ne peut plus servir à rien, et qu'il en faut faire une autre. Voici la préface, en attendant la pièce. J'ai été bien aise de rendre un témoignage public à *Tonpla*. Ce n'est pas que je sois content de lui: on dit qu'il laisse élever sa fille dans des principes qu'il déteste: c'est *Orosmade* qui livre ses enfans.

— à *Arimané* ; ce péché contre nature est horrible.
 1767. Je me flatte qu'il sévrera enfin un enfant qu'il
 a laissé nourrir du lait des furies.

Adieu ; je souffre beaucoup , mais je vous
 aime davantage.

L E T T R E X C.

A M. L E R I C H E.

2 de février.

QUAND trente pieds de neiges le permet-
 tront, Monsieur, et qu'on sera sûr de tromper
 les *Argus*, ce paquet, qu'on attend depuis si
 long-temps, partira. Puisque vous avez sauvé
Fantet, je me flatte que vous le sauverez
 encore : votre ouvrage ne restera pas impar-
 fait. L'aventure de *Leclerc* me pénètre de dou-
 leur. Faut-il donc que les jésuites aient encore
 le pouvoir de nuire, et qu'il reste du venin
 mortel dans les tronçons de cette vipère
 écrasée !

L'affaire dont vous avez été instruit était cent
 fois plus épineuse que celle de *Leclerc* ; mais
 heureusement on a des amis, et des amis phi-
 losophes, jusque dans le conseil. Les commis
 seront réprimandés, et on rendra l'argent ; ils
 seront punis pour avoir fait leur infame devoir.

Il y a quelquefois une justice qui s'élève au-dessus de la justice , mais je vous assure que ce n'est pas sans peine. Je me flatte que *Leclerc* aura des amis à Paris. Il y a des gens qui pensent et qui sentent, quoiqu'on veuille étouffer le sentiment et la pensée. J'emploie, Monsieur, ces deux facultés qui restent à mon faible corps pour vous dire combien je vous aime et combien je désire de vous voir. 1767.

L E T T R E X C I.

A. M. GHARDON , *maître des requêtes , &c.*

A Ferney , 2 de février.

MONSIEUR ,

LE mémoire sur Sainte-Lucie ne me donne aucune envie d'aller dans ce pays-là , mais il m'inspire le plus grand désir de connaître l'auteur. Je suis pénétré de la bonté qu'il a eue ; je lui dois autant d'estime que de reconnaissance.

Voilà comme les mémoires des intendants , en 1698 , auraient dû être faits ; on y verrait clair , on connaîtrait le fort et le faible des provinces. Le pays sauvage où je suis, Monsieur, ressemble assez à votre Sainte-Lucie ; il est au

Corresp. générale. Tome XI. † S

1767. bout du monde, et a été jusqu'à présent un peu abandonné à sa misère.

Je suis trop vieux pour rien entreprendre; et, après ma mort, tout retombera dans son ancienne horreur. Il faudrait être le maître absolu de son terrain pour fonder une colonie: ce n'est pas où les Français réussissent le mieux. Nous trouverons toujours cent filles d'opéra contre une *Didon*.

Je serai très-affligé si le mémoire pour les *Sirven* n'est digne ni de l'avocat ni de la cause; mais je me console, puisque c'est vous, Monsieur, qui rapporterez l'affaire. L'éloquence du rapporteur fait bien plus d'impression que celle de l'avocat. Vous verrez, quand vous jugerez cette affaire, que la sentence qui a condamné les *Sirven*, qui les a dépouillés de leurs biens, qui a fait mourir la mère, et qui tient le père et les deux filles dans la misère et dans l'opprobre, est encore plus absurde que l'arrêt contre les *Calas*. Il me semble que les juges des *Calas* pouvaient au moins alléguer quelques faibles et malheureux prétextes; mais je n'en ai découvert aucun dans la sentence contre les *Sirven*. Un grand roi m'a fait l'honneur de me mander, à cette occasion, que jamais on ne devrait permettre l'exécution d'un arrêt de mort qu'après qu'elle aurait été approuvée par le conseil d'Etat du souverain. On en use ainsi

dans les trois quarts de l'Europe. Il est bien étrange que la nation la plus gaie du monde soit si souvent la plus cruelle. 1767.

Je vous demande pardon, Monsieur ; je suis assez comme les autres vieillards qui se plaignent toujours ; mais je fais qu'heureusement le corps des maîtres des requêtes n'a jamais été si bien composé qu'aujourd'hui, que jamais il n'y a eu plus de lumières, et que la raison l'emporte sur la forme atroce et barbare dont on s'est quelquefois piqué, à ce qu'on dit, dans d'autres compagnies. Vous m'avez inspiré de la franchise ; je la pousse peut-être trop loin, mais je ne puis pousser trop loin les autres sentimens que je vous dois, et le respect infini avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre &c.

LETTRE XCII.

A M. DAMILAVILLE.

2 de février.

MON cher ami, voilà donc mademoiselle Calas mariée à un homme d'une très - grande considération, dans son espèce. C'est le fruit de vos soins : ce sont des vengeurs qui vont naître. Puissions-nous marier ainsi une fille de

— *Sirven* ! mais la pauvre diablelle n'a pas l'air à
1767. la danse.

J'ai actuellement bonne opinion de notre nouvelle affaire. M. *Chardon* est un adepte. Le conseil commence à être composé de sages, si une autre compagnie l'est de fanatiques.

L'affaire de la *Doiret*, qui m'avait donné tant d'inquiétude, est finie d'une manière plus heureuse que je n'aurais pu le prévoir : il ne s'agit plus que d'obtenir des fermiers généraux la destitution d'un scélérat. Vous savez que les temps n'étaient pas favorables. D'*Hémeri* est venu enlever à Nancy un libraire, nommé *Leclerc*, accusé par les jésuites. Qui croirait que les jésuites eussent encore le pouvoir de nuire, et que cette vipère coupée en morceaux pût mordre dans le seul trou qui lui reste ?

Mon neveu, conseiller au grand conseil, s'est comporté, dans toute cette affaire, en digne philosophe. Il y a encore des hommes. Un des malheureux d'Abbeville est chez le roi de Prusse.

Personne ne fait de qui est le Triumvirat. Ce n'est pas un ouvrage fait pour le théâtre français, mais les notes sont faites pour l'Europe : il y a de terribles fautes d'impression.

Je vous embrasse, et mon cœur vole vers le vôtre. *Ecr. l'inf.*

A M. LE COMTE DE BERNSTORFF,

PREMIER MINISTRE DU ROI DE DANEMARCK.

4 de février,

MONSIEUR,

LA famille *Sirven*, qui va manifester à Paris son innocence et les bienfaits de sa Majesté, a dû remercier aujourd'hui votre Excellence de ces mêmes bienfaits dont elle vous est redevable. Je ne vous dois pas moins de reconnaissance, Monsieur, de la lettre du roi, dont vous m'avez procuré la faveur. J'y reconnais un monarque pénétré de vos principes. On juge du prince par le ministre, et du ministre par le prince. Il y a plus de cent ans que la bienfaisance est assise sur le trône de Danemarck. Heureux le pays ainsi gouverné !

Permettez, Monsieur, qu'avec mes très-humbles remerciemens, je vous adresse ceux que je dois à sa Majesté.

J'ai l'honneur d'être, avec beaucoup de respect, Monsieur, de votre Excellence, &c.

1767.

L E T T R E X C I V.

A M. D A M I L A V I L L E.

4 de février.

LE discours de M. *Thomas*, mon cher ami, est un des plus beaux et des plus grands services rendus à la littérature. Voilà l'homme que j'aimerai tant que j'aurai un souffle de vie, et tant que je détesterais les ennemis de la raison.

A propos de raison, avouez que j'ai un bon second dans mon conseiller au grand conseil; tous les oncles n'ont pas de pareils neveux.

J'augure bien de l'affaire des *Sirven*. Le roi de Danemarck m'écrit une lettre charmante, de sa main (*), sans que je l'aye prévenu, et leur envoie un secours. Tout vient du Nord. N'admirez-vous pas le roi de Pologne, qui a forcé doucement les évêques à être tolérans? N'oubliez-jamais la condamnation de l'évêque de Rostou, pour avoir dit qu'il y a deux puissances.

Vous n'aurez point fitôt les Scythes; il y a toujours quelque chose à changer à ces maudits ouvrages-là. J'espère que M. de *la Harpe*

(*) On n'a point trouvé cette lettre du roi.

vous donnera ; à Pâques , quelque chose de meilleur que les Scythes. 1767.

On ne peut vous aimer plus tendrement que je vous aime.

L E T T R E X C V.

A M. LE COMTE DE ROCHEFORT.

4 de février.

IL y a environ cinquante ans, mon Chevalier, que j'ai eu l'honneur de jouer aux échecs avec monsieur le vice-chancelier ; mais il me gagnait , comme de raison. J'étais attaché à toute sa maison. Il y avait surtout un certain évêque de . . . grand philosophe et très-savant, qui m'honorait de la plus sincère amitié. Un vice-chancelier ne se souvient pas de tout cela ; mais les petits ne l'oublient pas. J'ai le cœur pénétré de ses bontés, et de la justice qu'il a rendue dans l'affaire qui m'intéressait par contre-coup.

Je prends la liberté de lui écrire quatre mots ; car il ne faut pas de verbiage pour les hommes en place. On donne à la Chine vingt coups de lattes à ceux qui écrivent aux ministres des lettres trop longues et du galimatias.

— 1767. Je vous écrirais bien au long, à vous, mon Chevalier, si j'en croyais mon cœur qui est bavard de son naturel ; je vous dirais combien je suis enchanté de vous et de vos bons offices ; mais la guerre de Genève, les embarras qu'elle cause, les effroyables neiges qui m'environnent, la fièvre, les rhumatismes, imposent silence à ma bavarderie. Cependant il faut que je vous demande si vous avez entendu la musique de Pandore, de M. de la Borde.

Vous me permettez donc de vous embrasser sans cérémonie.

L E T T R E X C V I.

A M. DE CHABANON.

A Ferney, 6 de février.

JE vous réponds tard, mon cher confrère ; j'ai été malade, je suis en Sibérie ; on fait la guerre près de ma tanière, et j'y suis bloqué. Nous avons été exposés à la disette ; aucun fléau ne nous a manqué. L'espérance de voir votre tragédie entre dans mes consolations. Je loue toujours beaucoup le dessein que vous avez de la faire imprimer, afin que son succès ne dépende pas du jeu d'un acteur. On dit que le théâtre n'est pas aujourd'hui sur un pied à donner
beaucoup

beaucoup de tentation aux auteurs ; et d'ail-
 leurs on juge toujours mieux dans le recueil- 1767.
 lement du cabinet qu'à travers les illusions de
 la scène. J'ai fait une pièce fort médiocre ,
 intitulée les Scythes ; j'ai eu bravement l'im-
 pudence de mettre des agriculteurs et des
 pâtres en parallèle avec des souverains et des
 petits-mâtres. Je l'avais fait imprimer ; et ne
 comptais point la livrer aux comédiens ; mais je
 ne me gouverne pas par moi-même ; il a fallu
 céder aux désirs de mes amis dont les volon-
 tés sont des ordres pour moi. C'est à vous à
 voir si vous aurez plus de courage que je n'en
 ai eu.

Avez-vous entendu la musique de Pandore ?
 Confiez - moi ce que vous en pensez ; il faut
 dire la vérité à ses amis. Je crois qu'il y a des
 morceaux très - agréables ; mais on dit qu'en
 général la musique n'est pas assez forte. Je ne
 m'y connais point , et vous êtes passé maître.
 Dites-moi la vérité , encore une fois , et fiez-
 vous à ma discrétion. Adieu ; je ne suis pas
 trop en état de causer avec un homme qui se
 porte bien ; mais je ne vous en aime pas moins.

V.

1767.

L E T T R E X C V I I .

A M. ELIE DE BEAUMONT, *avocat.*

A Ferney, le 9 de février.

JE suis bien plus satisfait encore , mon cher *Cicéron*, de votre dernier mémoire , sur la terre de Canon , que des premiers. Vous prévenez toutes les objections , vous étouffez tous les murmures. *Misericordia cum accusantibus erit.* Je serai bien trompé si *Cicéron* ne gagne pas son procès *pro domo sua* ; et j'imagine que vous souperez à Canon , cette année , avec madame de *Beaumont* : vous savez cependant qu'on n'est sûr de rien avec les hommes.

A l'égard de *Sirven*, je m'en remets entièrement à vous ; je n'ai plus rien ni à dire ni à faire. J'attends beaucoup de M. *Chardon* qui est , je crois , rapporteur de votre affaire , et qui est sûrement celui des *Sirven*. Le père et les filles partiront , s'il le faut ; et , si le père suffit , il partira seul. On n'attend que vos ordres , et ils seront exécutés sur le champ.

Notre petite société de Ferney est bien attachée à M. et à madame de *Beaumont* ; nous voudrions que Canon et Ferney ne fussent pas si éloignés l'un de l'autre.

L E T T R E X C V I I I .

1767.

A M. D A M I L A V I L L E

9^e de février.

Vous avez dû recevoir une lettre pour monsieur *Lambertad*, et vous devez être informé du petit malheur arrivé à la géométrie. Cela est bien désagréable ; mais actuellement personne ne fait ce qu'il fait dans Genève.

Voici une lettre pour notre ami M. de *Beaumont*. J'exécute fidèlement ce que vous m'avez prescrit. Tâchez donc enfin que ce mémoire paraisse avant que les parties soient mortes de vieillesse.

Je crois vous avoir mandé que le roi de Danemarck venait de se mettre dans le rang de nos bienfaiteurs. J'ai brelan de roi quatrième ; mais il faut que je gagne la partie. N'admirez-vous pas comme cette vie est mêlée de haut et de bas , de blanc et de noir ? et n'êtes-vous pas fâché que , parmi mes quatre rois , il n'y en ait pas un du midi ?

Un hasard singulier m'a fait connaître ce *Lacombe* , d'abord comme un homme de lettres , ensuite comme libraire. Chose promise , chose due. Je tâcherai de réparer tout cela. Je

T *

— vous quitte ; il faut que j'écrive aux maîtres
 1767. des requêtes qui n'ont pas été de l'avis de
 M. d'Aguesseau. On dit que ce pauvre *Leclerc*
 est un homme d'esprit et fort honnête homme.
 Ne trouvera-t-il point de protecteurs ? *Ecr.*
l'inf.

L E T T R E X C I X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

9 de février.

VOICI d'abord ce que je réponds à la lettre
 du 2 de février de mon cher ange. Je le donne
 en quatre, je le donne en dix, à une ame
 plus forte que la mienne, logée dans un corps
 très-faible, âgée de soixante et treize ans, au
 milieu de cent montagnes de neige, ayant
 affaire à des pédans et à des prêtres, craignant
 les choses les plus funestes, assaillie de quatre
 ou cinq tristes événemens à la fois, affublée
 d'une espèce de petite apoplexie. Je dis que
 cette ame aurait été pour le moins aussi
 embarrassée que la mienne ; cependant mon
 ame encore toute ébouriffée demande très-
 tendrement pardon à la vôtre, et elle lui fera
 toujours soumise.

Vous jugez, mon cher ange, de notre pays

par le vôtre; vous vous imaginez, parce que vous avez eu une débâcle, que le mont Jura et les Alpes prennent la loi de la butte Saint-Roch; vous vous trompez cruellement. 1767.

Je ne dispute pas sur monsieur le duc de *Virtemberg*, mais je souhaite assurément que vous ayez raison; je ne me suis pas encore aperçu de l'effet de ses beaux arrangements. Il est temps qu'il se corrige de sa manie d'imiter *Louis XIV*: mais venons au plus vite aux *Scythes*.

Voici la dernière leçon. Il ne m'a guère été possible de voir les choses d'un coup d'œil bien juste, dans les horreurs des agitations que j'ai éprouvées. Je joins ici deux exemplaires de cette nouvelle correction que vous pourrez aisément faire porter sur les anciennes éditions que vous avez, et surtout sur celles envoyées en dernier lieu par M. le duc de *Praslin*.

Cette scène du père et de la fille est de moitié plus courte qu'elle n'était; ni *Sozame* ni les *Scythes* ne se doutent de la résolution d'*Obéide*. Les imprécations feront toujours un très-grand effet, à moins qu'elles ne soient ridiculement jouées. Je conviens que ce cinquième acte était extrêmement difficile; mais enfin je crois être parvenu à faire à peu-près tout ce que vous vouliez, et j'ose espérer

1767. que vous en viendrez à votre honneur. Ce sera à M. de *Thibouville* à arranger les rôles , les décorations et les habits avec *le Kain* ; c'est , de toutes les pièces , celle qui exige le moins de frais.

Le rôle d'*Obéide* demande d'autant plus d'art qu'elle pense presque toujours le contraire de ce qu'elle dit. Je ne fais pas comment j'ai pu faire un pareil rôle qui est tout l'opposé de mon caractère. Je ne dis que trop ce que je pense , mais je le dis avec tant de plaisir , quand je m'étends sur les sentimens qui m'attachent à mes anges , que je ne me corrigerai jamais de ma naïveté.

J'ai oublié , dans mes dernières lettres , de vous dire qu'il était impossible qu'on pût penser à *le Kain* dans cette édition du *Triumvirat*. Vous savez qu'on ne fait pas ce qu'on veut des libraires ; et moi , je fais ce que c'est que d'être loin de Paris.

Quant aux affaires de Genève , elles s'arrangeront sans doute , car elles ne sont que ridicules ; elles ne méritent qu'un *Lutrin*. J'en avais ébauché quelque chose pour vous faire rire , et pour faire rire messieurs les ducs de *Choiseul* et de *Praslin* ; mais , pendant tout le mois de janvier , je n'ai pas eu envie de rire.

Respect et tendresse.

L E T T R E C.

1767.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 9 de février.

Vous connaissez, Monseigneur, la main qui vous écrit et le cœur qui dicte la lettre. Les neiges m'ôtent l'usage des yeux cet hiver-ci avec plus de rigueur que les autres ; mais j'espère voir encore un peu clair au printemps. L'aventure dont vous avez la bonté de me parler dans vos deux lettres, est une de ces fatalités qu'on ne peut pas prévoir. Je pense que vous croyez à la destinée ; pour moi, c'est mon dogme favori. Toutes les affaires de ce monde me paraissent des boules poussées les unes par les autres. Aurait-on jamais imaginé que ce serait la sœur de ce brave *Thurot* tué en Irlande, qui serait envoyée à cent cinquante lieues à un homme qu'elle ne connaît pas, qui s'attirerait une affaire capitale pour le plus médiocre intérêt, et qui mettrait dans le plus grand danger celui qui lui rendrait gratuitement service. L'affaire a été extrêmement grave ; elle a été portée au conseil des parties. On a voulu la criminaliser et la renvoyer au parlement. C'est principalement monsieur le vice-chancelier dont les

— bontés et la justice ont détourné ce coup.
 1767. Cette funeste affaire avait bien des branches. Vous ne devez pas être étonné du parti qu'on allait prendre, c'était le seul convenable ; et, quoiqu'il fût douloureux, on y était parfaitement résolu ; car il faut prendre son parti sans pufillanimité dans toutes les occasions de la vie, tant que l'ame bat dans le corps. On risquait, à la vérité, de perdre tout son bien en France ; on jouait gros jeu ; mais, après tout, on avait brelan de rois en quatrième. Je vous donne cette énigme à expliquer. J'ajouterai seulement qu'il y a des jeux où l'on peut perdre avec quatre rois, et qu'il vaut mieux ne pas jouer du tout. Je crois que la personne à laquelle vous daignez vous intéresser ne jouera de sa vie.

Cette affaire d'ailleurs a été aussi ruineuse qu'inquiétante ; et la personne en question vous a une obligation infinie de la bonté que vous avez eue de la recommander à M. l'abbé de Blet.

On aura l'honneur, Monseigneur, de vous envoyer, par l'ordinaire prochain, ce qui doit contribuer à vos amusemens du carnaval ou du carême ; il faut le temps de mettre tout en règle, et de préparer les instructions nécessaires. Si on n'avait que soixante et dix ans, ce qui est une bagatelle, on viendrait en

poste avec ses marionnettes , et on aurait la satisfaction de vous voir dans votre gloire de
1767.
niquée.

Voici une requête d'une autre espèce, que le griffonneur de la lettre vous présente , et par laquelle il vous demande votre protection. Quoiqu'il s'agisse de toiles , il n'en est pas moins attaché à l'histoire , et il croit que , s'il dirigeait les toiles de Voiron , il pourrait très-commodément visiter tous les bénédictins du Dauphiné. Il saurait précisément en quelle année un dauphin de Viennois fondait des messes , ce qui serait d'une merveilleuse utilité pour le reste du royaume.

Voici à présent d'une autre écriture. Vous voyez , Monseigneur , que celle de votre protégé s'est assez formée ; s'il continue , il se rendra digne de vous servir , ce qui vaudra mieux que l'inspection des toiles de son village. Je doute fort que M. de *Trudaine* déplace un homme qui est dans son poste depuis long-temps , pour favoriser un enfant de cet emploi.

Quoi qu'il en soit , je joins toujours la requête à cette lettre, Agréez le tendre et profond respect avec lequel je serai jusqu'au dernier moment de ma vie, votre, &c. *V.*

L'aventure de la sœur de *Thurot* n'est plus bonne qu'à oublier.

— 1767. Il y a à Voiron, village de Graisivodan, en Dauphiné, une fabrique de toiles dont l'inspection ne se donnait qu'à un des habitants de l'endroit; cependant une personne, qui demeure à Romans, et qui possède déjà plusieurs autres inspections considérables, a trouvé le moyen de se faire encore revêtir de celle-ci.

M. de *Trudaine* est le maître d'accorder ce petit appui au sieur *Claude Gallien*, natif de Voiron. Il soulagerait une famille nombreuse, connue depuis très-long-temps, domiciliée et estimée dans ledit endroit. Le père, l'oncle et les frères de *Claude Gallien* ont tous été au service; son frère fut tué à Crevelt, étant pour lors dans les volontaires de Dauphiné: c'était l'aîné de la famille.

Claude Gallien demande très-humblement la protection de M. de *Trudaine*.

L E T T R E C I.

1767.

A M. D'ETALLONDE DE MORIVAL.

Le 10 de février.

DANS la situation où vous êtes , Monsieur , j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de prendre la liberté de vous recommander fortement au maître que vous servez aujourd'hui. Il est vrai que ma recommandation est bien peu de chose , et qu'il ne m'appartient pas d'oser espérer qu'il puisse y avoir égard ; mais il me parut , l'année passée , si touché et si indigné de l'horrible destinée de votre ami et de la barbarie de vos juges , qu'il me fit l'honneur de m'en écrire plusieurs fois , avec tant de compassion et tant de philosophie , que j'ai cru devoir lui parler à cœur ouvert en dernier lieu de ce qui vous regarde. Il fait que vous n'êtes coupable que de vous être moqué inconsidérément d'une superstition que tous les hommes sensés détestent dans le fond de leur cœur. Vous avez rides grimaces des singes dans le pays des singes , et les singes vous ont déchiré. Tout ce qu'il y a d'honnêtes gens en France (et il y en a beaucoup) ont regardé votre arrêt avec horreur. Vous auriez pu aisément vous réfugier, sous un autre nom , dans

— 1767. quelque province ; mais , puisque vous avez pris le parti de servir un grand roi philosophe , il faut espérer que vous ne vous en repentirez pas. Les épreuves sont longues dans le service où vous êtes , la discipline sévère , la fortune médiocre , mais honnête. Je voudrais bien qu'en considération de votre malheur et de votre jeunesse , il vous encourageât par quelque grade. Je lui ai mandé que vous m'aviez écrit une lettre pleine de raison , que vous avez de l'esprit , que vous êtes rempli de bonne volonté , que votre fatale aventure servira à vous rendre plus circonspect et plus attaché à vos devoirs.

Vous saurez sans doute bientôt l'allemand parfaitement ; cela ne vous fera pas inutile. Il y aura mille occasions où le roi pourra vous employer , en conséquence des bons témoignages qu'on rendra de vous. Quelquefois les plus grands malheurs ont ouvert le chemin de la fortune. Si vous trouvez , dans le pays où vous êtes , quelque poste à votre convenance , quelque place que vous puissiez demander , vous n'avez qu'à m'écrire à la même adresse , et je prendrai la liberté d'en écrire au roi. Mon premier dessein était de vous faire entrer dans un établissement qu'on projetait , à Clèves , mais il est survenu des obstacles ; ce projet a été dérangé , et les

bontés du roi que vous servez me paraissent
à présent d'une grande ressource. 1767.

Celui qui vous écrit désire passionnément
de vous servir , et voudrait , s'il le pouvait ,
faire repentir les barbares qui ont traité des
enfans avec tant d'inhumanité.

L E T T R E C I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

11 de février , à huit heures du matin.

LES plus importantes affaires de ce monde ,
sans doute , sont des tragédies ; car elles
poursuivent l'ame , le jour et la nuit. Ma pre-
mière idée , quand on veut m'ôter un vers
que j'aime , c'est de murmurer et de gronder ;
la seconde c'est de me rendre. J'aimais ce
vers :

Elle m'a plus coûté que vous ne pouvez croire.

mais il était six heures du matin ; et , actuel-
lement qu'il en est huit , j'aime mieux celui-ci :

Me dompter en tout temps est mon fort et ma gloire.

Ainsi donc , mes anges , n'en croyez point
mes deux paquets qui sont partis ce matin ;

— croyez ce billet-ci qui court après. Je vous
 1767. demande bien pardon , mes anges , de vous
 donner tant de peine pour si peu de chose.
 J'ai fait humainement tout ce que j'ai pu. Il
 ne faut pas demander à un artiste plus qu'il
 ne peut faire ; il y a un terme à tout , per-
 sonne ne peut travailler que suivant ses forces.

Voici le temps de copier les rôles et de les
 apprendre ; il n'y a plus à reculer ni à travail-
 ler. Je demande seulement qu'on joue la Jeune
 indienne avec les Scythés ; je serai bien aise
 de donner cette marque d'attention à M. de
Champfort , qui est , dit-on , très-aimable , et
 qui me témoigne beaucoup d'amitié.

Si mademoiselle *Durancy* entend , comme
 je le crois , le grand art des silences , si elle
 fait dire de ces non qui veulent dire oui , si
 elle fait accompagner une cruauté d'un soupir,
 et démentir quelquefois ses paroles , je réponds
 du succès , sinon je réponds des sifflets. J'avoue
 qu'un grand succès serait nécessaire pour faire
 enrager les ennemis de la raison , sans parler
 des miens. La pièce dépend entièrement des
 acteurs.

Je fais bien qu'il y aura quelques mouve-
 mens , au cinquième acte , parmi les mal-
 intentionnés du parterre ; mais j'espère que le
 receveur de la comédie sera content de la
 pièce. Laissons dire *Fréron* et l'avocat *Coqueley*,

son approbateur , et les soldats de *Corbulon* ,
 s'il y en a encore ; et qu'on sonne le boute- 1767.
 felle.

L E T T R E C I I I .

A M. LE CHEVALIER DE CHATELLUX.

11 de février.

JE vous devais déjà , Monsieur , beaucoup de reconnaissance pour les efforts généreux que vous aviez faits auprès d'un homme respectable , qui , cette fois , a été seul de son avis pour n'avoir pas été du vôtre. Je suis encore plus reconnaissant de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire , et des sentimens que vous y témoignez. Il y a si peu de personnes qui cherchent à s'instruire de ce qui mérite le plus l'attention de tous les hommes ; les préjugés sont si forts , la faiblesse si grande , l'ignorance si commune , le fanatisme si aveugle et si insolent , qu'on ne peut trop estimer ceux qui ont assez de courage pour secouer un joug si odieux et si déshonorant pour la nature humaine. Cette vraie philosophie qu'on cherche à décrier , élève le courage et rend le cœur compatissant. J'ai trouvé souvent l'humanité parmi les officiers ,

1767. et la barbarie parmi les gens de robe. Je suis persuadé qu'un conseil de guerre aurait mis en prison, pour un an, le chevalier de *la Barre* coupable d'une très-grande indécence ; mais que ceux qui hasardent leur vie pour le service du roi et de l'Etat n'auraient point fait donner la question à un enfant, et ne l'auraient point condamné à un supplice horrible. La jurisprudence du fanatisme est quelque chose d'exécration, c'est une fureur monstrueuse. Tandis que d'un côté la raison adoucit les mœurs et que les lumières s'étendent, les ténèbres s'épaississent de l'autre, et la superstition endurecit les âmes.

Continuez, Monsieur, à prendre le parti de l'humanité. L'exemple d'un homme de votre nom et de votre mérite pourra beaucoup. Mon âge et mes maladies ne me permettent pas d'espérer de longues années ; je mourrai consolé en laissant au monde des hommes tels que vous. Je vous supplie d'agréer mon sincère et respectueux attachement.

LETTRE

L E T T R E C I V.

1767.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 11 de février.

COMME je dictais, Monseigneur, les petites instructions nécessaires pour la représentation de la pièce dont je vous offrais les prémices pour Bordeaux, j'apprends une funeste nouvelle qui suspend entièrement mon travail (*), et qui me fait partager votre douleur. J'ignore si cette perte ne vous obligera point de retourner à Paris; en tout cas, je serai toujours à vos ordres. Je voudrais que ma santé et mon âge pussent me permettre de vous faire ma cour dans quelque endroit que vous fussiez; mais mon état douloureux me condamne à la retraite; et, si j'avais été obligé de quitter Ferney, ce n'aurait été que pour une autre solitude, et je ne pourrais jamais quitter la solitude que pour vous. Mon petit pays, que vous avez trouvé si agréable et si riant, et qui est en effet le plus beau paysage qui soit au monde, est bien horrible cet hiver, et il devient presque inhabitable, si les affaires de Genève restent dans la confusion où elles

(*) Voyez la lettre du 16 de mars.

1767. sont. Toute communication avec Lyon et avec les provinces voisines est absolument interrompue, et la plus extrême disette en tout genre a succédé à l'abondance. Nos laboureurs déjà découragés ne peuvent même préparer les focs de leurs charrues. Notre position est unique; car vous savez que nous sommes absolument séparés de la France par le lac, et qu'il est de toute impossibilité que le pays de Gex puisse se soutenir par lui-même.

Je fais que chaque province a ses embarras, et qu'il est bien difficile que le ministère remédie à tout. Les abus sont malheureusement nécessaires dans ce monde. Je sens bien qu'il n'est pas possible de punir les Gênois sans que nous en sentions les contre-coups.

Je vous demande pardon de vous parler de ces misères, dans un temps où la perte que vous avez faite vous occupe tout entier; mais je ne vous dis un mot de ma situation que pour vous marquer l'envie extrême que j'aurais de pouvoir servir à vous consoler, si je pouvais être assez heureux pour vous revoir encore, et pour vous renouveler mon tendre et profond respect. V.

L E T T R E C V.

1767.

A M. M A R M O N T E L.

A Feincy, le 12 de février.

MON très-cher confrère, vous me mandez que vous m'envoyez *Bélisaire*, et je ne l'ai point reçu. Vous ne savez pas avec quelle impatience nous dévorons tout ce qui vient de vous. Votre libraire a-t-il fait mettre au carrosse de Lyon ce livre que j'attends pour ma consolation et pour mon instruction ? l'a-t-on envoyé par la poste, avec un contre-seing ? Les paquets contre-signés me parviennent toujours, quelque gros qu'ils soient ; enfin je vous porte mes plaintes et mes desirs. Ayez pitié de madame *Denis* et de moi ; faites-nous lire ce *Bélisaire*. Si vous avez rendu *Justinien* et *Théodora* bien odieux, je vous en remercie bien d'avance. Je vous supplie de demander à madame *Geoffrin*, si son cher roi de Pologne ne s'est pas entendu habilement avec l'impératrice de Russie, pour forcer les évêques farmates à être tolérans, et à établir la liberté de conscience ; je serais bien fâché de m'être trompé. Je suppose que madame *Geoffrin* voudra bien me faire savoir si j'ai tort

— ou raison , qu'elle m'en dira un petit mot ,
 1767. ou qu'elle vous permettra que vous me disiez
 ce petit mot de sa part. Présentez-lui mon
 très-tendre respect. Aimez-moi , mon cher
 confrère ; continuez à rendre l'académie res-
 pectable. Ayons dans notre corps le plus de
Marmontel et de *Thomas* que nous pourrons.
M. de la Harpe sera bien digne un jour d'en-
 trer *in nostro docto corpore*. Il a l'esprit très-
 juste , il est l'ennemi du phébus , son goût est
 très-épuré et ses mœurs très-honnêtes ; il a
 paru vous combattre un peu , au sujet de
Lucain , mais c'est en vous estimant et en vous
 rendant justice , et vous pourrez être sûr
 d'avoir en lui un ami attaché et fidelle. J'es-
 père qu'il ne reviendra à Paris qu'avec une
 très-bonne tragédie , quoiqu'il n'y ait rien de
 si difficile à faire , et quoiqu'on ne sache pas
 trop à quoi le succès d'une pièce de théâtre
 est attaché. Il y en a une qui a eu un grand
 succès , et qu'on m'a voulu faire lire ; j'y suis
 depuis trois mois , j'en ai déjà lu trois actes ;
 j'espère la finir avant la fin d'avril. Je ne vous
 parle point des *Scythes* , parce qu'on ne fait
 qui meurt ni qui vit. Vous le ferez le mer-
 credi des cendres , qui est souvent un jour de
 pénitence pour les auteurs. Mais , fiffé ou
 toléré , sachez que je vous aime de tout mon
 cœur. V.

L E T T R E C V I.

1767.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 de février.

MES chers anges, par excès de précautions et par nouvelle surabondance de droit, j'adresse encore un nouvel exemplaire à M. le duc de *Praslin*, pour que vous ayez la bonté de le communiquer. Il y a quelque peu de vers encore de changés, et les notes instructives font plus amples. Il ferait trop aisé de jouer le rôle d'*Obéide* à contre-sens; c'est dans ce rôle que la lettre tue, et que l'esprit vivifie; car dans ce rôle, pendant plus de quatre actes, *oui* veut dire *non*. J'ai pris mon parti signifie *je suis au désespoir*. Tout m'est indifférent veut dire évidemment *je suis très-sensible*.

Ce rôle joué d'une manière attendrissante, fait, ce me semble, un très-grand effet; et, si nous avons deux vieillards, je crois que tout ira bien.

J'espère toujours qu'après Pâques M. de la *Harpe* donnera quelque chose de meilleur que les *Scythes*. Il s'est trompé dans son *Gustave*, mais il n'en vaudra que mieux; et il est, en vérité, le seul qui ait un style raisonnable.

— 1767. Par quelle fatalité faut-il que des pièces qu'on ne peut lire aient eu de si prodigieux succès ? Cela est horriblement velche , et les Velches ne se corrigeront jamais. Vous qui êtes français , tenez toujours pour le bon goût.

Je recommande mes corrections à vos bontés angéliques. Je vous prie de les faire porter sur l'exemplaire de *le Kain* et sur les autres. Après cette importunité , je vous demande une autre grâce , c'est d'envoyer un exemplaire bien corrigé à madame de *Florian* qui n'en fera pas un mauvais usage , et qui ne le laissera pas courir. Il ne ferait pas mal qu'elle fît une répétition ; elle s'y connaît , elle dit son mot net et court. Plus j'y pense , plus j'aime les Scythes. Je prie DIEU qu'ainsi soit de vous. Le sujet est heureux , ou je suis bien trompé. Si la pièce est bien jouée , elle pourra valoir de l'argent au tripot , et donner du plaisir à mes anges ; mais , pour moi , je suis incapable de plaisir ; je ne le suis pas de consolation , et ma plus grande est l'amitié dont mes anges m'honorent.

L E T T R E C V I I.

1767.

A. M. M A R M O N T E L.

26 de février.

BELISAIRE arrive, nous nous jetons dessus, maman et moi, comme des gourmands. Nous tombons sur le chapitre quinzième ; c'est le chapitre de la tolérance, le catéchisme des rois ; c'est la liberté de penser soutenue avec autant de courage que d'adresse ; rien n'est plus sage, rien n'est plus hardi. Je me hâte de vous dire combien vous nous avez fait de plaisir. Nous nous attendons bien que tout le reste fera de la même force, car vous ne pouvez penser qu'avec votre esprit et écrire que de votre style. Je vous en dirai davantage quand j'aurai tout lu.

Je vous demande votre indulgence pour la tragédie des Scythes. Elle est d'un jeune homme qui ne devait pas faire de pièce de théâtre à son âge ; mais, comme il essuyait une espèce de petite persécution, il a cru devoir imiter *Alcibiade* qui fit couper la queue à son chien pour détourner les caquets.

Grand merci, encore une fois, de votre beau chapitre ; vous venez de rendre service

— au genre-humain. DIEU vous préserve des
1767. regards malins !

Je vous quitte pour entendre la lecture du
reste. Bonsoir, mon très-cher confrère. V.

LETTRE CVIII.

A M. ELIE DE BEAUMONT, *avocat.*

A Ferney, le 16 de février.

MON cher *Cicéron*, vous venez de faire pleurer le bon homme *Sirven* de tendresse et de reconnaissance. Recevez mes nouveaux remerciemens ; ajoutez à toutes vos bontés celle de dire à M. *Target*, votre ami, combien je suis touché de ce qu'il veut élever sa voix en faveur des filles de *Sirven*. Je vous réponds que ce bon homme ne s'adressera pas à d'autres qu'à vous. Les *Calas* étaient conduits par cinq ou six protestans du Languedoc, et *Sirven* n'a d'appui que moi ; il ne peut ni ne doit se conduire que par mes conseils et par vos ordres.

Vous savez avec quelle impatience j'attends votre mémoire imprimé. Il n'y a certainement pas un instant à perdre. M. *Chardon* m'a mandé qu'il serait bientôt prêt, malgré l'affaire de la Cayenne qui lui prend tout son temps. Il est humain, il est philosophe et bon juge ; je
compte

compte sur lui comme sur vous. Vous aurez ———
la gloire d'écraser deux fois le fanatisme ; et 1767.
les protestans , éclairés d'ailleurs par votre
excellent mémoire contre M. de la Roque , ne
seront plus fâchés contre madame de Beaumont,
à qui je présente mes très-tendres respects.

N. B. Vous ferez très-bien d'avertir par
une note que ces longs délais ne doivent être
imputés ni aux *Sirven* ni à vous. La note est
nécessaire , et je vous en remercie. Je vous
suis aussi tendrement attaché que si j'avais
vécu avec vous.

LETTRE CIX.

A M. DAMILAVILLE.

16 de février.

L'ARTICLE de votre lettre du 10 , concernant
un intendant , m'étonne autant qu'il m'afflige.
Je crois qu'il fera bon , dans l'occasion , de lui
faire parler fortement en votre faveur , sans
paraître instruit de ce que vous me mandez.
Il m'était venu voir à Ferney , et j'en avais été
très-content. Je me flatte encore qu'il ne fera
pas difficile de le ramener.

Je ne connais point M. *Cassen* ; j'étais fort
Corresp. générale. Tome XI. † X

—
1767. content de M. *Mariette*, et je vous prie instamment de le lui dire : mais il faut laisser faire M. de *Beaumont*, et ne le pas décourager. Il est actif ; sa gloire est intéressée au succès ; il est ami de M. *Cassen* ; il fait encore travailler M. *Target*, qui est, dit-on, un excellent avocat, et qui doit donner un factum en faveur des filles *Sirven*.

Je vous demande deux grâces, mon cher ami ; c'est de voir *Mariette* pour le consoler, et *Target* et *Cassen* pour les remercier. J'ai très-bonne opinion du procès. Je suis persuadé que les maîtres des requêtes mettront ce dernier fleuron à leur couronne civique. M. de *Beaumont* croit m'apprendre qu'il a obtenu pour rapporteur M. *Chardon* ; et il y a près d'un mois que M. *Chardon* m'a mandé qu'il était rapporteur. Il paraît prendre l'affaire des *Sirven* à cœur autant que nous-mêmes. Il m'a fait l'honneur de m'envoyer un mémoire sur l'île de Sainte-Lucie dont il a été intendant : ce mémoire m'a paru un chef-d'œuvre. J'ai été d'autant plus touché de cette marque de confiance, qu'elle me fait espérer qu'il aura quelque envie de s'attirer, dans l'affaire des *Sirven*, les applaudissemens des ames qui sont sensibles au mérite.

Nous avons reçu, maman *Denis* et moi, le *Bélifaire*. Nous nous sommes jetés par un heureux instinct sur le chapitre de la tolérance, qui

est le quinzième chapitre ; il nous a enlevés. —
 Si tout le reste est de cette force, l'ouvrage 1767.
 aura le succès le plus durable. Vous me ferez
 plaisir d'acheter pour moi un exemplaire de
 mes sottises chez *Merlin*, de le faire relier, et
 de le faire présenter de ma part à M. *Marmontel*.
 Voici un petit mot pour lui, et l'autre pour
 M. de *Beaumont*. Pardon, mon très-cher ami,
 de toutes les peines que je vous donne.

A U M E M E.

17 de février.

SUR votre lettre, mon cher ami, qui nous a
 paru un peu équivoque, nous avons cru ne
 pouvoir mieux faire que de faire signer le
 mémoire par les *Sirven*, et de l'envoyer à M. de
Courteille, pour le rendre à M. de *Beaumont*.

Nous avons jugé, madame *Denis* et moi,
 que c'était le seul moyen de faire paraître cet
 excellent ouvrage, tel qu'il est, signé par les
 intéressés. J'estime trop M. de *Beaumont* pour
 croire qu'il veuille rien changer à un mémoire
 si touchant et si victorieux : c'est un chef-
 d'œuvre de raison, d'éloquence et de senti-
 ment. Faites l'impossible pour qu'il paraisse tel
 que je le renvoie. Je mande à M. de *Courteille*
 qu'il peut vous le remettre ; et je n'écirai à

— M. de *Beaumont* qu'en conformité de ce que
1767. vous m'aurez mandé. Dites-moi, je vous prie,
comment réussit le *Bélifaire* dans lequel il y a
un si beau morceau sur la tolérance.

Je vous ai mandé que le roi de Danemarck
venait de se mettre dans le rang de nos bien-
faiteurs. J'ai brelan de roi quatrième, mais il
faut que je gagne la partie. N'admirez-vous
pas comme cette vie est mêlée de haut et de
bas, de blanc et de noir? et n'êtes-vous pas
fâché que, parmi mes quatre rois, il n'y en
ait pas un du midi?

L E T T R E C X.

A M. L E K A I N.

17 de février.

PROBABLEMENT, mon grand peintre tragique
commencera les répétitions des Scythes dans le
temps qu'il recevra ma lettre. Je vous avertis,
mon cher ami, que je fais partir aujourd'hui,
à l'adresse de M. le duc de *Praßlin*, un exem-
plaire chargé de notes qui disent aux acteurs
dans quel esprit la pièce a été composée. Il
n'y en a point pour *Athamare*, parce que c'est
vous qui le jouez.

Le rôle d'*Obéide* ne fera point du tout difficile , si l'actrice veut seulement jeter un coup d'œil sur ces notes. Je suppose que M. *Molé* fera en état de jouer *Indatire* qui n'a point du tout un rôle fatigant. Je crois qu'en général la pièce favorise assez le jeu des acteurs. Il y a plusieurs morceaux qui ne demandent que de la simplicité ; mais je vous avoue que je ne saurais souffrir cette familiarité comique qu'on introduit quelquefois dans la tragédie , et qui l'avilit ridiculement , au lieu de la rendre naturelle.

J'espère qu'il ne m'arrivera plus ce qui m'arriva dans *Tancrède* , où l'on faillit à faire tomber la pièce en y inférant des vers ridicules tels que ceux-ci :

Voyant tomber leurs chefs , les Maures furieux
L'ont accablé de traits dans leur rage cruelle.

Je fais bien qu'au théâtre on ne se soucie guère du style ; mais le théâtre devient barbare , et ce n'est pas à moi de fomenter la barbarie.

Je ne croyais pas , à mon âge , donner encore une pièce à représenter ; mais , quand on est soutenu par vos talens , il n'y a rien qu'on ne puisse hasarder.

Je pense que vous donnerez le rôle d'*Obéide* à mademoiselle *Durancy*. Je vous prie de l'embrasser pour moi des deux côtés , si elle veut bien le souffrir. V.

1767.

L E T T R E C X I.

A M. D A M I L A V I L L E.

20 de février.

LES aveugles , mon cher ami , sont sujets à faire d'énormes méprises. Lorsque le paquet contenant le mémoire des *Sirven* arriva , nous ne songeâmes pas seulement s'il était accompagné d'une lettre. Nous nous jetâmes dessus avec avidité : il fut lu sur le champ , à haute et intelligible voix , par M. de *la Harpe*. Nous pleurions tous , nous disions tous : Ce M. de *Beaumont* s'est surpassé ; le mémoire des *Sirven* est bien supérieur au mémoire des *Calas* ; le conseil du roi fondra en larmes. Aussitôt nous envoyons le mémoire aux *Sirven* pour le signer ; ils le signent ; le mémoire part à l'adresse de M. de *Courteille*. Quand tout cela est fait , on lit votre lettre ; on voit que le mémoire est de vous , qu'il n'est point juridique , que *Sirven* ne devait point le signer : alors nous nous promettons le secret. Je vous écris un mot à la hâte ; je vous dis que votre mémoire est chez M. de *Courteille*. Si on ne vous l'a pas remis , courez vite chez lui , reprenez votre excellent ouvrage ; et , si vous voulez qu'il

soit imprimé, renvoyez-le-moi; il fera un grand effet dans les pays étrangers; mais surtout que M. de *Beaumont* donne le sien; il nous fait périr par ses lenteurs. Il y a six ans qu'une famille innocente gémit, et il y a deux ans que M. de *Beaumont* devrait avoir fini ses peines: il ne fait donc pas combien la vie est courte.

Bonsoir, mon très-cher ami; mon corps et mes yeux vont bien mal; mais aussi j'entre dans ma soixante et quatorzième année, malgré la fausse date de mes estampes. *Ecr. l'inf.*

L E T T R E C X I I.

A M. LE DUC DE CHOISEUL.

A Ferney, 20 de février.

MONSIEUR,

J'AI reçu les deux lettres dont vous m'avez honoré, avec un passe-port général, mais non pas dans leur temps, parce que vos bontés ne me sont parvenues que par les cascades de la dragonade.

Je vous ai envoyé le discours de M. de la *Harpe*, qui a remporté le prix à l'académie. La justice qu'il vous a rendue a beaucoup

— 1767. contribué à lui faire remporter ce prix. Son ouvrage a été applaudi de tout le public.

Je ne fais si on vous a envoyé le mémoire ci-joint ; permettez-moi la liberté de vous le présenter ; comptez qu'il est exact et fidelle. Il sera bien difficile de vivre dorénavant dans le pays de Gex sans votre protection. Je vous la demande aussi pour les Scythes ; je les ai retravaillés suivant les judicieuses remarques que vous avez daigné faire. Je n'en ai fait imprimer que quelques exemplaires , pour épargner la peine des copistes ; l'édition ne paraîtra à Paris que quand vous en ferez content.

Je serais bien flatté si vous pouviez honorer la première représentation de votre présence.

J'ai bien des querelles avec M. d'*Argental* pour les Scythes , sur le cinquième acte ; mais je m'en rapporte à vous.

Je suis pénétré de vos bontés , elles font ma consolation dans mes misères. M. le chevalier de *Jaucourt* ne m'a vu qu'aveugle et malade. J'étais mort , si je ne m'étais pas égayé aux dépens de *Jean-Jacques* , de la demoiselle *le Vasseur* et de *Catherine*.

Je me mets à vos pieds avec la plus tendre reconnaissance et le plus profond respect.

L E T T R E C X I I I.

1767.

A M. D O R A T.

Le 20 de février.

IL est vrai, Monsieur, que j'avais été flatté de la promesse que vous m'aviez faite, lorsqu'une lettre, que j'avais écrite à M. de *Pezai*, m'en attira une très-obligéante de vous. Cette espérance adoucissait beaucoup le mal dont je ne connaissais qu'une partie. Des vers tels que vous les savez faire auraient plu davantage au public, que la publication de quelques lettres qui ne sont pas faites pour lui.

Les procédés de *J. J. Rousseau* ne sont point des querelles de littérature; ce sont des complots formés par l'ingratitude et par la méchanceté la plus noire, dont les médiateurs de Genève et le ministère de France sont assez instruits. Au reste, personne n'a jamais souhaité plus passionnément que moi l'union des gens de lettres; personne n'a mieux senti combien ils seraient utiles, et à quel point ils seraient respectés du public, s'ils se soutenaient les uns les autres. Il faut laisser aux folliculaires, aux *Desfontaines*, aux *Frérons*, l'infame métier de déchirer leurs confrères pour gagner quel-

— que argent : ce sont des misérables qui ont
1767. fait de la littérature une arène de gladiateurs.

Vous avez redoublé mon estime pour vous, Monsieur, en m'apprenant que vous n'aviez nul commerce avec ce vil *Fréron* qui est, dit-on, l'opprobre de la société, et dont on ne prononce le nom qu'avec horreur et mépris. Cet homme, assurément, n'était fait ni pour apprécier vos agréables ouvrages, ni pour approcher de votre personne. S'il y avait encore des *Chaulieu* et des *la Fare*, ce serait leur société qui vous conviendrait, ainsi qu'à M. de *Pezzai* votre ami.

Je vous répéterai encore que j'ai été très-touché des lettres que vous m'avez écrites ; mais le public les ignore, et il a vu la pièce que vous m'aviez promis de réparer. Je vous en parle pour la dernière fois. Je ne veux plus me livrer qu'au plaisir de vous dire combien j'ambitionne votre estime et votre amitié, et avec quels sentimens j'ai l'honneur d'être votre, &c.

L E T T R E C X I V.

1767.

A M. LE DUC DE LA VALLIERE.

A Ferney, 21 de février.

IL est vrai, monsieur le Duc, que j'ai fait une drôle de tragédie où j'ai mis un petit-maitre persan avec des payfans scythes, et une demoiselle de qualité qui raccommode ses chemises et celles de son père, supposé qu'on eût des chemises en Scythie. Comme vous ne haïssez pas les choses bizarres, j'aurais pris, sans doute, la liberté de vous envoyer cette facétie, si je n'étais occupé à la corriger; ce qui me coûte beaucoup, attendu que j'ai eu, il y a quelque temps, un petit *soupçon* d'apoplexie qui m'a un peu affaibli le cercelet. J'ai l'honneur d'entrer dans ma soixante et quatorzième année, quoi qu'en disent mes mauvaises estampes. Vous voyez que ma tragédie n'est pas un jeu d'enfant; mais elle tient beaucoup du radotage, ce qui revient à peu-près au même.

Ou j'ai perdu entièrement la mémoire, ou je me souviens très-bien que je vous ai remercié de votre beau certificat en faveur d'*Urceus Codrus*. Celui qui écrit sous ma dictée (*page*

1767. que je suis aveugle tout l'hiver) se souvient très-bien de vous avoir remercié de votre témoignage sur *Urceus*. Nous sommes exacts, nous autres solitaires, parce que nous ne sommes point distraits par le fracas.

On dit que vous faites un bijou de l'hôtel Jansen. Je m'en rapporte bien à vous, surtout si vous avez autant d'argent que de goût.

On dit qu'on joue chez vous un jeu prodigieux. Fi ! cela n'est pas philosophe. Vous n'êtes pas encore au point où je vous voudrais.

Cependant conservez-moi vos bontés ; j'ai besoin de cette consolation, après avoir été vingt ans sans vous faire ma cour ; car, si vous vous en souvenez, je me suis enfui de France au Catilina de *Crébillon* : c'était pardiéu un détestable ouvrage, c'était le tombeau du sens commun ; mais je veux actuellement qu'on ait de l'indulgence pour les vieillards.

Je vous suis attaché pour le reste de ma vie avec bien du respect et avec toute la vivacité des sentimens d'un jeune homme. *Voltaire.*

L E T T R E C X V.

1767.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

A Ferney, 23 de février.

JE suis partagé , Monsieur, entre la reconnaissance que je vous dois et l'admiration où je suis qu'au milieu de vos occupations , et même de vos dissipations , vous ayez pu faire un plan si rempli de génie et de ressources. Nous convenons qu'il est l'ouvrage d'un esprit supérieur. Vous me direz, pourquoi ne l'adoptez-vous donc pas ? Vous en verrez les raisons dans le petit mémoire que nous envoyons à M. et à madame d'Argental.

Madame Denis , M. et madame de la Harpe , nos acteurs et moi , nous avons retourné de tous les sens ce que vous nous proposez. Nous nous sommes représenté vivement l'action , et tout ce qu'elle comporte , et tout ce qu'elle doit faire dire ; nous sommes tous d'un avis unanime ; nous osons même nous flatter que , quand vous verrez nos raisons déduites dans notre mémoire , elles vous paraîtront convaincantes.

Il est vrai que , malgré toutes nos raisons ,

1767. nous tremblons d'avoir tort lorsque nous disputons contre vous. Nous sentons bien qu'il y a quelque chose de hasardé dans ce cinquième acte, mais nous ne pouvons juger que d'après l'impression qu'il nous laisse. Nous le jouons, et il nous fait un effet terrible.

Comment voulez-vous que nous abandonnions ce qui nous touche pour un plan qui, tout ingénieux qu'il est, nous paraît avoir des difficultés insurmontables? Il en fera toujours d'une tragédie comme de toutes les affaires de ce monde; il faut choisir entre les inconvénients les moins grands. Il y aura sans doute des critiques. Zaïre, Mérope, Tancrède, &c. en ont essuyé beaucoup, et le Siège de Calais a inspiré le plus grand enthousiasme. Il faut se soumettre à cette bizarrerie des hommes: mais nous sommes tous persuadés que la chaleur du cinquième acte doit l'emporter sur toutes les critiques qu'on fera de sang froid.

Le spectateur assurément se doute bien, dans la tragédie d'Olimpie, que cette *Olimpie* se jettera dans le bûcher de sa mère; et c'est précisément ce doute qui inspire la curiosité et l'attendrissement. Il est dans la nature humaine de vouloir voir comment les choses qu'on devine seront accomplies. C'est ce que nous détaillons dans notre mémoire que nous vous supplions de lire avec impartialité. Pour moi,

je me défie de mes idées ; j'aime et je respecte les vôtres autant que votre personne. C'est avec timidité et avec honte que je suis d'un autre avis que vous ; mais enfin il ne faut jamais, dans aucun art, travailler contre son propre sentiment , comme en morale il ne faut point agir contre sa conscience : on est sûr alors de travailler très-mal ; l'enthousiasme est entièrement éteint , l'esprit mis à la gêne perd toute son élasticité. On écrit raisonnablement , mais froidement. En un mot , lisez nos représentations , et jugez. 1767.

Agréez , Monsieur, mon tendre et respectueux attachement pour vous , pour madame de *Chauvelin* et pour tout ce qui vous appartient.

N. B. Depuis ma lettre écrite , nous avons joué la pièce ; le cinquième acte a fait plus d'effet que les autres , et on a répandu beaucoup de larmes

1767.

L E T T R E C X V I.

A M. L E K A I N.

A Ferney , 23 de février.

MON cher ami , le petit concile de Ferney a répondu au grand concile de l'hôtel d'Argental. Nous trouvons le projet qu'on nous propose , froid et impraticable. Nous trouvons insipide ce *je ne puis* , substitué à ce terrible *je l'accepte*.

Nous croyons , d'après l'expérience , que ce *je l'accepte* , prononcé avec un ton de désespoir et de fermeté , après un morne silence , fait l'effet le plus tragique.

Nous pensons que l'étonnement , le doute et la curiosité du spectateur doivent suivre ce mouvement de l'actrice. Nous sommes persuadés , d'après nos propres sensations , que tout le rôle d'*Obéide* , au cinquième acte , tient le spectateur en haleine , et le remue d'autant plus fortement qu'il devine dans le fond de son cœur ce qui doit arriver.

Nous avons pesé les inconvéniens et ce qui nous paraît des beautés , nous avons conclu qu'il serait abominable de faire traîner *Athamare* à la torture et aux supplices , et que , si dans

ce

ce moment *Obéide* prenait la résolution de s'offrir pour l'immoler, afin de lui épargner des souffrances, cela ressemblerait à un bourreau qui va donner le coup de grâce; et si elle ne prend que dans ce moment la résolution de se tuer, cette inspiration subite ne fait pas, à beaucoup près, le même effet qu'un dessein pris dès la première scène, et qui rend son rôle théâtral pendant l'acte tout entier. 1767.

Nous alléguons beaucoup d'autres raisons que nous détaillons dans un mémoire que nous envoyons à M. d'*Argental*; nous craignons à la vérité de nous tromper, en combattant l'avis des connaisseurs les plus éclairés, mais nous ne pouvons juger que d'après notre sentiment. Nous avons vu l'effet, et M. d'*Argental* ne l'a pas vu. Nous ne craignons rien de ce qu'ils craignent, et un endroit qui ne leur a fait aucune peine nous en fait beaucoup. C'est ainsi que les opinions se partagent sur toutes les affaires de ce monde; mais, après avoir tout pesé, tout discuté, il faut prendre enfin un parti. Ce parti est celui de jouer la pièce, telle que je vous l'ai envoyée par M. *Marin*. Je vous prie seulement de changer ce vers :

Vous voyez, vous sentez quel meurtre se prépare.

Il faut mettre à la place :

Vous savez quel tourment un refus lui prépare.

Corresp. générale. Tome XI. † Y

— Je suis persuadé que vous donnerez à l'actrice
1767. toute l'intelligence du rôle d'*Obtède*.

Nous nous flattons que le quatrième acte sera extrêmement théâtral ; je suis bien sûr que vous le ferez réussir, quand vous direz au bon homme *Hermotan*, avec une pitié noble : *Vieillard, ton fils n'est plus*.

Encore une fois, nous pouvons nous tromper, madame *Denis*, madame de la *Harpe*, madame *Dupuits*, M. de la *Harpe*, M. *Dupuits*, M. *Cramer* et moi ; mais répétez comme nous avons répété, et jugez d'après l'effet.

Je suis d'ailleurs dans la nécessité absolue de faire réimprimer la pièce incessamment, et j'attends de vos nouvelles avec la plus vive impatience.

Depuis ma lettre écrite, nous venons de jouer la pièce ; le cinquième acte a fait un plus grand effet encore que le quatrième. On a versé beaucoup de larmes, et il n'y a point de critique qui tienne contre des larmes. Si j'avais le malheur de croire une seule des critiques qu'on me fait, la pièce serait perdue : croyez-en mon expérience et l'effet dont je viens d'être témoin.

Souvenez-vous du quatrième acte de *Tancrède* qu'on voulait me faire changer.

LETTRE CXVII.

1767.

A U M E M E.

25 de février.

Ne vous laissez point subjuguer, mon cher ami, par un plan tout-à-fait anti-théâtral qu'on propose. Je ne répons pas de l'effet d'une pièce où tout est simple et naturel, dans un temps où le public égaré semble ne vouloir que des événemens incroyables, entassés les uns sur les autres, avec des vers aussi barbares que ceux de *Garnier* et de *Hardy*. Résistez au torrent du goût le plus détestable qui ait jamais déshonoré la nation. J'aime mieux tomber avec un ouvrage fait selon les règles de l'art, que de réussir par un poëme barbare.

Je ne puis d'ailleurs m'imaginer que la nature ne parle pas au cœur des Parisiens comme elle nous parle ; et je ne vois pas pourquoi ce qui nous fait répandre des larmes, serait mal reçu chez vous.

Je vous ai envoyé quelques changemens, et je me flatte que vous en avez fait usage. En voici encore un au quatrième acte, dans lequel *Indatire* a nécessairement trop raison contre

— *Athamare.* Je fortifie votre rôle autant que la
1767. situation le permet; c'est après ce vers d'*Indatire*:

A servir sous un maître on me verrait descendre !

A T H A M A R E.

Va , l'honneur de servir un maître généreux ,
Qui met un digne prix aux exploits belliqueux ,
Vaut mieux que de ramper dans une république ,
Insensible au mérite , et même tyrannique.
Tu peux prétendre à tout en marchant sous ma loi.
J'ai parmi , &c.

Il faut encore , mon cher ami , que je vous
dise que , si dans la scène entre *Obéide* et son
père , au cinquième acte , il y a encore quel-
ques longueurs , il faudra retrancher les quatre
vers d'*Obéide*:

Une invincible loi me tient sous son empire , &c.

Mais j'avoue que je les supprimerais à regret.
Encore une fois , laissez dire les critiques de
cabinet , et rapportez-vous-en à l'effet que fait
la pièce au théâtre ; il n'y a point de meilleur
juge.

L E T T R E C X V I I I.

1767.

A M, CHRISTIN, *avocat à Saint-Claude.*

25 de février.

M O N cher avocat philosophe , il y a plus de cent lieues malheureusement de Saint-Claude à Ferney , et le chemin ne s'accourcira pas de fitôt. On dit que vous avez reçu pour moi un gros paquet de livres d'envoi de ce pauvre *Fantet* ; je vous supplie de l'ouvrir , de lui renvoyer sa *Matière médicale* en dix volumes , dont je n'ai que faire : il y a là de quoi empoisonner un royaume. Je me contente de ma casse , et je ne veux pas d'autre remède.

Je vous envoie six exemplaires de la deuxième édition du *Commentaire* (*). Je ne risque que cette demi-douzaine , crainte des écornifleurs. M. *Servan* , avocat général de Grenoble , a fait un discours très-pathétique sur le même sujet ; il est imprimé , vous l'avez peut-être vu. La raison et l'humanité commencent à percer de tous côtés. L'impératrice de Russie m'écrit ces ptopres mots : *Malheur aux persécuteurs ; ils méritent d'être mis au rang des*

(*) Sur le *Traité des délits et des peines*.

— 1767. *furies*. Mais , tandis que la raison parle , le fanatisme hurle ; on poursuit *Fantet* ; on en poursuit bien d'autres. *M. le Riche* se signale en faveur de *Fantet*. J'espère qu'il viendra à bout de mettre un frein à la persécution. Si j'étais plus jeune , si je pouvais agir , je ne laisserais pas accabler ainsi un infortuné. Je fais de loin ce que je puis , et c'est fort peu de chose.

Madame *Denis* vous fait bien ses complimens : je vous embrasse de tout mon cœur.
Ecr. l'inf.

L E T T R E C X I X.

A M. MARIOTT,

AVOCAT GENERAL D'ANGLETERRE.

26 de février.

MONSIEUR,

JE prends le parti de vous écrire par Calais plutôt que par la Hollande, parce que, dans le commerce des hommes comme dans la physique, il faut toujours prendre la voie la plus courte. Il est vrai que j'ai passé près de trois mois sans vous répondre ; mais c'est que je suis plus vieux que *Milton* , et que je suis presque aussi

aveugle que lui. Comme on envie toujours son prochain, je suis jaloux de milord *Chesterfield* qui est sourd. La lecture me paraît plus nécessaire dans la retraite que la conversation. Il est certain qu'un bon livre vaut beaucoup mieux que tout ce qu'on dit au hasard. Il me semble que celui qui veut s'instruire doit préférer ses yeux à ses oreilles ; mais pour celui qui ne veut que s'amuser , je consens de tout mon cœur qu'il soit aveugle , et qu'il puisse écouter des bagatelles toute la journée.

Je conçois que votre belle imagination est quelquefois très-ennuyée des tristes détails de votre charge. Si on n'était pas soutenu par l'estime publique et par l'espérance, il n'y a personne qui voulût être avocat général. Il faut avoir un grand courage , quand on fait d'aussi beaux vers que vous , pour s'appesantir sur des matières contentieuses , et pour deviner l'esprit d'un testateur et l'esprit de la loi.

Ma mauvaise santé ne m'a jamais permis de me livrer aux affaires de ce monde ; c'est un grand service que mes maladies m'ont rendu. Je vis depuis quinze ans dans la retraite avec une partie de ma famille ; je suis entouré du plus beau paysage du monde. Quand la nature ramène le printemps , elle me rend mes yeux qu'elle m'a ôtés pendant l'hiver ; ainsi j'ai le plaisir de renaître , ce que les autres hommes n'ont point.

1767. *Jean-Jacques*, dont vous me parlez, a quitté son pays pour le vôtre, et moi j'ai quitté, il y a long-temps, le mien pour le sien, ou du moins pour le voisinage. Voilà comme les hommes sont ballottés par la fortune. Sa sacrée majesté le hasard décide de tout.

Le cardinal *Bentivoglio*, que vous me citez, dit à la vérité beaucoup de mal du pays des Suisses, et même ne traite pas trop bien leurs personnes; mais c'est qu'il passa du côté du mont Saint-Bernard, et que cet endroit est le plus horrible qu'il y ait dans le monde. Le pays de Vaud au contraire, et celui de Genève, mais surtout celui de Gex que j'habite, forment un jardin délicieux. La moitié de la Suisse est l'enfer, et l'autre moitié est le paradis.

Roussseau a choisi, comme vous le dites, le plus vilain canton de l'Angleterre; chacun cherche ce qui lui convient: mais il ne faudrait pas juger des bords charmans de la Tamise par les rochers de Derbshire. Je crois la querelle de M. *Hume* et de *Jean-Jacques Roussseau* terminée par le mépris public que *Roussseau* s'est attiré, et par l'estime que M. *Hume* mérite. Tout ce qui m'a paru plaisant, c'est la logique de *Jean-Jacques* qui s'est efforcé de prouver que M. *Hume* n'a été son bienfaiteur que par mauvaise volonté; il pousse contre lui trois argumens qu'il appelle *trois soufflets sur la joue*

de

de son protecteur. Si le roi d'Angleterre lui avait donné une pension, sans doute le quatrième soufflet aurait été pour sa Majesté. Cet homme me paraît complètement fou. Il y en a plusieurs à Genève. On y est plus mélancolique encore qu'en Angleterre; et je crois, proportion gardée, qu'il y a plus de suicides à Genève qu'à Londres. Ce n'est pas que le suicide soit toujours de la folie. On dit qu'il y a des occasions où un sage peut prendre ce parti; mais, en général, ce n'est pas dans un accès de raison qu'on se tue.

Si vous voyez M. *Franklin*, je vous supplie, Monsieur, de vouloir bien l'assurer de mon estime et de ma reconnaissance. C'est avec ces mêmes sentimens que j'ai l'honneur d'être avec beaucoup de respect, Monsieur, votre, &c.

L E T T R E C X X.

A M. D A M I L A V I L L E.

27 de février.

EN réponse à votre lettre du 21, mon cher ami, je vous dirai d'abord que j'ai été plus occupé que vous ne pensez de l'abominable calomnie qu'un homme en place a vomie contre vous. J'ai écrit à un de ses parens d'une

Corresp. générale. Tome XI. † Z

— 1767. manière très-forte qui ne compromet personne, et qui ne laisse pas même soupçonner que vous soyez instruit de ce procédé infame. Vous êtes d'ailleurs à portée d'employer des gens de mérite qui le détromperont ou qui le défarmeront.

J'admire sous quelles formes différentes le fanatisme se reproduit : c'est un *Protée* né dans l'enfer, qui prend toutes sortes de figures sur la terre. Je ne suis pas fâché de l'éclat qu'on a voulu faire contre *Bélisaire*. On ne peut que se rendre ridicule et odieux en attaquant une morale si pure. Les ennemis de la raison achèvent d'amonceler des charbons ardents sur leur tête ; le livre qu'ils attaquent en fera plus connu et plus goûté. DIEU et la raison savent tirer le bien du mal.

Je crois enfin l'affaire de M. *Lambert* ad finie ; ce n'a pas été sans peine. La communication entre nous et Genève est absolument interdite, et sans les bontés de M. le duc de *Choiseul*, nous mourrions de faim, après avoir fait vivre tant de monde.

J'ai été très-content de la conversation du curé et du marguillier, dans laquelle on rend justice aux vues saines et patriotiques du ministère. Plus la permission qu'il a donnée d'exporter les blés mérite notre reconnaissance, et plus nous en devons aussi au *Dictionnaire ency-*

clôpédique qui démontre en tant d'endroits les avantages de cette exportation. Il est certain que c'est le plus grand encouragement qu'on pût donner à l'agriculture. Je le sens bien , moi qui suis un des plus forts laboureurs de ce petit pays. 1767.

Je suis pour les Scythes à peu-près dans le même cas où *Beaumont* est pour son mémoire. J'éprouve des difficultés de la part de mes avocats ; et ce qui finirait en deux jours , si j'étais à Paris , traîne des mois entiers : voilà pourquoi vous n'avez point eu les Scythes. On dit que le tragique est absolument tombé ; je n'ai pas de peine à le croire.

M. le chevalier de *Châtellux* est une belle ame. Il a des parens qui ne sont pas si philosophes que lui. Je vous assure qu'on l'a échappé belle , et qu'il y avait là de quoi perdre un homme sans ressource. Je suis affligé que vous n'ayez rien à me dire de *Platon* sur toutes les occasions que je saisis de lui rendre justice.

Voici les propres mots d'une lettre de l'impératrice de Russie , en m'envoyant son édit sur la tolérance (*). *L'apothéose n'est pas si fort à désirer qu'on le pense ; on le partage avec des veaux , des chats , des oignons , &c. &c. &c. Malheur aux persécuteurs ! ils méritent d'être rangés*

(*) Du 9 de janvier 1767.

— avec ces divinités-là. Elle m'ajoute que les *suf-*
 1767. *frages de MM. Diderot et d'Alembert l'encou-*
ragent beaucoup à bien faire.

Voici le premier chant de la Guerre de Genève, puisque vous voulez vous amuser de cette plaifanterie.

L E T T R E C X X I.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Ferney, 28 de février.

VOTRE souvenir m'a bien touché, Monsieur, et votre ouvrage a fait sur moi l'impression la plus tendre. Voilà comme je voudrais qu'on fît les oraisons funèbres. Il faut que ce soit le cœur qui parle; il faut avoir vécu intimement avec le mort qu'on regrette.

C'étaient les parens ou les amis qui faisaient les oraisons funèbres chez les Romains. L'étranger qui s'en mêle, a toujours l'air charlatan; il y a même une espèce de ridicule à débiter avec emphase l'éloge d'un homme qu'on n'a jamais vu. Mais où sont les courtisans dignes de louer un bon roi? il n'y a peut-être que vous. Les patriciens romains savaient tous parfaitement leur langue; les lettres de *Brutus* sont peut-être plus belles que celles de

Cicéron ; César écrivait comme *Salluste* : il n'en est pas ainsi parmi nous autres Velches. Votre ouvrage est vrai, il est attendrissant, il est bien écrit. Je vous remercie tendrement de me l'avoir envoyé. 1767.

Je me suis informé de vous à tous ceux qui ont pu m'en donner des nouvelles ; je ne vous ai jamais oublié. Je savais que vous aviez fait des pertes, et je croyais qu'on vous avait dédommagé. Vous comptez donc aller vivre en philosophe à la campagne ? Je souhaite que ce goût vous dure comme à moi. Il y a treize ans que j'ai pris ce parti dont je me trouve fort bien. Ce n'est guère que dans la retraite qu'on peut méditer à son aise.

Je signe de tout mon cœur votre profession de foi. Il paraît que nous avons le même catéchisme. Vous me paraissez d'ailleurs tenir pour ce feu élémentaire que *Newton* se garda bien toujours d'appeler corporel. Ce principe peut mener loin ; et si DIEU, par hasard, avait accordé la pensée à quelques monades de ce feu élémentaire, les docteurs n'auraient rien à dire : on aurait seulement à leur dire que leur feu n'est pas bien lumineux, et que leur monade est un peu impertinente.

Je suis affligé que vous ayez la goutte, mais il paraît que ce n'est pas votre tête qu'elle attaque.

— 1767. Vous faites donc actuellement des vers pour votre fille, après en avoir fait pour la mère. Si elle tient de vous, elle sera charmante ; elle aura du sentiment et de l'esprit. Il faut que vous me permettiez de lui présenter ici mes respects.

Je n'oublierai jamais mon cher *Panpan* (*) ; c'est une ame digne de la vôtre. Que fera-t-il quand vous ne ferez plus en Lorraine ? Toute la cour de votre bon roi va s'éparpiller , et la Lorraine ne sera plus qu'une province. On commençait à penser : ces belles semences ne produiront plus rien ; c'est vers la Marne qu'il faudra voyager.

Notre lac de Genève fait bien ses complimens à la Marne. Ne tremblez point pour les personnes dont vous vous souvenez ; jamais querelle ne fut plus pacifique. Nous avons , à la vérité , des dragons ; mais ils sont aussi tranquilles que les Gênévois.

Adieu, Monsieur ; conservez-moi des bontés qui font la consolation de ma vieillesse. Votre paquet m'est venu par Paris , après bien des cascades.

(*) *M. de Vaux.*

LETTRE CXXII.

1767.

A M. MARMONTEL.

28 de février.

CHANCELIER de *Bélifaire*, on me dit que la forbonne demande des cartons. Ce n'est pas *Bélifaire* qui est aveugle, c'est la forbonne. Voici les propres mots d'une lettre de l'impératrice de Russie, en m'envoyant son édit sur la tolérance : „ L'apothéose n'est pas si fort à „ désirer que l'on pense ; on la partage avec „ des veaux, des chats, des oignons, &c. „ &c. &c. Malheur aux persécuteurs ! ils méritent d'être rangés avec ces divinités-là. „

Elle ambitionnera votre suffrage, mon cher confrère, dès qu'elle aura lu votre *Bélifaire*, et n'y fera pas assurément de carton. Cet ouvrage fera du bien à notre nation, je peux vous en répondre. Tout ce que je vous écris est toujours pour madame *Geoffrin*, car j'ai la vanité de croire que je pense comme elle. Si le roi de Pologne et l'impératrice de Russie ne s'entendaient pas sur la tolérance, je ferais trop affligé.

Bonsoir, mon cher confrère ; jouissez de votre gloire et du ridicule des docteurs. V.

1767.

L E T T R E C X X I I I.

A M. PANCKOUCKE, *libraire à Paris.*

28 de février.

J'AI reçu de vous, Monsieur, une lettre charmante, et j'ai lu avec beaucoup de plaisir votre traduction de *Lucrece* et votre mémoire sur l'impossibilité de la quadrature du cercle. Je vois que vous étiez fait pour être l'ami de monsieur de *Buffon* et non pas de *Cathérin Fréron*. Vous nous rappelez ces beaux jours où les *Etienne* honoraient la typographie par la science.

Je doute fort que M. de *la Harpe*, que je crois très-supérieur au *Tassoni*, veuille s'abaisser à traduire le *Tassoni*. *La Secchia rapita* est un très-plat ouvrage, sans invention, sans imagination, sans variété, sans esprit et sans grâces. Il n'a eu cours en Italie que parce que l'auteur y nomme un grand nombre de familles auxquelles on s'intéressait. Si on voulait faire un poème burlesque, il faudrait choisir pour sujet les querelles de Genève, et surtout être plus plaisant que *Tassoni* qui ne l'est point du tout en cherchant toujours à l'être.

Je vous suis très-obligé, Monsieur, de la

bonté que vous avez de m'envoyer le livre que j'estime le plus (*). Je vous supplie de vouloir bien me mander dans quel temps il doit arriver à Lyon, afin de prendre des mesures pour le faire venir à Ferney. Toute communication est interrompue entre Lyon et Genève, et entre Genève et le pays de Gex. J'espère que, malgré ces obstacles, je ne serai pas privé du beau présent que vous voulez bien me faire. J'ai reçu les volumes de M. de Buffon, et je vous en remercie. Tout ce qui me viendra de vous me sera précieux, excepté les feuilles de l'*Année littéraire* auxquelles je me flatte que vous avez renoncé. Un homme de lettres comme vous, qui imprime M. de Buffon, n'est pas fait pour imprimer des sottises du Pont-neuf.

Au reste, Monsieur, je voudrais pouvoir vous prouver l'estime que vous m'avez inspirée quand j'ai eu le plaisir de vous voir à Ferney. Tous les gens qui pensent doivent ambitionner votre amitié, et c'est avec ces sentimens que j'ai l'honneur d'être, &c.

(*) L'*Encyclopédie*.

1767.

LETTRE CXXIV.

A M. LACOMBE, libraire à Paris.

A Ferney, février.

NON, Monsieur, vous n'êtes point mon libraire, vous êtes mon ami, vous êtes un homme de lettres et de goût, qui avez bien voulu faire imprimer un ouvrage d'un de mes autres amis, et qui voulez bien vous charger de donner une édition correcte des *Scythes*, dès que je pourrai vous faire connaître l'original.

La cruelle saison que nous éprouvons dans nos climats, Monsieur, m'a réduit à un état qui ne m'a pas permis de répondre aussitôt que je l'aurais voulu à vos judicieuses lettres : je n'ai pu vous remercier de votre almanach, ni le lire. Les neiges, dans lesquelles je suis enterré, ont attaqué mes yeux plus violemment que jamais. On dit que c'était la maladie de *Virgile*; je n'ai qu'à cela de commun avec lui. Je n'ai ni son talent ni la faveur d'*Auguste*, et je ne crois pas que je soupe jamais avec M. de *Laverdi*, comme *Virgile* avec *Mécène*.

Je vous enverrai, n'en doutez pas, les *Scythes* que je vous promets, et qui sont à vous. Je suis dans leur pays, et j'attends les dernières résolutions de quelques amis que j'ai

à Babylone, pour savoir si l'impression doit précéder la représentation. Cette pièce réussira plus auprès des Français que les héros romains. Il y a de l'amour comme dans l'opéra comique, et c'est ce qu'il faut à vos belles dames. 1767.

J'ai préparé un avis au public, dans lequel je dis que le sieur *Duchefne*, qui demeurait au *Temple du goût*, mais qui n'en avait aucun, s'est avisé de défigurer tous mes ouvrages, et qu'il a obtenu un privilège du roi pour me rendre ridicule. Je crois du moins que son privilège est expiré, et qu'il m'est permis de donner mes ouvrages à qui bon me semble.

Je finis, selon ma coutume, par les sentimens de l'amitié, sans formules inutiles.

L E T T R E C X X V.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, premier de mars.

Vous avez daigné, Monseigneur, faire une petite visite à Ferney; madame *Denis* part pour vous la rendre. Sa santé est déplorable, et il n'y a plus à Genève ni médecin qu'on puisse consulter, ni aucun secours qu'on puisse attendre; d'ailleurs vingt ans d'absence ont

1767. — dérangé ma fortune, et n'ont pas accommodé la sienne. Ma fille adoptive *Corneille* l'accompagne à Paris, où elle verra massacrer les pièces de son grand-oncle ; pour moi, je reste dans mon désert : il faut bien qu'il y ait quelqu'un qui prenne soin du ménage de campagne ; c'est ma consolation. J'en éprouverais une plus flatteuse, si je pouvais vous faire ma cour ; mais c'est un bonheur auquel je ne puis prétendre, et la vie de Paris ne convient ni à mon âge, ni à mes maladies, ni aux circonstances où je me trouve. Je serai très-affligé de mourir sans avoir pris congé de vous. Je me regarde déjà comme un homme mort, quoique j'aye égayé mon agonie autant que je l'ai pu. Non-seulement je vous dis un adieu éternel quand vous honorâtes ma retraite de votre présence, mais j'ai toujours eu depuis le chagrin de ne pouvoir vous écrire que des choses vagues. La douceur d'ouvrir son cœur est aujourd'hui interdite. J'ai respecté les entraves qu'on met à la liberté de s'expliquer par lettres ; je n'ai pu que vous ennuyer. J'aurais désiré faire un petit voyage à Bordeaux, et vous contempler dans votre gloire ; mais c'est encore un plaisir auquel il faut que je renonce. Me voilà donc mort et enterré.

La bonté que vous avez de faire payer ce qui m'est dû de ma rente, sera toute entière pour

madame *Denis* et pour madame *Dupuits*. Il faut tout à des femmes, et rien à un vieux solitaire. Je ne me suis pas même réservé de chevaux pour me promener. Si j'étais seul, je n'aurais besoin de rien. Je vous remercie au nom de madame *Denis* qui bientôt vous remerciera elle-même, et vous présentera mes hommages, mon attachement inviolable et mon respect. V.

L E T T R E C X X V I.

A M. L E K A I N.

2 de mars.

MON cher ami, vous êtes bien sûr que je m'intéresse plus à votre santé qu'à tous les Scythes du monde. Ménagez - vous, je vous en prie; il faut se bien porter pour être héros : tous ceux de l'antiquité avaient une santé de fer. Il importe fort peu qu'on joue les Scythes devant ou après Pâques ; mais, si vous en pouvez donner quatre ou cinq représentations avant la fin du carême, je vous conseille de ne pas perdre ces quatre ou cinq bonnes chambres, parce qu'il est presque impossible que, dans la quinzaine de Pâques, l'édition de *Cramer* ne devienne publique.

1767. Je n'avais point eu dessein d'abord de faire jouer cette pièce, et la préface l'indique assez; mais, puisqu'on la joue à Genève, à Lausanne et chez moi, et qu'on la jouera à Lyon et à Bordeaux, il est bien juste que vous en donniez quelques représentations. Comptez que j'aurai soin de vos intérêts dans l'édition qu'on en fera à Paris, quoiqu'il soit difficile d'obtenir des libraires des conditions aussi favorables, pour une pièce déjà imprimée, que pour une qui serait toute neuve.

Je vous prie de vous amuser, pendant votre convalescence, à faire collationner sur les rôles tous les changemens que je vous ai envoyés. En voici un que je vous recommande; c'est à la première scène du cinquième acte. Il m'a paru, à la représentation, que c'était à *Sozame* à parler avant sa fille, et qu'*Obéide* devait être trop consternée pour répondre à la proposition qu'on lui fait d'immoler *Athamare*. Voici ce petit changement :

O B É I D E.

Je n'en apprends que trop.

S O Z A M E.

Je vous l'ai déclaré;

Je respecte un usage en ces lieux consacré,
Mais des sévères lois par vos aïeux dictées,
Les têtes de nos rois pourraient être exceptées.

Au reste , je ne compte sur le rôle d'*Obéide* qu'autant que vous voudrez bien conduire l'actrice. Vous avez reçu , sans doute , l'imprimé en marge duquel j'ai écrit mes petites indications. Ce personnage exige une douleur presque toujours étouffée , des repos , des soupirs , un jeu muet , une grande intelligence du théâtre. Ce n'est guère qu'au cinquième acte que ces sentimens se déploient sur le pont aux ânes des imprécations , pont aux ânes que l'on passe toujours avec succès.

Madame *Denis* vous fait mille complimens ; elle ne joue plus la comédie , ni moi non plus ; mais M. de *la Harpe* est un excellent acteur. Je vous embrasse de toute mon ame. V.

1767.

L E T T R E C X X V I I.

A M. ELIE DE BEAUMONT, *avocat*.

A Ferney, le 4 de mars.

MES yeux ne me permettent pas d'écrire , mon cher *Cicéron* ; je n'ai pas actuellement auprès de moi celui qui vous fait d'ordinaire mes remercimens , mais vous n'en verrez pas moins que j'ai reçu votre mémoire. Nous l'avons lu, nous avons pleuré. Ou les hommes feront de bronze , ou les *Sirven* seront justifiés comme les *Calas*. La consultation est de la plus grande habileté , et d'une bienfaisance qui fera beaucoup d'honneur à celui qui l'a rédigée. La victoire me paraît sûre. Les protestans et les catholiques vous béniront également , et personne assurément ne vous enviera la terre de Canon. On dira qu'il est bien permis au défenseur de l'humanité de se défendre lui-même , et de réclamer le bien des ancêtres de sa femme.

Je vous prie de vouloir bien me faire envoyer un second exemplaire par monsieur *Damilaville*. Le premier sera pour messieurs du conseil de Berne , le second sera signé par *Sirven* et ses filles. Messieurs de Berne doivent

en

en avoir un, parce qu'ils ont promis de continuer aux *Sirven* la petite pension qu'ils veulent bien leur faire pendant qu'ils poursuivront leur procès à Paris, et qu'ils ont mis pour condition qu'ils verraient le mémoire par lequel ils seraient appelés à venir auprès de vous. Je vous enverrai *Sirven* et une de ses filles, aussitôt que vous l'ordonnerez. Il y en a une qui est incapable de faire le voyage. 1767.

Je ne puis trop vous réitérer mes tendres remerciemens. Je vous embrasse cent fois, sage et éloquent vengeur de l'innocence.

L E T T R E C X X V I I I.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Le 4 de mars.

GRAND-TURC, grand écuyer persan, cadi, et vous grande écuyère, tombe sur vous la rosée du ciel, et soit votre rosier toujours fleuri ! Qui a donc fait la chanson de *Molé* ? elle est naïve et plaisante. N'en fera-t-on point sur la sorbonne qui persécute si sottement *Marmontel* ?

Les *Gilli* m'ont fait pis ; leur banqueroute est forte. Je serai fort obligé à monsieur le

Corresp. générale. Tome XI. † A a

— 1757. — car il faut agir vigoureusement le pauvre
 bonnet dans mon zèle contre des monnaies.

Madame Denis et moi commençons le grand-
 tate de la main levée. Malinot favorise les
 bons serviteurs. J'ai bien, je crois, une
 plus grande obligation aux maîtres des requêtes.
 Vous avez vu, sans doute, le mémoire
 de M. de Beaumont; il faudrait avoir une ame
 de bronze pour ne pas accorder une évocation
 aux Sirven. En vérité, il s'agit dans cette
 affaire de l'honneur de la France; il est trop
 honteux de se faire continuellement un jeu
 d'une accusation de parricide. Mon cher grand
 écuyer y est surtout intéressé pour l'honneur
 de son Languedoc. Pour moi, je m'intéresse
 plus aux Sirven qu'aux Scythes: je n'avais fait
 cette pièce que pour mon petit théâtre et pour
 mes chers Gênois qui y sont un peu houp-
 pillés. M. et madame de la Harpe la jouent
 très bien; elle nous fait un très-grand effet.
 Les changemens que les anges nous proposent
 nous paraissent absolument impraticables: ce
 serait nous couper la gorge. Il faut donner la
 pièce telle qu'elle est, avec ses défauts; mais
 il ne la faut donner que quand mademoiselle
 Durancy sera sûre de son rôle, et qu'elle aura
 appris à répandre et à retenir des larmes, et
 quand les deux vieillards sauront imiter la
 nature, ce qui est aussi rare dans ce tripot que
 dans celui de Nicolet.

Si le grand écuyer et le grand turc veulent se donner le plaisir des répétitions, ils feront un grand plaisir au scythe qui les embrasse de tout son cœur. 1767.

Il leur enverra incessamment la Guerre de Genève, dès qu'il en aura fait faire une copie. Cela peut amuser quelques momens ceux qui connaissent les masques.

Mille et mille tendres amitiés.

LETTRE CXXIX.

A M. LE KAIN.

4 de mars.

Je me flatte, mon cher ami, que vous aurez rétabli votre santé, quand cette lettre vous parviendra. Je pense que, pour prévenir les éditions dont on me menace de tous côtés, vous devez au moins vous assurer de quatre ou cinq représentations avant Pâques; mon libraire de Paris tiendrait alors la pièce toute prête pour la rentrée, supposé que cette pièce méritât d'être reprise, sinon vous vous contenteriez de ces quatre ou cinq représentations, et il n'en serait plus parlé.

On dit que le public n'aime pas d'Auberval,

— 1767. et que *Grandval* conviendrait mieux ; c'est à vous à décider, et à faire ce que vous trouverez à propos. Sans vous, rien ne se peut ni ne se doit faire. Prendrez-vous la peine, mon cher ami, d'adoucir la voix de mademoiselle *Durancy*, surtout dans les premiers actes ? baissera-t-elle les yeux quand il le faut ? dira-t-elle d'une manière attendrissante :

Si la Perse a pour toi des charmes si puissans ,
 Je ne te contrains pas , quitte-moi , j'y consens ;
 J'en gémirai , Sulma ; dans mon palais nourrie ,
 Tu fus en tous les temps le soutien de ma vie ;
 Mais je ferais barbare en t'osant proposer
 De supporter un joug qui commence à peser , &c.

pleurera-t-elle, et quelquefois soupirera-t-elle sans parler ? passera-t-elle de l'attendrissement à la fermeté, dans les derniers vers du troisième acte ? dira-t-elle bien *non*, de la manière dont on dit *oui* ? Si elle fait tout cela, ce sera vous qu'il faudra remercier. La pièce est difficile à jouer ; elle a surtout besoin de deux vieillards qui soient naturels et attendrissans. Les succès dépendent entièrement des acteurs ; s'il y en avait trois ou quatre comme vous, vos parts seraient au moins de vingt mille livres.

M. de *Thibouville* a la bonté de se charger de bien des détails. Portez-vous bien ; je vous embrasse de tout mon cœur. V.

L E T T R E C X X X.

A M. D O R A T.

4 de mars.

JE ne fais , Monsieur , si mon amour propre corrompt mon jugement , mais vos derniers vers me paraissent valoir mieux que les premiers ; ils sont , à mon gré , plus remplis de grâces. Votre muse fait ce qu'elle veut ; je la remercie d'avoir voulu quelque chose en ma faveur , quoiqu'il y ait encore un coup de patte. Je vous jure sur mon honneur que je n'ai aucune connaissance des vers qu'on a faits contre vous : personne ne m'en a écrit un mot ; il n'y a que vous qui m'en parliez. Toutes ces sottises ; couvertes par d'autres sottises , tombent dans un éternel oubli , au bout de vingt-quatre heures. Je suis uniquement occupé de l'affaire des *Sirven* , dont vous avez peut-être entendu parler. Ce nouveau procès de parricide va être jugé au conseil du roi ; il m'intéresse beaucoup plus que les Scythes dont je ne fais nul cas. Je n'avais destiné cet ouvrage

— 1767. qu'à mon petit théâtre ; mais on imprime tout ; on a imprimé ce petit amusement de campagne. Les comédiens se repentiront probablement d'avoir voulu le jouer. J'ai donné un rôle à mademoiselle *Durancy* à qui j'en avais promis un depuis très-long-temps. Je ne connaissais point mademoiselle *Dubois* ; je vis ignoré dans ma retraite , et j'ignore tout. Si j'avais été informé plutôt de son mérite et de ses droits, j'aurais assurément prévenu ses plaintes ; mais je vous prie de lui dire qu'elle n'a rien à regretter : le rôle qu'elle semble désirer est indigne d'elle. C'est une espèce de paysanne , pendant trois actes entiers ; c'est une fille d'un petit canton suisse, qui épouse un suisse ; et un petit-maitre français tue son mari. Je ne connais point de pièce plus hasardée ; c'est une espèce de gageure , et je gage avec qui voudra contre le succès. Mais on peut faire une mauvaise pièce de théâtre, et ambitionner votre amitié ; c'est-là ma consolation et ma ressource.

Je vous supplie , Monsieur, de compter sur les sentimens très-sincères de votre très-humble , &c.

L E T T R E C X X X I. 1767.

A M. DE PEZAI.

A Ferney, 9 de mars.

Je vous répondrai, Monsieur, ce que j'ai répondu à M. *Dorat*, que je ne connais en aucune manière les vers dans lesquels il est maltraité, que personne au monde ne m'a rien écrit sur ce sujet, et j'ajoute que je consens que vous me regardiez comme un malhonnête homme, si je vous trompe. Je vous dirai plus : j'en ai jamais montré à Ferney ni les vers que M. *Dorat* avait faits contre moi, ni aucune des lettres qu'il m'écrivit depuis, et dans lesquelles la bonté de son cœur réparait, par son repentir, le tort que son imagination m'avait pu faire. Je n'ai pas seulement laissé voir la jolie épître qu'il vient d'adresser à sa muse ; je me suis contenté de goûter la satisfaction de voir avec combien de grâces il guérissait les blessures qu'il avait faites.

Ni madame *Denis*, ni M. et madame *Dupuits*, ni M. et madame de *la Harpe*, qui sont chez moi depuis quatre mois, ni mes deux neveux, conseillers au parlement et au grand conseil, n'ont vu aucune de ces pièces. Les affaires

— 1767. qui regardent *Rousseau* sont ici trop sérieuses pour qu'elles puissent être des sujets de pure plaisanterie ; et de plus , Monsieur , ces plaisanteries étaient trop cruelles pour qu'elles servissent de matière à nos conversations. Monsieur *Dorat* , sans me connaître , m'avait traité de bouffon dans son *Avis aux sages* ; il m'avait exposé aux rigueurs du gouvernement , en disant qu'on a brûlé des ouvrages qu'on m'attribue ; il finissait enfin par dire qu'il fallait avoir des mœurs.

Des outrages si odieux ne devaient pas être manifestés par moi-même ; j'aurais trop rougi devant la petite-fille du grand *Corneille*, devant mes amis et devant ma famille. J'ai dévoré toujours cette injure , et j'ai caché aussi la rétractation.

J'aurais souhaité , sans doute , que M. *Dorat* rendît cette rétractation publique , comme l'outrage l'avait été. Cette réparation publique était digne d'un homme qui a le cœur bon et sensible , et qui voit qu'il a été trompé , qui revient de son illusion , et qui corrige , avec une noblesse courageuse , l'erreur où il est tombé.

Si quelque homme de lettres de Paris , indigné du tort que l'*Avis aux sages* pouvait me faire dans la situation critique où se trouvent aujourd'hui les gens de lettres , a repoussé

les

les injures par des injures ; si , ne sachant pas que M. *Dorat* avait réparé entièrement son tort avec moi , il s'est laissé emporter à un zèle indiscret , je désavoue ce zèle , et je vous jure sur mon honneur que je n'en ai rien appris que par M. *Dorat* lui-même. 1767.

Vous sentez bien que , si j'avais écouté les premiers mouvemens de mon cœur ulcéré , rien ne m'aurait empêché de faire le public juge de ce différent , et que je pouvais me servir des mêmes armes qu'on avait employées contre moi ; mais je n'en ai pas même eu la pensée ; et il est impossible que cette idée me soit venue après les lettres de M. *Dorat* , qui m'ont touché sensiblement , qui m'ont fait tout oublier , et qui m'ont inspiré le désir d'avoir son amitié.

Voilà , Monsieur , la vérité la plus entière et la plus exacte. M. *Dorat* doit voir quels fruits amers produisent de pareils écarts. Toute satire en attire une autre , et fait naître souvent des inimitiés éternelles. M. de *Pompignan* attaqua tous les gens de lettres dans son discours à l'académie ; il en a été payé. Je ne connais aucune satire qui soit demeurée sans réponse. Les familles , les amis entrent dans ces querelles ; c'est le poison de la littérature. J'ai combattu hardiment dans cette arène , et je n'ai jamais été l'agresseur. Mais je vous jure

— encore une fois que , dans cette affaire-ci , je
 1767. ne me suis pas seulement défendu ; je vous
 répète que j'ai été trop content du repentir de
 M. *Dorat* , pour avoir sur le cœur le moindre
 ressentiment. Vous pouvez en croire un homme
 qui n'a pas la réputation de déguiser ce qu'il
 pense , qui n'a nulle raison de le déguiser , et
 qui d'ailleurs est dans un âge où l'on voit de
 sang froid tous ces petits orages de la société ,
 qui tourmentent vivement la jeunesse.

Je vous parle avec la plus grande franchise.
 Soyez très-sûr , encore une fois , que je n'ai
 entendu parler des vers contre M. *Dorat* que
 par vous et par lui. Cette affaire est très-défa-
 gréable , et je ne m'en suis consolé que par
 les assurances que vous me donnez de votre
 amitié et de la sienne.

J'ai l'honneur d'être , &c.

L E T T R E C X X X I I .

1767.

A M. L'ABBÉ BERAUD,

*Auteur d'un poëme épique sur la conquête de
la terre promise.*

Le 11 de mars.

NON-SEULEMENT, Monsieur, celui que vous aviez chargé de me faire parvenir votre poëme de *La terre promise* ne m'a point envoyé votre bel ouvrage, mais il ne m'en a point parlé : il ne m'a pas cru capable de lire un poëme aussi curieux.

Je sens tout le prix de ce que j'ai perdu. Rien n'est plus poëtique, sans doute, que les conquêtes de *Josué*, et tout ce qui les a précédé et suivi. Aucune fiction grecque n'en approche, chaque événement est prodige, et les miracles y font un effet d'autant plus admirable qu'on ne peut pas dire que l'auteur y amène la divinité, comme les poëtes grecs qui faisaient descendre un dieu sur la scène, quand ils ne savaient comment dénouer leur intrigue. On voit le doigt de DIEU par-tout dans le sujet de votre ouvrage, sans que l'intervention divine soit une ressource nécessaire. *Josué*

— 1767. pouvait aisément passer à gué le Jourdain qui n'a pas quarante-cinq pieds de large, et qui est guéable en cent endroits ; mais DIEU fait remonter le fleuve vers sa source pour manifester sa puissance.

Il n'était pas nécessaire que Jéricho tombât au son des cornemuses, puisque *Josué* avait des intelligences dans la ville par le moyen de *Raab* la prostituée. DIEU fait tomber les murs, pour faire voir qu'il est le maître de tous les événemens. Les Amorrhéens étaient déjà écrasés par une pluie de pierres tombées du ciel ; il n'était pas nécessaire que DIEU arrêtât le soleil et la lune à midi, pour que *Josué* triomphât de ce peu de gens qui venaient d'être lapidés d'en haut. Si DIEU arrête le soleil et la lune, c'est pour faire voir aux Juifs que le soleil et la lune dépendent de lui.

Ce qui me paraît encore de plus favorable à la poésie, c'est que le sujet est petit, et les moyens grands. *Josué* ne conquiert, à la vérité, que trois ou quatre lieues de pays, qu'on perdit bientôt après ; mais la nature entière est en convulsion pour la petite tribu d'*Ephraïm*. C'est ainsi qu'*Enée*, dans *Virgile*, s'établit dans un village d'Italie avec le secours des dieux. Le grand avantage que vous avez sur *Virgile*, c'est que vous chantez la vérité, et qu'il n'a chanté que le mensonge. Vous avez l'un et

l'autre des héros pieux , ce qui est encore un avantage. Il est vrai qu'on pourrait reprocher quelques cruautés à *Josué* , mais elles sont sacrées , ce qui est bien un autre avantage encore. Il n'y a même que trente rois de condamnés à être pendus , dans ce petit pays de quatre lieues , pour avoir osé résister à un étranger envoyé par le Seigneur ; et vous prouverez , quand il vous plaira , qu'on ne saurait pendre , pour la bonne cause , trop de princes Léréiques. 1767.

Jugez , Monsieur , quel est mon regret de n'avoir pu lire , dans ma terre non promise , votre poème épique sur la terre promise , qui me fait concevoir de si hautes espérances.

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens que je vous dois , Monsieur , votre &c.

L E T T R E C X X X I I I .

A M. L E K A I N .

A Ferney , 11 de mars.

MON cher ami , je fors d'une grande répétition des Scythes. Le cinquième acte est , sans contredit , celui de tous qui a fait le plus d'effet théâtral ; mais il demande de terribles nuances. Le couplet d'*Athamare* , quand il encourage *Obéide* à le frapper , prononcé de la manière

— 1767. dont vous le direz , avec courage , avec noblesse , avec un air de maître , contribue beaucoup au succès. La scène du père et de la fille , l'air morne , recueilli , douloureux et terrible qu'*Obéide* y conserve toujours avec son père , fait de cette scène même une des plus attachantes ; la curiosité et l'effroi saisissent tout l'assemblée. Ce cinquième acte vient de faire le même effet à Lausanne ; c'est celui de tous qui a le plus réussi. On répète la pièce à Genève , on la répète à Lyon dans quatre jours. Vous voyez qu'il est de toute impossibilité d'attendre après Pâques ; le libraire de Paris serait prévenu par les libraires de province et par ceux de Suisse. Si j'étais à Paris , vous ne seriez pas exposé à ces inconvéniens ; mais il y a près de vingt ans que les indignes persécutions que j'ai essuyées , pour tout fruit de mes travaux , m'ont fait renoncer à ma patrie. C'est à *Fréron* et *Coqueley* , son approbateur , à triompher dans Paris.

Voici un petit résumé de tous les changemens faits à la pièce , afin que , s'il en est échappé quelqu'un dans votre copie , vous puissiez aisément le remplacer. Au reste , vous sentez bien que tout dépend de votre santé : il ne faut pas vous tuer pour des Scythes. Tout dépend surtout de la santé de madame la dauphine , et on n'a pas besoin d'un tel motif

pour souhaiter son rétablissement, Je vous
embrasse bien tendrement. V. 1767.

N. B. Mademoiselle *Dubois* s'est plainte à moi ; elle a cru que vous m'aviez engagé à la priver du rôle d'*Obéide* ; je l'ai détrompée comme je le devais.

L E T T R E C X X X I V.

A M. L E R I C H E.

14 de mars.

LE parlement de Besançon doit être très-flatté, Monsieur, que la cour ne l'ait pas cru persécuteur, et je suis persuadé que le parlement de Dijon montrera bien qu'il ne l'est pas. J'espère même que les principaux magistrats de votre province, justement indignés contre les manœuvres du procureur général, agiront auprès de leurs amis de Dijon. Pour moi, quoique sans crédit, j'y ferai tous mes faibles efforts.

M. l'avocat *Arnault* est l'homme le plus propre à bien servir *Fantet*. Il faut qu'il s'adresse à cet avocat à qui j'écrirai dès que j'aurai appris que *Fantet* est à Dijon. Je vais écrire à quelques amis que j'ai dans ce pays-là, et

1767. LETTRE CXXXVI.

A M. LINGUET,

Sur Montesquieu et Grotius.

15 de mars.

.
.

JE crois , comme vous , Monsieur , qu'il y a plus d'une inadvertance dans l'*Esprit des lois*. Très-peu de lecteurs sont attentifs ; on ne s'est point aperçu que presque toutes les citations de *Montesquieu* sont fausses. Il cite le prétendu *Testament du cardinal Richelieu* , et il lui fait dire , au chapitre VI , dans le livre III , que s'il se trouve dans le peuple quelque malheureux honnête homme , il ne faut pas s'en servir. Ce *Testament* , qui d'ailleurs ne mérite pas la peine d'être cité , dit précisément le contraire ; et ce n'est point au sixième , mais au quatrième chapitre.

Il fait dire à *Plutarque* que les femmes n'ont aucune part au véritable amour. Il ne songe pas que c'est un des interlocuteurs qui parle ainsi , et que ce grec , trop grec , est vivement réprimandé par le philosophe *Daphneüs* , pour

lequel *Plutarque* décide. Ce dialogue est tout consacré à l'honneur des femmes ; mais *Montesquieu* lisait superficiellement, et jugeait trop vite. 1767.

C'est la même négligence qui lui a fait dire que le grand-seigneur n'était point obligé par la loi de tenir sa parole ; que tout le bas commerce était infame chez les Grecs ; qu'il déplore l'aveuglement de *François I* qui rebuta *Christophe Colomb* qui lui proposait les Indes, &c. Vous remarquerez que *Colomb* avait découvert l'Amérique avant que *François I* fût né.

La vivacité de son esprit lui fait dire au même endroit, livre IV, chapitre XIX, que le conseil d'Espagne eut tort de défendre l'emploi de l'or en dorure : Un décret pareil, dit-il, serait semblable à celui que seraient les Etats d'Hollande, s'ils défendaient la cannelle. Il ne fait pas réflexion que les Espagnols n'avaient point de manufactures, qu'ils auraient été obligés d'acheter les étoffes et les galons des étrangers, et que les Hollandais ne pouvaient acheter ailleurs que chez eux-mêmes la cannelle qui croît dans leurs domaines.

Presque tous les exemples qu'il apporte sont tirés des peuples inconnus du fond de l'Asie, sur la foi de quelques voyageurs mal instruits ou menteurs.

— 1767. Il affirme qu'il n'y a de fleuve navigable en Perse que le Cyrus : il oublie le Tigre , l'Euphrate , l'Oxus , l'Araxe et le Phase , l'Indus même qui a coulé long-temps sous les lois des rois de Perse. *Chardin* nous assure , dans son troisième tome , que le fleuve Zenderouth , qui traverse Ispahan , est aussi large que la Seine à Paris , et qu'il submerge souvent des maisons sur les quais de la ville.

Malheureusement le système de l'*Esprit des lois* a pour fondement une antithèse qui se trouve fautive. Il dit que les monarchies sont établies sur l'honneur , et les républiques sur la vertu ; et , pour soutenir ce prétendu bon mot : La nature de l'honneur (dit-il , livre III , chapitre VII) est de demander des préférences , des distinctions ; l'honneur est donc , par la chose même , placé dans le gouvernement monarchique. Il devrait songer que , par la chose même , on brigait , dans la république romaine , la préture , le consulat , le triomphe , des couronnes et des statues.

J'ai pris la liberté de relever plusieurs méprises pareilles dans ce livre , d'ailleurs très-estimable. Je ne ferai pas étonné que cet ouvrage célèbre vous paraisse plus rempli d'épigrammes que de raisonnemens solides ; et cependant il y a tant d'esprit et de génie , qu'on le préférera toujours à *Grotius* et à *Puffendorf*.

Leur malheur est d'être ennuyeux ; ils sont
plus pesans que graves. 1767.

Grotius, contre lequel vous vous élevez avec tant de justice, a extorqué de son temps une réputation qu'il était bien loin de mériter. Son *Traité de la religion chrétienne* n'est pas estimé des vrais savans. C'est là qu'il dit, au chapitre XXII de son premier livre, que l'embrasement de l'univers est annoncé dans *Hystaspe* et dans les sibylles. Il ajoute à ces témoignages ceux d'*Ovide* et de *Lucain* ; il cite *Lycophron* pour prouver l'histoire de *Jonas*.

Si vous voulez juger du caractère de l'esprit de *Grotius*, lisez sa harangue à la reine *Anne* d'Autriche, sur sa grossesse. Il la compare à la juive *Anne* qui eut des enfans étant vieille ; il dit que les dauphins, en faisant des gambades sur l'eau, annoncent la fin des tempêtes, et que, par la même raison, le petit dauphin qui remue dans son ventre annonce la fin des troubles du royaume.

Je vous citerais cent exemples de cette éloquence de collège, dans *Grotius* qu'on a tant admiré. Il faut du temps pour apprécier les livres, et pour fixer les réputations.

Ne craignez pas que le bas peuple lise jamais *Grotius* et *Puffendorf* ; il n'aime pas à s'ennuyer. Il lirait plutôt (s'il le pouvait) quelques chapitres de l'*Esprit des lois*, qui sont

— 1767. à portée de tous les esprits , parce qu'ils sont très-naturels et très-agréables. Mais distinguons , dans ce que vous appelez peuple , les professions qui exigent une éducation honnête , et celles qui ne demandent que le travail des bras et une fatigue de tous les jours. Cette dernière classe est la plus nombreuse. Celle-là , pour tout délassement , et pour tout plaisir , n'ira jamais qu'à la grand'messe et au cabaret , parce qu'on y chante et qu'elle y chante elle-même ; mais , pour les artisans plus relevés , qui sont forcés par leurs professions mêmes à réfléchir beaucoup , à perfectionner leur goût , à étendre leurs lumières , ceux-là commencent à lire dans toute l'Europe. Vous ne connaissez guère à Paris les Suisses que par ceux qui sont aux portes des grands seigneurs , ou par ceux à qui *Molière* fait parler un patois inintelligible , dans quelques farces ; mais les Parisiens seraient étonnés s'ils voyaient , dans plusieurs villes de Suisse , et surtout dans Genève , presque tous ceux qui sont employés aux manufactures passer à lire le temps qui ne peut être consacré au travail. Non , Monsieur , tout n'est point perdu quand on met le peuple en état de s'apercevoir qu'il a un esprit. Tout est perdu , au contraire , quand on le traite comme une troupe de taureaux ; car tôt ou tard ils vous

frappent de leurs cornes. Croyez-vous que le peuple ait lu et raisonné dans les guerres civiles de la rose rouge et de la rose blanche en Angleterre, dans celle qui fit périr *Charles I* sur un échafaud, dans les horreurs des *Armagnacs* et des Bourguignons, dans celles même de la ligue? Le peuple, ignorant et féroce, était mené par quelques docteurs fanatiques qui criaient : Tuez tout, au nom de DIEU. Je déferais aujourd'hui *Cromwell* de bouleverser l'Angleterre par son galimatias d'énergumène, *Jean de Leyde* de se faire roi de Munster, et le cardinal de *Retz* de faire des barricades à Paris. Enfin, Monsieur, ce n'est pas à vous d'empêcher les hommes de lire, vous y perdriez trop, &c.

L E T T R E C X X X V I I.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 16 de mars.

VOTRE lettre du 2 de mars, Monseigneur, m'étonne et m'afflige infiniment. Mon attachement pour vous, mon respect pour votre maison, et toutes les bienfaisances réunies ne me permirent pas de vous envoyer une pièce de théâtre le jour que j'apprenais la mort de

1767. madame la duchesse de *Fronsac*. Je vous écris, et vous demandai vos ordres. Voici la pièce que je vous envoie. Il se fera passé un temps assez considérable pour que votre affliction vous laisse la liberté de gratifier votre troupe de cette nouveauté ; et que vous puissiez même l'honorer de votre présence.

M. de *Thibouville* va faire jouer à Paris les *Scythes* ; c'est une obligation que je lui ai ; car c'est une peine très-grande et souvent désagréable que de conduire des acteurs.

J'ai chez moi actuellement M. de *la Harpe* et sa femme. Vous n'ignorez pas que M. de *la Harpe* est un homme de très-grand mérite, qui vient de remporter deux prix à notre académie, par deux ouvrages excellens. Il récite les vers comme il les fait ; c'est le meilleur acteur qu'il y ait aujourd'hui en France. Il est un peu petit, mais sa femme est grande. Elle joue comme mademoiselle *Clairon*, à cela près qu'elle est beaucoup plus attendrissante. Je souhaite que la pièce soit jouée à Paris et à Bordeaux comme elle l'est à Ferney.

La petite *Durancy* est mon clerc. Elle vint, il y a dix ans, à Genève ; c'était un enfant. Je lui promis de lui donner un rôle, si jamais elle entrait à Paris à la comédie ; elle me fit même, par plaisanterie, signer cet engagement. Il est devenu sérieux, et il a fallu le remplir.

remplir. Je lui ai donné le rôle d'*Obéide*. Je ne connais point mademoiselle *Dubois* ; je ne savais pas même quelle sorte d'emploi elle avait à la comédie. Vous savez qu'il y a près de vingt ans que les *Frérons* me chassèrent de Paris où je ne retournerai jamais. Vous savez aussi que les pièces de théâtre font mon amusement ; j'en fais présent aux comédiens, et je ne dois attendre d'eux que des remerciemens, et non des tracasseries. C'était même pour arrêter toutes les querelles de ce tripot, que j'avais fait imprimer la pièce que je ne comptais pas livrer au théâtre, ainsi que je le dis dans la préface. Enfin, la voici avec tous les changemens que j'ai faits depuis, et avec les directions, en marge, pour l'intelligence de la pièce, et pour gouverner le jeu des acteurs. Je ne fais si vous ferez en état de vous en amuser, mais vous le ferez toujours de la protéger.

Ces petites fêtes font l'agrément de ma vieillesse. Je vous envoie la pièce dans un autre paquet, et j'annonce sur l'enveloppe le titre du livre, afin qu'il puisse servir de passe-port.

Je me doutais bien que *Galien* qui, dans ma tragédie, joue le rôle du jeune scythe, ne jouerait pas dans votre réponse celui d'un futur inspecteur des toiles ; mais vous êtes

1767. assez puissant pour lui procurer autre chose. L'histoire et la bibliographie sont son fait ; mais on risque avec cela de mourir de faim , si on n'a pas quelque chose d'ailleurs. Il attend tout de vos bontés. Il travaille toujours beaucoup , et il a déjà plusieurs porte-feuilles remplis de bons matériaux sur le Dauphiné où il voudrait bien aller faire un tour , pour voir ses parens près Grenoble qui n'est pas loin d'ici.

Comme il se connaît en livres rares , il en a acheté un petit nombre de ce genre , et que vous n'avez pas. Il veut vous les offrir ; mais , comme ce sont de ces livres sur lesquels on n'entend pas raillerie en France , je ne suis point d'avis qu'il vous les envoie ; il y aurait du danger , et les conséquences en pourraient être fâcheuses : il vaut mieux qu'il les garde jusqu'à ce que vous m'ayez fait connaître vos ordres sur ces deux derniers articles.

Agréez , Monseigneur , les sentimens inaltérables du respect et de l'attachement que je conserverai pour vous jusqu'au dernier moment de ma vie. V.

L E T T R E C X X X V I I I. 1767.

A M. DE CHABANON.

16 de mars.

NON-SEULEMENT je corromps la jeunesse , mon cher et jeune confrère , mais la vieillesse ne m'empêche point de donner de mauvais exemples. Je suis honteux de faire des tragédies à mon âge. Je vous réponds un peu tard , parce que j'ai passé mon temps à soutenir la guerre contre mes anges. Je suis quelquefois très-docile , et quelquefois très-opiniâtre. Je souhaite que vous n'ayez pas été trop docile en changeant votre plan ; vous aurez sans doute senti que le nouveau servira mieux votre génie : c'est toujours le plan qui nous échauffe le plus que l'on doit choisir. Celui que j'avais imaginé pour mes pauvres Scythes m'animait , et celui qu'on me proposait me glaçait. J'ai travaillé pour mes Suisses et pour moi ; la pièce nous a amusés à Ferney , et c'est tout ce que je voulais ; car , en cultivant son jardin , il faut aussi ne pas oublier son théâtre.

Nous avons suspendu nos plaisirs sur la nouvelle du triste état où était madame la

— 1767. dauphine ; nous sommes bons français , quoi-
que nous ne soyons que des suisses.

M. de *la Borde* m'avait recommandé de l'informer de tout ce qu'on me manderait sur son Pêché originel. Je n'eus d'abord que des choses très-flatteuses à lui faire savoir ; mais depuis il m'est revenu qu'on se fait des critiques , et que l'on trouvait quelques endroits faibles ; je m'en rapporte à vous : il y a bien de l'arbitraire dans la musique ; les oreilles que *Cicéron* appelle superbes sont fort capricieuses. Il n'en est pas ainsi du cœur , c'est un juge infailible ; et , quand il est ému dans une tragédie , toutes les critiques n'ont qu'à se taire.

Mon petit *la Harpe* a fait une réponse à l'abbé de *Rancé*. Cet abbé de *Rancé* avait écrit ce qu'on appelle , je ne fais pourquoi , une héroïde à ses moines : M. de *la Harpe* fait répondre un moine qui assurément vaut mieux que l'abbé. C'est un des meilleurs ouvrages que j'aye vus ; il faudrait qu'il fût entre les mains de tous les novices , il n'y aurait plus de profès. Jamais on n'a mieux peint l'horreur de la vie monacale.

J'ignore encore si la folle sorbonne a condamné le sage *Bétsaire*. De quoi se mêle-t-elle ?

Si vous avez l'*Histoire de la philosophie* par

Deslandes, vous y verrez , tome III, page 299 :
 La faculté de théologie est le corps le plus 1767.
 méprisable qui soit dans le royaume. Je serais
 bien fâché de penser comme M. *Deslandes*, à
 Dieu ne plaîse ; personne ne respecte plus que
 moi la sacrée faculté ; mais je vous aime encore
 davantage. V.

L E T T R E C X X X I X.

A M. LE COMTE DE BOISGELIN,

MAITRE DE LA GARDE-ROBE DU ROI.

A Ferney , mars.

C E que vous m'avez envoyé, Monsieur ,
 m'a mortellement ennuyé. Voilà tout ce que
 je peux vous en dire : je n'aime pas les phra-
 ses. Vous avez un frère qui m'a accoutumé
 au bon.

On m'a parlé d'un homme de Nancy qu'on
 dit fourré à la bastille , sur la dénonciation
 d'un jésuite ; il s'appelle , je crois , *Leclerc* :
 il avait la protection de madame la marquise
 de *Boufflers*, votre belle-mère , si on ne m'a
 pas trompé. En ce cas , je présume que vous
 daignerez agir tous deux en sa faveur. Rien

— ne rafraîchit le sang comme de secourir les
1767. malheureux.

J'étais impotent et aveugle quand madame de *Boufflers* a passé par Lyon. Je suis encore à peu-près dans le même état ; je ne vauz rien des pieds jusqu'à la tête ; et à l'égard de ma pauvre ame , elle est extrêmement sensible à votre souvenir et à vos bontés dont je vous demande la continuation avec la sensibilité la plus respectueuse.

L E T T R E C X L.

A M. M A R M O N T E L.

16 de mars.

J E prie le secrétaire de *Bélifaire* de dire à madame *Geoffrin* que j'avais bien raison de n'être point surpris du billet du roi de Pologne. Il vient de m'écrire sur la tolérance une lettre dans le goût et dans le style de *Trajan* ou de *Julien* (*). Il faudrait la graver dans les écoles de sorbonne , et y graver surtout ce grand mot de l'impératrice de Russie : Malheur aux persécuteurs !

(*) Voyez à la fin de la correspondance de l'impératrice de Russie, les lettres des souverains , &c.

Mon cher confrère , un grand siècle se —
 forme dans le Nord , un pauvre siècle désho- 1767.
 nore la France. Cependant l'Europe parle
 notre langue. A qui en a-t-on l'obligation ?
 à ceux qui écrivent comme vous , à ceux qu'on
 persécute. *Non lasciar la magnanima impressa.*

L E T T R E C X L I ,

A M. D A M I L A V I L L E .

18 de mars.

VOICI, mon cher ami, une réponse à M. de
Beaumont. Son mémoire réussit beaucoup. S'il
 avait conservé ce bel épiphonème : *Vous n'avez*
point d'enfans ! il aurait réussi davantage ; mais,
 tel qu'il est, il inspire la conviction.

Voici la réponse toute ouverte que je vous
 envoie pour M. *Linguet*.

Et voici une réponse d'un moine à une
 héroïde de l'abbé de *Rancé*. Le moine vaut
 mieux que l'abbé. C'est , à mon gré, le meil-
 leur ouvrage de M. de *la Harpe*. Faites en
 faire tant de copies qu'il vous plaira, et ensuite
 ayez la bonté d'envoyer cet exemplaire, avec
 la lettre ci-jointe, à M. *Barthe* secrétaire de
 l'abbé de la *Trape*.

— 1767. Je vous enverrai incessamment ce que M. *Lambert* ad demande. Nous avons suspendu à Ferney les représentations des Scythes ; nous ne prétendons pas nous réjouir quand la cour est dans les alarmes ou dans le deuil. J'ignore le sort de madame la dauphine ; mais il ne peut être que funeste. Quoique nous ne soyons que des suisses , nous avons le cœur aussi français que les Parisiens.

Je voudrais que les sorboniqueurs , qui persécutent *Marmontel* , apprissent que l'impératrice de Russie , les rois de Danemarck , de Pologne , de Prusse , et la moitié des princes d'Allemagne , établissent hautement la liberté de conscience dans leurs Etats , et que cette liberté les enrichit. J'ai reçu du roi de Pologne une lettre qui ferait honneur à *Trajan* , pour le fond et pour le style.

Je vous embrasse ; aimez-moi comme je vous aime.

L E T T R E C X L I I.

1767.

A M. ELIE DE BEAUMONT, *avocat.*

A Berny, le 18 de mars.

JE doute fort, mon cher *Cicéron*, que le conseil de Berne ajoute rien à la modique pension qu'il fait aux *Sirven*; c'est beaucoup s'il la continue. M. *Seigneux de Correvon*, à qui vous écrivez, ne peut nous être d'aucun secours; il n'a que sa bonne volonté.

Je sens bien que la réconciliation du premier président avec le parlement de Toulouse peut nous être défavorable; mais j'espère que le conseil ne voudra pas se relâcher sur le droit qu'il a de prononcer des évocations que la voix publique demande, et que l'équité exige. Les conseillers d'Etat et les maîtres des requêtes paraissent penser unanimement sur cette affaire. Votre mémoire vous fait beaucoup d'honneur; il a consolé ce pauvre *Sirven*. Je vous l'enverrai dès que le tribunal qui doit le juger sera nommé. Cinq années de désespoir ont un peu affaibli sa tête; il ne répondra peut-être qu'en pleurant; mais, après votre mémoire, je ne fais rien de plus éloquent que des pleurs.

Corresp. générale. Tome XI. † D d

— 1767. M. *Seigneux de Correvon* voulait l'engager à faire travailler M. *Loyseau* ; vous pensez bien qu'il n'en fera rien. J'imagine que rien ne sera décidé qu'après Pâques. J'exécuterai tous vos ordres ponctuellement , et au moment que vous prescrirez.

Bien des respects à madame de Canon.

LETTRE CXLIII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

21 de mars.

IL est arrivé , Monsieur , bien des événemens qui nous obligent de différer. L'affaire des *Sirven* , qui commence à faire un grand bruit à Paris , et qui va être jugée au conseil du roi , m'occupe à présent tout entier , et ne me permet pas une diversion qui pourrait lui nuire. Beaucoup d'autres considérations me persuadent qu'il faut attendre encore quelque temps. M. *Bourfier* doit vous envoyer incessamment trois ou quatre petits paquets du *Coladon* que vous aimez tant ; vous pourrez en donner une boîte à M. le chevalier de *Châtellux* , s'il est dans vos cantons. Les affaires de Genève sont toujours dans la même situation , et elles y seront encore probablement long - temps. Plus de

communication entre la France et le territoire de Genève, plus de voitures ni de Lyon, ni de Dijon; nous sommes enfermés comme dans une ville assiégée. 1767.

M. le duc de *Choiseul* a eu pour moi les plus grandes bontés, mais je n'en souffre pas moins; je suis toujours très-languiissant; mon âge avance, ma force diminue; mais mon attachement pour vous ne diminuera jamais.

L E T T R E C X L I V.

A M. DE CHABANON.

21 de mars.

SI vous êtes sage, mon cher confrère, vous attendrez la fin d'avril pour revenir dans votre couvent. Nous espérons que la communication avec Lyon et la Bourgogne sera r'ouverte dans ce temps-là, ou du moins au commencement de mai. Je ne sais si vous savez que nous sommes entourés de troupes et de misère. Nous aurons encore des neiges sur nos montagnes pendant plus d'un mois; les désastres nous environnent, et les secours nous manquent. Je suis obligé en conscience de vous en avertir, afin que, si vous nous faites le plaisir de venir plutôt, vous ne soyez

D d 2

— pas étonné de souffrir comme nous. Je crois
1767. même qu'il vous faudra un passe - port de
M. le duc de Choiseul.

Je n'aime point du tout cette guerre , toute
ridicule qu'elle est. Je me serais retiré à Lyon ,
si je n'avais pas eu trop de monde à trans-
porter.

On joue actuellement les Scythes à Genève
et à Lyon ; on va les jouer à Paris , dès que
les spectacles se r'ouvriront. Les méchans
m'attribuent tant d'ouvrages hétérodoxes ,
que j'ai voulu leur faire voir que je ne faisais
que de mauvaises tragédies. J'ai prouvé par-là
mon alibi ; j'ai fait comme *Alcibiade* qui fit
couper la queue à son chien , afin qu'on ne
l'accusât pas d'autres sottises. Les Scythes
pourront être sifflés par les Velches , mais
j'aime mieux être sifflé par le parterre , que
d'être calomnié par les cagots.

Mes respects à *Eudoxie* ou *Eudocie* , et à
monfieur son père que j'aime de tout mon
cœur. V.

L E T T R E C X L V.

1767.

A M. LE MARQUIS DE VILLEVIEILLE.

23 de mars.

IL est vrai que le diable est déchaîné. Votre confiseur est devenu martyr pour des confitures qui ne sont pas à mi-sucre. Il faut espérer que madame de *Boufflers* abrégera le temps de ses souffrances. Je prendrai toutes les mesures possibles pour recevoir le présent de M. de *Montcomble*, malgré l'interruption de tout commerce avec Lyon.

Je vous demande en grâce de me ménager toujours les bontés de M. de *Claufonet*. Voici une plaisanterie qui pourra vous réjouir, vous et M. *Duché*.

Adieu, Monsieur; je vous aime trop pour faire avec vous la moindre cérémonie.

1767.

L E T T R E C X L V I.

A M. D O R A T.

Du 23 de mars.

Je réponds, Monsieur, à votre lettre du 17 de mars, et je vous demande en grâce qu'après ce dernier éclaircissement il ne soit plus jamais question entre nous d'une affaire si désagréable.

Tout ce que j'ai mandé à M. le chevalier de *Pezai* est dans la plus exacte vérité. Il est très-vrai que je n'ai jamais montré à personne ni vos lettres, ni vos premiers vers imprimés, ni vos seconds manuscrits.

Il est très-vrai que madame *Denis*, ayant appris de Paris l'effet dangereux que pouvait faire l'*Avis* imprimé chez *Jorri*, me demanda, en présence de M. de *la Harpe*, ce que c'était que cette triste aventure. J'avais la pièce, et je ne la communiquai pas; je dis que vous aviez tout réparé, que je vous croyais un très-bon cœur, que vous m'aviez écrit une lettre pleine de candeur, que vous étiez, de toute façon, au-dessus de la jalousie qui est le vice des esprits médiocres. Je citai un endroit de votre lettre, très-bien écrit,

et qui m'avait fait impression. Si M. de la Harpe a fait quelque usage de cette seule confidence, je l'ignore entièrement. Je viens de lui en parler ; il m'a dit qu'il était très-affligé d'avoir eu sujet de se plaindre de vous. Je vous prie de considérer que c'est un jeune homme qui a autant de talens que peu de fortune. Il a une femme et des enfans. Qui pourra seconder ses talens , sinon des gens de lettres aussi capables d'en juger que vous ? Nous sommes dans un temps où la littérature n'est que trop persécutée ; elle le serait certainement moins , si ceux qui la cultivent étaient unis.

Il faut tout oublier, Monsieur , et ne se souvenir que du besoin que nous avons de nous soutenir les uns les autres. Nous avons tous la même façon de penser ; faudra-t-il que nous soyons la victime de ceux qui ne pensent point , ou qui pensent mal ?

Ce qui est encore malheureusement très-vrai , c'est que , lorsque votre *Avis* parut , lorsqu'on eut la cruauté d'y trop remarquer l'injustice publique faite , par nos ennemis communs , à certains ouvrages , j'avais , dans ce temps-là même , une affaire très-sérieuse , et la calomnie me poursuivait vivement.

Je ne vous dissimulai pas combien il était dangereux pour moi d'être confondu avec *Rousseau* convaincu , aux yeux de M. le duc de

1767. *Choiseul*, et même à ceux du roi, des manœuvres les plus criminelles. Je pousserai même la franchise avec vous, jusqu'à vous avouer que je venais de recevoir des reproches de M. le duc de *Choiseul* sur les affaires qui concernaient ce génevois. Vous voyez que vous aviez fait beaucoup plus de mal que vous ne pensiez en faire.

N'en parlons plus ; j'ai tout oublié pour jamais, et je ne fusis sensible qu'à votre mérite et à vos politesses. Je veux que M. le chevalier de *Pezai* en soit le garant. Tout ce que j'oserais exiger d'un homme aussi bien né que vous l'êtes, ce serait de sentir combien votre supériorité doit vous écarter de tout commerce avec *Fréron*. Ni ses mœurs, ni ses talens ne doivent le mettre à portée de vous compter parmi ceux qui le tolèrent.

Ceux qui, comme vous, Monsieur, ont tant de droits de prétendre à l'estime du public, ne sont pas faits pour soutenir ceux qui en font l'exécration.

LETTRE CXLVII.

1767.

A M. DAMILAVILLE.

27 de mars.

JE ne fais comment les paquets que vous m'avez adressés me parviendront. Il n'y a plus de voitures de Lyon à Genève; et, malgré toutes les bontés de M. le duc de Choiseul, nous serons dans l'état le plus gênant et le plus défagréable, jusqu'à ce que l'on ait fait un nouveau chemin. Nous ne pouvions même faire venir des étoffes de Lyon que par le courier. Un commis du bureau de Colonges, aussi insolent que fripon, nous a saisi nos étoffes; ainsi je ne vois pas comment les cinquante mémoires de M. de Beaumont, en faveur des *Sirven*, me parviendront. Nous souffrons infiniment des mesures qu'on a prises très-justement contre Genève; nous payons les fautes de cette ville. Il est bon d'être philosophe, mais il est triste d'être toujours obligé de se servir de sa philosophie.

Je reçois dans ce moment votre lettre du 21. M. Bourfier assure qu'il vous a dépêché, par Lyon, à M. de Courteille, les instrumens de mathématiques de M. Lambert ad. Il est très-vraisemblable qu'on ne quittera point l'affaire

— de la Cayenne pour celle d'un particulier : nous
1767. sommes résignés à tout.

L'aventure de madame *Lejeune* a du moins produit un grand bien. On lui a saisi deux cents exemplaires du dernier livre de feu monsieur *Boulanger*. Je viens de lire ce livre abominable, pour la troisième fois : je sens combien il est dangereux. Il détruirait absolument le pouvoir des ecclésiastiques, avec tous les mystères de notre sainte religion. L'auteur ne veut que de la vertu et de la probité, qui sont si mal-aisées à rencontrer, et qui ne suffisent pas.

Vous aurez bientôt une lettre ostensible, sur les *Sirven*, qui peut-être fera imprimable, supposé qu'il soit permis d'imprimer des choses utiles. On joue actuellement les Scythes à Laufane, à Genève, à Lyon, à Bordeaux, et probablement à Paris. J'aime assez les choses dont personne ne s'est encore avisé ; mais je crains que Paris ne soit plus difficile que les provinces.

Adieu, mon cher ami ; je vous embrasse.
E. L.

LETTRE CXLVIII.

1767.

A M. * * *, avocat à Besançon,

*Ecrité sous le nom d'un membre du conseil
de Zurich en Suisse.*

Mars.

Nous nous intéressons beaucoup, Monsieur, dans notre république, à la triste aventure du sieur *Fantet*. Il était presque le seul dont nous tirassions les livres qui ont illustré votre patrie, et qui forment l'esprit et les mœurs de notre jeunesse. Nous devons à *Fantet* les œuvres du chancelier d'Aguesseau et du président de Thou. C'est lui seul qui nous a fait connaître les *Essais de morale de Nicole*, les *Oraisons funèbres de Bossuet*, les *Sermons de Massillon* et ceux de Bourdaloue, ouvrages propres à toutes les religions; nous lui devons l'*Esprit des lois* qui est encore un de ces livres qui peuvent instruire toutes les nations de l'Europe.

Je fais, en mon particulier, que le sieur *Fantet* joint à l'utilité de sa profession une probité qui doit le rendre cher à tous les honnêtes gens, et qu'il a employé au soulagement de ses parens le peu qu'il a pu gagner par une louable industrie.

3767. Je ne suis point surpris qu'une cabale jalouse ait voulu le perdre. Je vois que votre parlement ne connaît que la justice, qu'il n'a acception de personne, et que, dans toute cette affaire, il n'a consulté que la raison et la loi. Il a voulu et il a dû examiner par lui-même si, dans la multitude des livres dont *Fantet* fait commerce, il ne s'en trouverait pas quelques-uns de dangereux, et qu'on ne doit pas mettre entre les mains de la jeunesse; c'est une affaire de police, une précaution très-sage des magistrats.

Quand on leur a proposé de jeter ce que vous appelez des monitoires, nous voyons qu'ils se sont conduits avec la même équité et la même impartialité, en refusant d'accorder cette procédure extraordinaire. Elle n'est faite que pour les grands crimes; elle est inconnue chez tous les peuples qui concilient la sévérité des lois avec la liberté du citoyen; elle ne sert qu'à répandre le trouble dans les consciences, et l'alarme dans les familles. C'est une inquisition réelle qui invite tous les citoyens à faire le métier infame de délateur; c'est une arme sacrée qu'on met entre les mains de l'envie et de la calomnie, pour frapper l'innocent en sureté de conscience. Elle expose toutes les personnes faibles à se déshonorer, sous prétexte d'un motif de religion; elle est, en cette

occasion, contraire à toutes les lois, puisqu'elle a pour but la réparation d'un délit, et que l'objet de ce monitoire serait d'établir un délit, lorsqu'il n'y en a point. 1767.

Un monitoire, en ce cas, serait un ordre de chercher, au nom de DIEU, à perdre un citoyen; ce serait insulter à la fois la loi et la religion; et les rendre toutes deux complices d'un crime infiniment plus grand que celui qu'on impute au sieur *Fantet*. Un monitoire, en un mot, est une espèce de proscription. Cette manière de procéder serait ici d'autant plus injuste que, de vos prêtres qui avaient accusé *Fantet*, les uns ont été confondus à la confrontation, les autres se sont rétractés. Un monitoire alors n'eût été qu'une permission accordée aux calomniateurs de chercher à calomnier encore, et d'employer la confession pour se venger. Voyez quel effet horrible ont produit les monitoires contre les *Calas* et les *Sirven* !

Votre parlement, en rejetant une voie si odieuse, et en procédant contre *Fantet*, avec toute la sévérité de la loi, a rempli tous les devoirs de la justice qui doit rechercher les coupables, et ne pas souhaiter qu'il y ait des coupables. Cette conduite lui attire les bénédictions de toutes les provinces voisines.

J'ai interrompu cette lettre, Monsieur, pour

— lire en public les remontrances que votre parlement fait au roi sur cette affaire. Nous les regardons comme un monument d'équité et de sagesse, digne du corps qui les a rédigées, et du roi à qui elles sont adressées. Il nous semble que votre patrie sera toujours heureuse, quand vos souverains continueroient de prêter une oreille attentive à ceux qui, en parlant pour le bien public, ne peuvent avoir d'autre intérêt que ce bien public même dont ils sont les ministres.

J'ai l'honneur d'être bien respectueusement,
 Monsieur, votre, &c. D

du conseil des deux cents.

P. S. Nous avons admiré le factum en faveur de *Fantet*. Voilà, Monsieur, le triomphe des avocats : faire servir l'éloquence à protéger, sans intérêt, l'innocent ; couvrir de honte les délateurs ; inspirer une juste horreur de ces cabales pernicieuses qui n'ont de religion que pour haïr et pour nuire, qui font des choses sacrées l'instrument de leurs passions : c'est-là, sans doute, le plus beau des ministères. C'est ainsi que M. de *Beaumont* défend à Paris l'innocence des *Sirven*, après avoir si glorieusement combattu pour les *Calas*. De tels avocats méritent les couronnes qu'on donnait à ceux qui avaient sauvé des citoyens dans les batailles. Mais que méritent ceux qui les oppriment ?

L E T T R E C X L I X. 1767.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Premier d'avril, et ce n'est pas un poisson d'avril.

JE reçois, mon cher ange, votre lettre du 26 de mars. Vous n'avez donc pas reçu mes dernières ? vous n'avez donc pas touché les Quarante écus (*) que je vous ai envoyés par M. le duc de Praslin, ou bien vous n'avez pas été content de cette somme ? Il est pourtant très-vrai que nous n'avons pas davantage à dépenser, l'un portant l'autre. Voilà à quoi se réduit tout le fracas de Paris et de Londres. Serait-il possible que ma dernière lettre adressée à Lyon ne vous fût pas parvenue ? Je vous y rendais compte de mes arrangemens avec madame Denis, et ce compte était conforme à ce que j'écris à M. de Thibouville. Ma lettre est pour vous et pour lui. Mandez - moi, je vous en conjure, si vous avez reçu cette lettre qui doit être timbrée de Lyon ; cela est de la plus grande importance ; car, si elle ne vous a pas été rendue, c'est une preuve que mon correspondant est au moins très-négligent. Je vous

(*) Le roman intitulé l'Homme aux quarante écus.

— 1767. disais que j'étais dans les bonnes grâces de M. *Janel*, et je vous le prouve, puisque c'est lui qui vous envoie ma lettre et la Princesse de Babylone.

Vous me demandez pourquoi j'ai chez moi un jésuite ? je voudrais en avoir deux ; et , si on me fâche , je me ferai communier par eux deux fois par jour. Je ne veux point être martyr à mon âge. J'ai beau travailler sans relâche au Siècle de *Louis XIV*, j'ai beau voyager avec une Princesse de Babylone , m'amuser à des tragédies et des comédies , être agriculteur et maçon , on s'obstine à m'imputer toutes les nouveautés dangereuses qui paraissent. Il y a un baron d'*Holbac* à Paris , qui fait venir toutes les brochures imprimées à Amsterdam chez *Marc-Michel Rey*. Ce libraire , qui est celui de *Jean-Jacques* , les met probablement sous mon nom. Il est physiquement impossible que j'aye pu suffire à composer toutes ces rapsodies ; n'importe , on me les attribue pour les vendre.

J'ai lu la relation dont vous me parlez ; elle n'est point du tout sage et modérée , comme on vous l'a dit ; elle me paraît très-outrageante pour les juges. Jugez donc , mon cher ange , quel doit être mon état ; calomnié continuellement , pouvant être condamné sans être entendu , je passe mes derniers jours dans une crainte trop fondée. Cinquante ans de

travaux

travaux ne m'ont fait que cinquante ennemis de plus, et je suis toujours prêt à aller chercher ailleurs, non pas le repos, mais la sécurité. Si la nature ne m'avait pas donné deux antidotes excellens, l'amour du travail et la gaieté, il y a long-temps que je serais mort de désespoir.

Dieu soit béni, puisque madame d'Argental se porte mieux. Je me recommande à ses bontés.

LETTRE CL.

A M. DAMILAVILLE.

3 d'avril.

MON cher ami, je suis actuellement séparé du reste du monde. Nous ne savons plus de quel côté nous tourner pour faire venir les choses les plus nécessaires à la vie, et je mets les bons livres parmi les choses absolument nécessaires.

Je me fais bien bon gré de vous avoir envoyé ma lettre pour M. *Linguet*. Je le croyais de vos amis intimes, puisqu'il m'envoyait son livre par vous, et que M. *Thiriot* me l'avait vanté comme un des meilleurs ouvrages qu'on eût vus depuis long-temps. Je n'ai pas plus

Corresp générale. Tome XI. † E c

— 1767. reçu le livre que les autres ballots ; mais je vous en crois sur ce que vous me dites. Il est bon de savoir à qui on a affaire. Vous vous êtes conduit très-sagement ; je vous en loue , et je vous en remercie.

On m'a envoyé la lettre de l'abbé *Monduit*. Il me semble qu'elle n'est que plaisante , et qu'elle n'a aucune teinture d'impiété. L'auteur s'égaie peut-être un peu aux dépens de quelques docteurs de sorbonne , mais il paraît respecter beaucoup la religion ; c'est , comme nous l'avons dit tant de fois ensemble, le premier devoir d'un bon sujet et d'un bon écrivain. Aussi je ne connais aucun philosophe qui ne soit excellent citoyen et excellent chrétien. Ils n'ont été calomniés que par des misérables qui ne sont ni l'un ni l'autre.

Je ne fais point qui est M. de la *Férière* ; mais il paraît que c'est un *Burrhus*. Je souhaite qu'il ne trouve point de *Narcisse*.

On m'avait déjà touché quelque chose de ce qu'on imputait à *Tronchin*. Je ne l'en ai jamais cru capable, quoiqu'il me fit l'injustice d'imaginer que je favorisais les représentans de Genève. Je suis bien loin de prendre aucun parti dans ces démêlés ; je n'ai d'autre avis que celui dont le roi fera. Il faudrait que je fusse insensé pour me mêler d'une affaire pour laquelle le roi a nommé un plénipotentiaire.

Je suis auprès de Genève, comme si j'en étais
à cent lieues; et j'ai assez de mes propres cha- 1767.
grins, sans me mêler des tracasseries des autres.
Je suis exactement le conseil de *Pythagore*:
Dans la tempête, adorez l'écho.

Adieu, mon très-cher ami.

L E T T R E C L I.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

3. d'avril.

MON cher grand écuyer, parmi toutes mes
détresses il y en a une qui m'afflige infiniment,
et qui hâtera mon petit voyage à Montbelliard
et ailleurs. Plusieurs personnes dans Paris accu-
sent *Tronchin* d'avoir dit au roi qu'il n'était
point mon ami, et qu'il ne pouvait pas l'être,
et d'en avoir donné une raison très-ridicule,
surtout dans la bouche d'un médecin. Je le
crois fort incapable d'une telle indignité et
d'une telle extravagance. Ce qui a donné lieu
à la calomnie, c'est que *Tronchin* a trop laissé
voir, trop dit, trop répété que je prenais le
parti des représentans, en quoi il s'est bien
trompé. Je ne prends assurément aucun parti
dans les tracasseries de Genève, et vous avez

— bien dû vous en apercevoir par la petite plaisanterie intitulée la Guerre génoise, qu'on
1767. a dû vous communiquer de ma part.

Je n'ai d'autre avis sur ces querelles que celui dont le roi fera; et il ne m'appartient pas d'avoir une opinion quand le roi a nommé des plénipotentiaires. Je dois attendre qu'ils aient prononcé, et m'en rapporter entièrement au jugement de M. le duc de Choiseul.

Voilà à peu-près la vingtième niche qu'on me fait depuis trois mois dans mon désert.

Votre cidre n'arrivera pas et sera gâté. Il arrive la même chose à mon vin de Bourgogne. Vingt ballots envoyés de Paris, avec toutes les formalités requises, sont arrêtés, et DIEU fait quand ils pourront venir, et dans quel état ils viendront. J'aurais bien assurément l'honnêteté de vous envoyer des *honnêtetés*; mais on est si mal-honnête, que je ne puis même vous procurer ce léger amusement.

Je viens d'écrire à *Morival*; et, dès que j'aurai sa réponse, j'agirai fortement auprès du prince dont il dépend. Ce prince m'écrit tous les quinze jours; il fait tout ce que je veux. Les choses, dans ce monde, prennent des faces bien différentes; tout ressemble à *Janus*; tout, avec le temps, a un double visage. Ce prince ne connaît point *Morival*, sans doute, mais il connaît très-bien son désastre. Il m'en a écrit

plusieurs fois avec la plus violente indignation, et avec une horreur presque égale à celle que je ressens encore. Il y a des monstres qui mériteraient d'être décimés. 1767.

Je ne fais si je vous ai mandé que je suis enchanté de la nouvelle calomnie répandue sur les *Calas*. Il est heureux que les dévots, qui persécutent cette famille et moi, soient reconnus pour des calomniateurs. Ils font du bien sans le savoir ; ils servent la cause des *Sirven*. Je recommande bien cette cause à mon cher grand Turc (*). Il y a des gens qui disent qu'on pourrait bien la renvoyer au parlement de Paris. Je compte alors sur la candeur, sur le zèle, sur la justesse d'esprit de mon gros gouteux que j'embrasse de tout mon cœur, aussi-bien que sa mère.

Vivez tous sainement et gaiement, il n'y a que cela de bon.

Nouvelles tracasseries encore de la part des commis, et point de justice ; et je partirai, mais gardez-moi le secret ; car je crains la rumeur publique. Je vous embrasse tous bien tendrement.

(*) M. l'abbé Mignot qui faisait alors une histoire des Turcs.

1767.

L E T T R E C L I I.

A M. C H A R D O N.

5 d'avril.

MONSIEUR,

IL paraît, par la lettre dont vous m'honorez, du 27 de mars, que vous avez vu des choses bien tristes dans les deux hémisphères. Si le pays d'Eldorado avait été cultivable, il y a grande apparence que l'amiral *Drack* s'en ferait emparé, ou que les Hollandais y auraient envoyé quelques colonies de Surinam. On a bien raison de dire de la France : *Non illi imperium pelagi*; mais, si on ajoute, *Illa se jactet in aulâ*, ce ne sera pas *in aulâ tolosanâ*.

Je suis persuadé, Monsieur, que vous auriez couru toute l'Amérique, sans pouvoir trouver, chez les nations nommées sauvages, deux exemples consécutifs d'accusations de parricides, et surtout de parricides commis par amour de la religion. Vous auriez trouvé encore moins, chez des peuples qui n'ont qu'une raison simple et grossière, des pères de famille condamnés à la roue et à la corde, sur les indices les plus frivoles, et contre toutes les probabilités humaines.

Il faut que la raison languedochienne soit d'une autre espèce que celle des autres hommes. 1767. Notre jurisprudence a produit d'étranges scènes depuis quelques années ; elles font frémir le reste de l'Europe. Il est bien cruel que , depuis Moscou jusqu'au Rhin , on dise que , n'ayant su nous défendre ni sur mer ni sur terre , nous avons eu le courage de rouer l'innocent *Calas* , de pendre en effigie et de ruiner en réalité la famille *Sirven* , de disloquer dans les tortures le petit-fils d'un lieutenant général , un enfant de dix-neuf ans ; de lui couper la main et la langue , de jeter sa tête d'un côté , et son corps de l'autre , dans les flammes , pour avoir chanté deux chansons grivoises ; et avoir passé devant une procession de capucins sans ôter son chapeau. Je voudrais que les gens qui sont si fiers et si rogués sur leurs paillets , voyageassent un peu dans l'Europe , qu'ils entendissent ce que l'on dit d'eux , qu'ils vissent au moins les lettres que des princes éclairés écrivent sur leur conduite ; ils rougiraient ; et la France ne présenterait plus aux autres nations le spectacle inconcevable de l'atrocité fanatique qui règne d'un côté , et de la douceur , de la politesse , des grâces , de l'enjouement et de la philosophie indulgente qui règnent de l'autre , et tout cela dans une même ville , dans une ville sur laquelle

— 6767. toute l'Europe n'a les yeux que parce que les beaux arts y ont été cultivés ; car il est très-vrai que ce sont nos beaux arts seuls qui engagent les Russes et les Sarmates à parler notre langue. Ces arts , autrefois si bien cultivés en France , sont que les autres nations nous pardonnent nos férociétés et nos folies.

Vous me paraissez trop philosophe, Monsieur, et vous me marquez trop de bonté , pour que je ne vous parle pas avec toute la vérité qui est dans mon cœur. Je vous plains infiniment de remuer , dans l'horrible château où vous allez tous les jours , le cloaque de nos malheurs. La brillante fonction de faire valoir le code de la raison et de l'innocence des *Sirven* sera plus consolante pour une ame comme la vôtre. Je suis bien sensiblement touché des dispositions où vous êtes de sacrifier votre temps , et même votre santé , pour rapporter et pour juger l'affaire des *Sirven*, dans le temps que vous êtes enfoncé dans le labyrinthe de la Cayenne. Nous vous supplions , *Sirven* et moi , de ne vous point gêner. Nous attendrons votre commodité avec une patience qui ne nous coûtera rien , et qui ne diminuera pas assurément notre reconnaissance. Que cette malheureuse famille soit justifiée à la Saint-Jean ou à la Pentecôte , il n'importe ; elle jouit du moins de la liberté et du soleil , et l'intendant de

de la Cayenne n'en jouit pas. C'est au plus malheureux que vous donnez bien justement vos premiers soins ; et je suis encore étonné que , dans la multitude de vos affaires , vous ayez trouvé le temps de m'écrire une lettre que j'ai relue plusieurs fois avec autant d'attendrissement que d'admiration. Pénétré de ces sentimens et d'un sincère respect , j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre &c.

L E T T R E C L I I I.

A M. D A M I L A V I L L E.

9 d'avril.

ON reçoit dans ce moment la nouvelle que l'étui de mathématiques est arrivé. Le quart de cercle que vous demandez ne sera pas sitôt prêt : vous savez que jamais les ouvriers de Genève n'ont été si profonds politiques et si mauvais artisans. On se donne beaucoup , dans ce pays-là , le passe-temps de se tuer : voilà quatre suicides en six semaines : mais on n'accuse pas encore les pères de tuer leurs enfans ; il faut espérer que cette mode nous viendra de France.

L'aventure de la servante est heureuse. *Fréron*

Corresp. générale. Tome XI. † F f

— lacontait en s'enivrant avec les garçons empoi-
 1767. sonneurs. Je vous l'ai déjà dit , nos ennemis
 amassent des charbons ardens sur leur tête.
 M. de *Lavaisse* , à qui je fais mille tendres
 complimens , fait la demeure de M. l'abbé
Sabatier ; il faudra absolument le faire appeler
 en témoignage.

J'apprends qu'une horde de barbares a fait
 beau bruit aux Scythes ; ces gens-là ne respec-
 tent point la vieillesse.

Adieu , mon digne et vertueux ami ; sou-
 venez - vous de ce que vous avez promis de
 donner à madame de *Florian*.

Embrassez bien pour moi le très - aimable
Lambertad.

A U M E M E.

10 d'avril.

JE reçois , mon cher ami , votre lettre du 3.
Coqueley a certainement approuvé les infamies
 de *Fréron* sur la famille *Calas* , j'en suis certain ;
 mais , pour ne pas compromettre monsieur de
Beaumont , retranchons ce passage. Je crois que
 vous pouvez très-bien faire imprimer la lettre ,
 par *Merlin* , avec l'addition que je vous envoie ;
 cette publication me paraît essentielle. Au
 reste , les Velches sont bien velches ; mais il

faut les forcer à goûter le noble et le simple. Ils commencent à n'aimer que les tours de passe-passe et les tours de force. Le goût dégénère en tout genre ; c'est aux Français à ramener les Velches. 1767.

On m'a envoyé de province une espèce de dialogue entre l'auteur de *Bélisaire* et un moine. L'auteur a trouvé dans *S^t Paul* qu'il ne faut pas damner *Marc-Aurèle*. Il pourrait faire rougir la sorbonne si les corps rougissaient. *Ecr. l'inf.*

L E T T R E C L I V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

11 d'avril.

JE reçois deux lettres bien consolantes de M. d'Argental et de M. de Thibouville, écrites du 2 d'avril. Ma réponse est qu'on s'encourage à retoucher son tableau, lorsqu'en général les connaisseurs sont contents ; mais qu'on est très-découragé quand les faux connaisseurs et les cabales décrient l'ouvrage à tort et à travers : alors on ne met de nouvelles touches que d'une main tremblante, et le pinceau tombe des mains.

Vous me faites bien du plaisir, mon cher

— ange , de me dire que mademoiselle *Durancy*,
 1767. a saisi enfin l'esprit de son rôle , et qu'elle a
 très-bien joué ; mais je doute qu'elle ait pleuré ,
 et c'était-là l'essentiel. Madame de *la Harpe*
 pleure.

Je vais écrire à M. le maréchal de *Richelieu* ,
 qui ne fait que rire de toutes les choses qui
 sont très-essentiellès pour les amateurs des
 beaux arts , et je lui parlerai de mademoiselle
Durancy comme je le dois. Mais vous avez à
 Paris M. le duc de *Duras* qui a du goût et de la
 justice. Je suppose, mon cher ange, que vous
 avez raccommoé la sottise de *Lacombe*. Vous
 me demandez pourquoi j'ai choisi ce libraire ;
 c'est qu'il avait rassemblé , il y a deux ans ,
 avec beaucoup d'intelligence , quantité de
 choses éparfés dans mes ouvrages , et qu'il
 en avait fait une espèce de poétique qui eut
 assez de succès. .

Il m'écrivit des lettres fort spirituelles. Je
 ne savais pas qu'il fût lié avec *Fréron*. Il me
 semble qu'il en a agi comme les Suisses qui
 servaient tantôt la France , et tantôt la maison
 d'Autriche. Enfin il me fallait un libraire , et
 j'ai préféré un homme d'esprit à un sot.

Il faut vous dire encore que , lorsque je lui
 envoyai la pièce à imprimer , mon seul but
 était de faire connaître aux méchans , et à
 ceux qui écoutent les méchans , qu'un homme

occupé d'une tragédie ne pouvait l'être de toutes les brochures qu'on m'attribuait. Vous savez bien que je voulais prouver mon alibi. 1767.

A présent que je suis un peu plus tranquille et un peu plus rassuré contre la rage des Velches, j'ai revu les Scythes avec des yeux plus éclairés, et j'y ai fait des changemens assez importans. Je crois que la meilleure façon de vous faire tenir toutes ces corrections éparées, est de les rassembler dans le volume même; j'y ferai mettre des cartons bien propres, afin de ménager vos yeux.

J'attends l'édition de *Lacombe*, pour vous renvoyer deux exemplaires bien corrigés. Mais croirez-vous bien que je n'ai pas cette édition encore? La communication interrompue entre Lyon et mon petit pays me prive de tous les secours. J'ai vingt ballots à Lyon qui ne m'arriveront probablement que dans trois mois. Je ne fais pas pourquoi je ris de la guerre de Genève; car elle me gêne infiniment, et me rend l'habitation que j'ai bâtie insupportable.

Si je ne puis avoir l'édition de *Lacombe*, je me servirai de celle des *Cramer*, quoiqu'elle soit déjà chargée de corrections qui font peine à la vue.

Quand vous aurez la pièce en état, je vous demanderai en grâce qu'on la joue deux fois

— après Pâques, en attendant Fontainebleau.
 1767. Une fois même me suffirait pour juger enfin de la disposition des esprits qu'on ne peut connaître que quand ils sont calmés.

Peut-être le rôle d'*Athamare* n'est pas trop fait pour *le Kain*. Il faudrait un jeune homme beau, bien fait, passionné, pleurant tantôt d'attendrissement et tantôt de colère, n'ayant que des paroles de feu à la bouche, dans sa scène avec *Obéide* au troisième acte ; point de lenteur, point de gestes compassés.

Il faudrait d'autres vieillards que *Dauberval*, il faudrait d'autres confidens ; mais le spectacle de Paris, le seul spectacle qui lui fasse honneur dans l'Europe, est tombé dans la plus honteuse décadence, et je vous avoue que je ne crois pas qu'il se relève.

M. de *la Harpe* était le seul qui pût le soutenir ; le mauvais goût et les mauvaises intentions l'effraient. Il n'a rien, il n'a été que persécuté ; il pourra bien renoncer au théâtre, et passer dans les pays étrangers.

Vous me parlez des caricatures que vous avez de ma personne. Je n'ai jamais eu l'impudence d'oser proposer à quelqu'un un présent si ridicule. Je ne ressemble point à *Jean-Jacques* qui veut à toute force une statue. Il s'est trouvé un sculpteur, dans les rochers du mont Jura, qui s'est avisé de m'ébaucher de toutes les

manières : si vous m'ordonnez de vous envoyer une de ces figures de *Callot*, je vous obéirai. 1767.

Je vous assure que je suis très-affligé de n'être sous vos yeux qu'en peinture.

Mademoiselle *Sainval*, comme je vous l'ai dit, me demande à jouer *Olimpie*. Si elle a ce qu'on n'a plus au théâtre, c'est-à-dire des larmes, de tout mon cœur.

Vous trouvez qu'on peut faire un partage des autres pièces entre mademoiselle *Dubois* et mademoiselle *Durancy* ; votre volonté soit faite.

Je compte qu'une grande partie de cette lettre est pour M. de *Thibouville* aussi-bien que pour mes anges. J'obéirai d'ailleurs aux ordres de M. de *Thibouville*, à la première occasion que je trouverai.

Je me mets aux pieds de madame d'*Argental*.

1767.

L E T T R E C L V.

A M. LE PRINCE GALLITZIN,

AMBASSADEUR DE RUSSIE, à Paris.

A Ferney, 11 d'avril.

MONSIEUR,

VOTRE Excellence ne doute pas à quel point son souvenir m'est précieux. Je vous suis attaché à deux grands titres, comme à l'ambassadeur de l'impératrice, et comme à un homme bienfaisant.

Je vous remercie de l'imprimé que vous avez bien voulu m'envoyer. Sa Majesté impériale avait déjà daigné m'en gratifier, il y a trois mois, avant qu'il fût public. Je n'y ai rien trouvé ni à resserrer, ni à étendre. Cet ouvrage me paraît digne du siècle qu'elle fait naître. J'oserais bien répondre qu'elle fera goûter à son vaste empire tous les fruits que *Pierre le grand* a semés. Ce fut *Pierre* qui forma l'homme, mais c'est *Catherine II* qui l'anime du feu céleste.

J'ai une opinion particulière sur l'affaire de Pologne, quoiqu'il ne m'appartienne guère

d'avoir une opinion politique. Je crois fermement que tout s'arrangera au gré de l'impératrice et du roi, et que ces deux monarques philosophes donneront à l'Europe étonnée le grand exemple de la tolérance. Les pays, qui ne produisaient autrefois que des conquérans, vont produire des sages; et, de la Chine jusqu'à l'Italie (exclusivement), les hommes apprendront à penser. Je mourrai content d'avoir vu une si belle révolution commencée dans les esprits. 1767

L E T T R E C L V I.

A M A D A M E

LA MARQUISE DE FLORIAN.

Le 11 d'avril.

FAMILLE aimable, je vous embrasse tous. J'aimerais mieux assurément être picard que suisse; et, pour comble de désagrément, il faudra qu'au mois de mai je quitte la Suisse pour la Suabe. Il est comique que le bien d'un parisien soit en Suabe; mais la chose est ainsi. La destinée est une drôle de chose. Je ne dois ni ne veux mourir avant d'avoir mis ordre à mes affaires.

— 1767. La destinée des Scythes est à peu - près comme la mienne ; ce sont des orages suivis d'un beau jour. Neregrettez point Paris quand vous serez à Ornoi : il n'y a plus à Paris que l'opéra comique et le finge de *Nicolet*.

Je vois que les deux magistrats resteront à Paris. Je prie le grand-turc de me dire pourquoi le baron de *Tott* est à Neuchâtel ; il me semble qu'il n'y a nul rapport entre Neuchâtel et Constantinople.

Quand M. d'*Ornoi* rencontrera par hasard mon boiteux de procureur, je le prie de vouloir bien l'engager à recommander au marquis de *Lezeau* de marcher droit.

Vous trouverez du blé en Picardie ; nous en manquons au pays de Gex : il faudra faire une transmigration à Babylone. On ne fait plus où se fourrer pour être bien. Je fais qu'il faut s'accommoder de tout ; mais cela n'est pas aussi aisé qu'on dirait bien.

Je finis , comme j'ai commencé , par vous embrasser du meilleur de mon cœur.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

13 d'avril.

Je supplie mes anges et M. de *Thibouville* de lire les nouveaux changemens ci-joints. Il ne faut plaindre ni la peine de l'auteur, ni celle du libraire, ni celle des comédiens.

Pour engager le libraire à faire des cartons, ou à faire une édition nouvelle, il ne donnera que trois cents livres à *le Kain*, et je lui donnerai les trois cents autres.

J'ose me persuader que mes juges, en voyant ce nouveau mémoire de leur client, me donneront cause gagnée.

Je ne fais pas pourquoi on a imprimé à Paris :

Nous marchons dans la nuit, et d'abyme en abyme.

Je vous assure que mon vers

Nous partons, nous marchons de montagne en abyme.

est beaucoup plus convenable aux voisins du mont Jura. Je vois de mes fenêtres une montagne, au milieu de laquelle se forment des

— 1767. nuages. Elle conduit à des précipices de quatre cents pieds de profondeur , et quand on est englouti dans cet abyme , on trouve d'autres montagnes qui mènent à d'autres précipices. Je peins la nature telle qu'elle est , et telle que je l'ai vue. Je vous demande en grâce de faire jouer les Scythes après Pâques , de n'en faire annoncer qu'une représentation , et d'en donner deux si le public les redemande , après quoi on les jouera à Fontainebleau.

Les papiers publics disent qu'on les reprendra à la rentrée ; il ne faut pas les démentir , ce serait avouer une chute complète ; les *Frérons* triompheraient. *Le Kain* me doit au moins cette complaisance ; il pourrait bien retarder d'un jour son voyage de Grenoble.

J'avoue que le rôle d'*Athamars* ne lui convient point. Il faudrait un jeune homme beau , bien fait , brillant , ayant une belle jambe et une belle voix , vif , tendre , emporté , pleurant tantôt de tendresse et tantôt de colère ; mais , comme il n'a rien de tout cela , qu'il y supplée un peu par des mouvemens moins lents. Que mademoiselle *Durancy* passe toute la semaine de *Quasimodo* à pleurer ; qu'on la fouette jusqu'à ce qu'elle répande des larmes : si elle ne fait pas pleurer , elle ne fait rien.

Ah , mon Dieu ! peut-on me proposer d'établir une loi par laquelle on est obligé de se

marier au bout de quatre ans ? cela ferait , en vérité , d'un comique à faire rire. Il n'est permis d'ailleurs de supposer des lois que quand il en a existé de pareilles. La loi de venger le sang de son mari , ou de son père , ou de son frère , a été connue de vingt nations ; celle de n'être reçu dans un pays qu'à condition qu'on s'y mariera , ressemblerait à l'usage du château de Cutendre où l'on n'entrait que deux à deux,

Dieu me préserve de charger d'aventures et d'épisodes la noble simplicité , si difficile à saisir , si difficile à traiter , si difficile à bien jouer !

Rendez-moi mademoiselle *le Couvreur* et *Dufréne* , je vous réponds bien du troisième acte. Le meilleur conseil qu'on m'ait jamais donné se trouve exécuté dans ces vers.

Va , si j'aime en secret les lieux où je suis née ,
Mon cœur doit s'en punir , il se doit imposer
Un frein qui le retienne et qu'il n'ose briser :
N'en demande pas plus.

Je vous dirai de même : *N'en demandez pas plus , ce serait tout gâter.* J'ose vous répondre que , si les comédiens approchaient un peu de la manière dont nous jouons les Scythes à Ferney , s'ils avaient la vérité , la simplicité , l'empressement , l'attendrissement de nos

— acteurs, ils feraient fortune ; mais la même
 #767. raison pour laquelle ils ne peuvent jouer ni
 Mithridate, ni Bérénice, ni tant d'autres
 pièces, leur fera toujours jouer les Scythes
 médiocrement. N'importe, je demande à cors
 et à cris deux représentations après Pâques.

Si mon cher ange parvient à faire chasser le
 monstre qui déshonore la littérature depuis si
 long-temps, les gens de lettres lui devront
 une statue. Je demande pardon à M. *Coqueley* ;
 mais un avocat plaide furieusement contre lui-
 même, quand il se fait l'approbateur de *Fréron*.
 C'est se faire le recéleur de *Cartouche*. On le dit
 parent de monsieur le procureur général : son
 parent devait bien lui dire qu'il se déshono-
 rait. On ne connaît pas toutes les scélératesses
 de *Fréron*. C'est lui qui a répandu dans Paris
 la calomnie contre les *Calas*. Il a voulu enga-
 ger un des gueux, avec lesquels il s'enivre,
 à faire des vers sur les prétendus aveux de la
 pauvre *Viguière*. Je suis bien fâché que la vérité
 se soit trop tôt découverte. Il fallait laisser
 parler et triompher les *Frérons* pendant quinze
 jours, et ensuite montrer leur turpitude. Les
 colombes n'ont pas eu la prudence du serpent.

Déployez vos ailes, mes anges, jetez le
 diable dans l'abyme, et tirez les Scythes du
 tombeau.

Respect et tendresse. V.

L E T T R E C L V I I I .

1767.

A U M E M E .

15 d'avril.

MON divin ange , battez des ailes plus que jamais , et ne laissez pas à l'infame cabale un prétexte de dire qu'on n'ose plus rejouer les Scythes. Je suis persuadé que , si on annonce cette pièce avec des vers nouveaux répandus dans l'ouvrage , elle attirera un très-grand concours. Les acteurs rassurés par le succès des deux dernières représentations , rempliront mieux leurs personnages.

Mademoiselle *Durancy* , plus pénétrée de son rôle , versera enfin des larmes et en fera répandre.

On pourrait faire précéder la représentation d'un petit compliment , dans lequel on dirait que l'éloignement des lieux n'a pas permis que les acteurs reçussent avant Pâques les changemens qu'on avait envoyés. On pourrait faire entendre qu'il est triste qu'un homme qui travaille depuis cinquante ans pour les plaisirs de Paris , vive et meure dans un désert éloigné de Paris.

Voyez s'il serait convenable qu'au premier

— acte , dans la scène des deux vieillards ,
1767. *Sozame* dit :

.... Ah ! crois-moi , ces lauriers sont affreux ;
Ce grand art d'opprimer , trop indigne du brave ,
D'être esclave d'un roi , pour faire un peuple esclave ,
Ces honneurs , cet éclat par le meurtre achetés ,
Dans le fond de mon cœur je les ai détestés.
Enfin , Cyrus sur moi répandant ses largesses , &c.

Je vous supplie de vouloir bien faire parvenir
mes réponses à mademoiselle *Durancy* et à
mademoiselle *Sainval*.

Dites bien , quelque mardi , à M. le duc de
Choiseul combien je suis outré contre lui ; il ne
fait pas quel tort il me fait. Je suis vexé dans
les lieux que j'ai défrichés , embellis et enri-
chis ; cela n'est pas juste : je suis entré dans
toutes ses vues , et il ne daigne écouter aucune
de mes prières.

Joignez-y le fardeau insupportable de plus
de cinquante lettres par semaine , auxquelles
je suis obligé de répondre ; la régie d'une terre ,
vingt ouvrages qui viennent à la traverse , et
jugez si j'ai du temps de reste pour limer une
tragédie. Plaignez - moi et faites jouer les
Scythes.

Mademoiselle *Sainval* veut s'essayer dans
Olimpie ; pourquoi non ?

LETTRE

L E T T R E C L I X.

1767.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN,

Le 16 d'avril.

EN réponse à la lettre du 3 d'avril du cher grand écuyer, je dirai à toute la famille que mon voyage à Montbelliard est absolument nécessaire ; mais je ne le ferai que dans la saison la plus favorable.

Le succès de l'affaire des *Sirven* me paraît infaillible, quoi qu'en dise *Fréron*. La calomnie absurde contre cette pauvre servante des *Calas* ne peut servir qu'à indigner tout le conseil que cette calomnie attaquait vivement, en supposant qu'il avait protégé des coupables contre un parlement équitable et judicieux. Plus larage du fanatisme exhale de poison, plus elle rend service à la vérité. Rien n'est plus heureux que de réduire ses ennemis à mentir.

Le prince au service duquel est *Morival*, m'a mandé qu'il l'avait fait enseigne, et qu'il aurait soin de lui. Il est aussi indigné que moi de cette abominable aventure que j'ai toujours sur le cœur.

Nous sommes embarrassés de toutes les

Corresp. générale. Tome XI. † G g

— 1767. faisons à Ferney. Vous pensez bien, Messieurs, que les commis condamnés à restituer les cinquante louis d'or, cherchent à les regagner par toutes les vexations de leur métier. Nous sommes en pays ennemi. Il est triste de batailler continuellement avec les fermiers généraux. Notre position, qui était si heureuse, est devenue tout-à-fait désagréable : il faut quelquefois savoir boire la lie de son vin. Nous serons plus heureux quand vous pourrez venir passer quelques mois chez nous. Notre transplantation à Ornoï est actuellement de toute impossibilité.

J'aurais souhaité que *Tronchin* eût été plus médecin que politique, qu'il se fût moins occupé des tracasseries d'une ville qu'il a abandonnée. S'il a pris parti dans ces troubles, il devait me connaître assez pour savoir que je me moque de tous les partis. Quoi qu'il en soit, il est plaisant que *Tronchin* soit à Paris, et moi aux portes de Genève, *Rousseau* en Angleterre, et l'abbé de *Caveirac* à Rome. Voilà comme la fortune ballotte le genre humain.

Je demande à monsieur le grand-turc pourquoi son baron de *Tott* est à Neuchâtel. Dites-moi, je vous prie, mon turc, si ce turc de *Tott* vous a donné de bons mémoires sur le gouvernement de ses Turcs. N'êtes-vous pas

bien fâché qu'Athènes et Corinthe soient sous
les lois d'un bacha ou d'un pacha. 1767.

Mille amitiés à tous. Le turc est prié d'écrire
un mot.

L E T T R E C L X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19. d'avril.

JE devrais dépouiller le vieil homme dans ce
saint jour de Pâques , et me défaire du vieux
levain,

Mais enfin je suis scythe , et le fus pour vous plaire.

Je plaide encore pour les Scythes du fond
de mes déserts. Voilà trois éditions de ces
pauvres Scythes , celle des *Gramer* , celle de
Lacombe , et une autre qu'un nommé *Pellet* vient
défaire à Genève ; on en donnera pourtant bien-
tôt une quatrième , dans laquelle seront tous
les changemens que j'ai envoyés à mes anges
et à M. de *Thibouville* , avec ceux que je ferai
encore , si DIEU prend pitié de moi. Je ne
 plains point ma peine , mais voyez ma misère.
Toutes les lettres qu'on m'écrit se contredisent
à faire pouffer de rire. Une des critiques les
plus plaisantes est celle de quelques belles

— 1767. dames qui disent : Ah ! pourquoi, *Obéide* va-t-elles'aviler d'épouser un jeune scythe ; c'est-à-dire un suisse du canton de Zug, lorsque dans le fond de son cœur elle aime *Athamare*, c'est-à-dire un marquis français ? Mais, ô mes très-belles dames ! ayez la bonté de considérer que son marquis français est marié, et qu'elle ne peut savoir que madame la marquise est morte. Cette fille fait très-bien de chercher à oublier pour jamais un marquis qui a ruiné son pauvre père ; et ces vers que vous m'avez conseillés, et que j'ai ajoutés trop tard, ces vers assez passables, dis-je, répondent à toutes ces critiques :

Au parti que je prends je me suis condamnée.
 Va, si j'aime en secret les lieux où je suis née,
 Mon cœur doit s'en punir, il se doit imposer
 Un frein qui le retienne et qu'il n'ose briser.

Je vous assure encore que le second acte, récité par madame de la Harpe, arrache des larmes. Soyez bien persuadé que si la scène du troisième acte, entre *Athamare* et *Obéide*, était bien jouée, elle ferait une très-vive impression.

Pleurez donc, mademoiselle *Obéide*, lorsqu'*Athamare* vous dit :

Elle l'est dans la haine ; et lui seul est coupable.

Pleurez en disant :

1767.

Tu ne le fus que trop ; tu l'es de me revoir ,
De m'aimer , d'attendrir un cœur au désespoir.
Destructeur malheureux d'une triste famille ,
Laisse pleurer en paix et le père et la fille , &c.

Et vous , *Athamare* , dites d'une manière
vive et sensible :

Juge de mon amour ; il me force au respect.
J'obéis . . . Dieux puissans , qui voyez mon offense ,
Secondez mon amour , et guidez ma vengeance , &c.

La scène des deux vicillards , au quatrième
acte , attendrit tous ceux qui n'ont point
abjuré les sentimens de la simple nature.
Mais ces sentimens sont toujours étouffés
dans un parterre rempli de petits critiques à
qui la nature est toujours étrangère dans le
tumulte des cabales. C'est ce qui arriva à la
scène touchante de *Sémiramis* et de *Ninias* ;
c'est ce qui arriva à la scène de l'urne dans
Oreste ; c'est ce que vous avez vu dans *Tan-
crède* et dans *Olimpie*. *Trois amis y seront* , &c.
est très à sa place , très-naturel , très-touchant ;
mais des acteurs froids et intimidés rendent
tout ridicule aux yeux d'un public frivole et
barbare , qui ne court à une première repré-
sentation que pour faire tomber la pièce.

— 1767. Les deux dernières représentations ne subjuguèrent l'hydre qu'à moitié, parce que les acteurs n'étaient point encore parvenus à ce degré nécessaire de sensibilité qui est le maître des cœurs. Ce n'est qu'avec le temps qu'on goûtera ces mœurs champêtres, cette simplicité si touchante, mise en opposition avec l'insolence du despotisme et la fureur des passions d'un jeune prince qui se croit tout permis. C'est précisément au parterre que cela doit plaire. Tous les gens de lettres sont de mon avis. On s'apercevra aussi que le style n'est point négligé, et que sa naïveté, convenable au sujet, loin d'être un défaut, est un véritable ornement; car tout ce qui est convenable est bien. Les mots de *toison*, de *glèbe*, de *gazons*, de *mousse*, de *feuillage*, de *foie*, de *lacs*, de *fontaines*, de *pâtre*, &c. qui seraient ridicules dans une autre tragédie, sont ici heureusement employés. Mais cette convenance n'est sentie qu'à la longue; elle plaît quand on y est accoutumé.

J'ai dit, dans la préface, que la pièce est très-difficile à jouer, et j'ai eu grande raison. Voilà les acteurs enfin un peu accoutumés. Profitez donc, je vous en supplie, mes anges, de ce moment favorable. Faites reprendre la pièce après Pâques. La nature, après tout, est par-tout la même, et il faudra bien qu'elle

parle dans votre Babyloné comme dans ma Scythie. Si *Brizard* peut avoir plus de sentiment , si *Dauberval* peut être moins gauche , si *Pin* pouvait être moins ridicule , s'ils pouvaient prendre des leçons dont ils ont besoin , si de jeunes bergères vêtues de blanc venaient attacher des guirlandes , dans le deuxième acte , aux arbres qui entourent l'autel , pendant qu'*Obéide* parle ; si elles venaient le couvrir d'un crêpe dans la première scène du cinquième acte , si tous les acteurs étaient de concert , si les confidens étaient supportables , je vous réponds que cela serait un beau spectacle.

Essayez, je vous en prie ; et surtout qu'*Obéide* sache pleurer. Je vois bien qu'elle n'est point faite pour les rôles attendrissans ; il lui faudra des *Léontine* qui disent des injures à un empereur dans sa maison , contre toute bienséance et contre toute vraisemblance. Il lui faudra des *Gléopâtre* qui fassent à leurs fils la proposition absurde d'assassiner leur maîtresse. Le parterre aime encore ces sottises gigantesques , à la bonne heure ; pour moi , qui suis le très-humble et très-obéissant serviteur du naturel et du vrai , je déteste cordialement ces prestiges dramatiques.

Je crois que je vais quitter bientôt ma Scythie , et en chercher une autre ; ma santé ne peut plus tenir à l'hiver barbare qui nous

— 1767. accablé au mois d'avril, et aux neiges qui nous environnent, lorsqu'ailleurs on mange des petits pois. Les commis sont devenus plus affreux que les neiges. Je veux fuir les loups et les frimats.

En voilà trop ; respect et tendresse, mes anges.

L E T T R E C L X I.

A M. DU BELLOI.

A Ferney, le 19 d'avril.

Je suis bien touché, Monsieur, de vos sentimens nobles, de votre lettre et de vos vers (*). Il n'y a point de pièces de théâtre qui aient excité en moi tant de sensibilité. Vous faites plus d'honneur à la littérature que tous les *Frérons* ne peuvent lui faire de honte. On reconnaît bien en vous le véritable talent. Il ressemble parfaitement au portrait que *S^t Paul* fait de la charité ; il la peint indulgente, pleine de bonté, et exempte d'envie : c'est le meilleur morceau de *S^t Paul*, sans contredit ; et vous me pardonnerez de vous citer un apôtre le saint jour de Pâques :

(*) *Épître sur la tragédie des Scythes.*

Il est vrai que nos beaux arts penchent un peu vers leur chute; mais ce qui me console, c'est que vous êtes jeune, et que vous aurez tout le temps de former des auteurs et des acteurs. Les vers que vous m'envoyez sont charmans. J'ai avec moi M. et madame de la Harpe qui en sentent tout le prix, aussi-bien que ma nièce. Il y a long-temps que nous aurions joué le Siège de Calais sur notre petit théâtre de Ferney, si notre compagnie eût été plus nombreuse. Nous ne pouvons malheureusement jouer que des pièces où il y a peu d'acteurs. M. de Chabanon va venir chez nous avec une tragédie; nous la jouerons; et, dès que vous aurez donné la Comtesse de Vergy, notre petit théâtre s'en saisira. On ne s'est pas mal tiré de la Partie de chasse d'Henri IV de M. Collé. Où est le temps que je n'avais que soixante et dix ans! je vous assure que je jouais les vieillards parfaitement. Ma nièce se fait verser des larmes, et c'est-là le grand point. Pour M. et madame de la Harpe, je ne connais guère de plus grands acteurs.

Vous voyez que vos beaux fruits de Babylone croissent entre nos montagnes de Scythie; mais ce sont des ananas cultivés à l'ombre dans une serre, loin de votre brillant soleil.

Adieu, Monsieur; vous me faites aimer

Corresp. générale. Tome XI. † H h

— plus que jamais les arts que j'ai cultivés toute
1767. ma vie. Je vous remercie, je vous aime; je
vous estime trop pour employer ici les vaines
formules ordinaires qui n'ont pas certainement
été inventées par l'amitié. V.

L E T T R E C L X I I.

A M. LE COMTE DE ROCHEFORT.

20 d'avril.

J'ai reçu votre lettre du 9 d'avril, mon très-aimable et preux chevalier (puisque vous ne voulez pas que je vous appelle Monsieur). Je vous avais écrit, huit ou dix jours auparavant, par M. de *Chenevières*. Je n'ai reçu aucun des paquets dont vous m'parlez. Toutes les choses de ce monde n'atteignent pas à leur but. Il faut se consoler; la patience est une vertu nécessaire.

Je vous fais mon compliment sur votre mariage; faites-nous beaucoup d'enfans qui pensent comme vous : vous ne sauriez guère rendre un plus grand service à la société. Je vous écris à Châlons-sur-Marne. J'aimerais mieux que ce fût à Châlons-sur-Saône, j'aurais le bonheur d'être moins éloigné de vous.

Je ne puis rien vous mander, je suis dans la solitude et dans les neiges, bloqué par vos troupes, et malade. Quand vous ferez à la source des plaisirs et des nouvelles, n'oubliez pas les solitaires dont vous avez fait la conquête. 1767.

L E T T R E C L X I I I.

A M. M A R I N,

C E N S E U R R O Y A L , à Paris.

22 d'avril.

Vous devez être bien ennuyé, Monsieur, des misérables tracasseries de la littérature. Vous êtes plus fait pour les agrémens de la société que pour les misères de ce tripot. En voici une que je recommande à vos bons offices. Vous êtes le premier qui m'ayez instruit de l'insolence des libraires d'Hollande; il est dans votre caractère que vous soyez le premier qui m'aidiez à confondre ces abominables impostures.

Puis-je vous supplier, Monsieur, de vouloir bien faire rendre mes barbares (*) à l'avocat devenu libraire (**), qui plaide pour moi au

(*) Les Scythes.

(**) M. Lacombe.

— 1767. bas du Parnasse ? Il me paraît un homme de beaucoup d'esprit , et plus fait pour être mon juge que pour être mon imprimeur.

On dit qu'on ôte à *Fréron* ses feuilles ; mais quand on fait les poisons de *la Voisin* , on ne se contenta pas de cette cérémonie.

Le Kain est allé chercher des acteurs en province : il n'en trouvera pas ; il n'y en a que pour l'opéra comique. C'est le spectacle de la nation , en attendant *Polichinelle*.

Fuit Ilium , et ingens

Gloria Teucrorum.

J'attends avec impatience le décret de la forbonne pour damner les *Scipions* et les *Catons*. Il ne manquait plus que cela pour l'honneur de la patrie.

Je vous souhaite les bonnes fêtes , comme disent les Italiens.

L E T T R E C L X I V .

1767.

A M. LE BARON DE TOTT, à *Neuchâtel*.

A Ferney, le 23 d'avril.

MONSIEUR,

Je m'attendais bien que vous m'instruiriez, mais je n'espérais pas que les Turcs me fissent jamais rire. Vous me faites voir que la bonne plaisanterie se trouve en tout pays.

Je vous remercie de tout mon cœur de vos anecdotes, mais quelques agrémens que vous ayez répandus sur tout ce que vous me dites de ces tartares circoncis, je suis toujours fâché de les voir les maîtres du pays d'*Orphée* et d'*Homère*. Je n'aime point un peuple qui n'a été que destructeur, et qui est l'ennemi des arts. Je plains mon neveu de faire l'histoire de cette vilaine nation. La véritable histoire est celle des mœurs, des lois, des arts et des progrès de l'esprit humain. L'histoire des Turcs n'est que celle des brigandages; et j'aimerais autant faire les mémoires des loups du mont Jura auprès desquels j'ai l'honneur de demeurer. Il faut que nous soyons bien curieux, nous autres Velches de l'occident, puisque nous

— compilons sans cesse ce qu'on doit penser des
1767. peuples del'Asiequin'ont jamais pensé à nous.

Au reste , je crois le canal de la mer Noire beaucoup plus beau que le lac de Neuchâtel, et Stamboul une plus belle ville que Genève; et je m'étonne que vous ayez quitté les bords de la Propontide pour la Suisse : mais un ami comme M. *Dupeyroux* vaut mieux que tous les vifirs et tous les cadis.

J'ai l'honneur d'être , &c.

LETTRE CLXV.

A M. COQUELEY;

CENSEUR ROYAL, à Paris.

A Ferney, 24 d'avril.

DANS la lettre dont vous m'honorez, Monsieur, vous m'apprenez que j'ai mal épelé votre nom qui est mieux orthographié dans l'histoire du président de *Thou*. Comme je n'ai cette histoire qu'en latin, et que de *Thou* a défiguré tous les noms propres, je n'ai point consulté ses dix gros volumes, et je n'ai pu vous donner un nom en *us*; ainsi vous pardonnerez ma méprise: mais si votre nom se trouve dans cette histoire, il ne doit pas certainement être au

bas des feuilles de *Fréron*. Vous étiez son approbateur, et il avait trompé apparemment votre sagesse et votre vigilance, lorsqu'une de ses feuilles lui valut le fort ou le four-l'évêque, et lui attira même l'Ecoffaïse qui le fit punir sur tous les théâtres de l'Europe. Franchement, un homme bien né, un avocat au parlement, un homme de mérite, ne pouvait pas continuer à être le réviseur d'un *Fréron*. Je vous fais très-bon gré, Monsieur, d'avoir séparé votre cause de la sienne; mais je ne pouvais pas en être instruit. Je suis très-fâché d'avoir été trompé. Je vous demande pardon pour moi et pour ceux qui ne m'ont pas averti. Je transporte, par cette présente, mon indignation et mon mépris, c'est-à-dire les sentimens contraires à ceux que vous m'inspirez : j'en fais une donation authentique et irrévocable à celui qui a signé et approuvé la lettre supposée que ce misérable imprima contre le jugement du conseil en faveur de l'innocence des *Calas*. Il crut se mettre à couvert en alléguant que cette lettre n'était que contre moi; mais, dans le fond, toutes les raisons pitoyables par lesquelles il croyait prouver que je m'étais trompé en défendant l'innocence des *Calas*, tombaient également sur tous les avocats qui s'étaient servis des mêmes moyens que moi, sur les rapporteurs qui employèrent ces mêmes moyens,

— et enfin sur tous les juges qui les consacrerent
1767. d'une voix unanime par le jugement le plus
solennel.

Cette feuille de *Fréron* et celle qui lui avait mérité le supplice de l'Ecoffaise sont les seules de ce polisson que j'aye jamais lues. Je vous avoue que je ne conçus pas comment on permettait de si infames impostures. Un homme très-considérable me répondit que l'excès du mépris qu'on avait pour lui l'avait sauvé, et qu'on ne prend pas garde aux discours de la canaille. Je trouve cette réponse fort mauvaise, et je ne vois pas qu'un délit doive être toléré uniquement parce qu'on en méprise l'auteur.

Voilà mes sentimens, Monsieur; ils sont aussi vrais que la douleur où je suis de vous avoir cru coupable, et que l'estime respectueuse avec laquelle j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre &c.

L E T T R E C L X V I.

1767.

A M. PERRAND, *chanoine d'Annecy*. (*)

24 d'avril.

MONSIEUR,

VOTRE procureur *Vachat* n'imité ni votre politesse ni vos procédés honnêtes. Il exige toujours un prix exorbitant de deux arpens de terre achetés autrefois de M. de *Montréal*, et relevans de votre chapitre. Il suppose, dans son exploit, qu'il y avait une maison sur ce terrain, et il est évident, par son exploit même et par le plan levé en 1709, que le terrain en question confinait à cette maison ou masure; ainsi il accuse faux pour embarrasser et intimider une veuve qu'il croit hors d'état de se défendre.

Les deux arpens qui vous doivent un cens, sont un terrain absolument inutile, que j'ai enclavé dans mon jardin, et qui ne produit rien du tout. Il y avait autrefois dans un de ces arpens une petite vigne entourée de gros noyers lesquels subsistent encore, et qui, par

(*) Cette lettre fut écrite au nom de quelque habitante de Ferney ou de Tournay.

— 1767. conséquent, ne valait pas la culture. Ce peu de vigne a été arraché il y a long-temps. Vous savez, Monsieur, ce que valent les vignes dans ce pays-ci; vous savez que les payfans ne veulent pas même boire du vin qu'elles donnent.

Et à l'égard de l'autre arpent sur lequel il y a aujourd'hui des arbres d'ombrage plantés, vous savez que ce qui ne produit aucun avantage n'a pas une grande valeur. Les terres à froment même ne sont estimées dans ce pays-ci que vingt écus l'arpent ou la pose. Quand on évaluerait ces deux poses ensemble à cent écus, je ne devrais au sieur *Vachat* que le sixième de cent écus, qui font cinquante livres.

Vous avez eu la générosité de me mander que votre procureur devait en user avec moi selon l'usage ordinaire, qui est de n'exiger que la moitié des lods. Si donc, Monsieur, le sieur *Vachat* s'était conformé à la noblesse de vos procédés, il n'aurait exigé que vingt-cinq livres de France; et, s'il avait imité la manière dont j'en use avec mes vassaux, il se ferait réduit à douze livres dix sous.

Je suis bien loin de demander une telle diminution, je n'en demande aucune, je suis prête à payer tout ce que vous jugerez convenable; c'est à messieurs du chapitre qu'il appartient de mettre un prix au fonds dont nous vous devons le cens. *Vachat* étant votre fermier, ne

peut exiger pour lods et ventes que la fixième partie de ce fonds même ; cependant il exige plus que la valeur du terrain. Il veut me ruiner en frais ; il a pris pour m'affigner le temps où j'étais très-malade, et où je ne pouvais répondre ; il m'a fait condamner par défaut , il m'a traduite au parlement de Dijon, et il a dit publiquement qu'il me ferait perdre plus de deux mille écus pour ce cens de deux sous et demi. 1767.

Votre chapitre, Monsieur, est trop équitable et trop religieux pour ne pas réprimer une telle vexation. Je n'ai jamais contesté votre droit, sur quelque titre qu'il puisse être fondé. Je suis si ennemie des procès, que je n'ai pas seulement répondu aux manœuvres de *Vachat*. Je suis prête à consigner le double et le triple, s'il le faut, de la somme qui vous est due. Ayez la bonté d'évaluer le fonds vous-même, et cette évaluation servira de règle pour l'avenir. Je vous propose de nommer qui il vous plaira pour arbitre de cette évaluation. Voulez-vous choisir monsieur le maire de Gex, M. de *Menthon*, gentilhomme du voisinage, et le curé de la terre de Ferney où ces terrains sont situés ? Vous préviendrez par-là non-seulement ce procès injuste, mais tous les procès à venir. Ce sera une action digne de votre piété et de votre justice.

1767.

L E T T R E C L X V I I .

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 25 d'avril.

J'IGNORE, Monseigneur, si vous vous amusez encore des spectacles dans votre royaume de Guienne. Je vous envoie à tout hasard cette nouvelle édition ; et en cas que vos occupations vous permettent de jeter les yeux sur cette pièce, la voici telle que nous la jouons sur le théâtre de Ferney.

Je ne fais par quelle heureuse fatalité nous sommes les seuls qui ayons des acteurs dignes des restes de ce beau siècle sur la fin duquel vous êtes né. Nous avons surtout, dans notre retraite de Scythes, un jeune homme nommé M. de *la Harpe*, dont je crois avoir déjà eu l'honneur de vous parler. Il a remporté deux prix cette année à votre académie. Il est l'auteur du *Comte de Warwick*, tragédie dans laquelle il y a de très-beaux morceaux. C'est un jeune homme d'un rare mérite, et qui n'a absolument que ce mérite pour toute fortune. Il a une femme dont la figure est fort au-dessus de celle de mademoiselle *Clairon*, qui a beaucoup plus d'esprit, et dont la voix est

bien plus touchante. Je les ai tous deux chez moi depuis long - temps. Ce sont-à mon gré 1767.
 les deux meilleurs acteurs que j'aye encore vus. Vous n'avez pas à la comédie française une seule actrice qui puisse jouer les rôles que mademoiselle *le Couvreur* rendait si intéressans ; et, hors *le Kain* qui n'est excellent que dans *Oreste* et dans *Sémiramis*, vous n'avez pas un seul acteur à la comédie.

Mademoiselle *Durancy* joue , dit-on (et c'est la voix publique), avec toute l'intelligence et tout l'art imaginable. Elle est faite pour remplacer mademoiselle *Duménil* ; mais elle ne sait point pleurer, et par conséquent ne fera jamais répandre de larmes.

J'ai vu une trentaine d'acteurs de province, qui sont venus dans ma Scythie en divers temps ; il n'y en a pas un qui soit seulement capable de jouer un rôle de confident ; ce sont des bateleurs faits uniquement pour l'opéra comique. Tout dégénère en France furieusement, et cependant nous vivons encore sur notre crédit, et on se fait honneur de parler notre langue dans l'Europe.

Nous sommes toujours bloqués dans nos retraites couvertes de neiges. Nous n'avons plus aucune communication avec Genève, et malgré toutes les bontés de M. le duc de *Choiseul*, dont j'ai le plus grand besoin, notre

— 1767. pays souffre infiniment. Nous ne pouvons ni vendre nos denrées , ni en acheter. Le pain vaut cinq sous la livre depuis très-long-temps. Les faisons conspirent aussi contre nous ; et enfin , n'ayant plus ni de quoi nous chauffer , ni de quoi manger , ni de quoi boire , je serai forcé de transporter mes petits pénates et toute ma famille auprès de Lyon , uniquement pour vivre. Je tâcherai d'y mener votre protégé , si je m'accommode du château que l'on me propose. Il aura plus de secours pour faire son histoire du Dauphiné , dont il est toujours entêté , et qui ne fera pas extrêmement intéressante.

Je ne fais pas trop à quoi vous le destinez , ni ce qu'il pourra devenir. Il est bien dangereux , pour qui n'a nulle fortune , de n'avoir aucun talent décidé , ni aucun but réel , ni aucun moyen de mériter sa fortune par de vrais services. Il a une aversion mortelle pour copier et pour faire la fonction de secrétaire à laquelle je pensais que vous le destiniez. Il n'a point réformé sa main , et j'ai peur qu'il ne soit au nombre de tant de jeunes gens de Paris qui prétendent à tout , sans être bons à rien. Il est bien loin d'avoir encore des idées nettes , et de se faire un plan régulier de conduite. Je lui recommande cent fois de se faire un caractère lisible pour vous être utile dans votre

secrétairerie, de lire de bons livres pour se former le style, d'étudier surtout à fond l'histoire de la pairie et des parlemens, d'avoir une teinture des lois; il pourrait par-là vous rendre service aussi-bien qu'à M. le duc de *Fronsac*; mais il vole d'objet en objet sans s'arrêter à aucun. 1767.

Il a fait venir de Paris, à grands frais, des bouquins que l'on ne voudrait pas ramasser. Il achète à Genève tous les libelles dignes de la canaille, et j'ai peur que ses fréquens voyages à Genève ne le gâtent beaucoup. Il est défendu à tous les Français d'y aller. Si vous le jugiez à propos, on prierait le commandant des troupes de ne le pas laisser passer. J'ai peur encore que sa manière de se présenter et de parler ne soit un obstacle à une profession sérieuse et utile. C'est un grand malheur d'être abandonné à soi-même dans un âge où l'on a besoin de former son extérieur et son ame.

Je m'étonne comment M. le duc de *Fronsac* ne l'a pas pris pour voyager avec lui; il aurait pu en faire un domestique utile. Il a de la bonté pour lui; l'envie de plaire à un maître aurait pu fixer ce jeune homme. Vous avez daigné l'élever dans votre maison dès son enfance; ce voyage lui aurait fait plus de bien que dix ans de séjour auprès de moi. Il me voit

— très-peu ; je ne puis le réduire à aucune
1767. étude suivie.

Je vous ai rendu le compte le plus fidelle de tout ; je me recommande à vos bontés , et je vous supplie d'agréer mon respect et mon attachement inviolable. V.

L E T T R E C L X V I I I .

A M. V E R N E S.

Le 25 d'avril:

MON cher prêtre philosophe et citoyen , je vous envoie deux mémoires des *Sirven*. Ce petit imprimé vous mettra au fait de leur affaire. Comptez qu'ils seront justifiés comme les *Calas*. Je suis un peu opiniâtre de mon naturel. *Jean-Jacques* n'écrit que pour écrire , et moi j'écris pour agir.

Bénissez DIEU , mon cher huguenot , qui chasse par-tout les jésuites , et qui rend la for-bonne ridicule. Il est vrai qu'il traite fort mal le pays de Gex , mais il faut lui pardonner le mal en faveur du bien. Je me suis mis , depuis long-temps , à rire de tout , ne pouvant faire mieux.

Rien ne vous empêche de venir chez nous

en /

en passant par Verfoi, Gentoux et Collex, —
alors nous parlerons de perruques. 1767.

Je vous donne ma bénédiction.

L E T T R E C L X I X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

27 d'avril.

JE reçois la lettre du 21 d'avril, toute de la main de mon ange. Il doit être bien sûr que je pèse toutes ses raisons; mais je conjure tous les anges du monde, en comptant M. de *Thibouville*, d'examiner les miennes. J'ai toujours voulu faire d'*Obéide* une femme qui croit dompter sa passion secrète pour *Athamare*, qui sacrifie tout à son père, et je n'ai point voulu déshonorer ce sacrifice par la moindre contrainte. Elle s'impose elle-même un joug qu'elle ne puisse jamais secouer; elle se punit elle-même, en épousant *Indatire*, des sentimens secrets qu'elle éprouve encore pour *Athamare*, et qu'elle veut étouffer. *Athamare* est marié; *Obéide* ne doit pas concevoir la moindre espérance qu'elle puisse être un jour sa femme. Elle doit dérober à tout le monde et à elle-même le penchant criminel et honteux qu'elle

Corresp. générale. Tome XI. † I i

— sent pour un prince qui n'a persécuté son père
1767. que parce qu'il n'a pas pu déshonorer la fille.
Voilà sa situation, voilà son caractère.

Une froide scène entre son père et elle, au premier acte, pour l'engager à se marier avec *Indatire*, ne serait qu'une malheureuse répétition de la scène d'*Argire* et d'*Aménaïde* dans *Tancrède*, au premier acte. Il est bien plus beau, bien plus théâtral qu'*Obeïde* prenne d'elle-même sa résolution, puisqu'elle a déjà pris d'elle-même la résolution de fuir *Athamare*, et de fuir son père dans des déserts. Ce serait avilir ce caractère si neuf et si noble que de la forcer, de quelque manière que ce fût, à épouser *Indatire*; ce serait faire une petite fille d'une héroïne respectable. Un monologue serait pire encore; cela est bon pour *Alzire*. Mais lorsque, dans son indignation contre *Athamare*, dans la certitude de ne pouvoir jamais être à lui, dans le plaisir consolant de se livrer à toutes les volontés de son père, dans l'impossibilité où elle croit être de jamais sortir de la Scythie, dans l'opiniâtreté de courage avec laquelle elle s'est fait une nouvelle patrie, elle a conclu ce mariage qui semble devoir la rendre moins malheureuse, tout à coup elle revoit *Athamare*, elle le revoit souverain, maître de sa main, et mettant sa couronne à ses pieds; alors son

ame est déchirée : et si tout cela n'est pas théâtral, neuf et touchant, j'avoue que je n'ai aucune connaissance du théâtre ni du cœur humain. 1767.

Je vous répète que, si quelques-unes de vos belles dames de Paris ont trouvé qu'*Oblide* épousait trop légèrement *Indatire*, c'est qu'elles ont elles-mêmes jugé trop légèrement ; c'est qu'elles ont trop écouté les règles ordinaires du roman, qui veulent qu'une héroïne ne fasse jamais d'infidélité à ce qu'elle aime. Elles n'ont pas démêlé, dans le tapage des premières représentations, qu'*Oblide* devait détester *Athamare*, et ne jamais espérer d'être à lui, puisqu'il était marié. Elles ont apparemment imaginé qu'*Oblide* devait savoir qu'*Athamare* était veuf, ce qu'elle ne peut certainement avoir deviné. Il faut laisser à ces très-mauvaises critiques le temps de s'évanouir, comme aux critiques de *Méropé*, de *Zaïre*, de *Tancrède*, et de toutes les autres pièces qui sont restées au théâtre.

Je vois trop évidemment, et je sens avec trop de force, combien je gênerais tout mon ouvrage, pour que je puisse travailler sur un plan si contraire au mien. Je ne conçois pas, encore une fois, comment ce qui intéresse à la lecture pourrait ne point intéresser au théâtre. Je ne dis pas assurément qu'*Oblide* doive

— 1767. toujours pleurer ; au contraire, j'ai dit qu'elle devait avoir presque toujours une douleur concentrée ; douleur qui vaut bien les larmes, mais qui demande une actrice consommée. J'ai marqué les endroits où elle doit pleurer, et où madame de *la Harpe* pleure. C'est à ces vers :

D'une pitié bien juste elle fera frappée ,
 En voyant de mes pleurs une lettre trempée , &c.
 Laisse dans ces déserts ta fidelle Obéide.
 Ah ! . . . c'est pour mon malheur

Ah ! fatal Athamare !

Quel démon t'a conduit dans ce séjour barbare ?
 Que t'a fait Obéide ? &c.

A l'égard des détails , vous les trouverez tout comme vous les désirez.

On veut qu'*Athamare* soit moins criminel , et moi je voudrais qu'il fût cent fois plus coupable.

Venons maintenant à ce qui m'est essentiel pour de très-fortes raisons ; c'est de donner incessamment deux représentations avec tous les changemens qui sont très-considérables ; de n'annoncer que ces deux représentations qui probablement vaudront deux bonnes chambrées aux comédiens. Je vous demande

en grâce de me procurer cette satisfaction ; c'est d'ailleurs le seul moyen de savoir à quoi m'en tenir. Je vous envoie un nouvel exemplaire où tout est corrigé, jusqu'aux virgules. Il servira aisément aux comédiens ; je leur demande une répétition et deux représentations ; ce n'est pas trop, et ils me doivent cette complaisance. 1767.

J'ajoute encore que, quand cette pièce sera bien jouée (si elle peut l'être), elle doit faire beaucoup plus d'effet à Paris qu'à Fontainebleau. C'est auprès du parterre qu'*Indatire* doit réussir à la longue, et jamais à la cour.

Je sais bien qu'*Athamare* n'est point dans le caractère de *le Kain* ; il lui faut du funeste, du pathétique, du terrible. *Athamare* est un jeune cheval échappé, amoureux comme un fou ; mais, pourvu qu'il mette dans son rôle plus d'empressement qu'il n'y en a mis, tout ira bien ; le quatrième et le cinquième acte doivent faire un très-grand effet.

Enfin, le plus grand plaisir que vous me puissiez faire, dans les circonstances où je me trouve, c'est de me procurer ces deux représentations. Je vous en conjure, mes chers anges ; quand cela ne servirait qu'à faire crever *Fréron*, ce serait une très-bonne affaire.

J'aurai à M. de *Thibouville* une obligation que je ne puis exprimer, s'il engage les comédiens

— à me rendre la justice que je demande. Le rôle
1767. d'*Indatire* ne peut tuer *Molé* ; et il me tue s'il
ne le joue pas.

L E T T R E C L X X.

A M. LE MARQUIS DE VILLEVIEILLE.

27 d'avril.

Je prie mon digne chevalier de vouloir bien me mander dans quel endroit du Languedoc demeure le fleur de *la Beaumelle*. Je me réjouis avec mon brave chevalier de l'expulsion des jésuites. Le Japon commença par chasser ces fripons-là ; les Chinois ont imité le Japon ; la France et l'Espagne imitent les Chinois. Puisse-t-on exterminer de la terre tous les moines qui ne valent pas mieux que ces faquins de *Loyola* ! Si on laissait faire la forbonne , elle serait pire que les jésuites : on est environné de monstres.

On embrasse bien tendrement notre digne chevalier. On l'exhorte à combattre toujours , et à cacher ses marches aux ennemis.

L E T T R E C L X X I.

1767.

A M. L E K A I N.

27 d'avril.

Vous me ferez un extrême plaisir, mon cher ami, d'essayer une ou deux représentations des Scythes, à votre retour de Grenoble, suivant la leçon nouvelle ci-jointe. Engagez M. *Molé* à se prêter à mes desirs. Je serais au désespoir de nuire à sa santé; mais il joue dans le comique, et son rôle dans les Scythes est bien moins violent que plusieurs rôles de comédie; je m'en tiendrai même à une seule représentation. Elle vous attirera certainement beaucoup de monde, en annonçant qu'elle sera donnée suivant une nouvelle édition qu'on a reçue de Genève.

J'ai à vous demander pardon, mon cher ami, de vous avoir fait un rôle dont le fond n'est pas aussi intéressant que celui d'*Indatire*; il n'a pas ce tragique fier et terrible de *Ninias*, d'*Oreste* et de quelques autres rôles dans lesquels j'ai servi heureusement vos grands talens. C'est un très-jeune homme amoureux comme un fou, fier, sensible, empressé, emporté, qui ne doit mettre dans l'exécution de son personnage aucune de ces pauses, lesquelles font

— ailleurs un très-bel effet. Il doit surtout couper
1767. la parole à *Obéide* avec un empressement plein de douleur et d'amour. Je ne doute pas que vous n'ayez réparé, par cet art que vous entendez si bien, le peu de convenance qui se trouve peut-être entre ce personnage et le caractère dominant de votre jeu.

J'ai envoyé à M. d'*Argental* deux exemplaires pareils à celui que je vous envoie. J'ai été dans la nécessité absolue de m'en tenir à cette édition, parce que l'on réimprime actuellement la pièce en plusieurs endroits, et qu'on la traduit en italien et en hollandais. Je n'ai pas eu un moment à perdre, et il est impossible d'y rien changer désormais sans faire du tort aux traducteurs et aux éditeurs.

Je vous embrasse de tout mon cœur. Si vous avez de l'amitié pour moi, faites ce que je vous demande. Il vous fera bien aisé de faire porter sur les rôles les changemens que vous trouverez à la main dans l'exemplaire ci-joint.

V.

LETTRE

L E T T R E C L X X I I.

1767.

A M. L A C O M B E, *libraire à Paris.*

A Ferney, avril.

Si vous m'aviez pu répondre plutôt, Monsieur, je vous aurais envoyé tous les changemens que j'ai faits à mesure pour mon petit théâtre de Ferney, et votre nouvelle édition des Scythes aurait été complète. Je vous les envoie à tout hasard, par M. *Marin*.

Je compte toujours sur votre amitié, et je vous prie de donner un petit honoraire de vingt-cinq louis d'or à M. *le Kain*, pour toutes les peines qu'il a bien voulu prendre ; car, quoique cette pièce ne fût point faite du tout pour Paris, il faut pourtant témoigner sa reconnaissance à celui qui s'est donné tant de peine pour si peu de chose. Je suppose que la pièce a quelque succès : si vous y perdez, je suis prêt à vous dédommager ; vous n'avez qu'à parler.

Je voudrais vous avoir donné un meilleur ouvrage, mais à mon âge on ne fait ce que l'on veut en aucun genre : on boit tristement la lie de son vin.

Mandez-moi, le plutôt que vous pourrez,

Corresp. générale. Tome XI. † K k

1767. ailleurs un très-bel effet. Il doit
la parole à *Obéide* avec un ex
de douleur et d'amour. *Je*
vous n'avez réparé, par
dez si bien, le peu de
peut-être entre ce
dominant de vos

J'ai envoyé à
pareils à celui
la nécessité
tion, par
la pièce
tradu
en
d'*osais*, j'irais jusqu'à vous prier de mettre
à tous les imparfaits, &c ; mais je ne suis
pas encore assez sûr de votre amitié pour vous
proposer une si grande conspiration.

mai.

... cher ami, qu'il y a dans le
gens alertes qui ont dévalisé les
espagnols (*) que je vous avais
oyés ; et, à l'égard de la *Destruction des*
jésuites, je ne compte pas qu'elle soit fitôt
prête, attendu la négligence et l'imbécillité
des gens qui s'en sont chargés.

J'envoie à M. d'Alembert un exemplaire de
sa lettre au conseiller, par M. Necker. Il doit
vous faire remettre aussi des chiffons qui ne
valent pas cette lettre, deux Zapata et deux
Honnêtetés.

Je suis bien faible, bien languissant, mon
cher ami ; c'est un grand effort d'écrire de ma
main ; mon cœur vous en dit cent fois plus
que je ne vous en écris.

Ah ! qu'importe que les jésuites soient
chassés d'Espagne, s'il n'est pas permis de
penser en France !

(*) Les Questions de Zapata. Voyez Philosophie, tome I.

1767. LETTRE CLXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 de mai.

Vous êtes plus aimable que jamais, mon cher ange, et moi plus importun et plus insupportable que je ne l'ai encore été. Moi qui suis ordinairement si docile, je me trouve d'une opiniâtreté qui me fait sentir combien je vieillis. Ce monologue que vous demandez, je l'ai entrepris de deux façons : elles détruisent également tout le rôle d'*Obéide*. Ce monologue développe tout d'un coup ce qu'*Obéide* veut se cacher à elle-même dans tout le cours de la pièce. Tout ce qu'elle dira ensuite n'est plus qu'une froide répétition de son monologue ; il n'y a plus de gradations, plus de nuance, plus de pièce. Il est de plus si indécent qu'une jeune fille aime un homme marié, cela est si révoltant chez toutes les nations du monde, que, quand vous y aurez fait réflexion, vous jugerez ce parti impraticable.

Il y a plus encore ; c'est que ce monologue est inutile. Tout monologue qui ne fournit pas de grands mouvemens d'éloquence est froid. Je travaille tous les jours à ces pauyres

Scythes , malgré les éditions qu'on en fait par-tout. 1767.

Lacombe vient d'en faire une qu'il m'envoie, mais il n'y a pas la moitié des changemens que j'ai faits ; il ne pouvait pas encore les avoir reçus. Il n'a fait cette nouvelle édition que dans la juste espérance où il était que la pièce serait reprise après Pâques. C'est encore uneraison de plus pour que je ne puisse exiger de lui qu'il donne cent écus à *le Kain* ; j'aime beaucoup mieux les donner moi-même.

Il est bien vrai que tout dépend des acteurs. Il y a une différence immense entre bien jouer et jouer d'une manière touchante , entre se faire applaudir et faire verser des larmes. M. de *Chabanon* et M. de *la Harpe* viennent d'en arracher à toutes les femmes , dans le rôle de *Nemours* et dans celui de *Vendôme* , et à moi aussi.

Je doute fort qu'on puisse faire des recrues pour Paris. On a écarté et rebuté les bons acteurs qui se sont présentés ; je ne crois pas qu'il y en ait actuellement deux en province dignes d'être essayés à Paris. Je vous l'ai déjà dit , les troupes ne subsistent plus que de l'opéra comique. Tout va au diable , mes anges , et moi aussi.

Ma transmigration de Babylone me tient fort au cœur. Ce que vous me faites entrevoir

1767.

redoublera mes efforts ; mais j'ai bien peur que la situation présente de mes affaires ne me rende cette transmigration aussi difficile que mon monologue. Je me trouve à peu-près dans le cas de ne pouvoir ni vivre dans le pays de Gex , ni aller ailleurs. Figurez-vous que j'ai fondé une colonie à Ferney ; que j'y ai établi des marchands , des artistes , un chirurgien ; que je leur bâtis des maisons ; que , si je vais ailleurs , ma colonie tombe ; mais aussi , si je reste , je meurs de faim et de froid. On a dévasté tous les bois ; le pain vaut cinq sous la livre ; il n'y a ni police ni commerce. J'ai envoyé à M. le duc de *Choiseul* , conjointement avec le syndic de la noblesse , un mémoire très-circonstancié. J'ai proposé que M. le duc de *Choiseul* renvoyât ce mémoire à M. le chevalier de *Jaucourt* qui commande dans notre petite province. Il a oublié mon mémoire , on s'en est moqué ; et il a tort , car c'est le seul moyen de rendre la vie à un pays désolé , qui ne fera plus en état de payer les impôts. On a voulu faire , malgré mon avis , un chemin qui conduisît de Lyon en Suisse en droiture ; ce chemin s'est trouvé impraticable.

Je vous demande pardon de vous ennuyer de ces détails ; mais je vois qu'avec la meilleure volonté du monde on nous ruinera sans en retirer le moindre avantage. Je me suis dégoûté

de la Guerre de Genève; je n'ai point mis au net le second chant, et je n'ai pas actuellement envie de rire. 1767.

J'écris lettre sur lettre au sculpteur qui s'est avisé de faire mon buste : c'est un original capable de me faire attendre trois mois, au moins, et ce buste sera au rang de mes œuvres posthumes.

Il peut être encore un acteur à Genève, dont on pourrait faire quelque chose. Il est malade; quand il sera guéri, je le ferai venir; *la Harpe* le dégourdira : pour moi, je suis tout engourdi. D'ordinaire la vieillesse est triste, mais la vieillesse des gens de lettres est la plus sotte chose qu'il y ait au monde. J'ai pourtant un cœur de vingt ans pour toutes vos bontés; je suis sensible comme un enfant; je vous aime avec la plus vive tendresse. V.

1767.

L E T T R E C L X X V.

A M. D E B O R D E S , à Lyon.

13 de mai.

MON âge commence à désespérer, mon cher confrère, de venir *cum penatibus et magnis diis*. Il m'arrive des dérangemens dans ma fortune qui pourront bien me faire rester dans ma Scythie.

Il y a près de cinq mois qu'on m'avait mandé, des frontières d'Espagne, que beaucoup de moines avaient eu part à la révolte générale qui devait se manifester le même jour dans toutes les provinces. Je n'en croyais rien, et me voilà défabusé. On n'a chassé que les jésuites ;

Mais à tous penaillons Dieu doint pareille joie !

Voici une Lettre sur les panégyriques, laquelle n'est pas le panégyrique des moines.

Connaissez-vous l'Anecdote sur *Bélifaire* ? Si vous ne l'avez pas, je vous l'enverrai ; et tant que je serai près de Genève, je me charge de vous fournir toutes les nouveautés : vous n'avez qu'à parler.

Je crois que vous jugez très-bien M. *Thomas*,
 en lui accordant de grandes idées et de grandes
 expressions. 1767.

Vous m'affligez en m'apprenant qu'il y a
 tant de fots et de méchans à Lyon. C'est la
 destinée de toutes les grandes villes ; mais je
 crois qu'il y a plus de justes qu'il n'y en avait
 à Sodôme. Il y a du moins trois fois plus de
 philosophes. Je vous nommerais bien quinze
 personnes qui pensent comme vous et moi. Il
 me semble que la lumière s'étend de tout
 côté : mais les initiés ne communiquent pas
 assez entre eux ; ils sont tièdes , et le zèle du
 fanatisme est toujours ardent.

L'anecdote qu'on vous a contée sur ce mal-
 heureux J. J. est très-vraie : ce misérable a
 laissé mourir ses enfans à l'hôpital , malgré la
 pitié d'une personne compatissante qui voulait
 les secourir. Comptez que *Rousseau* est un
 monstre d'orgueil , de bassesse , d'atrocité et
 de contradictions.

1767.

L E T T R E C L X X V I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 de mai,

Nous jouons donc plus souvent les Scythes en Scythie qu'à Paris. C'est en essayant mon habit de *Sozame* que je présente encore ma requête à M. et madame d'*Argental*, à M. de *Thibouville*, à M. de *Chauvelin* (à qui je n'ai pas encore pu faire réponse), et à toutes les belles dames qui se sont imaginées qu'*Obéide* doit commencer par un beau monologue sur son amour adultère pour un homme marié qui a voulu l'enlever et en faire une fille entretenue : monologue qui certainement jetterait de l'indécence, du froid et du ridicule sur tout son rôle.

De l'indécence, parce qu'elle ne doit pas balancer lorsqu'elle croit son amant marié ; du froid, parce que les combats secrets qu'elle éprouve ensuite ne seraient qu'une répétition de ce que son monologue aurait dit ; du ridicule, parce qu'alors elle serait forcée de dire, dans son entrevue avec *Athamare* : *Ah, ah ! votre femme est donc morte ? tant mieux : tirez-moi d'ici au plus vite, et allons nous marier à Ecbatane.*

Oui , j'aurai le courage
D'ensevelir mes jours dans ce désert sauvage. 1767.

Cela seul , dit de la manière dont madame de la Harpe le récite , fait cent fois plus d'effet qu'un monologue qui est presque toujours du remplissage.

Ah , si vous aviez deux vieillards attendrissans ! Non , vous dis-je ; cette pièce n'a jamais été bien jouée que par nous. J'avertirai toujours qu'il faut qu'*Obéide* pleure à ces vers :

Laisse dans ces déserts ta fidelle *Obéide* . . .

Quand je dois tant haïr ce funeste *Athamare* . . .

Si tout finit pour moi , toi seul en es la cause ;

Toi seul m'as condamnée à vivre en ces déserts.

Ah ! c'est pour mon malheur ! . . .

Va , c'est toi qui reviens pour m'arracher le cœur.

Et puis , quand son père lui dit :

Mais qu'il parte à l'instant ; que jamais sa présence

N'épouvante un asile ouvert à l'innocence.

comme elle doit répondre avec une voix entrecoupée :

C'est ce que je prétends , Seigneur.

comme elle doit dire douloureusement :

Et plût aux Dieux

Que son fatal aspect n'eût point blessé mes yeux.

— 1767. Relisez la pièce d'une tire , je vous en prie , et voyez si , étant jouée avec un concert unanime , par des acteurs intelligens et animés , elle ne doit pas attacher le spectateur d'un bout à l'autre. Voyez si le style n'est pas convenable au sujet ; si ce n'est pas une critique ridicule et digne d'un *Fréron* , de vouloir qu'*Obéide* parle comme *Sémiramis* , *Sozame* comme *Mahomet* , et *Indatire* comme *César*.

On ne laisse pas de sentir un peu d'indignation de se voir si mal jugé. Ah , Velches ! maudits Velches ! quand je vous donne du grand , vous dites que je suis boursofflé , et quand je vous donne du simple , vous dites que je suis bas. Allez , vous ne méritez pas les peines que je prends pour vous depuis cinquante années ; je vous abandonne à votre sens réprouvé.

M. le marquis de *Chauvelin* , je vous demande pardon de ne vous avoir pas écrit. Lisez la pièce , en voilà trois exemplaires ; voyez l'effet qu'elle fera sur vous.

Messieurs , détrompez tant que vous pourrez les belles dames ; je les respecte fort , mais jamais je n'approuverai le monologue qu'elles demandent sur un amour adultère dont il ne faut pas dire un mot.

Et toi , pauvre théâtre français , qui n'as qu'un seul acteur , et encore est-il trop gros ;

toi qui n'approches pas de notre petit théâtre de Ferney, est-il possible que tu n'ayes ni confident ni second rôle ? ferme donc ta porte, malheureux ! 1767.

Faites comme vous pourrez, mes anges ; mais venons-en à notre honneur, et mettez-moi dans l'occasion aux pieds d'*Elochivis* et de *Nalriss*. (*)

A l'égard de *Valider* (**), je crois que cette ame-là se soucie peu d'une tragédie, et que vous ne vivez pas le long du jour avec lui.

Le feseur de buste a mandé qu'il avait envoyé, par une diligence qui va de Besançon à Paris, un petit buste d'ivoire dont l'original vous adore. Ce n'était pas ce que je lui avais demandé ; je ne l'ai point vu : je suis contredit en tout dans les déserts de Scythie.

Je reçois dans le moment une lettre de M. de *Thibouville*, lettre funeste, lettre odieuse, dans laquelle il propose un froid réchauffé du monologue d'*Alzire* : cela est intolérable. Ce qui est bon dans *Alzire* est affreux dans les Scythes. Il est beau qu'*Obéide*, étant adultère dans son cœur, se cache dans son crime ; il est beau qu'elle l'expie en épousant *Indatire* ; mais il faut que l'actrice fasse sentir qu'elle est folle

(*) *Choiseul* et *Praslin*.

(**) *Lavardi*.

— d'*Athamare*; il y a vingt vers qui le disent.
 1767. Comment n'a-t-on pas compris que ce détestable monologue serait absolument incompatible avec le rôle d'*Obéide*? Une telle proposition excite ma juste colère.

M. de *Thibouville* me mande que mon ange prend des bouillons purgatifs. Ah! mes anges, portez-vous bien, si vous voulez que je vive. V.

LET TRE CLXXVII.

A U M E M E.

16 de mai.

JE dépêche aujourd'hui à M. d'*Argental*, par M. le duc de *Proslin*, trois exemplaires d'une nouvelle édition de Genève. Je vous enverrai incessamment celle de Lyon, qui sera, je crois, plus correcte. Je n'impute toutes ces éditions qu'on s'empresse de faire, qu'à cet heureux contraste des mœurs républicaines et agrestes, avec les mœurs fardées des cours. Je ne pense pas que la pièce ait un grand mérite; cependant, si vous nous l'aviez vu jouer, je crois que vous en seriez assez content. *Le Kain* trouverait peut-être du plaisir à dire :

Nul monarque avant moi sur le trône affermi ;
 N'a quitté ses Etats pour chercher un ami ; 1767.
 Je donne cet exemple , et ton maître te prie ;
 Entends sa voix , entends la voix de ta patrie ,
 Celle de ton devoir qui doit te rappeler ,
 Et des pleurs qu'à tes yeux mes remords font couler.

J'ai aussi un peu fortifié la scène avec
Indatire , afin qu'il ne fût pas tout-à-fait écrasé
 par le scythe.

Le quatrième acte , au moyen de quelques
 légers changemens , a fait une très-grande
 sensation ; les deux vieillards ont fait verser
 des larmes. C'est un grand jeu de théâtre ,
 c'est la nature elle-même. Les galans velches
 ne sont pas encore accoutumés à ces tableaux
 pathétiques. Je n'ai jamais vu sur notre théâ-
 tre un vieillard attendrissant ; *Sarazin* même
 ne jouait *Lusignan* que comme un capucin.

Madame de la Harpe a fait pleurer dès sa
 première scène , en disant :

Laisse dans ces déserts ta fidelle Obéide....
 Quand je dois tant haïr ce funeste Athamare....
 Tranquilles , sans regrets , sans cruels souvenirs....

Il faut convenir que ce rôle est très-neuf
 au théâtre ; et , en vérité , c'est quelque chose
 que de faire du neuf aujourd'hui. Ce vers ,
 Quand je dois tant haïr ce funeste Athamare.

— et ceux-ci,

1767.

Va , si mon cœur m'appelle aux lieux où je suis née ,
Ce cœur doit s'en punir ; il se doit imposer
Un frein qui le retienne et qu'il n'ose briser.

Ces vers , dis-je , contiennent tout le monologue qu'on propose ; et ils font un bien plus grand effet dans le dialogue. Il y a cent fois plus de délicatesse , plus d'intérêt , de curiosité , plus de passion , plus de décence , que si elle commençait grossièrement par se dire à elle-même , dans un monologue inutile , qu'elle aime un homme marié.

Il n'y a personne de nos acteurs de Ferney , qui ne sente vivement combien ce monologue gâterait le rôle entier d'*Obéide* ; à quel point il serait déplacé , et combien il serait contradictoire avec son caractère. Comment irriter , par degrés , la curiosité du spectateur ? comment lui donner le plaisir de deviner qu'*Obéide* idolâtre un homme qu'elle doit haïr , quand elle aura dit platement , dans un très-froid monologue , ce qu'elle doit , ce qu'elle veut se cacher à elle-même ?

Je n'aime pas assurément les longs et insupportables romans de *Paméla* et de *Clarisse*. Ils ont réussi , parce qu'ils ont excité la curiosité du lecteur , à travers un fatras d'inutilités : mais , si l'auteur avait été assez mal-avisé pour
annoncer ,

annoncer, dès le commencement, que *Clarisse* et *Paméla* aimaient leurs persécuteurs, tout était perdu, le lecteur aurait jeté le livre. 1767.

Serait-il possible que ces insulaires connussent mieux la nature que vos Velches ? ne sentez-vous pas que ce qui est à sa place dans *Alzire*, serait détestable dans *Obéide*.

La pièce a été mal jouée sur votre théâtre, il faut en convenir ; et la malignité a pris ce prétexte pour accabler la pièce : c'est ce qui m'est toujours arrivé. On s'est attaché à de petits détails, à des mots, pour justifier cette malignité. J'ai ôté ce prétexte autant que je l'ai pu ; mais je ne puis vous donner des acteurs. *Le Kain* n'est point assez jeune, et mademoiselle *Durancy* ne fait point pleurer ; vos vieillards font à la glace. Il n'y a pas un rôle dans la pièce qui ne dût contribuer à l'harmonie du tableau. Les confidens même y ont un caractère ; mais où trouver des confidens qui sachent parler avec intérêt ?

Malgré cette difette, mademoiselle *Durancy*, les *le Kain*, les *Brizard*, les *Molé*, en jouant avec un peu plus de chaleur et de véhémence (c'est-à-dire, comme nous jouons), pourraient certainement attirer beaucoup de monde, et subjuguier enfin la cabale, comme ils ont fait dans *Adélaïde du Guesclin*, laquelle ne vaut pas certainement les *Scythes*.

Corresp. générale. Tome XI. † L 1

— 1767. Le rôle d'*Athamare* est actuellement plus favorable à l'acteur. Il arrivait au second acte sans parler ; il faut qu'il attire sur lui toute l'attention. Ce sont de ces défauts dont je ne me suis aperçu que sur notre théâtre.

Je m'attendais que les comédiens répondraient à toutes les peines que je me suis données , et à tous les services que je leur ai rendus depuis cinquante ans. Ils devaient reprendre les représentations des *Scythes* ; c'est une loi dont ils ne se sont écartés que pour moi. Ils ont mieux aimé manquer à ce qu'ils me doivent , et jouer les *Illinois* pour faire mieux tomber les *Scythes*. Ils savent bien que c'est à peu-près le même sujet. Leur conduite est le vrai secret de dégoûter le public d'un sujet neuf qu'ils vont rendre trivial. Je ne méritais pas cette ingratitude de leur part. Ma consolation est qu'il y a plus d'éditions des *Scythes* , que les comédiens n'en ont donné de représentations.

L E T T R E C L X X V I I I. 1767.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

16 de mai.

IL y a long-temps , monsieur le Marquis , que je vous dois les plus tendres remerciemens. Je voudrais faire mieux pour vous remercier. Je voudrais mériter vos bontés ; mais je suis un de ces justes à qui la grâce manque. Il n'y a point de janséniste qui ne vous dise que la bonne volonté ne suffit pas. J'ai fait comme la plupart des hommes qui cherchent à justifier leurs faiblesses.

J'ai écrit plusieurs lettres à M. d'Argental pour tâcher de lui prouver que j'ai raison d'être stérile.

Voici la copie de la dernière lettre que je viens d'écrire à un de ses amis. Je la soumets à votre jugement , et je vous supplie de lire un des trois exemplaires de la dernière édition de Genève , que je viens de faire partir.

Imaginez , en lisant , des acteurs attendrissans , des voix touchantes , des vieillards désespérés , de jeunes amans bien passionnés , et jugez sur l'impression que vous aura fait la lecture.

— Il se peut que je sois bien baillé ; mais
 1767. j'ose vous répondre que mes sentimens pour
 vous ne le sont pas , et que mon très-tendre
 respect et ma reconnaissance n'éprouvent
 aucune diminution. V.

L E T T R E C L X X I X.

A M. D A M I L A V I L L E.

16 de mai.

J E vois bien , Monsieur , par votre lettre du
 9 de mai , que ce pauvre homme qui fut mis
 à Valladolid n'a pu arriver à Paris dans votre
 hôtel. M. *Boursier* , votre ami , m'a promis
 qu'il tenterait de vous faire tenir ce magot
 par une autre voie.

Ce pauvre *Boursier* est bien embarrassé. Je
 ne crois pas qu'il aille sur la Saône. Il pren-
 dra patience. On dit que c'est la vertu des
 ânes , mais il faut que chacun porte son bât
 dans ce monde.

Je vous demande en grâce de m'envoyer le
 petit libelle sorbonique contre *Bélifaire*. Il y a
 cent lieues et cent siècles des honnêtes gens
 d'aujourd'hui à la sorbonne. J'ai toujours fait
 une prière à DIEU , qui est fort courte ; la

voici : *Mon DIEU, rendez nos ennemis bien ridicules ! DIEU m'a exaucé.* 1767.

Je vous embrasse tendrement ; tantôt je pleure , tantôt je ris.

L E T T R E C L X X X.

A M. MARMONTEL.

16 de mai.

COMMENT , mon cher confrère , toute l'académie françoise ne se récrie-t-elle pas contre l'insolente et ridicule absurdité des chats fourrés qui osent condamner cette proposition : *La vérité luit par sa propre lumière , et on n'éclaire pas les esprits à la lueur des bûchers.* C'est dire évidemment que les flammes des seuls bûchers peuvent éclairer les hommes , et que les bourreaux sont les seuls apôtres. Ce sera bien alors que , suivant *Jean-Jacques* , il faudra que les jeunes princes épousent les filles des bourreaux ; et vous êtes trop heureux , après tout , que ces polissons aient dit une si horrible fottise. Il est bon d'avoir affaire à de si fots ennemis.

Pourquoi ne m'avez-vous pas envoyé sur le champ toutes les bêtises qu'on a écrites

— 1767. contre votre excellent ouvrage? Vous avez raison de ne point répondre, de ne vous point compromettre; mais il y a des théologiens qui prendront votre parti sérieusement et vigoureusement. Il ne s'agit plus ici de plaifanter, il faut écraser ces fots monstres. Celui qui s'en chargera déclarera qu'il ne vous a pas consulté, qu'il ne vous connaît point, qu'il ne connaît que votre livre, et qu'il écrit au nom de la nation contre les ennemis de toute nation.

N. B. Si vous avez lu le livre de la Tolérance, il y a deux pages entières de citations de pères de l'Eglise contre la proposition diabolique des chats fourrés.

On vous embrasse le plus tendrement du monde.

L E T T R E C L X X X I.

1767.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

18 de mai.

IL y a plus de six semaines, Madame, que je suis toujours prêt à vous écrire, à m'informer de votre santé, à vous demander comment vous supportez la vie, vous et M. le président *Hénault*, et à m'entretenir avec vous sur toutes les illusions de ce monde ; mais je me suis trouvé exposé à tous les fléaux de la guerre, et à celui de trente pieds de neige dont j'ai été long-temps environné. Les neiges et les glaces me privent tous les ans de la vue pendant quatre mois ; j'ai l'honneur d'être alors, comme vous savez, votre confrère des quinze-vingts ; mais les quinze-vingts ne souffrent pas, et j'éprouve des douleurs très-cuivantes. Je renais au printemps, et je passe de la Sibérie à Naples, sans changer de lieu : voilà ma destinée.

Pardonnez-moi si j'ai passé tant de temps sans vous écrire ; vous savez que je vous

— 1767. aimerai toujours. Vous me direz : *Montrez-moi votre foi par vos œuvres ; on écrit, quand on aime.* Cela est vrai ; mais , pour écrire des choses agréables , il faut que l'ame et le corps soient à leur aise , et j'en ai été bien loin. Vous me mandez que vous vous ennuyez , et moi je vous réponds que j'enrage. Voilà les deux pivots de la vie , de l'insipidité ou du trouble.

Quand je vous dis que j'enrage , c'est un peu exagérer ; cela veut dire seulement que j'ai de quoi enrager. Les troubles de Genève ont dérangé tous mes plans ; j'ai été exposé , pendant quelque temps , à la famine ; il ne m'a manqué que la peste , mais les fluxions sur les yeux m'en ont tenu lieu. Je me dépique actuellement en jouant la comédie. Je joue assez bien le rôle de vieillard , et cela d'après nature ; et je dicte ma lettre en essayant mon habit de théâtre.

Vous vous êtes fait lire , sans doute , le quinzième chapitre de *Bélisaire* ; c'est le meilleur de tout l'ouvrage , ou je m'y connais bien mal. Mais n'avez-vous pas été étonnée de la décision de la sorbonne qui condamne cette proposition : *La vérité luit de sa propre lumière , et on n'éclaire point les hommes par les flammes des bûchers.* Si la sorbonne a raison , les bourreaux seront donc les seuls apôtres.

Je

Je ne conçois pas comment on peut hasarder quelque chose d'aussi sot et d'aussi abominable. Je ne sais comment il arrive que les compagnies disent et font de plus énormes sottises que les particuliers ; c'est peut-être parce qu'un particulier a tout à craindre , et que les compagnies ne craignent rien. Chaque membre rejette le blâme sur son confrère.

A propos de sottises , je vous ferai présenter très-humblement , de ma part , ma sottise des Scythes , dont on fait une nouvelle édition , et je vous prierai d'en juger , pourvu que vous vous la fassiez lire par quelqu'un qui sache lire des vers ; c'est un talent aussi rare que celui d'en faire de bons.

De toutes les sottises énormes que j'ai vues dans ma vie , je n'en connais point de plus grande que celle des jésuites. Ils passaient pour de fins politiques , et ils ont trouvé le secret de se faire chasser déjà de trois royaumes , en attendant mieux. Vous voyez qu'ils étaient bien loin de mériter leur réputation.

Il y a une femme qui s'en fait une bien grande ; c'est la *Sémiramis* du Nord , qui fait marcher cinquante mille hommes en Pologne , pour établir la tolérance et la liberté de conscience. C'est une chose unique dans l'histoire de ce monde , et je vous réponds que cela ira loin. Je me vante à vous d'être un peu dans

Corresp. générale. Tome XI. † M m

— 1767. ses bonnes grâces ; je suis son chevalier envers et contre tous. Je fais bien qu'on lui reproche quelque bagatelle au sujet de son mari ; mais ce sont des affaires de famille, dont je ne me mêle pas ; et d'ailleurs il n'est pas mal qu'on ait une faute à réparer, cela engage à faire de grands efforts pour forcer le public à l'estime et à l'admiration, et assurément son vilain mari n'aurait fait aucune des grandes choses que ma *Catherine* fait tous les jours.

Il me prend envie, Madame, pour vous défennuyer, de vous envoyer un petit ouvrage concernant *Catherine*, et Dieu veuille qu'il ne vous ennuyé pas. Je m'imagine que les femmes ne sont pas fâchées qu'on loue leur espèce, et qu'on les croye capables de grandes choses. Vous saurez d'ailleurs qu'elle va faire le tour de son vaste empire. Elle m'a promis de m'écrire des extrémités de l'Asie ; cela forme un beau spectacle.

Il y a loin de l'impératrice de Russie à nos dames du Marais, qui font des visites de quartier. J'aime tout ce qui est grand, et je suis fâché que nos Velches soient si petits. Nous avons pourtant encore un prodigieux avantage, c'est qu'on parle français à Astracan, et qu'il y a des professeurs en langue française à Moscou. Je trouve cela plus honorable encore que d'avoir chassé les jésuites. C'est

une belle époque, sans doute, que l'expulsion de ces renards ; mais convenez que *Catherine* a fait cent fois plus en réduisant tout le clergé de son empire à être uniquement à ses gages. 1767.

Adieu, Madame ; si j'étais à Paris, je préférerais votre société à tout ce qui se fait en Europe et en Asie. V,

L E T T R E C L X X X I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

25 de mai.

JE commence, mon cher ange, ma réplique à votre lettre du 14, par vous dire combien je suis étonné que vous ayez de la bile ; c'est donc pour la première fois de votre vie. Il n'y a pourtant nulle bile dans votre lettre ; au contraire, vous m'y comblez de bontés, et vous compatissez à mes angoisses. C'est à moi qu'il appartient d'avoir de la bile ; je ne peux ni rester où je suis, ni m'en aller. Vous savez que j'ai donné la terre de Ferney à madame Denis. J'ai arrangé mes affaires de famille de façon qu'il ne me reste que des rentes viagères qu'on me paye fort mal, et M. le duc de *Wurtemberg* surtout me met,

— malgré toutes ses promesses , dans l'impuif-
1767. fance de faire une acquisition auprès de Lyon.

Madame Denis , qui est très-commodément logée , se transplanterait avec beaucoup de peine. Tout notre pauvre petit pays est si effarouché qu'il est impossible de trouver un fermier ; nous sommes donc forcés de rester dans cette terre ingrate.

Je vous avouerai de plus qu'il y a un certain ressort que je n'aime pas ; l'affaire d'Abbeville me tient au cœur , je n'oublie rien ; la Saint-Barthelemy me fait autant de peine que si elle était arrivée hier.

Il faut que je vous dise , à propos d'Abbeville , qu'un de ces infortunés jeunes gens qui méritait d'être six mois à Saint-Lazare , et qui a été condamné au plus horrible supplice pour une mièveté , ayant , pour comble de malheur , un père très-avare , a été obligé de se faire soldat chez le roi de Prusse. Il a beaucoup d'esprit ; il m'a écrit ; j'ai représenté son état au roi de Prusse qui , sur le champ , l'a fait officier. J'espère qu'il sera un jour à la tête des armées , et qu'il prendra Abbeville ; mais , en attendant , je ne crois pas que je doive me mettre dans le ressort. Mon cœur est trop plein , et je dis trop ce que je pense.

Après vous avoir ainsi rendu compte de mon ame et de ma situation , je dois vous

parler de M. et de madame de *Beaumont*, et de leur procès au conseil. Ils demandent que vous disiez un mot en leur faveur à M. le duc de *Fraslin* et à M. le duc de *Choiseul*. Le défenseur des *Calas* et des *Sirven* mérite vos bontés, et n'a pas besoin de ma recommandation auprès de vous. 1767.

Je viens enfin aux Scythes ; ils avancent la fin de mes jours, ils me tuent comme *Indatire* et *Obéide*. Le procédé des comédiens a été pour moi le coup de pied de l'âne ; il faut dix ans pour ressusciter, quand on est mort d'un pareil coup, témoin *Oreste*, témoin *Adélaïde du Guesclin*, témoin *Sémiramis*. J'avais un besoin extrême du succès de cet ouvrage ; j'ai été contredit en tout, et je finis ma carrière par essuyer l'affront et l'injustice inouïe qu'on me fait avec ingratitude. Cela n'empêchera pas que *le Kain* ne touche le petit honoraire qu'on lui a promis ; il peut y compter, on le portera chez lui au mois de juin.

1767.

L E T T R E C L X X X I I I .

A M. D'ETALLONDE DE MORIVAL.

26 de mai.

JE fus très-consolé, Monsieur, quand le roi de Prusse daigna me mander qu'il vous ferait du bien. Il a rempli sur le champ ses promesses, et j'ai l'honneur de lui écrire aujourd'hui pour l'en remercier du fond de mon cœur. Il est assurément bien loin de penser comme vos infames persécuteurs. Je voudrais que vous commandassiez un jour ses armées, et que vous vinssiez assiéger Abbeville. Je ne fais rien de plus déshonorant pour notre nation que l'arrêt atroce rendu contre des jeunes gens de famille, que par-tout ailleurs on aurait condamnés à six mois de prison.

Le nonce disait hautement à Paris que l'inquisition elle-même n'aurait jamais été si cruelle. Je mets cet assassinat à côté de celui des *Calas*, et immédiatement au-dessous de la Saint-Barthelemi. Notre nation est frivole, mais elle est cruelle. Il y a peut-être dans la France sept à huit cents personnes de mœurs douces et de bonne compagnie, qui sont la fleur de la nation, et qui sont illusion aux

étrangers. Dans ce nombre il s'en trouve toujours dix ou douze qui cultivent les arts avec succès. On juge de la nation par eux , on se trompe cruellement. Nos vieux prêtres et nos vieux magistrats sont précisément ce qu'étaient les anciens druides qui sacrifiaient des hommes : les mœurs ne changent point. 1767.

Vous savez que M. le chevalier de *la Barre* est mort en héros. Sa fermeté noble et simple, dans une si grande jeunesse, m'arrache encore des larmes. J'eus hier la visite d'un officier de la légion de *Soubise*, qui est d'Abbeville. Il m'a dit qu'il s'était donné tous les mouvemens possibles pour prévenir l'exécrable catastrophe qui a indigné tous les gens sensés de l'Europe. Tout ce qu'il m'a dit a bien redoublé ma sensibilité. Quelle religion, Monsieur, qu'une secte absurde qui ne se soutient que par des bourreaux, et dont les chefs s'enrichissent de la substance des malheureux !

Servez un roi philosophe, et détestez à jamais la plus détestable des superstitions.

 1767. LETTRE CLXXXIV.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 27 de mai.

IL me paraît, Monseigneur, que le royaume du prince noir m'a été plus favorable que les Velches de Paris. J'en ai uniquement l'obligation au maître de l'Aquitaine. Il faut qu'il ait lui-même ordonné des répétitions sous ses yeux, et que l'envie de lui plaire ait mis les acteurs au-dessus d'eux-mêmes. Vous connaissez Paris; il n'est rempli que de petites cabales en tout genre. Zaire, Oreste, Sémiramis, Mahomet, Tancrède, l'Orphelin de la Chine, tombèrent à la première représentation; elles furent accablées de critiques, elles ne se relevèrent qu'avec le temps. On se faisait un plaisir de me mettre fort au-dessous de *Crébillon*, pour plaire à madame de *Pompadour* qui disait que le *Catilina* de ce *Crébillon* était la seule bonne pièce qu'on eût jamais faite. Voilà comme on juge de tout, jusqu'à ce que le temps fasse justice. S'il est permis de comparer les petites choses aux grandes, vous savez que le maréchal de *Villars* ne jouit de sa réputation qu'à l'âge de près de quatre-vingts ans. Le favori de *Vénus*, de *Minerve*

et de *Mars* fait lui-même quelles contradictions il a essuyées dans sa carrière de la gloire. 1767.
Il faut se soumettre à cette loi générale qui existe dans le monde depuis le péché originel : il mit dans le cœur humain l'envie et la malignité, qui sans doute n'y étaient pas auparavant.

Je vous avertis que nous avons ici la meilleure troupe de l'Europe, et que l'envie n'est point entrée dans notre tripot. Nous avons un jeune M. de *la Harpe*, auteur du Comte de Warwick. Il est, par sa figure et par la beauté de son organe, beaucoup plus fait que *le Kain* pour jouer *Athamare*. Jamais je n'ai rien vu de plus parfait qu'un M. de *Chabanon* qui a joué *Indatire*. La femme de M. de *la Harpe* était *Obéide*. Sa figure est fort supérieure à celle de mademoiselle *Clairon* ; elle a une voix aussi théâtrale, elle fait pleurer et frémir. Les deux vieillards étaient de la plus grande vérité. Je ne me suis pas mal tiré du rôle de *Sozame* ; et surtout, quand je me plaignais des cours, je puis me vanter d'avoir fait une impression singulière. La pièce n'a point été ainsi jouée à Paris, il s'en faut de beaucoup. A qui en est la faute ? à mon séjour en Scythie. M. d'*Argental* ne s'en est point mêlé ; il est très-malade, et je crains même que sa maladie ne soit trop sérieuse.

1767. J'avais vu chez moi mademoiselle *Durancy*, il y a quelques années; je lui avais trouvé du talent; elle me demanda le rôle d'*Obéide*. On dit qu'elle le joua très-mal à la première représentation, mais qu'à la troisième et quatrième elle fit un très-grand effet. On me mande qu'elle joue avec beaucoup d'intelligence et de vérité, mais qu'elle n'est pas d'une figure agréable, et qu'elle n'a pas le don des larmes. On dit que les autres actrices n'ont point de talent, et que le théâtre tragique n'a jamais été dans un état plus pitoyable. On me mande que, lorsqu'un acteur de province se présente pour doubler les premiers rôles, ceux qui sont chargés de ces rôles ne manquent pas de les accabler de dégoûts, et de les faire renvoyer. Si on est aussi malin dans ce tripot qu'à la cour, je vous réponds que vous n'aurez d'autre théâtre que celui de l'opéra comique. C'est à vous, qui êtes doyen de l'académie, et premier gentilhomme de la chambre, de protéger les beaux arts; ils en ont besoin. Vous savez dans quelle décadence est ma chère patrie dans tous les genres.

Vous conservez votre gloire; mais la France a un peu perdu la sienne. Il faut espérer que nous aurons du moins encore quelques crépuscules des beaux jours du siècle de *Louis XIV*.

Agréez, Monseigneur, mon tendre et profond respect. V.

L E T T R E C L X X X V .

1767.

A U M E M E .

Mai.

JE vous supplie , Monseigneur , de lire attentivement ce mémoire. Vous savez que j'ai rendu quelques services aux protestans. J'ignore s'ils les ont mérités ; mais vous m'avouerez que *la Beaumelle* est un ingrat.

Je soumetts ce mémoire à vos lumières , et la vérité à votre protection. Vous serez indigné , quand vous verrez tant de calomnies et d'horreurs rassemblées , et ce que nous avons de plus auguste avili avec tant d'insolence. On n'oserait imaginer qu'un tel homme pût calomnier la cour impunément. Il est dans le pays de Foix , à Mazères. Peut-être un mot de vous pourrait le faire rentrer en lui-même.

Galien attend toujours la décision de son sort. Il a un frère , âgé de quatorze ans tout au plus , qui a été au Canada , à Alger , à Maroc , en qualité de mousse. Il est de retour , et est venu voir son frère ici ; il y a resté sept ou huit jours , et ensuite , avec une petite pacotille , il est retourné en Dauphiné chez ses

— 1767. parens , où l'aîné l'aurait bien voulu suivre , à ce qu'il m'a paru , pour peu de temps.

Peut-être ne savez-vous pas que j'ai donné la terre de Ferney à madame *Denis* , et que je ne me suis réservé que la douceur de finir , dans mon obscurité , une vie mêlée de bien des chagrins , comme l'est la carrière de presque tous les hommes. Ce n'est qu'avec cette triste vie que finira le tendre et respectueux attachement que je vous ai voué jusqu'à mon dernier moment.

Je vous supplie instamment de me conserver vos bontés ; elles me sont nécessaires par le prix que mon cœur y met ; elles sont la plus chère consolation du plus ancien serviteur que vous ayez. *V.*

L E T T R E C L X X X V I. 1767.

A M O N S I E U R

LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

A Ferney, le 2 de juin.

Vous envoyez, Monsieur, des tableaux à un aveugle, et des filles à un eunuque ; l'état où je suis tombé ne me permet plus de lire. Un homme, qui prononce fort mal l'italien, m'a lu une partie de votre traduction du *Comminge*. Il m'a fait entendre, dans son baragouin, de beaux vers sur un triste sujet. Le saint homme *Rancé* ne s'attendait pas que ses moines fussent un jour le sujet d'une tragédie. Les jésuites fournissent actuellement une matière plus intéressante. Je les recommande à quelque muse : la mienne, aussi languissante que mon corps, ne peut plus chanter les moines. Portez-vous mieux que moi, et vivez. *V.*

1767.. LETTRE CLXXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 de juin.

MON cher ange éprouve donc aussi les misères de l'humanité; il est donc malade aussi-bien que moi : il fait des remèdes , il évacue sa bile; la mienne ne sort que par le bout de ma plume , quand j'écris des pouilles à mon cher ange sur des monologues. Guérissez-vous, prolongez votre agréable carrière : voilà le point important.

Le grand malheur de la mienne , c'est que je la finis sans avoir pu vous voir ; j'ai le cœur percé de me voir privé de cette consolation. Voulez-vous , pour nous amuser tous deux , que je vous dise encore un petit mot des Scythes ? vous daignez toujours vous y intéresser. *Le Kain* m'a mandé qu'on ne m'avait fait un petit passe-droit qu'à la sollicitation de *Molé* ; mais je vois bien que vous êtes tous des fripons qui avez persisté dans l'idée de ne reprendre la pièce qu'à Fontainebleau. Eh bien , j'y consens ; je demande seulement qu'on essaye les Scythes une seule fois à Paris, deux ou trois jours avant que les comédiens

partent pour la cour. Cette représentation servira de répétition, et la pièce n'en sera que mieux jouée devant mes deux patrons. 1767.

J'ai le malheur d'aimer mieux les Scythes, qu'aucune de mes tragédies. Premièrement, parce qu'ils ont été honnis ; en second lieu, parce qu'elle est pleine de vers naturels, que tout le monde peut s'appliquer, et qui appartiennent à toutes les conditions de la vie, autant qu'à la pièce même.

Je crois vous avoir satisfait sur tout ce que vous me demandiez, et je suis prêt à vous rendre ce vers que vous aimez :

Ah ! l'on venge mon fils, je retrouve mes sens.

Cela est fort aisé ; nous n'aurons pas là-dessus de querelle. J'aime aussi à me rendre à votre avis sur mademoiselle *Durancy*. Bien des gens m'ont mandé qu'elle et *le Kain* avaient très-mal joué aux deux premières représentations : cela est très-vraisemblable ; la pièce est difficile à jouer, et le parterre n'encourageait pas les acteurs ; mais je suis persuadé qu'à la longue les acteurs et le public s'accoutumeront à ce nouveau genre. Il me semble que ce contraste des mœurs champêtres avec celles de la cour doit être bien reçu quand les cabales seront affaiblies. Une femme qui ne s'avoue point à elle-même la passion malheureuse dont elle

— 1767. est dévorée , est encore quelque chose d'assez neuf au théâtre. Si j'ai encore un peu d'amour propre d'auteur , vous devez me le pardonner ; c'est vous qui , depuis environ treize ans , m'avez fait rentrer dans le champ de bataille dont je croyais être sorti pour jamais. Je ne suis plus qu'un poëte de province ; mes pauvres pièces réussissent mieux à Genève et à Bordeaux qu'à Paris. Pourquoi vient-on de rejouer à Genève, six fois de suite, *Olimpie* ? pourquoi votre troupe royale ne la rejoue-t-elle point ? J'aime mes enfans quand on les abandonne.

Adieu , mon cher ange ; je me mets aux pieds de madame d'*Argental*. Faites-moi savoir, je vous prie, des nouvelles de votre santé. J'espère que M. de *Thibouville* ne se refroidira pas dans son zèle ; je suis pénétré pour lui de reconnaissance. V.

LETTRE

LETTRE CLXXXVIII

1767.

A M. DAMILAVILLE.

4 de juin.

MON cher ami, faites d'abord mes complimens à la sorbonne du service qu'elle nous a rendu; car les choses spirituelles doivent marcher devant les temporelles : ensuite ayez la charité de reprendre l'affaire des *Sirven*. M. *Chardon* peut à présent rapporter l'affaire. *Sirven* est prêt à partir pour Paris; je vous l'adresserai. Il faudra qu'il se cache, jusqu'à ce que son affaire soit en règle.

Je tremble pour celle de notre ami *Beaumont*; on me mande qu'elle a un côté odieux, et un autre qui est très-défavorable. L'odieux est qu'un philosophe, que le défenseur des *Calas* et des *Sirven* reproche à un mort d'avoir été huguenot, et demande que la terre de Canon soit confisquée pour avoir été vendue à un catholique; le défavorable est qu'il plaide contre des lettres patentes du roi. Il est vrai qu'il plaide pour la femme qui demande à rentrer dans son bien; mais elle n'y peut rentrer qu'en cas que le roi lui donne la confiscation. Il reste à savoir si ce bien de ses pères

Corresp. générale: Tome XI. † N n

— 1767 : a été vendu à vil prix. Tout cela me paraît bien délicat. C'est une affaire de faveur ; et il est fort à craindre que le secrétaire d'État, qui a signé les lettres patentes de son adverse partie, ne soutienne son ouvrage. Je crois que monsieur *Chardon* est le rapporteur. Je serais fâché que M. *Chardon* fût contre lui, et plus fâché encore si, M. *Chardon* étant pour lui, le conseil n'était pas de l'avis du rapporteur. L'affaire de *Sirven* me paraît bien plus favorable et bien plus claire. Je m'intéresse vivement à l'une et à l'autre.

Voici un petit mot pour *Protagoras*, qui est d'une autre nature. Tout ce qui est dans ce billet est pour vous comme pour lui ; tout est commun entre les frères.

Ma santé devient tous les jours plus faible ; tout périt chez moi, hors les sentimens qui m'attachent à vous. Je vous embrasse bien fort, mon très-cher ami,

P. S. J'ai lu les inepties contre mon ami *Belifaire*. Ces sottises sont écrites par des vaudales dont il triomphera. On a fait, contre le pauvre abbé *Bazin*, un livre bien plus savant, qui mérite peut-être une réponse. Tout cela part, dit-on, du collège Mazarin. Il faudra que nous disions, comme du temps de la fronde : *Point de Mazarin*.

L E T T R E C L X X X I X .

1767.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

9 de juin.

S EIGNEURS châtelains, nous vous rendons grâce, du pied des Alpes, d'avoir pensé à nous dans les plaines de Picardie. Il n'y a que trois jours que nous avons du beau temps. J'ai été bien près d'aller m'établir auprès de Lyon, tant j'étais las des tracasseries genevoises qui ne finiront pas de sitôt.

Le diable est à Neuchâtel, comme il est à Genève; mais il est principalement dans le corps de J. J. qui s'est brouillé, en Angleterre, avec tout le canton où il demeurait. Il s'est enfui au plus vite, après avoir laissé sur sa table une lettre dans laquelle il chantait pouille à ses hôtes et à ses voisins. Ensuite il écrivit une lettre au grand chancelier, pour le prier de lui donner un messager d'Etat, qui le conduisît au premier port en sûreté. Le chancelier lui fit dire que tout le monde, en Angleterre, était sous la protection des lois. Enfin *Rousseau* est parti avec sa *Vachine*; et il est allé maudire le genre-humain ailleurs.

J'ai reçu une lettre pleine d'esprit et de

— bon sens du jeune *Morival*, enseigne de la
 1767. colonelle de son régiment. S'il vient jamais
 assiéger Abbeville, soyez sûrs qu'il vous don-
 nera des sauvegardes, mais il n'en donnera
 pas à tout le monde.

J'attends avec impatience l'*Etat des finances*,
 que l'on dit imprimé au Louvre. Je trouve cette
 confiance et cette franchise très-nobles. C'est
 ainsi qu'en usa M. *Desmarets*; et cette méthode
 fut très-applaudie. Le seul secret, pour faire
 contribuer sans murmure, est de montrer le
 bon usage qu'on a fait des contributions.
 Personne n'en fera moins mauvaise chère,
 pour payer les deux vingtièmes. Cet impôt,
 d'ailleurs, n'étant point arbitraire, n'est sujet
 à aucune malversation; et cela console le peu-
 ple : c'est à l'Etat que l'on paye, et non pas
 aux fermiers généraux.

Je vous envoie un petit mémoire qui regarde
 un peu votre pays de Languedoc. Il a déjà eu
 son effet. M. de *Gudane*, commandant au pays
 de Foix, a menacé le sieur *la Beaumelle* de le
 mettre, pour le reste de sa vie, dans un cachot,
 s'il continuait à vomir ses calomnies.

MM. de *Chabanon* et de *la Harpe* sont tou-
 jours à Ferney; mais point de tragédies. M. de
Chabanon en fait une, encore y a-t-il bien de
 la peine. Pour moi, je suis hors de combat.
 Je me console en formant des jeunes gens.

Madame de *Fontaine-Martel* disait que, quand on avait le malheur de ne pouvoir plus être 1767.
catin, il fallait être m. . . .

Aimez-moi toujours un peu, et foyez sûrs de ma tendre amitié.

L E T T R E C X C.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

10 de juin.

SI vous vous portez bien, mon cher ange, j'en suis bien aise; pour moi je me porte mal. C'est ainsi qu'écrivait *Cicéron*, et je ne vois pas trop pourquoi on nous a conservé ces niaiseries. M. de *Thibouville* me mande que votre santé est meilleure, et que vous n'êtes point au lait; il dit grand bien de votre régime. Jouissez, mes anges, d'une bonne santé, sans laquelle il n'y a rien. M. de *Thibouville* m'écrit une lettre peu déchiffrable, mais dans laquelle j'ai entrevu que mademoiselle *Durancy* a passé de Scythie au Canada (*); qu'elle s'est perfectionnée dans lesœurs m sauvages, et qu'au lieu de se sacrifier pour son amant, elle le tue par mégarde. C'est-là, sans doute, un beau coup de théâtre, et digne d'un parterre velche.

(*) Les Illinois, tragédie.

— 1767. Voici ce que je dois répondre à M. de *Thibouville* sur les Scythes, et ce que je vous prie de lui communiquer.

Puisque vous renoncez à votre diabolique monologue, je vous aimerai toujours, et il n'y aura rien que je ne fasse pour vous plaire. Je serai de votre avis sur tous les petits détails dont vous me parlez, du moins sur une bonne partie.

J'attendrai surtout Fontainebleau, pour envoyer à peu-près tout ce que vous désirez. Je me flatte toujours que la naïveté singulière des Scythes les sauvera à la fin; car la naïveté est un mérite tout neuf, et il faut du neuf aux Velches. Mettez votre gloire à faire réussir ce que vous avez approuvé, et ne vous laissez jamais séduire par ces Velches capricieux.

A vous, M. le Kain; continuez, combattez pour la bonne cause; ne vous laissez point abattre par les cabales ou par le mauvais goût. J'aimerai toujours vos talens et votre personne; et, s'il me reste des forces, c'est pour vous que je les emploierai.

Voilà, mon cher ange, tous mes sentimens que je dépose entre vos mains, et que je vous supplie de faire valoir avec votre bonté ordinaire: mais surtout ayez soin d'une santé si chère à tous ceux qui ont ou qui ont eu le bonheur de vivre avec vous. V.

L E T T R E C X C I.

1767.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

21 de juin.

M O N cher Marquis , j'allais vous écrire , quand j'ai reçu votre lettre. Je n'ai pas , depuis quelque temps , une destinée fort heureuse. J'ai été bien consolé quand vous m'avez appris que vous viendriez passer quelque temps dans votre ancien hermitage , et accepter une cellule dans l'abbaye de Ferney ; mais voici une nouvelle contradiction qui me survient. Je ne sais si vous êtes instruit que j'ai la plus grande partie de mon bien chez M. le duc de *Virtemberg*. On propose un arrangement , et je me trouve dans la nécessité d'aller à Montbelliard. Ce voyage me déplaît fort , mais il m'est indispensable. Je vous prie de m'instruire au juste du temps auquel vous pourrez venir , afin que je règle ma marche.

Je présume qu'on commencera le procès des *Sirven* au conseil , pendant votre séjour à Paris. Il me paraît presque impossible qu'on ne leur rende pas la même justice qu'aux *Calas*. Vous allez voir des remontrances sur les deux vingtièmes. C'est fort bien de remonter,

— 1767. mais il faut payer ses dettes. Si le parlement trouve le secret de libérer l'Etat, sans contribution, il me paraîtra fort habile. Messieurs vos fils seront, sans doute, du camp de Compiègne. N'irez-vous pas à ce spectacle ? il est plus beau que ceux dont vous me parlez. Voulez-vous bien me mettre aux pieds de madame la princesse de Ligne ? Je la crois très-favorable à la bonne cause. Adieu ; je vous embrasse de tout mon cœur.

L E T T R E C X C I I.

A M. D A M I L A V I L L E.

12 de juin.

J'AI vu M. de *Voltaire*, Monsieur, comme vous me l'avez ordonné par votre lettre du 2 de juin. Sa santé déclîne toujours ; et ses sentimens pour vous ne s'affaiblissent pas.

Sirven, que vous protégez, est parti avec une lettre pour vous. Nous nous flattons que vous le présenterez à M. *Cassen* avocat au conseil, et qu'il obtiendra le rapport de son affaire.

La seconde lettre de M. *Lambertad* se débite à Genève, mais elle n'est point encore à Lyon. Je ne fais comment je pourrai faire pour la lui envoyer ;

envoyer ; car il est très-sévèrement défendu de faire passer des imprimés du pays étranger à Paris, quoiqu'il soit permis d'en envoyer de Paris chez l'étranger. La raison m'en paraît plausible : les livres imprimés hors de France n'ont ni approbation ni privilège, et peuvent être suspects ; mais les moindres brochures imprimées en France, étant imprimées avec permission, et munies de l'approbation des hommes les plus sages, elles portent leur passe-port avec elles. Ainsi j'ai reçu, sans difficulté, l'excellent *Supplément à la Philosophie de l'histoire* et l'*Examen de Bélisaire*, composés au collège Mazarin ; mais je ne crois pas qu'on puisse avoir les réponses à Paris. Il est d'ailleurs très-difficile de répondre à ces ouvrages supérieurs qui confondent la raison humaine.

On a fait en Hollande une sixième édition du Dictionnaire philosophique. Apparemment que ce livre n'est pas aussi dangereux qu'on l'avait présumé d'abord. On y a ajouté plusieurs articles de divers auteurs. J'en ai acheté un exemplaire. Je vous avoue que j'ai été très-content d'y voir par-tout l'*Immortalité de l'ame*, et l'*Adoration d'un DIEU*. Au reste, il est ridicule d'avoir attribué ce livre à M. de Voltaire, votre ami ; c'est évidemment un choix, fait avec assez d'art, de plus de vingt auteurs différens.

— 1767. On me mande aussi qu'on imprime à Amsterdam un ouvrage curieux de feu milord *Bolingbroke* ; mais il faut plus de trois mois pour que les livres d'Hollande parviennent ici par l'Allemagne. Je crois que toutes ces nouveautés vous intéressent moins que les deux vingtièmes. Nous sommes gens de calcul à Genève ; et nous jugeons que la continuation de cet impôt est indispensable, parce que l'Etat doit payer les dettes de l'Etat.

Au reste, nous espérons que nos affaires finiront bientôt, grâce aux bontés de sa Majesté, qui est aussi aimée et aussi révérée à Genève qu'en France.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très-humble serviteur,

Bourfier.

L É T T R E C X C I I I.

1767.

A M. L E R I C H E.

19 de juin.

U N folitaire, Monsieur, chez qui vous avez bien voulu accepter, pour trop peu de temps, une petite cellule, et qui a été bien affligé de votre prompt départ, prie le Seigneur continuellement pour votre salut et pour celui de vos frères qui souffrent persécution en ce monde. Il se flatte que votre voyage à Paris fera du bien au petit troupeau des fidelles.

On a dû vous remercier de la bonté que vous avez eue de vous charger d'un paquet que vous avez fait rendre à son adresse. Si, à votre retour, vous passez par Lyon, songez que nous sommes sur votre route, et n'oubliez pas les bons moines qui vous sont essentiellement dévoués. Comptez surtout que vous avez en moi un serviteur attaché pour jamais.

1767.

L E T T R E C X C I V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

20 de juin.

MON cher ange se trouve-t-il mieux de son régime ? peut-on avoir une humeur d'artreufe, et avoir l'humeur si douce ? Donnez-moi votre secret, car je suis insupportable quand je souffre. Je me tapis dans ma cellule, j'y suis inaccessible ; je ne vois ni les frères de mon couvent, ni nos commandans, ni nos inspecteurs, ni les officiers, hauts de six pieds, qui viennent remplir mon château que j'avais bâti pour vivre en retraite.

Je me flatte que vous avez bien voulu instruire M. de *Thibouville* et le *Kain* des articles qui étaient pour eux dans ma précédente lettre.

J'avais pris la liberté de vous adresser, il y a environ un mois, une lettre pour M. du *Belloi*, dans laquelle il y avait de petits vers en réponse à une belle et longue épître dont il m'avait gratifié.

On m'apprend qu'il a fourré une lettre de moi dans le *Mercur* ; je ne fais si c'est celle dont je vous parle. Mais pourquoi imprimer

les lettres de ses amis ? est-ce qu'on écrit au public , quand on fait des réponses inutiles à des lettres qui ne sont que des complimens ? 1767.

M. de *Chabanon* refait son Eudoxie pour la troisième fois , et notre petit *la Harpe* commence une pièce nouvelle , après en avoir fait une autre à moitié. Vous voyez qu'une tragédie n'est pas aisée à faire : On a représenté *Sémiramis* sur mon théâtre , et elle a été très-bien jouée. J'avais perdu de vue cet ouvrage ; il m'a fait sentir que les Scythes sont un peu pinguets , en comparaison.

Cependant j'ai toujours du faible pour les Scythes , et je vous les recommande pour Fontainebleau.

J'élève un acteur de province , qui a de la figure , de la noblesse et de l'ame ; quand je lui aurai bien fait dégorger le ton provincial , je vous l'enverrai. Nous verrons enfin si on pourra vous fournir un acteur supportable.

Je ne fais si vous avez entendu parler d'un livre , composé par un barbare , intitulé *Supplément à la Philosophie de l'histoire*. L'auteur n'est ni poli ni gai ; il est hérissé de grec ; sa science n'est pas à l'usage du beau monde et des belles dames. Il m'appelle *Capanée* , quoique je n'aye jamais été au siège de Thèbes. Il voudrait me faire passer pour un impie ; voyez la malice ! On donne des privilèges à ces livres-là , et les

1767. réponses ne sont pas permises. Avouez qu'il y a d'horribles injustices dans ce monde. Mais portez-vous bien, vous et madame d'*Argental*; conservez-moi vos bontés; jouissez d'une vie heureuse; peu de gens en font là. V.

L E T T R E C X C V.

A M. LE COMTE DE LAURENCIN.

Au château de Ferney, le 24 de juin.

MONSIEUR,

J'AI été très-touché de votre lettre. Je dois à la sensibilité que vous me témoignez l'aveu de l'état où je me trouve. Je me suis retiré, il y a environ treize ans, dans le pays de Gex, près de la Franche-Comté, où j'ai la plus grande partie de ma fortune; mais mon âge, ma faible santé, les neiges dont je suis entouré huit mois de l'année dans un pays d'ailleurs très-riant, et surtout les troubles de Genève, et l'interruption de tout commerce avec cette ville, m'avaient fait penser à faire une acquisition dans un climat plus doux. On m'a offert vingt maisons dans le voisinage de Lyon. Tout ce que vous voulez bien m'écrire, et votre

façon de penser qui me charme , me détermineraient à préférer votre château , pourvu que vous n'en sortifiez pas ; mais j'ai avec moi tant de personnes dont je ne puis me séparer , que ma transmigration devient très - difficile ; car , outre une de mes nièces , à qui j'ai donné la terre que j'habite , j'ai marié une descendante du grand *Corneille* à un gentilhomme du voisinage ; ils logent dans le château avec leurs enfans. J'ai encore deux autres ménages dont je prends soin ; un parent impotent , qu'on ne peut transporter , un aumônier auparavant jésuite , un jeune homme que M. le maréchal de *Richelieu* m'a confié , un domestique trop nombreux ; et enfin je suis obligé de gouverner cette terre , parce que la cessation du commerce avec Genève empêche qu'on ne trouve des fermiers.

Toutes ces raisons me forcent à demeurer où je suis , quelque dur que soit le climat , dans quelque gêne que les troubles de Genève puissent me mettre. M. le duc de *Choiseul* a bien voulu adoucir le désagrément de ma situation par toutes les facilités possibles. D'ailleurs , ma terre et une autre dont je jouis aux portes de Genève , ont un privilège presque unique dans le royaume , celui de ne rien payer au roi , et d'être parfaitement libres , excepté dans le ressort de la justice. Ainsi

— 1767. vous voyez , Monsieur , que tout est compensé , et que je dois supporter les inconvéniens , en jouissant des avantages.

Je vous remercie de vos offres , Monsieur , avec bien de la reconnaissance. Vos sentimens m'ont encore plus flatté ; je vois combien vous avez cultivé votre raison. Vous avez un cœur généreux et un esprit juste. Je voudrais vous envoyer des livres qui pussent occuper votre loisir. Je commence par vous adresser un petit écrit qui a paru sur la cruelle aventure des *Calas* et des *Sirven* ; je l'envoie à monsieur *Tabareau* qui vous le fera tenir. Si je trouve quelque occasion de vous faire des envois plus considérables , je ne la manquerai pas. Il est fort difficile de faire passer des livres de Genève à Lyon. Il est triste que ces ressources de l'ame , et les consolations de la retraite soient interdites. J'ai l'honneur d'être , &c.

L E T T R E C X C V I.

1767.

A M. D A M I L A V I L L E.

24 de juin.

MONSIEUR,

Je reçois la vôtre du 16 de juin. Je vois que c'est toujours à vous que les infortunés doivent avoir recours. Le sieur *Nervis* (*) s'est un peu trop hâté d'aller à Paris ; mais il n'a pas été possible de modérer son empressement. Il n'était pas d'ailleurs trop content de Genève. Je fais que sa présence n'imposera pas beaucoup : la veuve respectable d'un homme livré par le fanatisme au plus horrible supplice , accompagnée de deux filles dont l'une était belle , devait faire une impression bien différente. Je crois que le mieux que peut faire *Nervis* , est de ne se montrer que très-peu.

M. Cassen, son avocat, me paraît un homme de mérite , qui pense sagement, et qui agit avec noblesse. Heureusement, l'affaire est uniquement entre ses mains. Je fais que le triste procès de *M. de Beaumont* peut faire grand

(*) *Siroen*.

— 1767. tort à la cause que vous soutenez. Le public n'est pas dupe : il verra trop que l'envie de briller lui a fait entreprendre la cause des *Calas* et des *Sirven*, et que l'intérêt lui fait réclamer la cruauté de ces mêmes lois contre lesquelles il s'élève dans ses mémoires pour ses deux cliens protestans. Ils sont tous révoltés, ils se plaignent amèrement. Cette contradiction frappante qui les indigne, les refroidit beaucoup pour le pauvre *Nervis* ; mais leur ressentiment n'aura aucune influence sur le rapporteur et sur les juges.

Il n'est point du tout vrai que la communication avec Genève soit rétablie ; au contraire, les défenses de rien laisser passer sont plus sévères que jamais. On ouvre plusieurs lettres. J'ai heureusement reçu tous vos paquets, parce qu'on sait que nous sommes tous deux bons serviteurs du roi, et que nous ne nous mêlons d'aucune affaire suspecte.

Bélifaire, qui est, je crois, de *M. de Marmontel*, a été reçu dans toutes les cours étrangères avec transport. Mes correspondans me mandent que l'impératrice de Russie l'a lu sur le Volga, où elle est embarquée (*). On me mande aussi qu'elle a fait un présent considérable à madame de *Beaumont* ; mais ce n'est pas la vôtre, c'est

(*) Lettre du 29 de mai 1767, Correspondance de l'impératrice de Russie.

une madame de *Beaumont-le-Prince* qui fait des espèces de catéchismes pour les jeunes demoiselles. 1767.

Il me semble qu'on ne connaît point encore , hors de Paris , le *Supplément à la Philosophie de l'histoire*. Il est d'un nommé *Larcher* , ancien répétiteur du collège Mazarin , qui l'a composé sous les yeux de *Ribatier*. Il n'est pas trop honnête qu'on permette de traiter de *Capané* feu l'abbé *Bazin* qui était un homme très-pieux. On veut le faire passer , dans la préface , page 33 , pour un impie , parce qu'il a dit que la famine , la peste et la guerre sont envoyées par la Providence. Vous voyez bien que ces messieurs , qui osent nier la Providence , se rendent gaiement coupables de la plus horrible impiété , quand ils en accusent leurs adversaires. Il est à croire que les mêmes personnes , qui ont permis la rapsodie infame de *Larcher* , permettront une réponse honnête. Ils le doivent d'autant plus que ce *Larcher* s'appuie de l'autorité de l'hérétique *Warburton* qui a scandalisé toutes les Eglises de la chrétienté , en voulant prouver que les Juifs ne connurent jamais l'immortalité de l'ame , et en voulant prouver que cette ignorance même imprimait le caractère de la divinité à la révélation de *Moïse*. Au reste , je doute fort que les gens du monde lisent tous ces fatras. On

1767. ne peut guère faire naître des fleurs au milieu de tant de chardons.

J'ai dû vous mander déjà qu'on a lu avec beaucoup de satisfaction l'ouvrage du bachelier sur les *trente-sept propositions de Bélisaire*. Ce bachelier paraît orthodoxe, et, qui plus est, de bonne compagnie.

Voilà donc J. J. à Vêfel. Il n'y tiendra pas; il n'y a que des soldats; mais il ira souvent en Hollande où il fera imprimer toutes ses rêveries. On parle d'un roman intitulé *L'homme sauvage*; on l'attribue à un de vos amis. Je vous supplie de vouloir bien me l'envoyer par la voie dont vous vous servez ordinairement.

Adieu, Monsieur; toute ma famille vous fait les plus sincères et les plus tendres complimens.

Bourcier.

L E T T R E C X C V I I .

1767.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 de juillet.

Vous ferez peut-être auffi affligé que moi, mon cher ange, de ne recevoir qu'un maudit livre de profe, au lieu des vers fcythes que vous attendiez. Ce n'est pas que vous ne foyez bientôt muni de vos vers fcythes, mais enfin ils devaient arriver les premiers, puisque vous les aviez ordonnés; et il eft triste de ne recevoir que la profe du neveu de l'abbé *Bazin*, quand on attend des couplets de tragédie. *Bazin minor* vous a adreffé fa petite drôlerie, par M. *Marin*; elle eft toute à l'honneur des dames, et même des petits garçons, que les ennemis de l'abbé *Bazin* ont fi indignement accusés. Il eft juſte de prendre la défenſe de la plus jolie partie du genre-humain, que des pédans ont cruellement attaquée.

A l'égard de la défenſe juridique des *Sirven*, j'ai bien peur qu'elle ne ſoit pas admife. Le procureur général de Toulouſe eft à Paris; il réclame vivement les droits de ſon corps, et ce droit eft celui de juger les *Sirven*, et probablement de les condamner. De plus, on me

1767. LETTRE CXCVIII.

A M. DAMILAVILLE.

A Ferney, 4 de juillet.

Vous savez, mon cher ami, que ce fut vous qui, dans le temps du triomphe de la famille *Calas* et de M. *Lavaisse*, m'apprîtes que M. *Lavaisse* était beau-frère de ce malheureux *la Beaumelle*. Monsieur son père m'écrivit de Toulouse que, quelque temps après, mademoiselle sa fille, veuve d'un homme assez riche, avait en effet épousé *la Beaumelle*, malgré toutes ses représentations. Je fus affligé qu'une famille à laquelle je m'intéresse, fût alliée à un homme si coupable; mais je n'en demeurai pas moins attaché à cette famille.

Vous n'ignorez pas que j'ai reçu dans ma retraite un nombre prodigieux de lettres anonymes; j'en ai reçu quatre-vingt-quatorze de la même écriture, et je les ai toutes brûlées. Enfin, j'en ai reçu une quatre-vingt-quinzième, qui ne peut être écrite que par *la Beaumelle*, ou par son frère, ou par quelqu'un à qui ils l'auront dictée, puisque, dans cette lettre, il n'est question que de *la Beaumelle* même. J'ai pris le parti de l'envoyer au ministère. J'avais d'ailleurs dessein d'instruire le

public

public littéraire de cette étrange manœuvre, et de faire connaître celui qui outrageait ma vieilleſſe avec tant d'acharnement, pour récompense des ſervices rendus à la famille dans laquelle il eſt entré. J'ai même envoyé à M. *Lavaiffe* le père cette déclaration que je devais rendre publique, et que j'ai ſupprimée, en attendant que je prenne une réſolution plus convenable. 1767.

Dans ces circonſtances, M. *Lavaiffe de Vidou* m'a écrit le 25 de juin. Il ignore apparemment la conduite de ſon beau-frère : je le plains beaucoup. Je vous prie de lui faire part de mes ſentimens, et de lui montrer cette lettre.

Je crains bien que nous n'ayons d'autre parti à prendre, au ſujet des *Sirven*, que celui de la douleur et de la réſignation. Ils ſont innocens ; on n'en peut douter. On leur a ôté leur honneur et leurs biens, on les a condamnés à la mort comme paricides ; on leur doit juſtice. Mais, d'un côté, le malheureux procès de M. de *Beaumont*, de l'autre, la préſence de monſieur le procureur général du Languédoc, qui ſoutiendra les droits de ſon pprement, enfin les bruits affreux qui courent ſur les proteſtans des provinces méridionales, ne permettent pas de ſe flatter qu'on puiſſe s'adreſſer au conſeil avec ſuccès. Les nouvelles

— 1767. horreurs de *la Beaumelle* sont encore un obstacle. Toutes ces fatalités réunies laissent peu d'espérance. Vous voyez les choses de plus près; je m'en rapporte à vous. Je vous supplie de m'instruire de l'état des choses.

La multitude de lettres que j'ai à écrire aujourd'hui, et ma santé qui baisse tous les jours, me mettent hors d'état de répondre aussi au long que je le voudrais à M. *Lavaisse de Vidou*. Le peu que je vous écris, mon cher ami, suffira pour le convaincre de mes sentimens et de l'état où je me trouve. Ayez donc la bonté, encore une fois, de lui faire lire cette lettre; c'est tout ce que je puis vous dire, dans l'incertitude où je suis, et dans les souffrances de corps que j'éprouve.

Je vous embrasse tendrement, et j'attends mes consolations de votre amitié.

L E T T R E C X C I X.

1767.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

Le 10 de juillet.

VOTRE vieux philosophe est bien fâché de n'avoir pu voir apparaître encore dans son hermitage le philosophe militaire de Dirac. Comptez, Monsieur, que je sens toute ma perte.

Je ne fais si la nouvelle que vous m'avez apprise d'une émeute des calvinistes, auprès de Sainte-Foi, a eu des suites. On m'a mandé qu'on avait démoli un temple auprès de la Rochelle, et qu'il y avait eu du monde tué ; mais je me défie de tous ces bruits, et je me flatte encore qu'il n'y a pas eu de sang répandu ; il ne faut croire le mal que quand on ne peut plus faire autrement. Notre petit pays est plus tranquille, malgré la prétendue guerre de Genève. Nous sommes entourés des troupes les plus honnêtes et les plus paisibles ; il n'y a rien eu de tragique que sur le théâtre de Fernel, où nous leur avons donné les Scythes et Sémiramis ; de grands soupers ont été tous nos exploits militaires.

Le ministère a daigné jeter les yeux sur

— notre pays de Gex. On y fait de très-beaux
1767. chemins; on m'a même pris quatre-vingts
arpens de terre, pour ces nouvelles routes;
mais je fais sacrifier mon intérêt particulier au
bien public.

On a des copies très-imparfaites de la petite
plaisanterie de la Guerre de Genève: on a mis
Tissot, au lieu d'un médecin nommé *Bonnet*
qui aimait un peu à boire; le mal est médiocre.
Aimez toujours un peu le vieux solitaire.
J'apprends, dans ce moment, qu'il y a beau-
coup de monde décrété à Bordeaux, que le
curé n'est pas mort, et qu'on est fort déchaîné
contre les calvinistes. V.

L E T T R E C C.

A M. DE BORDES, à Lyon.

10 de juillet.

MON cher confrère en académie, et mon
frère en philosophie, mille grâces vous soient
rendues de toutes les peines que vous daignez
prendre (*). Je n'aime pas les *h* aspirées, cela
fait mal à la poitrine; je suis pour l'euphonie.
On disait autrefois *je hésite*, et à présent on

(*) L'édition des *Scythes*, à Lyon.

dit *j'hésite* ; on est fou d'*Henri IV*, et non plus de *Henri IV* ; on achète du linge d'Hollande , 1764 et non plus de *Hollande*. Ce qu'on n'adoucirait jamais , c'est la canaille de la littérature. Vous en voyez une belle preuve dans ce maraud de *la Beaumelle* qui m'a adressé la plupart de ses lettres anonymes par Lyon , où il faut qu'il ait quelque correspondant. La dernière était datée de Beaujeu , auprès de Lyon. Je crois que ni les ministres , ni monsieur le chancelier , ni la maison de *Noailles*, ni même la maison royale , ne seront contents de ce *la Beaumelle*. En vérité , ceci est plutôt un procès criminel qu'une querelle littéraire. Ce n'est pas le cas de garder le silence. On doit mépriser les critiques , mais il faut confondre les calomniateurs.

On doit encore plus vous aimer.

Voici une petite brochure , en réponse d'une grosse brochure. S'il y a quelque chose de plaisant , amusez-vous-en ; passez ce qui vous ennuiera. Faites-moi votre bibliothécaire , je vous enverrai tout ce que je pourrai faire venir des pays étrangers. Bientôt nous ne pourrions plus avoir de France que des almanachs , ou des fréronades , ou du *Journal chrétien*. Si je suis votre bibliothécaire , foyez , je vous prie , mon *Aristarque*.

Je recommande la Scythie à vos bontés.

1767.

L E T T R E C C I.

A M. D A M I L A V I L L E.

22 de juillet.

IL est trop certain , mon cher ami , que les protestans de Guienne sont accusés d'avoir voulu assassiner plusieurs curés , et qu'il y a près de deux cents personnes en prison à Bordeaux pour cette fatale aventure qui a retardé l'arrivée de M. le maréchal de *Richelieu* à Paris. C'est dans ces circonstances odieuses que l'infame *la Beaumelle* m'a fait écrire des lettres anonymes. J'ai été forcé d'envoyer aux ministres le mémoire ci-joint.

C'est du moins une consolation pour moi d'avoir à défendre la mémoire de *Louis XIV* et l'honneur de la famille royale , en prenant la juste défense de moi-même contre un scélérat audacieux , aussi ignorant qu'insensé. J'ai toujours été persuadé qu'il faut mépriser les critiques , mais que c'est un devoir de réfuter la calomnie. Au reste , j'ai mauvaise opinion de l'affaire des *Sirven*. Je doute toujours qu'on fasse un passe-droit au parlement de Toulouse , en faveur des protestans , tandis qu'ils se rendent si coupables , ou du moins si suspects.

Tout cela est fort triste : les philosophes ont
besoin de constance.

1767.

Adieu , mon cher ami ; j'en'ai pas un moment
à moi , je fais la guerre en mourant. Aimez-
moi toujours , et fortifiez - moi contre les
méchans.

LET TRE CCII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 de juillet.

JE reçois votre lettre angélique du 10 de
juillet , mon tendre et respectable ami. Vous
aurez bientôt ces malheureux Scythes ; mais
je crois qu'il faut mettre un intervalle entre
les sauvages de l'Orient et les sauvages de
l'Occident. Je persiste toujours à penser qu'il
faut laisser le public dégorger les Illinois ; je
pense encore qu'une ou deux représentations
suffiront avant Fontainebleau. Faisons-nous un
peu désirer et ne nous prodiguons pas.

Je suis , sans doute , plus affligé que le petit
Lavaisse ; mais comment voulez-vous que je
fasse ? j'ai affaire à un *Déon* et à un *Vergy* , et
je ne suis pas ambassadeur de France. Je suis
persécuté , depuis long-temps , par mes chers
rivaux , les gens de lettres ; c'est un tissu de

1767. — calomnies, si long et si odieux, qu'il faut bien enfin y mettre ordre. Il y a plus de douze ans que ce *la Beaumelle* me persécute et me fait le même honneur qu'à la maison royale. Il y a plus de fureté à s'attaquer à moi qu'aux princes. Si j'étais prince, je ne m'en soucierais guère; mais je suis un pauvre homme de lettres, sans autre appui que celui de la vérité: il faut bien que je la fasse connaître, ou que je meure calomnié. Il ne s'agit pas ici de la Défense de mon oncle, qui est une pure plaisanterie; il s'agit des plus horribles impostures dont jamais on ait été noirci.

Je serai assez hardi pour écrire à monsieur d'*Aguesseau*, puisque vous m'encouragez, mon cher ange; et je tâcherai de ne lui écrire que des choses qui pourront lui plaire et le toucher.

La Harpe (Dieu merci) ne fait point deux tragédies, mais il a abandonné un sujet presque impraticable pour un autre où il est plus à son aise. En un mot, mon atelier aura l'honneur de vous servir.

Je vous avoue que je voudrais bien qu'on jouât *Olimpie* une ou deux fois, avant *Fontainebleau*; mais qu'on la jouât comme je l'ai faite; car il est assez dur de se voir mutiler. Il est vrai que je ne le vois point; mais je l'entends dire, et je reçois la blessure par les oreilles :

oreilles : vous savez que les oreilles d'un poète sont délicates. Toute notre petite troupe vous présente ses hommages , ainsi qu'à madame d'Argental. 1767.

Je crois M. de Thibouville à la campagne. S'il vient à Paris , je vous supplie de ne me pas oublier auprès de lui. Recevez toujours mon culte de dulia.

Je viens d'acheter un *Dictionnaire historique portatif* , par une société de gens de lettres , en quatre gros volumes in-8°, sous le titre d'Amsterdam , qu'on dit imprimé à Paris. Je tombe sur l'article *Tençin* ; madame votre tante y est indignement outragée. On y dit que *la Frenaye* , conseiller au grand conseil , fut tué chez elle. Quels historiens ! quels *Tite-Live* ! Dites-moi , après cela , si je dois souffrir un *la Beaumelle*. Vous devriez bien demander à *Marin* où s'est faite cette infame édition , et qui en sont les auteurs ? V.

1767.

L E T T R E C C I I I.

A M. L E K A I N.

17 de juillet.

MON cher ami, je reçois votre lettre du 8 de juillet. J'attends tous les jours l'édition des *Scythes*, faite à Lyon, pour vous l'envoyer; c'est la seule à laquelle on doit se tenir. Elle est faite entièrement selon les vues de monsieur d'*Argental*; on a fait tout ce qu'on a pu pour profiter de ses observations judicieuses. Il est vrai que le rôle que vous voulez bien jouer dans cette pièce ne convient pas tout-à-fait à vos grands talens, et n'a pas ce sublime et cette terreur que vous savez si bien mettre sur la scène. *Athamare* est un très-jeune homme amoureux, vif, pétulant dans sa tendresse, un jeune petit cheyal échappé, et puis c'est tout. Il est fait pour un petit blondin nouvellement entré au service; mais vous savez vous plier à toute sorte de caractères.

Si vous jouez le Droit du seigneur, comme je l'espère, je donne le rôle d'*Acante* à mademoiselle *Doligny*, celui de *Colette* à mademoiselle *Luzy*, celui du fermier *Mathurin* à mon-

fieur *Montfoulon* ; ce sont les dispositions que M. d'*Argental* a faites lui-même.

1767.

A l'égard d'Olimpie, je suis persuadé que cette pièce, remise au théâtre, vous vaudra quelque argent ; mais il est absolument nécessaire de la jouer comme je l'ai faite, et non pas comme mademoiselle *Clairon* l'a défigurée. Elle a cru devoir sacrifier la pièce à son rôle, supprimer et changer des vers dont la suppression ou le changement ne forment aucun sens. On a surtout dépouillé le cinquième acte de ce qui en faisait toute la terreur et l'intérêt. Une actrice assez bonne, qui a joué Olimpie à Genève, ayant restitué tous les endroits supprimés ou altérés par mademoiselle *Clairon*, a eu un succès si prodigieux que la pièce a été jouée six jours de suite.

Si vous jouez l'Orphelin de la Chine, je vous prie très-instamment de la donner aussi telle qu'elle est imprimée dans l'édition des *Cramer*. Vous devez avoir cette édition ; et, si vous ne l'avez pas, elle est chez monsieur d'*Argental*.

Voici encore un petit mot pour l'Ecoffaise, que je vous prie de donner à l'assemblée. Nous allons ce soir jouer l'Orphelin de la Chine. M. de *Chabanon* et M. de la *Harpe* travaillent pour vous de toutes leurs forces. J'aurai du moins le plaisir de voir mes amis

— soutenir le théâtre auquel mon grand âge, mes
1767. maladies, et peut-être encore plus mes
ennemis me forcent de renoncer. Je vous
embrasse de tout mon cœur. V.

L E T T R E C C I V.

A M. DE PARCIEUX,

*Sur son projet d'amener la rivière d'Yvette
à Paris.*

A Ferney, le 17 de juillet.

Vous avez dû, Monsieur, recevoir des éloges et des remerciemens de tous les hommes en place : vous n'en recevez aujourd'hui que d'un homme bien inutile, mais bien sensible à votre mérite et à vos grandes vues patriotiques. Si ma vieillesse et mes maladies m'ont fait renoncer à Paris, mon cœur est toujours votre citoyen. Je ne boirai plus des eaux de la Seine, ni d'Arcueil, ni de l'Yvette, ni même de l'Hippocrène, mais je m'intéresserai toujours au grand monument que vous voulez élever. Il est digne des anciens Romains, et malheureusement nous ne sommes pas romains. Je ne suis point étonné que votre

projet soit encouragé par M. de Sartine. Il pense comme *Agrippa* ; mais l'hôtel de ville de Paris n'est pas le capitole. On ne plaint point son argent pour avoir un opéra comique , et on le plaindra pour avoir des aqueducs dignes d'*Auguste*. Je désire passionnément de me tromper. Je voudrais voir la fontaine d'Yvette former un large bassin autour de la statue de *Louis XV* ; je voudrais que toutes les maisons de Paris eussent de l'eau , comme celles de Londres. Nous venons les derniers en tout. Les Anglais nous ont précédés et instruits en mathématiques , les Italiens en architecture , en peinture , en sculpture , en poésie , en musique ; et j'en suis fâché.

J'ai l'honneur d'être , avec l'estime infinie que vous méritez , et avec la reconnaissance d'un citoyen , Monsieur , votre , &c.

1767.

L E T T R E C C V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

22 de juillet.

AH ! mon respectable ami , mon cher ange , qu'il y a une différence immense entre les sentimens des sociétés de Paris et le reste de l'Europe ! Il y a bien des espèces d'hommes différentes ; et quiconque a le malheur d'être un homme public , est obligé de répondre à tous.

Vous me mandez , dans votre lettre du 15 de juillet , que *la Beaumelle* est oublié , tandis qu'il y a sept éditions de ses calomnies dans les pays étrangers , et que tous les fots , dont le monde est plein , prennent ses impostures pour des vérités. Il est triste en effet que *la Beaumelle* soit le beau-frère de *Lavaisse* ; sa sœur a fait cet indigne mariage malgré son père. Mais dois-je me laisser déshonorer par un scélérat dans toute l'Europe , parce que ce malheureux est le beau-frère d'un homme à qui j'ai rendu service ? n'est-ce pas au contraire à *Lavaisse* de forcer ce malheureux à rentrer dans son devoir , s'il est possible. *La Beaumelle* a fait commencer secrètement

une nouvelle édition de ses infamies dans Avignon. Le commandant du pays de Foix est chargé, par M. le comte de *Saint-Florentin*, de le menacer des plus grands châtimens ; mais cela ne le contiendra point ; c'est un homme de la trempe des *Déon* et des *Vergy* ; il niera tout, et il en fera quitte pour désavouer l'édition. Je n'ai de ressource que dans une justification nécessaire. Je n'envoie mon mémoire qu'aux personnes principales de l'Europe, dont les noms sont intéressés dans les calomnies que *la Beaumelle* a prodiguées : je remplis un devoir indispensable.

A l'égard des Scythes, je suis indigné de la lenteur du libraire de Lyon. Il me mande qu'enfin l'édition sera prête cette semaine ; mais il m'a tant trompé que je ne peux plus me fier à lui. Un libraire d'une autre ville veut en faire encore une nouvelle édition. On n'imprime pas, mais on joue les *Illinois*. Nous avons joué ici l'*Orphelin de la Chine* ; mais, Dieu merci, nous ne l'avons pas donné tel qu'on me fait l'affront de le représenter à Paris. Je ne fais si du *Belloi* a raison de se plaindre ; mais, pour moi, je me plains très-fort d'être défiguré sur le théâtre, et par *Duchefne*. Je me flatte que vos bontés pour moi ne se démentiront pas. Vous m'avouerez qu'il est désagréable que les comédiens, qui

— 1767. m'ont quelques obligations , prennent la licence de jouer mes pièces autrement que je ne les ai faites. Quel est le peintre qui souffrirait qu'on mutilât ses tableaux ?

Ayez soin de votre santé , mon cher ange ; portez-vous mieux que moi , et je ferai consolé d'avoir une santé détestable.

L E T T R E C C V I.

A M. D A M I L A V I L L E.

22 de juillet.

J E ne puis que vous répéter , mon cher ami , que je suis très-fâché que *Lavaisse* soit le beau-frère de *la Beaumelle* , mais que ce n'est pas une raison pour que je me laisse accabler par les calomnies de ce malheureux. Mon mémoire présenté aux ministres a eu déjà une partie de l'effet que je désirais. Le commandant du pays de Foix a envoyé chercher *la Beaumelle* , et l'a menacé des plus grands châtimens ; mais cela ne détruit pas l'effet de la calomnie. Le devoir des ministres est de la punir , le mien est de la confondre. Je ne fais ni pardonner aux pervers , ni abandonner les malheureux. J'enverrai de l'argent à *Sirven* ; il n'a qu'à parler.

M. *Marin* a dû vous faire tenir un paquet ;
 c'est la seule voie dont je puisse me servir. 1767.
 J'ai écrit à M. d'*Aguesseau*.

On m'assure que la sorbonne lâchera toujours son décret contre *Bélisaire*. Il est difficile de comprendre comment un corps entier s'obstine à se rendre ridicule. *Bélisaire* est traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. L'impératrice de Russie m'écrit de Casan en Asie qu'on y imprime actuellement la traduction russe.

Je suis assailli , mon cher ami , à droite et à gauche. Je vous embrasse en courant , mais très-tendrement.

Fin du Tome onzième.

TABLE ALPHABETIQUE

DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

ANONYMES.

LETTRE I.	Page 69
-----------	---------

LETTRE II.	323
------------	-----

ALBERGATI CAPACELLI. (M. le marquis)	421
--	-----

ARGENCE DE DIRAC. (M. le marquis d')	
--	--

LETTRE I.	65
-----------	----

LETTRE II.	134
------------	-----

LETTRE III.	193
-------------	-----

LETTRE IV.	314
------------	-----

LETTRE V.	431
-----------	-----

ARGENTAL. (M. le comte d')	
------------------------------	--

LETTRE I.	5
-----------	---

LETTRE II.	44
------------	----

TABLE ALPHABETIQUE. 467

LETTRE III.	62
LETTRE IV.	77
LETTRE V.	86
LETTRE VI.	95
LETTRE VII.	110
LETTRE VIII.	115
LETTRE IX.	118
LETTRE X.	125
LETTRE XI.	129
LETTRE XII.	131
LETTRE XIII.	137
LETTRE XIV.	149
LETTRE XV.	159
LETTRE XVI.	166
LETTRE XVII.	168
LETTRE XVIII.	220
LETTRE XIX.	229
LETTRE XX.	237
LETTRE XXI.	327
LETTRE XXII.	339
LETTRE XXIII.	347
LETTRE XXIV.	351
LETTRE XXV.	355

LETTRE XXVI.	377
LETTRE XXVII.	388
LETTRE XXVIII.	394
LETTRE XXIX.	398
LETTRE XXX.	411
LETTRE XXXI.	422
LETTRE XXXII.	429
LETTRE XXXIII.	462

B.

BELLOI. (M. du)	360
BERAUD, (M. l'abbé) <i>auteur d'un poëme épique sur la conquête de la terre promise.</i>	291
BERNSTORFF, (M. le comte de) <i>premier ministre du roi de Danemarck.</i>	213
BOISGELIN, (M. le comte de) <i>maître de la garde-robe du roi.</i>	309
BORDES. (M. de)	392
BOUFFLERS. (Madame la marquise de)	
LETTRE I.	198
LETTRE II.	205

ALPHABETIQUE. 469

C.

CHABANON. (M. de)

LETTRE I.	22
LETTRE II.	28
LETTRE III.	113
LETTRE IV.	162
LETTRE V.	216
LETTRE VI.	307
LETTRE VII.	315

CHARDON, (M.) *maître des requêtes, &c.*

LETTRE I.	117
LETTRE II.	155
LETTRE III.	209
LETTRE IV.	334

CHATELLUX. (M. le chevalier de) 231

CHAUVELIN. (M. le marquis de)

LETTRE I.	253
LETTRE II.	403

CHOISEUL. (M. le duc de) *Sur le cordon de troupes auprès de Genève.*

LETTRE I.	182
LETTRE II.	247

CHRISTIN, (M.) *avocat à Saint-Claude.*

LETTRE I. 68

LETTRE II. 261

LETTRE III. 296

COQUELEY, (M.) *censeur royal à Paris.*

366

D.

DAMILAVILLE. (M.)

LETTRE I. 3

LETTRE II. 7

LETTRE III. 15

LETTRE IV. 19

LETTRE V. 25

LETTRE VI. 32

LETTRE VII. 50

LETTRE VIII. 53

LETTRE IX. 59

LETTRE X. 75

LETTRE XI. 80

LETTRE XII. 83

LETTRE XIII. 92

LETTRE XIV. 126

ALPHABETIQUE. 471

LETTRE XV.	145
LETTRE XVI.	147
LETTRE XVII.	153
LETTRE XVIII.	161
LETTRE XIX.	164
LETTRE XX.	177
LETTRE XXI.	190
LETTRE XXII.	207
LETTRE XXIII.	211
LETTRE XXIV.	214
LETTRE XXV.	219
LETTRE XXVI.	241
LETTRE XXVII.	246
LETTRE XXVIII.	265
LETTRE XXIX.	311
LETTRE XXX.	321
LETTRE XXXI.	329
LETTRE XXXII.	337
LETTRE XXXIII.	387
LETTRE XXXIV.	404
LETTRE XXXV.	425
LETTRE XXXVI.	432
LETTRE XXXVII.	464

DEFFANT. (Madame la marquise du)

LETTRE I.	70
LETTRE II.	121
LETTRE III.	407

DEODATI DE TOVAZZI. (M.) 38**DORAT. (M.)**

LETTRE I.	175
LETTRE II.	200
LETTRE III.	249
LETTRE IV.	285
LETTRE V.	318

E.**ELIE DE BEAUMONT, (M.)** *avocat.*

LETTRE I.	17
LETTRE II.	51
LETTRE III.	218
LETTRE IV.	240
LETTRE V.	280
LETTRE VI.	313

ESTAING. (M. le comte d') 35**ETALLONDE**

ALPHABETIQUE. 473

ETALLONDE DE MORIVAL. (M. d')

LETTRE I.	188
LETTRE II.	227
LETTRE III.	414

F.

FLORIAN. (Madame la marquise de)

LETTRE I.	123
LETTRE II.	345

FLORIAN. (M. le marquis de)

LETTRE I.	191
LETTRE II.	281
LETTRE III.	331
LETTRE IV.	353
LETTRE V.	427

G.

GALLITZIN, (M. le prince de) ambassadeur de Russie.

344

H.

HARPE. (M. de la)	57
HELVETIUS. (M.)	108
HUME. (M.)	98

L.

LACOMBE, (M.) *libraire à Paris.*

LETTRE I.	274
LETTRE II.	385

LE CLERC DE MONTMERCY. (M.)

21

LE KAIN. (M.)

LETTRE I.	244
LETTRE II.	256
LETTRE III.	259
LETTRE IV.	277
LETTRE V.	283
LETTRE VI.	293
LETTRE VII.	383
LETTRE VIII.	458

ALPHABETIQUE. 475

LE RICHE, (M.) *directeur et receveur des domaines du roi, à Besançon.*

LETTRE I. 30

LETTRE II. 139

LETTRE III. 195

LETTRE IV. 208

LETTRE V. 295

LINGUET. (M.) *Sur Montesquieu et Grotius.* 298

M.

MARIN, (M.) *censeur royal, à Paris.* 363

MARIOTT, (M.) *avocat général d'Angleterre.* 262

MARMONTEL. (M.)

LETTRE I. 157

LETTRE II. 204

LETTRE III. 235

LETTRE IV. 239

LETTRE V. 272

LETTRE VI. 310

LETTRE VII. 405

N.

NANCEY, (M.) *cordelier à Dijon.* 49

P.

PANCKOUCKE, (M.) *libraire à Paris.* 272

PARCIEUX. (M. de) *Sur son projet d'amener
la rivière d'Yvette à Paris.* 460

PERRAND, (M.) *chanoine d'Annecy.* 369

PEZAI. (M. de)

LETTRE I. 171

LETTRE II. 187

R.

RICHELIEU. (M. le maréchal duc de)

LETTRE I. 10

LETTRE II. 90

LETTRE III. 178

LETTRE IV. 185

LETTRE V. 223

LETTRE VI. 233

LETTRE VII. 275

ALPHABETIQUE. 477

LETTRE VIII. 303

LETTRE IX. 372

LETTRE X. 416

LETTRE XI. 419

ROCHEFORT. (M. le comte de)

LETTRE I. 27

LETTRE II. 52

LETTRE III. 202

LETTRE IV. 215

LETTRE V. 362

S.

SAINT-JULIEN. (Madame de)

LETTRE I. 47

LETTRE II. 142

T.

TOTT. (M. le baron de) 365

TOURAILLE. (M. le comte de la) 196

TRESSAN. (M. le comte de) 268

478 TABLE ALPHABETIQUE.

V.

VALLIERE. (M. le duc de la)

LETTRE I. 41

LETTRE II. 251

VERNES. (M.)

LETTRE I. 82

LETTRE II. 376

VILLETTE. (M. le marquis de) 66

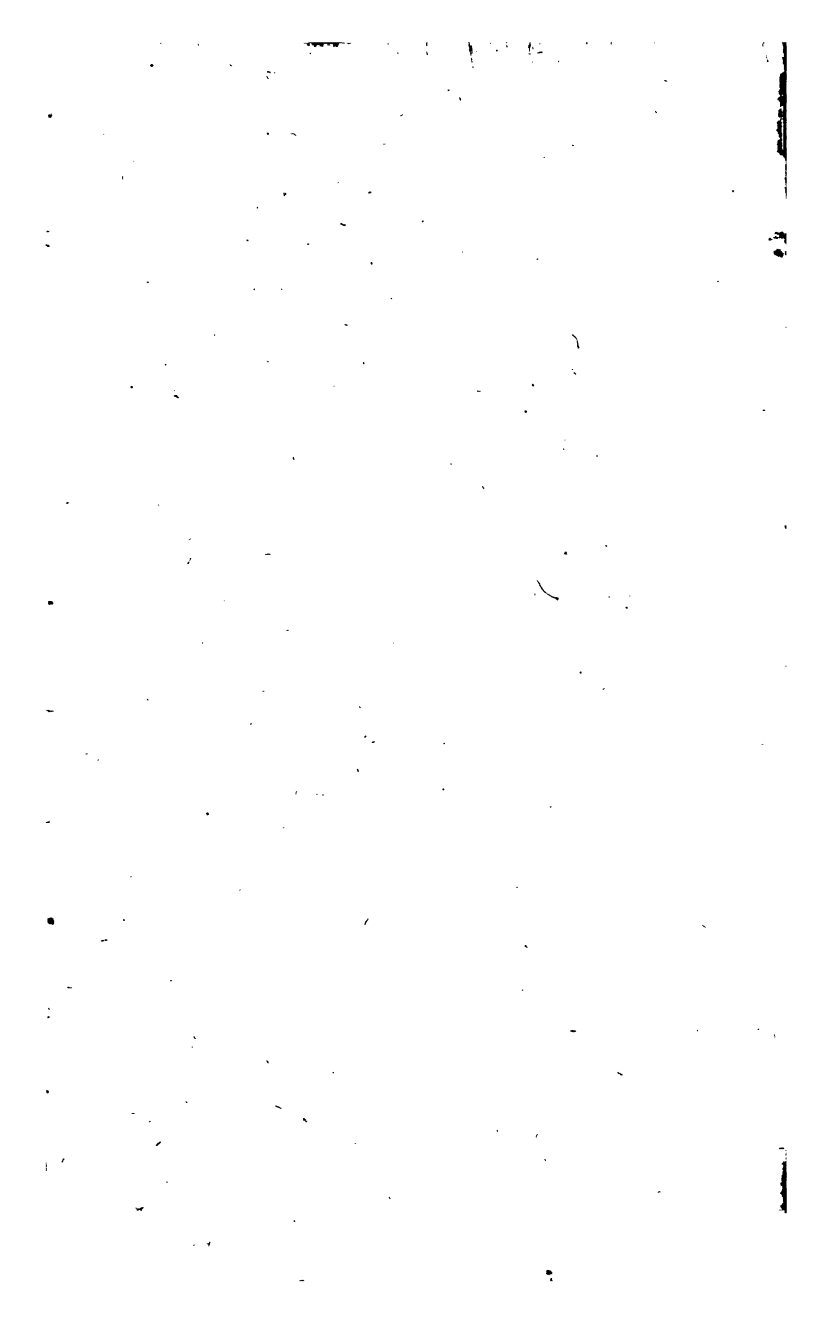
VILLEVIEILLE. (M. le marquis de)

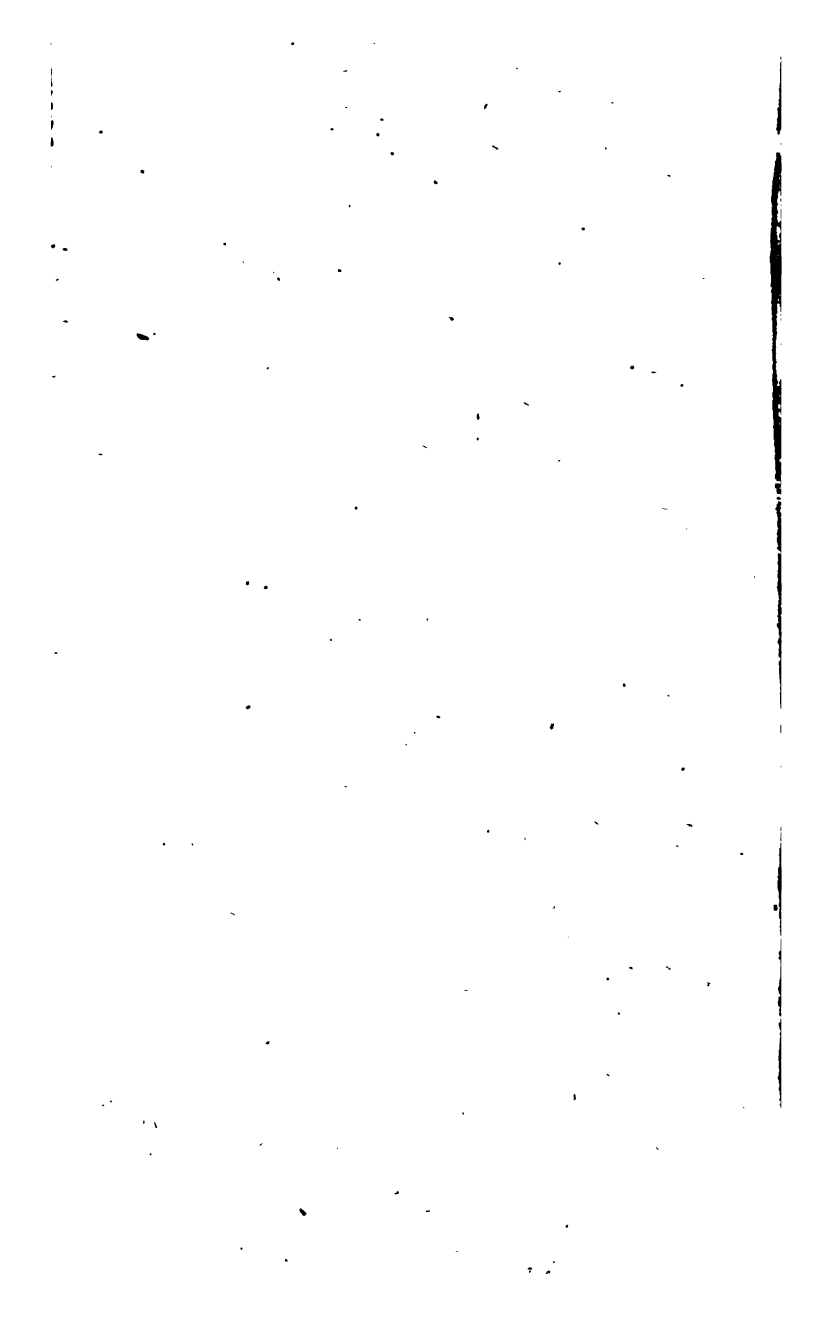
LETTRE I. 141

LETTRE II. 317

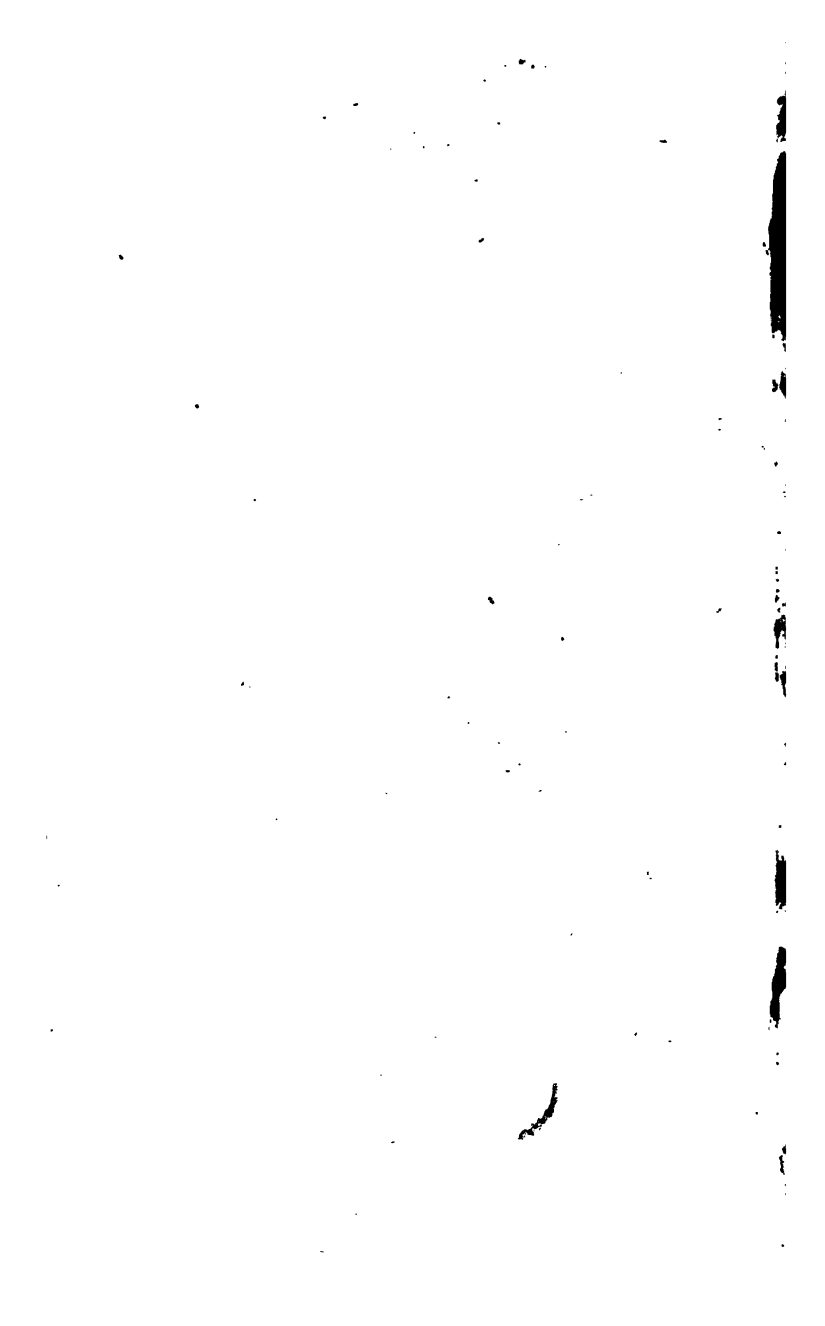
LETTRE III. 382

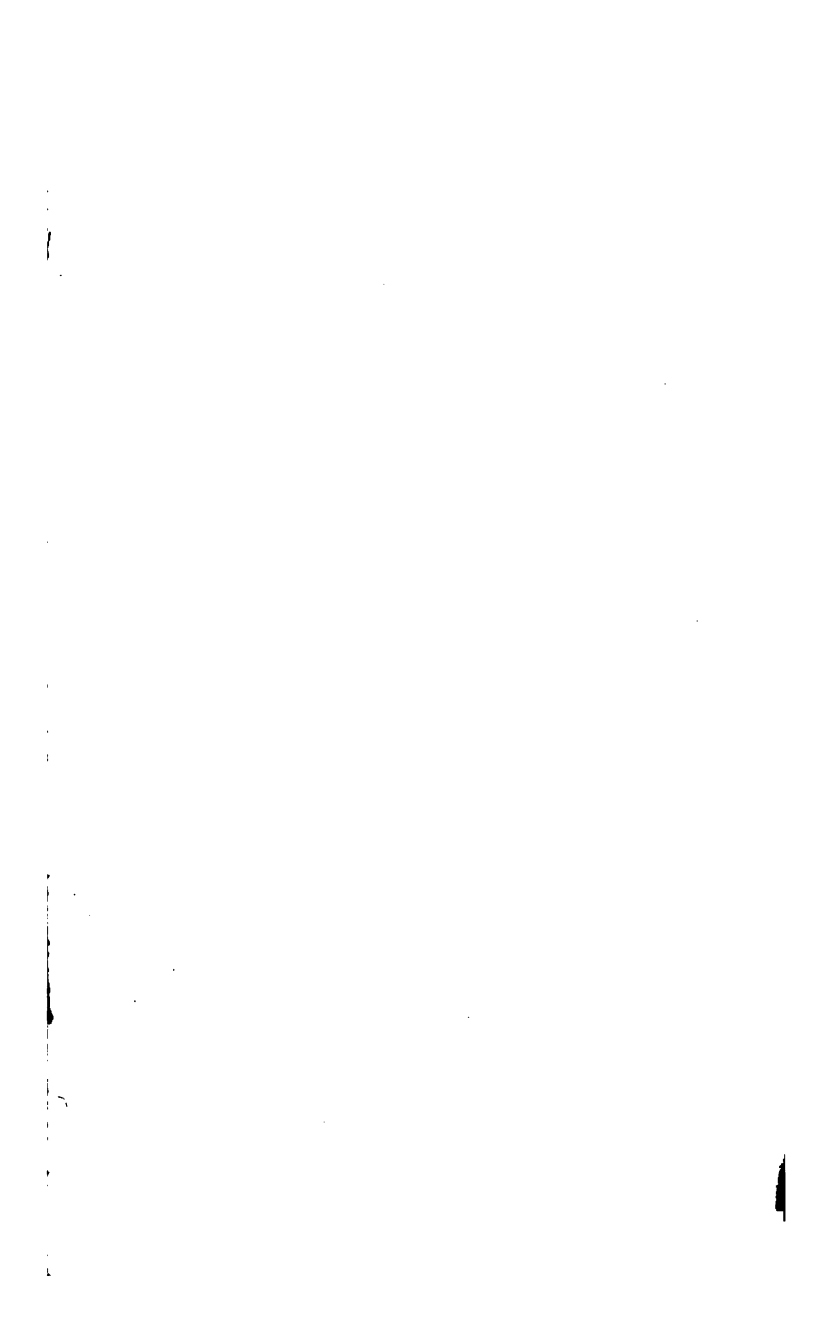
Fin de la Table du tome onzième.













MAY 19 1942

